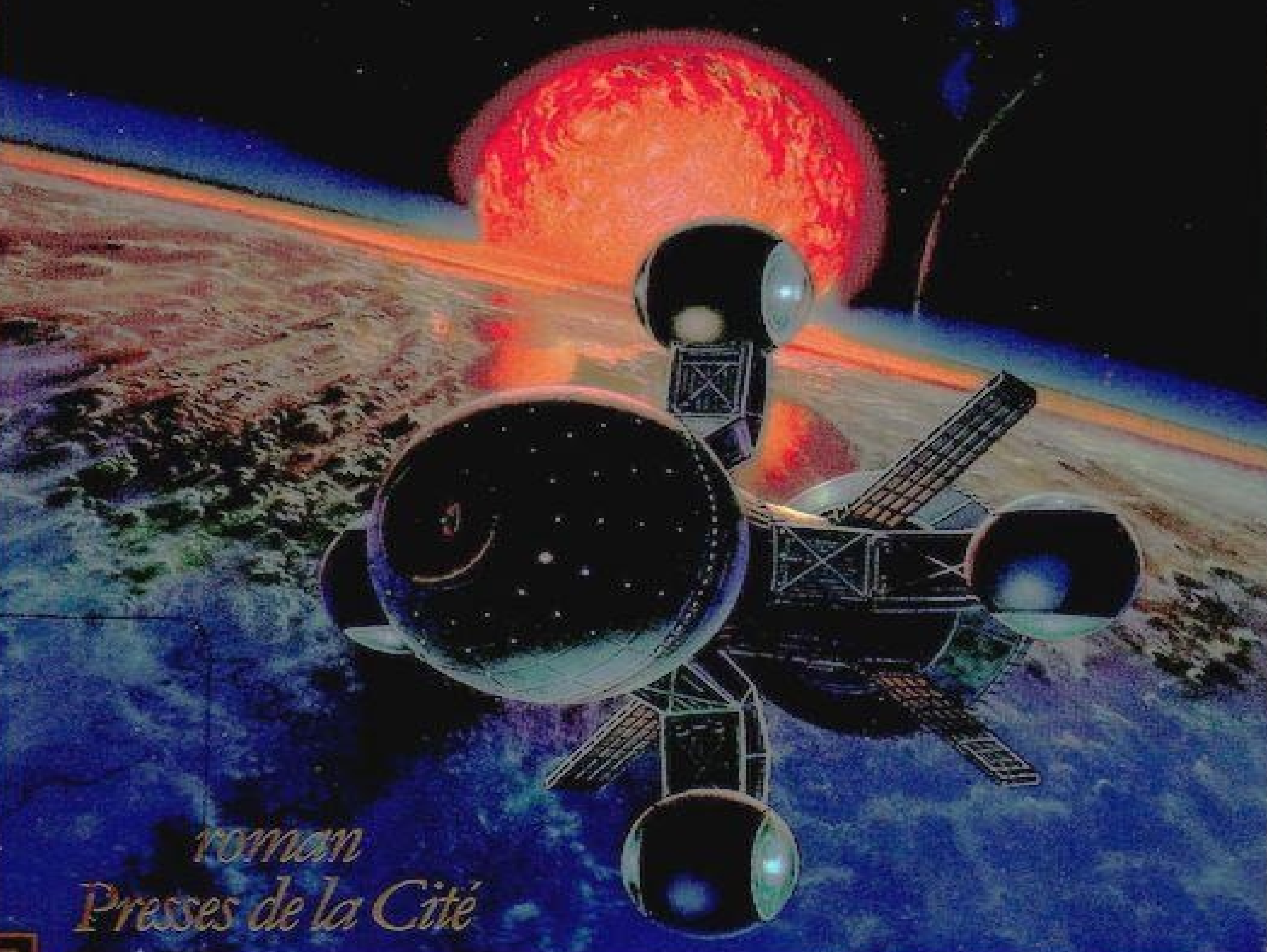
ASIMOV

NEMESIS



roman

Presses de la Cité

I s a a c   A s i m o v

NÉMÉSIS



Titre original : *Nemesis*

Traduit par Monique Lebailly

Publié avec l'accord de Doubleday département de Bantam
Doubleday Dell Publishing Group.

ISBN 2-258-03197-4

A Mark Hurst, mon estimé metteur en copie qui, je pense, travaille plus que moi sur mes manuscrits.

Note de l'auteur

Ce livre ne fait pas partie de la série Fondation, ni de celle de l'Empire, ni du cycle des Robots. Il est unique en son genre. J'ai pensé qu'il valait mieux vous avertir pour éviter tout malentendu. Bien sûr, il se peut qu'un jour j'écrive un autre roman pour articuler celui-ci sur les autres, mais peut-être bien que je n'en ferai rien. Après tout, pendant combien de temps continuerai-je à me donner du mal pour élaborer les complexités de l'histoire future ?

Autre chose. Il y a longtemps que j'ai décidé de suivre une règle stricte : être clair. J'ai abandonné toute idée d'écriture poétique, symbolique ou expérimentale, ou de tout autre mode qui pourrait (à condition d'être assez doué) me valoir un prix Pulitzer. Je me contente d'écrire d'une manière limpide et de créer ainsi une relation chaleureuse entre mes lecteurs et moi ; quant aux critiques littéraires… eh bien, ils sont libres.

Cependant, mes histoires s'écrivent toutes seules, j'en ai bien peur, et, pour celle-ci, j'ai découvert, à mon grand embarras, que je suivais deux fils narratifs différents. Une série d'événements prenait place dans le présent de mon histoire et une autre dans son passé, mais en se rapprochant régulièrement du présent. Je suis sûr que vous n'aurez pas de peine à suivre le scénario, mais puisque nous sommes amis, j'ai pensé qu'il valait mieux vous prévenir.

Prologue

Il était là, seul et cloîtré.

Dehors, il y avait les étoiles et une, en particulier, accompagnée de son petit système planétaire. Il pouvait la voir en imagination, plus clairement qu'il ne l'aurait vue de ses yeux en désopacifiant la fenêtre.

Une petite étoile, d'un rouge rosâtre – la couleur du sang et de la destruction – et au nom bien choisi.

Némésis !

Némésis, la Déesse du Châtiment.

Il se rappela l'histoire qu'il avait entendue dans son enfance – une légende, un mythe, le récit d'un Déluge planétaire qui avait anéanti une humanité pécheresse en épargnant une seule famille pour repartir à zéro. Pas d'inondation, cette fois. Juste Némésis.

L'humanité avait encore dégénéré et Némésis était le châtiment qu'il lui fallait. Ce ne serait pas un déluge. Rien d'aussi simple.

Même ceux qui pourraient y échapper… où iraient-ils ?

Pourquoi n'éprouvait-il aucun chagrin ? L'humanité ne pouvait pas continuer comme cela. Elle se mourait lentement de ses propres méfaits. Si au lieu de cette mort atrocement lente, elle en subissait une beaucoup plus rapide, fallait-il s'en désoler ?

Une planète gravitait autour de Némésis. Autour de la planète, un satellite. Et autour du satellite, Rotor.

Le vieux Déluge avait épargné quelques hommes et quelques femmes, à l'abri dans une Arche. Une Arche ? Qu'est-ce que c'était ? Il n'en avait qu'une vague idée, mais Rotor en était l'équivalent. Elle emportait un échantillon d'humanité qui serait à l'abri et pourrait édifier un monde nouveau et meilleur.

Mais pour l'ancien monde… n'y aurait-il que Némésis !

Il y pensa de nouveau. Une étoile rouge, une naine, suivait sa route inexorable. Elle et ses planètes étaient en sécurité. Pas la Terre.

Terre, Némésis est en route !

Avec son châtiment divin !

Chapitre premier

Marlène

1

La dernière fois que Marlène avait vu le système solaire, elle était un bébé de un an. Bien entendu, elle n'en avait gardé aucun souvenir.

Elle avait beaucoup lu, à ce sujet, mais rien de toute cette littérature n'avait pu lui donner l'impression que le système solaire avait pu être une part d'elle-même, ni qu'elle en avait fait partie.

Elle avait quinze ans maintenant, et ne se souvenait que de Rotor. Pour elle, ce monde était grand. Après tout, la station spatiale mesurait huit kilomètres de circonférence. De temps à autre, depuis ses dix ans, Marlène en faisait le tour, pour le plaisir de marcher, en passant parfois dans les zones de faible pesanteur, afin de glisser un peu. C'était toujours amusant. Qu'elle glisse ou qu'elle marche, Rotor défilait avec ses bâtiments, ses parcs, ses fermes et surtout ses habitants.

Cela lui prenait toute une journée, mais sa mère ne s'inquiétait pas. Elle disait qu'il n'y avait pas de danger sur Rotor. « Ce n'est pas comme sur Terre, ajoutait-elle mystérieusement. Ne t'inquiète pas. »

Ce que Marlène aimait le moins, c'étaient les gens. Le nouveau

recensement, disait-on, en dénombrait soixante mille sur Rotor. C'était trop. Beaucoup trop. Chacun d'eux arborait un visage mensonger. Marlène détestait voir ces mines trompeuses en sachant ce qui se cachait derrière. Elle ne pouvait pas en parler. Toute petite, elle avait essayé, mais sa mère s'était mise en colère et lui avait défendu de dire des choses pareilles.

En grandissant, elle avait vu plus clair dans cette duplicité, mais elle en souffrait moins. Elle avait appris à trouver cela normal et passait le plus de temps possible seule avec ses pensées.

Depuis quelque temps, elle pensait souvent à Erythro, la planète autour de laquelle ils gravitaient. Sans savoir pourquoi, elle glissait jusqu'au pont d'observation, à ses heures perdues, et contemplait avidement Erythro, s'abandonnant au désir d'être là-bas...

Sa mère lui demandait, avec impatience, ce qu'elle irait faire sur une planète totalement stérile, mais Marlène ne pouvait pas répondre. « J'en ai juste envie », disait-elle.

Elle était seule sur le pont d'observation. Les Rotoriens n'y venaient presque jamais. Pour elle, c'était un lieu familier, Quelqu'un, croyait-elle, l'avait portée là dans ses bras. Vrai ou faux souvenir ? A l'époque, elle allait sur ses quatre ans.

Cette planète, elle l'avait vue grandir à mesure que Rotor s'en rapprochait. Elle avait douze mille kilomètres de diamètre : une dimension impossible à concevoir. Sur l'écran, elle n'avait pas l'air si grande que cela, et Marlène n'arrivait pas à s'imaginer à sa surface, en train de regarder alentour, sur des centaines, des milliers de kilomètres. Mais elle savait qu'elle en avait envie. Terriblement.

Aurinel ne s'intéressait pas à Erythro ; dommage. Il disait qu'il avait d'autres chats à fouetter ; il pensait à l'université. Il avait dix-sept ans et demi. Marlène venait juste d'avoir quinze ans. Cela ne faisait pas une grande différence, se disait-elle avec un sentiment de révolte, puisque les filles mûrissaient plus rapidement.

En tout cas, elles auraient dû. Elle se contempla et pensa, déçue et consternée, comme toujours, qu'elle avait l'air d'une petite gamine boulotte.

Marlène regarda de nouveau Erythro, grande et belle, d'un rouge doux dans les zones éclairées. Elle avait la taille d'une planète et tout le monde la qualifiait ainsi ; pourtant, elle tournait autour de Mégas, encore bien plus grande, qui, elle, gravitait autour de l'étoile Némésis.

« Marlène ! »

Elle reconnut la voix d'Aurinel. Ces derniers temps, elle devenait de plus en plus timide avec lui. Elle aimait la manière dont il disait son nom. Il prononçait distinctement les trois syllabes : Mar-lè-ne, en faisant un peu rouler le « r ». C'était doux de l'entendre.

Elle se retourna et marmonna : « Salut, Aurinel », en essayant de ne pas rougir. « Qu'est-ce qui t'amène ici ? » (Dis que tu me cherchais, pensa-t-elle.)

« C'est ta mère qui m'envoie. »

(Ah, bon.) « Pourquoi ?

— Elle dit que tu viens toujours ici quand tu es déprimée et que ça ne te fait aucun bien de rester là. Elle m'a demandé de venir te chercher. Pourquoi tu es triste ?

— Je ne le suis pas. Et puis si je l'étais, j'ai mes raisons.

— Quelles raisons ? Allons. Tu n'es plus une petite fille. Tu dois pouvoir t'exprimer. »

Marlène leva les sourcils. « Je sais parler, merci beaucoup. Mes raisons, c'est que j'aimerais bien voyager. »

Aurinel sourit. « Tu as voyagé, Marlène. Tu as parcouru plus de deux années-lumière. Personne, dans toute l'histoire du système solaire, n'a jamais parcouru même une petite fraction d'année-lumière… sauf nous. Nous n'avons pas le droit de nous plaindre. Tu es Marlène Insigna Fisher, Voyageuse galactique. »

Marlène eut du mal à garder son sang-froid. Insigna était le nom de jeune fille de sa mère ; chaque fois qu'Aurinel disait son nom en entier, il faisait le salut militaire, et il y avait bien longtemps que cela n'était pas arrivé. C'était sans doute parce qu'il allait devenir adulte et cherchait à se donner un air sérieux.

« Je ne me rappelle rien, dit-elle. C'est comme si je n'avais pas voyagé. Nous sommes à plus de deux années-lumière du système solaire et nous ne reviendrons jamais.

— Comment le sais-tu ?

— Allons, Aurinel. As-tu jamais entendu quelqu'un parler du retour ?

— Et même si on ne revient pas, qu'est-ce que ça peut faire ? La Terre est un monde surpeuplé, aux ressources épuisées, et tout le système solaire suit le même chemin. Ici, c'est bien mieux, nous sommes les maîtres de tout ce que nous étudions.

— Non, ce n'est pas vrai. Nous étudions Erythro, mais nous n'y allons pas, donc nous n'en sommes pas les maîtres.

— Bien sûr que si. Nous avons un beau Dôme d'exploration sur

Erythro. Tu le sais bien.

— Ce n'est pas pour nous. Juste pour quelques savants.

— A la longue, on ira aussi.

— Oui, quand je serai vieille. Ou morte.

— Il ne faut pas exagérer. Allons, sors d'ici pour faire plaisir à ta mère. Je ne peux pas rester. Dolorette… »

Les oreilles de Marlène se mirent à bourdonner et elle n'entendit pas le reste de la phrase. Elle détestait Dolorette qui était grande et… n'avait rien dans la tête.

Aurinel lui tournait tout de même autour et Marlène savait ce qu'il éprouvait. Il avait dû venir la chercher. Il perdait son temps avec elle. Il avait hâte de retourner auprès de cette… cette Dolorette. (Pourquoi savait-elle toujours les choses ? C'était si odieux parfois.)

Brusquement, Marlène eut envie de lui faire du mal, de chercher les mots qui pourraient le blesser. Mais quelque chose de vrai. Elle ne pouvait pas lui mentir. « Nous ne retournerons jamais dans le système solaire. Et je sais pourquoi, dit-elle.

— Ah, pourquoi ça ? » Comme Marlène, hésitant, ne répondait pas, il ajouta : « Tu me fais des cachotteries ? »

Marlène était bien attrapée. Elle n'était pas censée en parler. Elle marmonna : « Je ne veux pas en parler. Je ne suis pas censée le savoir. » Mais elle voulait en parler. Elle avait envie que tout le monde soit malheureux.

« Dis-le-moi. On est amis, non ?

— Tu crois ? demanda Marlène. D'accord, je vais te le dire. Nous ne reviendrons jamais sur la Terre parce qu'elle va être détruite. »

Aurinel ne réagit pas comme elle s'y attendait. Il éclata de rire. Il fallut un moment pour s'en remettre et Marlène, indignée, lui jetait des regards furieux.

« Où as-tu entendu ça ? Tu as vu des films d'épouvante ?

— Absolument pas.

— Alors, qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Je le sais. D'après ce que les gens disent, sans le dire, et d'après ce qu'ils font, quand ils ne savent pas qu'ils le font. Et d'après des choses que l'ordinateur me dit quand je pose les bonnes questions.

— Qu'est-ce qu'il te dit ?

— Je ne te le répéterai pas.

— Est-ce que par hasard – tout à fait par hasard – tu ne t'imaginerais pas des choses ?

— Non. La Terre ne va pas être détruite tout de suite – peut-être même pas avant des milliers d'années – mais elle le sera. » Elle hocha solennellement la tête, l'air exalté. « Et rien ne pourra l'empêcher. »

Marlène tourna le dos et partit furieuse contre Aurinel qui ne la croyait pas. Non. C'était pire, il pensait qu'elle était folle. Et c'était vrai. Elle avait trop parlé sans rien y gagner. Tout tournait mal.

Aurinel la regarda s'éloigner. Sur son beau visage d'adolescent, le rire s'était effacé, et une certaine inquiétude plissait son front, entre ses sourcils.

2

Depuis que Rotor tournait autour d'Erythro, Eugenia Insigna était devenue une femme mûre. Durant toutes ces années, elle s'était dit périodiquement : C'est pour la vie ; et pour les vies de nos enfants, dans un avenir imprévisible.

Cette idée l'avait toujours accablée.

Pourquoi ? C'était inévitable. Tout le monde le savait. Ceux que cette séparation éternelle épouvantait avaient quitté Rotor avant le départ, et parmi eux...

Cette idée lui venait souvent et elle essayait toujours de l'interrompre avant la fin.

Maintenant, ils étaient arrivés, mais pouvait-on dire que Rotor était une patrie ? Pour Marlène, peut-être : elle n'avait jamais rien connu d'autre. Mais pour Eugenia ? Sa patrie, c'était la Terre et la Lune et le Soleil et Mars et toutes les planètes qui avaient accompagné l'humanité au long de sa préhistoire et de son histoire. Elles avaient escorté la vie depuis son apparition. L'idée que sa patrie n'était pas ici, sur Rotor, la poursuivait encore.

Elle avait passé les premières vingt-huit années de sa vie dans le système solaire et préparé son doctorat sur Terre, de vingt et un à vingt-trois ans.

C'était bizarre de repenser ainsi à la Terre. La vie sur cette planète ne lui avait pas plu. Elle n'avait pas aimé ses multitudes, sa désorganisation, son mélange d'anarchie dans les choses importantes et de tracasseries administratives dans les petites. Elle n'avait pas aimé ses intempéries, ni ses cicatrices, ni la dévastation de ses océans. Elle était revenue sur Rotor avec un soulagement infini et un mari à qui elle avait cherché à faire accepter son cher petit monde en lui rendant son ordre et son confort aussi agréables qu'à elle, qui y était née.

Mais il n'en avait vu que l'étroitesse. « On en a fait le tour en six mois », avait-il dit.

Elle-même ne l'avait pas intéressé beaucoup plus longtemps. Oh, eh bien…

Tout finirait par s'arranger. Pas pour elle, perdue à jamais entre deux mondes, mais pour les enfants. Eugenia Insigna était née sur Rotor et pouvait vivre sans la Terre. Marlène était née sur Rotor et pouvait vivre sans le système solaire, à qui elle n'était liée que par le vague sentiment d'en être originaire. Les enfants de Marlène ne le sauraient même pas ou s'en moqueraient complètement. Pour eux, la Terre et le système solaire seraient une sorte de mythe et Erythro deviendrait un monde en plein développement.

C'était toute l'espérance d'Eugenia. Marlène avait déjà cette drôle de passion pour Erythro ; mais elle n'y pensait que depuis quelques mois et pouvait l'oublier très vite.

Tout compte fait, il aurait été bien cruel de se plaindre. Qui aurait imaginé qu'un monde habitable tournait autour de Némésis ? Les conditions d'habitabilité ne sont pas très répandues dans l'univers. Estimez ces probabilités, ajoutez-y la distance de Némésis à la Terre, et vous refuserez d'admettre que cela ait pu se produire.

Elle revint aux comptes rendus de la journée que l'ordinateur attendait avec l'infinie patience de sa tribu.

Mais avant qu'elle ait pu commencer, le clignotant de la réceptionniste s'alluma et une voix douce sortit du petit haut-parleur épinglé sur l'épaule gauche de son vêtement. « Aurinel Pampas désire vous voir. Il n'a pas de rendez-vous. »

Insigna fit la grimace, puis se souvint qu'elle l'avait envoyé chercher Marlène. « Faites-le entrer. »

Elle jeta un petit coup d'œil au miroir. Elle trouvait qu'elle faisait plus jeune que ses quarante-deux ans. Elle espérait que les autres en jugeaient de même.

Cela pouvait paraître stupide de se contempler dans un miroir parce qu'un garçon de dix-sept ans allait entrer, mais Eugenia Insigna avait vu la pauvre Marlène le regarder et savait ce que ce regard annonçait. Aurinel, si attaché à sa propre apparence, ne voyait sans doute en Marlène, encore empêtrée dans les rondeurs de l'enfance, qu'une petite fille amusante. Pourtant, si elle devait affronter un échec, qu'au moins elle sache que sa mère n'y avait contribué en rien et s'était montré charmante avec ce garçon.

N'importe comment, elle fera retomber la faute sur moi, pensa Insigna avec un soupir, tandis que le jeune homme entrait en arborant un sourire timide.

« Eh bien, Aurinel, tu as retrouvé Marlène ?

— Oui, madame. Là où vous l'aviez prévu, et je lui ai dit que vous souhaitiez qu'elle en sorte.

— Comment va-t-elle ?

— Si vous voulez tout savoir, Dr Insigna… je ne peux pas dire si c'est de la dépression ou autre chose, mais elle a une drôle d'idée dans la tête. Je ne sais pas si elle serait d'accord pour que je vous en parle.

— Je ne veux pas avoir l'air de l'espionner, mais elle a souvent des idées bizarres et cela m'inquiète. Je t'en prie, dis-moi ce qu'elle t'a raconté.

— D'accord, mais ne lui montrez pas que je vous en ai parlé. C'est une idée particulièrement folle. Elle dit que la Terre va être détruite. »

Il prévoyait qu'Insigna éclaterait de rire. Elle n'en fit rien. Elle explosa tout autrement. « Quoi ? Qu'est-ce qui lui fait dire ça ?

— Je ne sais pas. Elle est très intelligente, vous savez, mais elle a de drôles d'idées. Ou elle a voulu me faire marcher.

— Elle en est tout à fait capable. Elle a un curieux sens de l'humour. Alors, écoute, je ne veux pas que tu répètes cela à quelqu'un d'autre. Inutile de faire courir des histoires idiotes. Tu comprends ?

— Bien sûr, madame.

— Je suis sérieuse. Pas un mot. »

Aurinel hocha énergiquement la tête.

« Merci de me l'avoir dit. Je vais essayer de voir avec elle ce qui la tracasse… et je ne lui dirai pas que tu m'en as parlé.

— Merci. Mais j'aimerais bien savoir…

— Quoi ?

— Est-ce que la Terre va vraiment être détruite ? »

Insigna le regarda fixement, puis se força à rire. « Bien sûr que non !

Tu peux t'en aller maintenant. »

Insigna le suivit des yeux en se disant qu'elle aurait pu être plus convaincante.

3

Le physique de Janus Pitt faisait une forte impression sur les gens, ce qui l'avait aidé à accéder au poste de gouverneur de Rotor. Aux premiers jours des colonies spatiales, on avait recruté des gens de taille moyenne pour diminuer les besoins d'espace et de ressources par habitant. Pour finir, on avait compris que cette précaution n'était pas nécessaire, mais le caractère se maintenait dans les gènes des habitants des premières colonies et les Rotoriens avaient en moyenne un ou deux centimètres de moins que les citoyens des colonies plus récentes.

Pitt était grand, avec des cheveux gris acier, un visage long, des yeux bleu vif et un corps en bonne forme pour ses cinquante-six ans.

Il leva les yeux et sourit lorsque Eugenia Insigna entra, non sans éprouver le petit agacement habituel. Il y avait chez Eugenia quelque chose qui le mettait mal à l'aise, et même l'épuisait. Elle avait des Causes (avec un grand C) dont il était difficile de parler.

« Merci, Janus, de m'avoir accordé si rapidement une entrevue. »

Pitt mit son ordinateur en attente et se laissa aller en arrière dans son fauteuil pour avoir l'air détendu.

« Allons, pas de formalités entre nous. Nous sommes de vieilles connaissances.

— Et nous avons partagé beaucoup de choses.

— Eh oui. Comment va votre fille ?

— C'est d'elle que je voulais vous parler. Le champ protecteur est en place ? »

Pitt haussa les sourcils. « Pourquoi nous protéger ? De qui, et à quel sujet ? »

La question même lui fit reprendre conscience de l'étrange situation

où se trouvait Rotor. Cette station spatiale était pratiquement isolée dans l'univers. Le système solaire se trouvait à plus de deux années-lumière et aucun autre monde porteur d'une espèce intelligente n'existait dans un rayon de plusieurs centaines d'années-lumière, ou – pour ce qu'on en savait – de plusieurs milliards d'années-lumière.

Les Rotoriens pouvaient souffrir de leur solitude ou éprouver des doutes, mais ils n'avaient à craindre aucune interférence venue de l'extérieur. Enfin, presque aucune, pensa Pitt.

« Vous savez pour quelle raison le champ protecteur est nécessaire, dit Insigna. C'est vous qui avez toujours insisté pour que cela reste secret. »

Pitt activa le champ et dit : « Faut-il vraiment remettre ça sur le tapis ? Je vous en prie, Eugenia, l'affaire est réglée. Elle l'était déjà lorsque nous sommes partis, il y a quatorze ans. Je sais que vous broyez du noir à ce sujet et que...

— Broyer du noir ? Pourquoi pas ? C'est mon étoile – et son bras battit l'air en direction de Némésis. Je me sens responsable. »

Pitt serra les mâchoires. Faudrait-il encore parler de ça ?

Il dit d'une voix égale : « Le champ est activé. Maintenant, qu'est-ce qui vous turlupine ?

— Marlène. Ma fille. Elle est au courant.

— De quoi ?

— De Némésis et du système solaire.

— Comment l'a-t-elle appris ? C'est vous qui le lui avez dit ? »

Insigna leva les bras en signe d'impuissance. « Bien entendu, je ne lui ai rien dit, Ce n'était pas nécessaire. Je ne sais pas comment, mais elle voit et entend tout. Elle part des petites choses qu'elle voit et entend, et elle en déduit d'autres. Elle a toujours fait ça, mais depuis l'année dernière, ça s'accélère.

— Eh bien, elle fait des suppositions et parfois elle tombe juste. Dites-lui qu'elle se trompe et veillez à ce qu'elle n'en parle pas.

— Elle l'a déjà dit à un jeune homme qui est venu m'en parler. C'est comme cela que je l'ai appris. Aurinel Pampas. Un ami de la famille.

— Ah, oui. Je le connais. Dites simplement à ce garçon qu'il ne faut pas attacher d'importance aux inventions d'une petite fille.

— Elle a quinze ans.

— Pour lui, c'est une petite fille, je vous assure. Je vous dis que je le connais. J'ai l'impression qu'il a hâte de devenir un homme et je me souviens qu'à son âge, je méprisais les filles de quinze ans, surtout quand

elles étaient... »

Insigna répliqua d'un ton amer : « Je comprends. Surtout quand elles étaient petites, grassouillettes et pas jolies. Que Marlène soit intelligente, est-ce que cela compte ?

— Pour vous et moi ? Certainement. Pour Aurinel, sûrement pas. Si nécessaire, je parlerai à ce garçon. Chargez-vous de Marlène. Dites-lui que son idée est ridicule, que ce n'est pas vrai, et qu'elle ne doit pas répandre des histoires inquiétantes.

— Et si c'était vrai ?

— Peu importe. Écoutez, Eugenia, nous avons, vous et moi, gardé cette éventualité secrète, et il vaudrait mieux continuer. Si cela s'ébruitait, on exagérerait la chose et cela éveillerait des émotions... inutiles. Cela ne ferait que nous distraire du travail qui nous occupe depuis que nous avons quitté le système solaire, et qui continuera, je pense, à occuper les générations futures. »

Elle le regardait... scandalisée, ne pouvant en croire ses oreilles.

« N'éprouvez-vous vraiment plus aucun sentiment pour le système solaire, pour la Terre, pour le monde qui a donné naissance à l'humanité ?

— Si, Eugenia, j'éprouve toutes sortes de sentiments pour eux. Mais ils sont viscéraux et je ne les laisse pas m'influencer. Nous avons quitté le système solaire parce que nous pensions qu'il était temps pour l'humanité d'essaimer. D'autres nous suivront, j'en suis sûr ; peut-être sont-ils déjà en route. Nous avons fait de l'humanité un phénomène galactique et nous ne devons plus penser à l'échelle d'un unique système planétaire. Voilà quel est notre devoir. »

Ils se regardèrent, puis Eugenia dit, avec un peu de désespoir : « Vous me parlez encore comme à une enfant. C'est ce que vous faites depuis des années.

— Oui, et je recommencerai l'année prochaine, et aussi l'année d'après. Vous ne voulez pas comprendre, Eugenia, et vous me fatiguez. La première fois aurait dû suffire. »

Il lui tourna le dos et revint à son ordinateur.

Chapitre 2

Némésis

4

La première fois qu'il lui avait parlé comme à une enfant, c'était seize ans auparavant, en 2220 – l'année excitante où la Galaxie et ses possibilités s'étaient offertes à eux.

Les cheveux de Janus Pitt étaient alors châtain foncé, et il n'était pas encore gouverneur de Rotor, même si l'on parlait de lui comme d'un homme qui montait. Pour l'heure, il était à la tête du Département de l'Exploration et du Commerce, et responsable de la Grande Sonde qui lui devait, en grande partie, son existence.

C'était la première fois que l'on envoyait un corps matériel dans l'espace par propulsion hyper-assistée.

Autant qu'on puisse le savoir, le procédé avait été inventé sur Rotor et Pitt avait été le plus fervent adepte du secret.

« Le système solaire est surpeuplé, avait-il dit à la réunion du Conseil. Il y a plus de colonies spatiales que d'espace pour les accueillir. Même la ceinture d'astéroïdes n'est qu'un pis-aller. Bientôt on y sera à l'étroit aussi. Le pire, c'est que toutes les colonies ont leur propre

équilibre écologique, ce qui les éloigne peu à peu les unes des autres. On a limité le commerce par peur d'attraper les parasites ou les virus pathogènes des autres.

« La seule solution, chers Conseillers, c'est de quitter le système solaire – sans tambour ni trompette, sans avertir personne. Partons et cherchons un système où nous pourrons édifier un monde nouveau, avec notre propre type de société, notre propre manière de vivre. Ce serait impossible sans l'hyper-assistance, mais nous l'avons. Les autres colonies finiront par découvrir cette technique et partiront aussi. Le système solaire deviendra un pissenlit dont les grains dériveront dans l'espace.

« Mais si nous partons les premiers, nous découvrirons peut-être une planète avant les autres. Nous pourrons nous y établir solidement, si bien que lorsqu'ils nous suivront, et tomberont peut-être sur notre nouveau monde, nous serons assez forts pour les envoyer ailleurs. »

Bien sûr, il y avait eu des objections, parfois violentes. Il y avait ceux qui discutaient par peur – la peur de l'inconnu. Il y avait ceux qui parlaient sentiments – les sentiments pour la planète mère. Il y avait les idéalistes – qui voulaient partager l'hyper-assistance afin que les autres puissent également partir.

Pitt ne croyait pas beaucoup à ses chances. Il gagna parce qu'Eugenia Insigna lui fournit l'argument-clef, Quelle chance extraordinaire qu'elle soit venue le voir en premier.

Elle était très jeune, vingt-six ans seulement, mariée, mais pas encore enceinte. Elle arriva tout excitée, les joues en feu, chargée de listings.

Pitt se souvient qu'il avait froncé les sourcils en la voyant forcer sa porte. A l'époque, il était secrétaire d'État et elle… eh bien, elle n'était rien, bien que cela n'ait guère duré.

Mais lui, comment aurait-il pu prévoir ? Il eut un mouvement de recul devant l'excitation de la jeune femme. Dans son enthousiasme, elle allait l'obliger à examiner à fond les papiers qu'elle brandissait et il y perdrait une énergie précieuse.

Elle aurait dû passer par un de ses assistants. Il décida de le lui dire. « Je vois, Dr Insigna, que vous avez des données à me soumettre. Je m'en occuperai avec plaisir en temps voulu. Pourquoi ne pas laisser cela à l'un de mes collaborateurs ? » Et il lui montra la porte, d'un geste de la main. (Parfois, bien des années après, dans ses moments d'oisiveté, il se demandait ce qui serait arrivé si elle lui avait obéi, et son sang se glaçait à cette idée.)

« Non, non, monsieur le Secrétaire, dit-elle. C'est vous que je dois

voir, et personne d'autre. » Sa voix défaillait. « C'est la plus grande découverte que l'on ait faite depuis… depuis… » Elle renonça. « C'est la plus grande de toutes. »

Pitt considéra les papiers d'un air dubitatif. Ces chercheurs croient toujours qu'une microscopique découverte dans leur microscopique domaine va ébranler le monde.

Résigné, il dit : « Bon, pouvez-vous m'expliquer cela simplement ?

— Le champ protecteur est-il activé ?

— A quoi bon ?

— Je ne veux pas que quelqu'un d'autre nous entende jusqu'à ce que… Il va falloir que je vérifie et revérifie jusqu'à ce qu'il n'y ait plus le moindre doute. Mais, en réalité, j'en suis sûre. Ce que je dis n'a pas beaucoup de sens, n'est-ce pas ?

— Non, pas beaucoup, dit froidement Pitt en mettant le doigt sur le bouton. Le champ est activé. Parlez.

— Tout est là. Je vais vous montrer.

— Non. Dites-le-moi d'abord. Oralement. Brièvement. »

Elle respira à fond. « Monsieur le Secrétaire, j'ai découvert l'étoile la plus proche. » Ses yeux étaient grands ouverts et son souffle, rapide.

« L'étoile la plus proche est Alpha du Centaure, répliqua Pitt, et on la connaît depuis quatre siècles.

— C'est ce que nous pensions, mais j'en ai découvert une autre, avec une planète visible. Me croyez-vous ? »

Pitt l'examina attentivement. C'était typique. S'ils étaient jeunes, enthousiastes, inexpérimentés, ils s'enflammaient prématurément, à tous les coups.

« Vous en êtes sûre ?

— Oui. Absolument. Laissez-moi vous montrer les données. C'est la découverte la plus…

— Si découverte il y a. Et ne me montrez pas vos données. Je les étudierai plus tard. Racontez-moi ça. S'il y a une étoile plus proche qu'Alpha du Centaure, pourquoi ne l'a-t-on pas découverte plus tôt ? Pourquoi cela vous est-il arrivé à vous, Dr Insigna ? » Il savait qu'il devenait blessant, mais elle ne parut pas s'en apercevoir.

« Voilà pourquoi. Elle est derrière un nuage, un nuage de poussière, très dense, qui se trouve justement entre elle et nous. Sans ce nuage, ce serait une étoile de magnitude huit, et on l'aurait remarquée. La poussière en fait une étoile de magnitude dix-neuf, perdue parmi des millions d'autres. Il n'y avait pas de raison de la remarquer. Elle est loin

dans le ciel austral de la Terre, et la plupart des télescopes de l'ère précédant les colonies spatiales n'étaient même pas pointés dans sa direction.

— Et vous, pourquoi l'avez-vous remarquée ?

— A cause de la Grande Sonde. Vous voyez, cette Étoile voisine et le Soleil changent de position l'un par rapport à l'autre. Je suppose que le Soleil et elle tournent lentement autour d'un centre de gravité commun. Il y a huit ou dix siècles, on aurait pu voir l'Étoile voisine à côté du nuage, dans tout son éclat, mais il aurait fallu un télescope pour l'apercevoir et cet instrument ne date que de six siècles – un peu moins dans les régions de la Terre où l'Étoile voisine aurait été visible. Dans quelques siècles, on la reverra nettement, de l'autre côté du nuage de poussière. Mais on n'a pas eu besoin d'attendre si longtemps. La Grande Sonde l'a trouvée pour nous. »

Pitt commençait à s'enflammer un peu. « Vous voulez dire que la Grande Sonde était assez loin dans l'espace pour prendre une photo de l'Étoile voisine sous un angle tel que le nuage ne la masquait plus ?

— Exactement. Nous avions une étoile de magnitude huit inconnue ; le spectre était celui d'une naine rouge. On ne peut pas voir les naines rouges de très loin : celle-ci devait être joliment proche pour être aussi brillante.

— Oui, mais pourquoi plus proche qu'Alpha du Centaure ?

— Naturellement, j'ai étudié la même région vue de Rotor et je n'ai pas trouvé l'étoile de magnitude huit. Par contre, je suis tombée sur une étoile de magnitude dix-neuf qui n'était pas présente sur la photo prise par la Grande Sonde. J'ai supposé que c'était la même étoile obscurcie par le nuage ; elle n'était pas exactement à la même place, mais c'était une conséquence de la parallaxe.

— Oui, je vois. Des objets apparemment voisins, mais situés très loin de l'observateur, semblent se désolidariser lorsque celui-ci se déplace.

— La Grande Sonde s'éloigne de nous à une fraction importante d'année-lumière, mais un tel changement de position ne produit pas un déplacement notable des étoiles lointaines. Pour celle-là, le déplacement est énorme. J'examinais le ciel aux différentes positions où se trouvaient la Grande Sonde lorsqu'elle revenait dans l'espace normal. J'avais trois photos prises à ces moments-là et plus la Grande Sonde captait cette étoile loin du bord du nuage, plus elle était brillante. En tenant compte de la parallaxe, il apparaît que l'Étoile voisine est à un peu plus de deux années-lumière. Moitié moins loin qu'Alpha du Centaure. »

Pitt la regardait pensivement sans mot dire, ce qui acheva d'inquiéter la jeune femme.

« Monsieur le Secrétaire, voulez-vous voir mes données, maintenant ?

— Non. Maintenant, il faut que je vous pose des questions. Si je vous comprends bien, les chances pour que quelqu'un s'occupe d'une étoile de magnitude dix-neuf, tente de calculer sa parallaxe et d'établir sa distance sont négligeables ?

— Proches de zéro.

— Y a-t-il une autre façon de remarquer qu'une étoile de faible luminosité est très proche de nous ?

— Elle peut avoir un mouvement propre important… pour une étoile. Si vous la regardez longtemps, son mouvement changera sa position dans le ciel suivant une ligne plus ou moins droite.

— Est-ce que, dans ce cas, on pourrait la remarquer ?

— Peut-être, mais toutes les étoiles, même proches, n'ont pas un mouvement propre important. Elles se déplacent dans trois dimensions et nous ne voyons le mouvement propre que dans une projection à deux dimensions.

— Cette étoile a-t-elle un grand mouvement propre ?

— Je dois avoir quelques photos anciennes de cette région du ciel et je pourrais détecter un mouvement propre appréciable. Il me faut un peu de temps.

— Mais pensez-vous qu'elle puisse avoir le genre de mouvement propre qui s'imposerait à l'attention des astronomes, s'il arrivait que, par hasard, ils la remarquent ?

— Non, je ne pense pas.

— Alors il se peut que nous soyons les seuls à connaître l'existence de cette Étoile voisine, puisque nous sommes les seuls à avoir envoyé une sonde aussi loin.

— La Grande Sonde n'est pas un projet entièrement secret, monsieur le Secrétaire. Nous avons accepté d'y intégrer des programmes de recherche des autres colonies et d'en discuter avec tout le monde, y compris la Terre, qui ne s'intéresse guère à l'astronomie en ce moment.

— Oui, les Terriens laissent cela aux colonies, ce qui est logique. Mais une autre colonie n'a-t-elle pas pu envoyer, en secret, une sonde semblable ?

— J'en doute fort. Ils auraient eu besoin de l'hyper-assistance et nous gardons ce type de propulsion totalement secret. Et s'ils l'avaient

découvert tout seuls, nous le saurions. Ils auraient accompli des vols d'essai dans l'espace, ce qui aurait vendu la mèche.

— Selon le Pacte de Transparence scientifique, toutes les données apportées par la Grande Sonde doivent être largement publiées. Est-ce que vous avez déjà informé… »

Insigna l'interrompit, indignée. « Bien sûr que non. Il faudrait que j'en apprenne plus long avant de publier ma découverte. Ce sont les résultats préliminaires que je suis venue vous exposer.

— Mais vous n'êtes pas le seul astronome à travailler sur les données de la Grande Sonde. Je suppose que vous avez montré vos résultats à des confrères. »

Insigna rougit et détourna les yeux. Puis elle dit, d'un ton agressif : « Non, je ne l'ai pas fait. J'ai remarqué ces données. Je les ai étudiées. J'en ai tiré une signification. Moi. Et je veux être sûre de m'en voir attribuer le mérite. C'est l'étoile la plus proche du Soleil et je veux, dans les annales de la science, être celle qui l'a découverte.

— Il peut y en avoir une plus proche. » Pitt se permit, pour la première fois, de sourire.

« On le saurait depuis longtemps. Même mon étoile serait connue sans l'existence, incongrue, de ce minuscule nuage qui l'occulte. Il est hors de question qu'il y ait une autre étoile plus proche de nous.

— Conclusion, Dr Insigna : vous et moi, nous sommes les seuls à connaître l'existence de cette Étoile voisine. Ai-je raison ? Il n'y a personne d'autre ?

— Non, monsieur. Rien que vous et moi, jusqu'à maintenant.

— Pas seulement jusqu'à maintenant. Cela doit rester secret jusqu'à ce que je décide de le dire à d'autres.

— Mais le Pacte… de Transparence scientifique ?

— Il ne faut pas en tenir compte. Il y a toujours des exceptions à tout. Votre découverte touche à la sécurité des colonies. Si celle-ci est en danger, nous ne sommes pas obligés de divulguer votre découverte. Nous n'avons pas révélé le principe de la propulsion hyper-assistée, non ?

— Mais l'existence de l'Étoile voisine n'a rien à voir avec la sécurité de la colonie.

— Tout à voir, Dr Insigna. Vous ne l'avez pas encore compris, mais vous êtes tombée par hasard sur quelque chose qui va peut-être changer la destinée de l'espèce humaine. »

5

Elle resta figée sur place, à le regarder avec de grands yeux.

— Asseyez-vous. Nous sommes des conspirateurs, vous et moi, et il faut que nous soyons amis. A partir de maintenant, je vous appellerai Eugenia quand nous serons seuls, et vous m’appellerez Janus. »

Insigna hésitait. « Je ne crois pas que ce soit convenable.

— Il le faudra bien, Eugenia. Nous ne pouvons pas conspirer en nous parlant sur un ton froid et impersonnel.

— Mais je n’ai pas envie de conspirer. Et je ne vois pas pourquoi il faudrait garder secrète la découverte de l’Étoile voisine.

— Je suppose que vous avez peur d’en perdre le bénéfice. »

Insigna hésita un moment, puis dit : « Vous pouvez parier votre dernière puce informatisée que j’en ai peur, Janus. Je veux remporter l’honneur de cette découverte.

— Pour le moment, oubliez que l’Étoile voisine existe. Vous savez que je suis en pourparlers pour obtenir que Rotor quitte le système solaire. Quelle est votre position ? Aimeriez-vous partir ? »

Elle haussa les épaules. « Je n’en suis pas sûre. Ce serait agréable de voir certains corps célestes de près, pour la première fois... mais c’est aussi un peu effrayant, vous ne trouvez pas ?

— Effrayant, de partir de chez vous ?

— Oui.

— Mais, chez vous, c’est ici. Sur Rotor. » Il fit un grand geste circulaire. « Votre patrie se déplacera avec vous.

— Mais, monsieur le... Janus, Rotor n’est pas mon seul environnement. Nous avons aussi les autres colonies, la planète Terre, tout le système solaire.

— C’est un voisinage surpeuplé. Un jour ou l’autre, certains d’entre nous devront partir, qu’ils le veuillent ou non. Il fut un temps où l’homme a été obligé de traverser des chaînes de montagnes et des océans. Il y a deux siècles, les habitants de la Terre ont dû quitter leur planète pour les colonies spatiales. Ce n’est qu’un épisode d’une très vieille histoire.

— Je comprends, mais il y a des gens qui ne sont jamais partis. Il y a des gens qui restent sur Terre. Il y a des gens qui vivent dans la même région de la Terre depuis d'innombrables générations.

— Et vous voulez aussi être pantouflarde ?

— En tout cas, c'est le point de vue de Crile, mon mari. Il est très critique sur vos idées, Janus.

— Ma foi, il est bien libre. Mais le vrai problème est ailleurs. Quand les gens pensent à quitter le système solaire, où croient-ils qu'ils iront ?

— Vers Alpha du Centaure, bien entendu. C'est l'étoile qu'on croyait la plus proche. Même avec l'hyper-assistance, on ne peut pas aller plus vite que la lumière et cela nous prendra quatre ans. C'est déjà un long voyage.

— Mais si on pouvait voyager plus vite et aller plus loin ? »

Insigna se tut un moment, pour réfléchir, puis dit : « Je pense qu'on irait tout de même vers Alpha du Centaure. On resterait encore dans le voisinage. La nuit, les étoiles seraient à peu près les mêmes. Cela nous réconforterait. Nous serions plus près de chez nous, si nous voulions revenir. Et puis, Alpha du Centaure, la plus grande des trois étoiles du système, est pratiquement une jumelle du Soleil. B est plus petite, mais pas trop. Même si l'on ne tient pas compte de C, qui est une naine rouge, on a tout de même deux étoiles pour le prix d'une, donc deux séries de planètes.

— Supposons qu'une colonie spatiale parte pour Alpha du Centaure. Elle trouve une planète suffisamment habitable, s'y installe pour édifier un monde nouveau et ici, dans le système solaire, on apprend la nouvelle. Où iraient les autres colonies, si elles décidaient de partir à leur tour ?

— Vers Alpha du Centaure, bien sûr, dit Insigna sans hésiter.

— Ainsi l'espèce humaine a tendance à se rendre dans un endroit bien précis, et si une colonie réussit à s'y installer, les autres suivent rapidement le même chemin, jusqu'à ce que le nouveau système soit aussi surpeuplé que le premier, qu'il y ait beaucoup de peuples aux nombreuses cultures, et pour finir, beaucoup de colonies aux environnements écologiques divers.

— Alors, il sera toujours temps de chercher d'autres étoiles.

— Mais à chaque fois, Eugenia, la réussite d'une colonie en attirera d'autres. Une étoile salubre, une bonne planète, et voilà le troupeau qui arrive en masse.

— Je suppose que oui.

— Si au contraire nous partons pour une étoile qui n'est qu'à deux

années-lumière d'ici, seulement la moitié de la distance d'Alpha du Centaure, et que personne ne le sache, sauf nous, qui nous suivra ?

— Personne, jusqu'à ce qu'on découvre l'existence de l'Étoile voisine.

— Cela peut prendre pas mal de temps. En attendant, ils afflueront en foule sur Alpha du Centaure, ou tout autre objectif bien évident. Ils ne remarqueront pas une naine rouge qui est à leur porte, ou s'ils le font, ils penseront que ce système est impropre à la vie humaine – s'ils ne savent pas que des êtres humains ont déjà décidé de s'y rendre. »

Insigna regarda fixement Pitt, d'un air incertain. « Mais qu'est-ce que cela fait ? Supposons que nous y allions et que personne n'en sache rien. Quel avantage en tirerions-nous ?

— Nous aurons tout un inonde pour nous. S'il y a une planète habitable…

— Sûrement pas. Il n'y en a pas autour d'une naine rouge.

— Alors, nous pourrons utiliser les matières premières qui y existent pour créer autant de colonies que nous voudrons.

— Vous voulez dire qu'il y a aura davantage de place pour nous.

— Oui. Beaucoup plus que si les foules nous suivaient de près.

— Alors, nous aurions seulement un peu plus de temps, Janus. Même si nous étions seuls, nous finirions par remplir tout l'espace disponible dans ce système. Cela nous prendrait cinq cents ans au lieu de deux cents. Quelle différence cela ferait-il ?

— Une énorme différence, Eugenia. Si on laisse les colonies s'entasser comme elles veulent, nous aurons des milliers de cultures différentes qui apporteront avec elles toutes les haines, toutes les inadaptations produites par la lamentable histoire de la Terre. Laissez-nous le temps d'y aller seuls et nous édifierons un système de colonies dont la culture et l'environnement écologique seront uniformes. Ce sera une situation infiniment meilleure – moins chaotique, moins anarchique.

— Moins intéressante. Moins variée. Moins vivante.

— Pas du tout. Nous nous diversifierons, j'en suis sûr. Les colonies auront chacune leurs différences, mais à partir d'une base commune. Elles formeront un groupe bien plus homogène. C'est une expérience qui vaut la peine d'être tentée. Pourquoi ne pas consacrer un système solaire à une expansion raisonnée et voir si ça marche ? On peut prendre une étoile, une naine rouge qui n'a l'air de rien et à laquelle personne ne s'intéresserait, et s'en servir pour voir si on peut édifier une nouvelle sorte de société, peut-être meilleure que les autres.

« Voyons ce que nous pourrions faire, poursuivit-il, si nos énergies

n’étaient pas épuisées et brisées par d’inutiles différences culturelles, et notre biologie constamment dénaturée par des incursions écologiques étrangères. »

Insigna était ébranlée. Même si cela ne marchait pas, l’humanité aurait appris quelque chose… Et si cela marchait ?

Puis elle secoua la tête. « Inutile de rêver à cela. Nous ne pourrons pas garder le secret de l’Étoile voisine.

— Eugenia, dites la vérité. C’est par hasard que vous l’avez remarquée. C’est par hasard que vous avez comparé les deux cartes du ciel. Ce secret est-il si facile à trouver ? »

Insigna ne répondit pas, mais l’expression de son visage suffit à Pitt.

Sa voix était devenue plus douce, presque hypnotique. « Un siècle suffirait. En cent ans, nous serions assez nombreux et assez forts pour nous protéger et obliger les autres à continuer vers d’autres mondes. Nous n’aurons pas besoin de nous cacher plus longtemps. »

Insigna resta encore silencieuse.

« Ai-je réussi à vous convaincre ? demanda Pitt.

— Pas entièrement.

— Alors, je ne vous demanderai qu’une seule faveur. Pendant que vous réfléchissez, ne parlez à personne de l’Étoile voisine et donnez-moi toutes les données la concernant pour que je les garde en sécurité. Je ne les détruirai pas. Vous avez ma parole. Nous en aurons besoin si nous décidons de nous y rendre. C’est d’accord, Eugenia ?

— Oui, » finit-elle par dire à voix basse. Puis elle demanda, brusquement : « Encore une chose. Il faut que vous me laissiez choisir son nom. Ce sera mon étoile. »

Pitt eut un petit sourire. « Comment voulez-vous l’appeler ? L’étoile Insigna ? L’étoile Eugenia ?

— Non. Je ne suis pas bête à ce point. Je veux l’appeler Némésis.

— Némésis ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— A la fin du vingtième siècle, on s’est brièvement demandé s’il existait une étoile à proximité du Soleil. Cela n’a pas abouti. On n’a rien trouvé, mais cette étoile fantôme a été nommée « Némésis » dans les articles qui lui étaient consacrés. J’aimerais rendre hommage à ces hardis penseurs.

— Némésis ? N’est-ce pas le nom d’une déesse grecque ? Plutôt déplaisante ?

— C’est la déesse du châtiment divin, de la vengeance justifiée. Ce mot est entré dans le langage cultivé. L’ordinateur le donne comme archaïque.

— Et pourquoi les gens du vingtième siècle ont-ils choisi un nom pareil ?

— A cause du nuage cométaire. Ils disaient que Némésis, dans sa révolution autour du Soleil, traversait ce nuage et provoquait des désastres cosmiques qui détruisaient une bonne partie de la vie sur Terre tous les vingt-six millions d’années.

— Vraiment ? » Pitt avait l’air stupéfait.

« Non, pas vraiment. Cette hypothèse n’a pas tenu, mais je veux tout de même qu’elle s’appelle Némésis. Et que ce nom soit enregistré comme venant de moi.

— Je vous le promets, Eugenia. C’est votre découverte et elle sera dans nos archives. Finalement, quand le reste de l’humanité retrouvera Némésis, on saura qui l’a trouvée. Votre étoile sera la première, autre que le Soleil, à éclairer une civilisation humaine ; et la première, sans exception, à éclairer une civilisation humaine qui avait pris naissance ailleurs. »

Pitt la regarda partir, plutôt confiant. Elle finirait par tomber d’accord. Elle avait voulu nommer l’Étoile voisine. Elle voudrait sûrement aller la voir. Elle ne pourrait pas résister au désir d’élaborer autour de son étoile une civilisation logique et ordonnée dont descendraient un jour toutes les civilisations de la Galaxie.

Alors, juste au moment où il allait se détendre à la lueur de ce futur doré, une pensée horrible, qui lui était certainement étrangère, l’effleura.

Pourquoi Némésis ? Pourquoi avait-elle eu l’idée de donner à son étoile le nom de la déesse du châtiment divin ?

Il fut à deux doigts de penser qu’il s’agissait d’un mauvais présage.

Chapitre 3

La mère

6

C’était l’heure du dîner et, ce jour-là, Insigna avait un peu peur de sa fille.

Depuis quelque temps, cela lui arrivait fréquemment et elle ne savait pas pourquoi. Peut-être parce que Marlène restait de plus en plus souvent silencieuse, repliée sur elle-même, toujours plongée dans ses pensées apparemment si profondes qu’elle ne pouvait pas les formuler en paroles.

Parfois la peur d’Insigna se pénétrait de culpabilité : elle se reprochait de manquer de patience, d’être beaucoup trop consciente des défauts physiques de sa fille. Marlène n’avait certainement pas la joliesse classique de sa mère ou la belle allure, terriblement originale, de son père.

Elle était petite et… carrée. C’était le seul mot qui convenait tout à fait.

Et disgracieuse, bien sûr. C’était l’adjectif qui lui venait presque toujours à l’esprit et même parfois sur le bout de la langue.

Petite. Carrée. Forte sans être grasse, c'était Marlène. Il n'y avait rien de gracieux en elle. Ses cheveux étaient châtain foncé, plutôt longs, raides comme des baguettes de tambour. Les coins de sa bouche tombaient légèrement, son nez était un peu bulbeux, son menton petit, son attitude passive et renfermée.

Il y avait ses yeux, bien sûr, grands et d'un noir brillant, avec des sourcils bruns à la courbe parfaite et des cils si longs qu'ils avaient presque l'air faux. Mais si fascinants qu'ils puissent être à l'occasion, ils ne suffisaient pas à compenser le reste.

Dès que Marlène eut atteint l'âge de cinq ans, Insigna s'était dit qu'elle n'attirerait sûrement pas un homme par son seul physique, et cela n'avait fait que s'accentuer avec les années.

Dans son enfance, elle avait attiré Aurinel, fasciné par son intelligence précoce et presque lumineuse. Et Marlène, intimidée, heureuse de le voir, avait vaguement compris que l'objet appelé « garçon » avait quelque chose de particulièrement intéressant, sans savoir quoi.

Mais depuis deux ans, elle avait tout à fait compris, Insigna le sentait bien. Elle dévorait des livres et des films trop avancés pour son âge, physique, sinon mental, qui l'y avaient sûrement aidée. Cependant Aurinel grandissait, lui aussi, ses hormones commençaient à exercer sur lui leur emprise et l'amitié ne lui suffisait plus.

Au dîner, ce soir-là, Insigna demanda à sa fille : « Ta journée s'est bien passée ?

— Oui. Aurinel est venu me chercher et je pense qu'il t'a fait son rapport. Je suis désolée que tu aies dû prendre tant de peine pour me dénicher. »

Insigna soupira. « Mais, Marlène, il y a des moments où je ne peux pas m'empêcher de penser que tu es malheureuse et cela m'inquiète, n'est-ce pas naturel ? Tu es bien solitaire.

— La solitude me plaît.

— Cela ne se voit guère. Tu n'as pas l'air si heureuse. Beaucoup de gens se montreraient amicaux avec toi si tu les laissais faire, ta vie serait plus agréable. Aurinel est ton ami.

— Il l'était. Depuis quelque temps, il est très occupé par d'autres compagnies que la mienne. Aujourd'hui, c'était clair. Cela m'a rendue furieuse. Imagine-toi qu'il n'a plus d'yeux que pour Dolorette.

— Tu ne peux pas le lui reprocher. Tu sais bien que Dolorette a le même âge que lui.

— Physiquement, oui. Mais, quelle pauvre tête !

— A l'âge d'Aurinel, le physique compte.

— Il ne le cache pas. Lui aussi devient superficiel. Plus il s'extasie sur Dolorette, plus sa tête devient vide. Je m'en aperçois bien.

— Mais il va mûrir, Marlène, et quand il sera un peu plus vieux, il découvrira peut-être qu'il y a des choses plus importantes. Et toi aussi, tu grandiras, tu sais… »

Marlène regarda Insigna d'un air ironique. Puis elle dit : Allons, maman. Tu ne crois pas ce que tu essaies de sous-entendre. Tu n'y crois absolument pas. »

Insigna rougit. Elle pensa soudain que Marlène ne devinait pas. Elle savait… mais comment ? En lançant cette remarque, Insigna avait été aussi sincère que possible, elle avait essayé d'y croire. Mais Marlène l'avait démasquée sans effort. Ce n'était pas la première fois. Insigna commençait à penser que Marlène analysait les inflexions de voix, les hésitations, les gestes, et comprenait toujours ce qu'on tentait de lui cacher. C'était sans doute à cause de ce don qu'Insigna avait de plus en plus peur de Marlène. On n'a pas envie d'être transparent au regard dédaigneux d'une autre personne.

Qu'avait-elle pu dire, par exemple, qui aurait pu amener Marlène à croire que la Terre allait être détruite ? Il faudrait en reparler avec elle, et en discuter.

Brusquement, Insigna se sentit très lasse. S'il était impossible de duper Marlène, à quoi bon essayer ? Elle dit : « Bon, alors, parlons de toi, ma chérie. Que veux-tu faire ?

— Je vois que tu as vraiment envie de le savoir et je vais te le dire. Je veux m'en aller.

— T'en aller ? » Insigna ne comprenait absolument pas ce que sa fille voulait dire. « Où veux-tu t'en aller ?

— Il n'y a pas que Rotor, maman.

— Bien sûr que non. Mais c'est tout ce qu'il y a à deux années-lumière à la ronde.

— Non, maman. A moins de deux mille kilomètres, il y a Erythro.

— Cela ne compte pas. On ne peut pas y vivre.

— Il y a des gens qui y vivent.

— Oui, mais sous un dôme. Une équipe de savants et d'ingénieurs vit là parce qu'il faut y faire des recherches. Le Dôme est bien plus petit que Rotor. Si tu te sens à l'étroit ici, que dirais-tu là-bas !

— Il y a tout un monde à l'extérieur du Dôme. Un jour, les gens en

sortiront pour vivre sur la planète.

— Peut-être. Ce n'est pas du tout certain.

— Moi, j'en suis sûre.

— Même si c'est le cas, cela prendra des siècles.

— Il faudra bien que cela commence. Pourquoi n'y prendrais-je pas part ?

— Marlène, tu es ridicule. On est très bien ici. Quand t'es-tu mis cette idée en tête ?

Marlène fit la moue et dit : « Je ne sais pas. Cela a commencé il y a quelques mois, mais c'est devenu pire. Je ne peux plus supporter de vivre sur Rotor. »

Insigna regarda sa fille en fronçant les sourcils. Elle réfléchissait : Marlène sent qu'elle a perdu Aurinel, elle est désespérée, elle veut partir pour le punir. Elle veut s'exiler sur un monde stérile en imaginant qu'il va se faire du souci pour elle…

Oui, ce raisonnement était tout à fait possible. Elle se souvenait de ses quinze ans. On est si vulnérable à cet âge-là. En outre, on se console vite, mais aucune fille de quinze ans ne veut le croire. Quinze ans ! C'est plus tard que…

Inutile de penser à cela !

« Qu'est-ce qui t'attire sur Erythro ?

— Je ne sais pas bien. C'est une vaste planète. N'est-ce pas normal d'avoir envie d'un monde aussi grand que… » Elle hésita, puis ajouta tout de même la gorge serrée : « … que la Terre ?

— La Terre ! s'écria Insigna avec véhémence. Tu n'as jamais été sur Terre. Tu ne connais rien de la Terre !

— Je sais beaucoup de choses sur elle, maman. Les bibliothèques sont pleines de films sur la Terre. »

(Oui, c'était vrai. Depuis quelque temps, Pitt disait que ces films devraient être retirés de la circulation… ou même détruits. Le bon moyen de quitter la Terre, pour lui, c'était de se détacher d'elle ; c'était mauvais d'entretenir envers elle des sentiments romantiques, forcément fabriqués. Insigna n'avait pas été du tout d'accord, mais soudain elle comprenait mieux ce point de vue.)

« Marlène, il ne faut pas te baser sur ces films. Ils enjolivent la réalité. Ils parlent, pour la plupart, d'un passé disparu, d'un temps où les choses allaient mieux sur Terre, sans d'ailleurs aller aussi bien qu'ils le disent.

— Quand même.

— Non, pas “quand même”. Sais-tu à quoi ressemble aujourd’hui la Terre ? C’est une poubelle invivable. C’est pour cela que les gens l’ont abandonnée pour les colonies spatiales. Ils sont partis du vaste monde à soulever le cœur pour vivre dans de petites colonies civilisées. Personne n’a envie de faire le chemin en sens inverse.

— Il y a encore des milliards de personnes sur Terre.

— C’est ce qui en fait une poubelle invivable. Ceux qui l’habitent en partent aussitôt qu’ils peuvent. C’est pour cela qu’on a fondé tant de colonies et qu’elles sont si surpeuplées. C’est pour cela, ma chérie, que nous avons quitté le système solaire. »

Marlène dit à voix basse : « Papa était un Terrien. Il pouvait quitter la Terre et il n’a pas voulu.

— Oui, c’est vrai. Il est resté là-bas. » Insigna fronça les sourcils, essayant d’empêcher sa voix de trembler.

«Pourquoi, maman ?

— Allons, Marlène. Nous en avons déjà parlé. Beaucoup de gens sont restés chez eux. Ils n’avaient pas envie de quitter un endroit qui leur était familier. Dans presque toutes les familles de Rotor, il y a des personnes qui sont restées sur Terre. Tu le sais très bien. Tu veux y retourner ? C’est cela ?

— Non, maman. Pas du tout.

— Même si tu voulais, tu es à plus de deux années-lumière et tu ne pourrais pas. Tu le comprends sûrement.

— Bien sûr. J’essayais seulement de t’expliquer que nous avons une autre Terre. Erythro. C’est là que je veux aller. J’en meure d’envie. »

Insigna ne put se retenir. C’est presque avec horreur qu’elle s’entendit crier : « Alors, tu veux me quitter, comme ton père ? »

Marlène tressaillit, puis se reprit. « C’est vrai, maman, qu’il t’a quittée ? Les choses ne se seraient peut-être pas passées comme ça si tu t’étais comportée autrement. » Puis elle ajouta rapidement, comme si elle annonçait qu’elle avait fini de dîner : « C’est toi qui l’as chassé, n’est-ce pas, maman ? »

Chapitre 4

Le père

7

Qu'au bout de quatorze ans, cela lui fasse aussi mal d'y repenser, c'était bizarre – ou plutôt absurde.

Crile mesurait un mètre quatre-vingts, alors que, sur Rotor, la taille moyenne d'un homme était un peu inférieure à un mètre soixante-dix. Ce seul détail avait suffi à lui donner, comme à Janus Pitt, une aura de puissance et de domination qui avait persisté bien après qu'Eugenia en était venue à reconnaître, sans l'accepter tout à fait, qu'elle ne pouvait pas compter sur sa force.

Il avait aussi un visage taillée à coups de serpe ; un grand nez, des pommettes saillantes, un menton fort – une expression avide et farouche. Tout en lui exprimait une forte virilité. Elle en huma presque l'odeur lorsqu'elle le rencontra pour la première fois, et fut aussitôt fascinée.

A l'époque, Insigna terminait sur Terre son doctorat d'astronomie et attendait avec impatience de revenir sur Rotor avec le diplôme qui lui permettrait de travailler sur les données de la Grande Sonde. Elle rêvait des immenses progrès autorisés par cet appareil (sans imaginer qu'elle

ferait elle-même la découverte la plus stupéfiante de toutes).

Elle rencontra donc Crile et se retrouva, à sa grande honte, follement amoureuse d'un Terrien. Du jour au lendemain, elle renonça à la Grande Sonde et se prépara à rester sur Terre, juste pour être avec lui.

Elle se souvenait encore de l'air étonné avec lequel il l'avait regardée en disant : « Rester ici avec moi ? Je préfère venir avec toi sur Rotor. »

Elle n'avait pas imaginé qu'il voudrait bien abandonner son monde pour elle.

Comment Crile avait-il fait pour obtenir la permission de se rendre sur Rotor, Insigna ne le découvrit jamais.

Les lois sur l'immigration étaient rigoureuses. Toute colonie spatiale atteignant une certaine population les appliquait sans douceur : il ne fallait pas que les effectifs dépassent un seuil compatible avec le confort des habitants ; il ne fallait pas non plus que l'équilibre écologique soit menacé de près ou de loin. Les gens venus de la Terre – ou d'autres colonies spatiales – qui venaient traiter leurs affaires devaient se soumettre à une assommante procédure de décontamination et à un sévère isolement, puis repartir aussitôt que possible.

Cependant Crile, originaire de la Terre, fut admis sur Rotor. Il se plaignit une fois de la quarantaine, qui faisait partie de la décontamination, et, en son for intérieur, elle se réjouit qu'il se soit obstiné. C'était preuve qu'il l'aimait vraiment.

Cependant, par moments, il se montrait renfermé et peu attentionné, et elle se demandait alors ce qui, malgré tous les obstacles, l'avait réellement poussé à venir sur Rotor. Peut-être avait-il été motivé non par elle, mais par le besoin de quitter la Terre. Avait-il commis un délit ? S'était-il fait un ennemi mortel ? Fuyait-il une femme dont il s'était lassé ? Elle n'osait pas le lui demander.

Et il ne lui en avait jamais parlé.

Même lorsqu'il obtint la permission de s'établir sur Rotor, elle se demanda combien de temps il pourrait y rester. Pour qu'il devienne citoyen à part entière, il fallait que le ministère de l'Immigration accorde un permis spécial et il y avait peu de chance que les choses en arrivent là.

Insigna avait trouvé, dans tous les motifs qui rendaient Crile Fisher inacceptable pour les Rotoriens, des raisons de se laisser aller à la fascination qu'il lui inspirait. Comme natif de la Terre, il avait un charme particulier. Les vrais Rotoriens gardaient leurs distances avec un étranger – citoyen ou non – mais même cela était pour elle une source d'excitation érotique. Elle lutterait pour lui et triompherait d'un monde

hostile.

Quand il essaya de trouver un travail qui lui permettrait de gagner de l'argent et de se faire une niche dans sa nouvelle société, c'est elle qui lui fit remarquer que s'il épousait une Rotorienne – depuis trois générations – ce serait pour le ministère de l'Immigration une forte incitation à lui accorder la citoyenneté pleine et entière.

Crile parut surpris, comme si l'idée ne lui était pas venue, puis satisfait. Insigna, elle, fut un peu désappointée. Il aurait été plus gratifiant d'être épousée par amour, mais s'il fallait en passer par là…

Ils se marièrent et la vie continua, sans grands changements. Ce n'était pas un amant passionné, mais il ne l'avait pas été non plus avant leur mariage. Il lui offrait une affection distraite et intermittente qui, sans la plonger dans le bonheur, lui donnait toujours l'impression qu'elle en était proche. Il n'était jamais méchant, ni même désagréable, et il avait abandonné son monde et supporté de gros inconvénients pour être avec elle. C'était à mettre à son crédit, et c'est ce qu'elle faisait.

Il était devenu citoyen à part entière après son mariage, mais il restait insatisfait. Insigna le sentait, mais ne pouvait pas lui en tenir rigueur.

Un grand nombre d'activités parmi les plus intéressantes lui étaient interdites, uniquement parce qu'il n'était pas natif de la colonie. Insigna ignorait son niveau d'études, il n'en parlait jamais. Il n'y avait aucune honte à être autodidacte ; elle savait que pour la population de la Terre, les études supérieures n'allaient pas de soi comme c'était le cas dans les colonies spatiales.

Cette pensée la tracassait. Peu importait que Crile Fisher soit un Terrien et affronte en tant que tel ses amis et collègues. Mais pourrait-elle accepter tout à fait qu'il soit un Terrien sans instruction ?

Personne n'émit une idée pareille ; il l'écoutait avec patience lorsqu'elle parlait de son travail. Bien sûr, elle n'essayait pas de vérifier ses connaissances en abordant les détails techniques. Mais parfois il posait des questions ou faisait des commentaires auxquels elle accordait une grande importance, car elle essayait constamment de se convaincre que c'étaient de bonnes questions ou des commentaires intelligents.

Fisher travaillait dans une ferme ; un emploi respectable, essentiel même à la vie des colons, mais pas très élevé dans l'échelle sociale. Il ne se plaignait pas, il n'en parlait jamais. Mais il n'avait pas vraiment l'air content.

Insigna apprit donc à ne jamais lancer joyeusement : « Alors, Crile,

qu’est-ce qui s’est passé au travail, aujourd’hui ? »

Les rares fois où elle l’avait fait, au début de leur vie commune, il avait répondu laconiquement : « rien d’intéressant » en lui jetant un bref coup d’œil irrité.

Elle finit par ne plus oser lui raconter les tracasseries administratives et les erreurs fâcheuses qui survenaient dans son travail à elle. Il aurait pu y voir une comparaison, embarrassante pour lui, entre l’emploi d’Insigna et le sien.

Elle dut reconnaître que ses peurs n’étaient pas fondées. Fisher ne montrait aucune impatience lorsqu’elle se laissait aller à discuter de son propre travail. Il lui posa même, d’un air détaché, des questions sur l’hyper-assistance, mais elle ignorait presque tout de ce moyen de propulsion.

Il s’intéressait à la politique rotorienne et montrait une intolérance bien terrienne pour l’exiguïté de ces horizons-là. Elle devait alors se dominer pour ne pas répliquer.

Pour finir, le silence s’installa entre eux, interrompu seulement par des échanges anodins sur les films qu’ils avaient visionnés, les obligations sociales auxquelles ils étaient tenus, les petites choses de la vie.

Elle n’était pas vraiment malheureuse. Le gâteau avait fait place au pain blanc, mais il y a des choses pires que le pain blanc.

La situation avait même ses avantages. Lorsqu’on participe à un projet ultra-secret, il ne faut parler à personne de son travail, mais comment ne pas chuchoter quelques confidences sur l’oreiller ? Pour Insigna, la tentation était mince, son propre travail exigeant peu de mesures de sécurité.

Mais lorsqu’elle eut découvert l’Étoile voisine du Soleil et que sa trouvaille eut été mise sans préavis sous le boisseau, elle se demanda si elle arriverait à garder le secret… C’était si naturel de parler à son mari de ce grand événement qui allait graver son nom dans les annales de l’astronomie. Elle aurait pu le lui dire avant d’en parler à Pitt. Elle aurait pu s’écrier : « Devine quoi ! Devine quoi ! Tu ne devineras jamais… »

Seulement elle ne l’avait pas fait. Il ne lui était pas venu à l’idée que cela puisse intéresser Fisher. Il parlait peut-être aux autres de leur travail, même aux fermiers ou aux tôliers, mais pas à elle.

Elle n’eut aucun effort à faire pour éviter de mentionner Némésis devant lui, jusqu’au jour épouvantable où leur union prit fin.

8

Quand s'était-elle rangée à fond dans le camp de Pitt ?

Au début, Insigna avait été horrifiée à l'idée de garder secrète l'existence de l'Étoile voisine, et de quitter le système solaire pour une destination dont on ignorait tout, sauf la localisation. Elle trouvait immoral et déshonorant pour eux, presque indécent, d'entreprendre en tapinois l'édification d'une civilisation nouvelle qui excluait tout le reste de l'humanité.

Elle avait cédé, pour des raisons de sécurité, mais en gardant l'intention de lutter, en tête à tête, avec Pitt et de lui opposer des arguments qui feraient mouche. Elle se les répétait jusqu'à ce qu'ils soient irréfutables, et puis ne les lui présentait jamais.

Chaque fois, c'était lui qui prenait l'initiative.

Au début, il lui dit : « N'oubliez pas, Eugenia, que vous avez découvert cette étoile plus ou moins par hasard et que l'un de vos collègues pourrait faire de même.

— Il n'y a pas beaucoup de chances pour que... commença-t-elle.

— Non, Eugenia, nous ne pouvons pas miser sur la chance. Il faut que ce soit sûr. Vous allez faire ce qu'il faut pour que personne ne regarde cette région du ciel, que personne ne veuille étudier les listings qui vous ont livré la position de Némésis.

— Comment pourrais-je faire cela ?

— Très facilement. J'ai parlé au Gouverneur et, à partir de maintenant, c'est vous qui dirigez les recherches sur les données de la Grande Sonde.

— Mais alors, on m'a fait passer par-dessus la tête de...

— Oui. C'est une promotion, sociale et financière. Vous avez des objections à élever à ce sujet ?

— Non, pas du tout, répondit Insigna dont le cœur s'était mis à battre la chamade.

— Je suis sûr que vous pouvez remplir, d'une manière tout à fait satisfaisante, les fonctions d'astronome en chef ; votre objectif principal

sera, bien sûr, de veiller à ce que le travail soit bien fait, mais surtout à ce qu'il n'ait rien à voir avec Némésis.

— Mais, Janus, on ne pourra pas toujours garder son existence secrète.

— Je n'en ai pas l'intention. Une fois sortis du système solaire, tous les Rotoriens sauront où nous allons. Jusque-là nous ne préviendrons qu'un minimum de gens et le plus tard possible. »

Insigna, un peu honteuse, s'avoua que sa promotion réduisait la force de ses objections. Une autre fois, Pitt lui dit : «Et votre mari, alors ?

— Quoi, Janus ? » Insigna fut aussitôt sur la défensive. « C'est un Terrien, je crois. »

Elle pinça les lèvres. « Il est terrien d'origine, mais il a la citoyenneté rotorienne.

— Je sais. Je suppose que vous ne lui avez pas parlé de Némésis.

— Pas un mot.

— Est-ce que votre mari vous a dit un jour pourquoi il avait quitté la Terre et s'était donné autant de mal pour devenir citoyen de Rotor ?

— Non. Mais je ne le lui ai pas demandé.

— Vous ne vous êtes jamais posé la question ? »

Insigna hésita, puis dit la vérité. « Si, souvent. »

Pitt sourit. « Je vous le dirai peut-être. »

Il le fit, peu à peu. Avec délicatesse. Pas avec la brutalité du scalpel, mais plutôt au goutte à goutte, d'une conversation à l'autre. Cela tira Insigna hors de sa coquille. A force de vivre sur Rotor, on prenait l'habitude de ne voir que les problèmes de la colonie.

Mais grâce à Pitt, à ses paroles, aux films qu'il lui conseilla de voir, elle prit conscience de la Terre et de ses milliards d'habitants, de sa famine et de sa violence endémiques, de ses drogues et de son aliénation. Elle comprit que c'était un insondable puits de misère, un espace de souffrance qu'il fallait fuir à tout prix. Elle ne se demanda plus pourquoi Crile Fisher en était parti, mais pourquoi si peu de Terriens suivaient son exemple.

Non que les colonies soient tellement mieux. Elle comprit qu'elles se repliaient sur elles-mêmes, qu'elles empêchaient leurs habitants de circuler librement de l'une à l'autre. Aucune colonie ne voulait de la flore et de la faune microscopiques des autres. Le commerce décroissait lentement et s'effectuait de plus en plus par l'intermédiaire de vaisseaux robotisés qui stérilisaient soigneusement leurs cargaisons.

Insigna commença à trouver que Pitt avait raison ; elle en vint à

s'enthousiasmer à l'idée de fuir cette intolérable misère et d'édifier un système de mondes d'où l'on aurait extirpé les causes de souffrance. Un nouveau départ, une nouvelle chance.

Puis elle découvrit qu'elle attendait un bébé, ce qui refroidit son enthousiasme. Que Crile et elle s'exposent aux risques de ce long voyage, cela en valait la peine. Mais reniant, le bébé…

Pitt ne se découragea pas. Il la félicita. « L'enfant naîtra avant le départ et vous aurez le temps de vous habituer. Il faudra encore environ un an et demi avant que nous soyons prêts à partir. Vous comprendrez quelle chance vous avez de ne pas être obligée d'attendre plus longtemps. L'enfant n'aura aucun souvenir de la détresse d'une planète en ruine et d'une humanité désespérément divisée. Il ne connaîtra qu'un monde nouveau dont les membres vivront en harmonie culturelle. Quelle chance aura cet enfant ! Hélas, mon fils et ma fille sont déjà grands, déjà marqués. »

Insigna accepta cette idée et, à la naissance de Marlène, elle eut peur que quelque chose ne vienne retarder le départ.

Fisher fut séduit par Marlène, au grand soulagement d'Insigna. Elle n'avait pas cru qu'il se comporterait vraiment en père. Cependant, il se penchait avec sollicitude sur l'enfant et aidait sa mère à pouponner. Il en devint presque joyeux.

Au premier anniversaire de la petite, la rumeur du départ de Rotor commença à circuler dans tout le système solaire. Elle faillit provoquer une crise et Pitt, qui avait posé sa candidature au poste de gouverneur, s'en amusa.

« Que peuvent-ils faire ? dit-il. Ils ne peuvent pas nous empêcher de partir ; toutes ces accusations de déloyauté expriment un chauvinisme solaire qui ne servira qu'à inhiber leurs recherches sur l'hyper-assistance… ce qui nous rend bien service.

— Mais je me demande comment ils l'ont appris, dit Insigna.

— J'y ai veillé. » Pitt souriait. « Au point où nous en sommes, il est bon qu'ils sachent que nous allons partir, pourvu qu'ils continuent à ignorer notre destination. Il serait d'ailleurs impossible de cacher notre départ plus longtemps. Nous allons avoir un référendum à ce sujet : tous les Rotoriens seront au courant et le reste du système suivra.

— Un référendum ?

— Bien sûr. Nous ne pouvons pas partir avec une cargaison de gens qui auraient peur du voyage, ou qui regretteraient le Soleil. Nous ne voulons que des volontaires, des Rotoriens désireux de partir. »

Certains Rotoriens s'enthousiasmèrent pour le projet ; d'autres furent pris de peur.

Fisher réagit avec un froncement de sourcils menaçant et dit : « C'est complètement dingue.

— C'est inévitable, répondit Insigna d'un ton soigneusement neutre.

— Pourquoi ? Il n'y a pas de raison d'aller vagabonder parmi les étoiles. Où irions-nous ? Il n'y a rien dans l'espace.

— Si. Des milliards d'étoiles.

— Combien de planètes ? Nous n'avons détecté aucune planète habitable, nulle part, et très peu d'inhabitables. Notre système solaire est le seul que nous connaissions.

— Explorer, l'homme a ça dans le sang. » C'était l'une des phrases de Pitt.

«C'est du romantisme, Est-ce qu'on s'imagine que les gens vont vraiment être d'accord pour se séparer de l'humanité et disparaître dans l'espace ?

— Je pense, Crile, que sur Rotor la grande majorité est favorable.

— Ce n'est que de la propagande politique. Tu crois que, le jour du vote, les gens vont choisir le départ ? Qu'ils ont l'intention de quitter la Terre ? De quitter le Soleil ? Si c'est comme cela, nous allons nous installer sur Terre. »

Son cœur se serra. « Oh, non ! Tu tiens au simoun, au blizzard, au mistral, quel que soit le nom que tu lui donnes ? Tu tiens aux morceaux de glaces et à l'eau qui tombent du ciel, à l'air qui souffle et qui siffle ? »

Il la regarda en haussant les sourcils. « Ce n'est pas si terrible. Il y a parfois des orages, mais on peut les prévoir. En fait, c'est plutôt beau à voir... quand ils ne sont pas trop violents. C'est fascinant... un peu de froid, un peu de chaleur, un peu de pluie. Cela change. Cela vous garde vivant. Et puis, pense à la variété des *cuisines*.

— Des *cuisines* ? Comment peux-tu dire ça ? Sur Terre, la plupart de gens meurent de faim. Nous sommes toujours en train de collecter des cargaisons de nourriture à envoyer sur Terre.

— Certains pays ont faim. Ce n'est pas comme ça partout.

— Allons, tu n'as sûrement pas envie que Marlène vive dans ces conditions.

— Des milliards d'enfants le font.

— Eh bien, pas la mienne », dit farouchement Insigna.

Tout ses espoirs reposaient maintenant sur Marlène. Le bébé, à dix mois, avait deux petites dents en haut, deux en bas, avançait à pas

chancelants en se tenant aux barreaux de son parc et posait déjà sur le monde ces yeux merveilleusement intelligents.

Il était visible que Fisher aimait beaucoup sa fille. Quand il ne la faisait pas sauter sur ses genoux, il la regardait et faisait de tendres remarques sur ses beaux yeux. Il ne tarissait pas d'éloges sur cette unique beauté ; le reste ne comptait pas.

Fisher ne retournerait sûrement pas sur Terre si, pour cela, il devait se séparer à jamais de Marlène. Insigna n'avait pas assez confiance en elle pour croire qu'il préférerait à la Terre la femme qu'il avait aimée et épousée, mais Marlène ferait sûrement pencher la balance en sa faveur.

Sûrement ?

9

Le lendemain du référendum, Fisher était blanc de rage. Il dit, la gorge serrée : « C'est un scrutin truqué.

— Chut, dit-elle. Tu vas réveiller le bébé. »

Un moment, il fit la grimace et retint visiblement sa respiration.

Insigna se détendit un peu et dit à voix basse : « Il est clair que les gens ont envie de partir.

— Tu as voté pour le départ ? »

Elle réfléchit. Pas la peine d'essayer de le calmer en mentant. Elle n'avait pas à cacher ses sentiments. « Oui, dit-elle.

— Pitt t'a ordonné de le faire, je pense. »

Cette remarque la surprit. « Non ! Je suis capable de prendre mes décisions toute seule.

— Mais toi et lui… » Il ne termina pas la phrase.

Elle sentit la moutarde lui monter au nez. « Que veux-tu dire par là ? » Allait-il l'accuser d'infidélité ?

« Ce… ce politicien. Il est prêt à tout pour devenir gouverneur. Tout le monde le sait. Et tu as l'intention de monter avec lui. La fidélité politique te vaudra un poste, hein ?

— Lequel ? Je ne veux aucun poste. Je suis astronome, pas politicienne.

— C'est lui qui t'a obtenu cette promotion, n'est-ce pas ? On t'a fait passer par-dessus la tête de gens plus âgés, plus expérimentés.

— A cause de la qualité de mon travail, j'aime à le penser. » (Comment se défendre, puisqu'elle ne pouvait pas dire la vérité ?)

« Écoute ! » Il parlait à voix basse, depuis qu'elle lui avait rappelé que Marlène dormait. « Je n'arrive pas à croire que toute une colonie spatiale va courir le risque de voyager par hyper-assistance. Comment savoir ce qui arrivera ? Cela peut nous tuer tous.

— La Grande Sonde fonctionne parfaitement bien.

— A-t-elle des êtres vivants à bord ? Sinon, comment peux-tu savoir comment ils réagiront à l'hyper-assistance ? Que sais-tu de cette propulsion ?

— Rien.

— Pourquoi cela ? Tu travailles au laboratoire. Et pas dans une ferme, comme moi. »

(Il est jaloux, pensa Insigna.) Tout haut, elle dit : « Quand tu parles de laboratoire, tu as l'air de croire que nous sommes tous entassés dans une seule pièce. Je te l'ai déjà dit. Je suis astronome et j'ignore tout de l'hyper-assistance.

— Tu veux dire que Pitt ne t'en a jamais parlé ?

— De l'hyper-assistance ? Il n'y connaît rien lui-même.

— Alors, personne n'y connaît rien ?

— Les hyper-spatialistes s'y connaissent, eux. Allons, Crile. Ceux qui sont censés savoir, savent. Les autres, non.

— Alors c'est un secret pour tout le monde, sauf quelques spécialistes ?

— Exactement.

— Alors, tu ignores si l'hyper-assistance n'est pas dangereuse. Seuls les hyper-spatialistes le savent. Et comment le savent-ils ?

— Je suppose qu'ils ont fait des expériences.

— Tu supposes.

— Ils vont partir aussi. Je suis sûre qu'ils en ont fait.

Il la regarda en plissant les yeux. « Maintenant, tu en es sûre. La Grande Sonde, c'était ton affaire. Est-ce qu'il y avait des formes de vie à bord ?

— Je n'étais pas mêlée à ce genre de choses. Je m'occupais seulement

des données astronomiques qu'elle fournissait.

— Tu n'as pas répondu à ma question. »

Insigna perdit patience. « Écoute, j'en ai assez d'être mise sur la sellette et la petite commence à s'agiter. J'ai une question ou deux à te poser, moi aussi. Qu'as-tu l'intention de faire ? Viens-tu avec nous ?

— Je ne suis pas obligé. D'après les termes du référendum, les gens auront le choix.

— Je le sais, mais vas-tu rester ? Tu n'as tout de même pas envie de détruire notre foyer. »

Elle essaya de sourire, mais sans réussir à prendre un air convaincu.

Fisher dit, lentement, sur un ton de rage contenue : « Je n'ai pas non plus envie de quitter le système solaire.

— Tu m'abandonnerais ? Et tu te séparerais de Marlène ?

— Pourquoi devrais-je me séparer de Marlène ? Même si tu veux te lancer dans cette folle aventure, faut-il que tu exposes la petite à ces dangers ?

— Si je pars, Marlène part aussi. Mets-toi cela dans la tête, Crile. Où voudrais-tu l'emmener ? Dans une colonie en construction ?

— Bien sûr que non. Je suis natif de la Terre et je peux y retourner si je veux.

— Retourner sur une planète mourante ? Merveilleux.

— Elle a encore quelques années devant elle, je peux te l'assurer.

— Alors, pourquoi en es-tu parti ?

— J'ai cru que je me perfectionnerais. Je ne savais pas que venir sur Rotor, c'était prendre un billet aller pour nulle part.

— Pas nulle part, éclata Insigna, poussée à bout. Si tu comprenais où nous allons, tu n'aurais peut-être pas si envie de faire demi-tour.

— Pourquoi ? Où allez-vous ?

— Vers les étoiles.

— Vers l'oubli. »

Ils se regardèrent et Marlène, ouvrant les yeux, émit un doux miaulement d'éveil. Fisher regarda le bébé et dit d'une voix plus douce : « Eugenia, nous ne sommes pas obligés de nous séparer. Je n'ai pas du tout envie de quitter Marlène. Et toi non plus. Viens avec moi.

— Sur Terre ?

— Oui. Pourquoi pas ? J'ai des amis là-bas. Qui ne m'ont pas oublié. Ma femme et mon enfant n'auront aucun mal à s'intégrer. La Terre n'attache pas beaucoup d'importance à son équilibre écologique. Nous ne serons pas dans une petite bulle puante perdue dans l'espace, mais sur

une planète géante.

— Sur une bulle géante, et qui pue énormément. Non, non, jamais.

— Alors, laisse-moi emmener Marlène. Tu es astronome, tu désires étudier l'univers, tu trouves que le voyage en vaut la peine : c'est ton affaire, mais la petite restera en sécurité ici, dans le système solaire.

— En sécurité, sur Terre ? Ne sois pas ridicule. Alors, c'est là que tu vas ? Tu veux me prendre mon enfant ?

— Notre enfant.

— Mon enfant. Pars. Je veux que tu partes, mais ne touche pas à mon enfant. Tu me dis que je connais Pitt, et c'est vrai. Ce qui veut dire que je peux m'arranger pour qu'on t'envoie dans la ceinture d'astéroïdes bon gré mal gré ; alors tu pourras te débrouiller pour retourner sur ta Terre en décomposition. Sors de chez moi, trouve-toi un endroit où dormir jusqu'à ce qu'on te renvoie. Fais-moi savoir où tu es et je t'enverrai tes affaires. Et n'essaie pas de revenir. Cet appartement sera gardé. »

Au moment où, le cœur plein d'amertume, Insigna avait dit tout cela, elle le pensait vraiment. Elle aurait pu plaider sa cause, le cajoler, le supplier, discuter. Mais elle ne l'avait pas fait. Elle l'avait regardé d'un œil dur, impitoyable, et l'avait chassé.

Et Fisher était parti. Elle lui avait envoyé ses affaires. Il avait refusé de partir avec Rotor. On l'avait renvoyé. Elle supposait qu'il était revenu sur Terre.

Il avait disparu à jamais de sa vie et de celle de Marlène.

Elle l'avait chassé et il était parti pour toujours.

Chapitre 5

Le don

10

Insigna était profondément étonnée de ce qu'elle venait de faire. Elle n'avait jamais raconté cette histoire à personne, bien qu'elle y ait pensé presque tous les jours depuis quatorze ans. Elle ne s'était jamais imaginée en train d'en parler. Elle pensait emporter cette histoire avec elle dans le tombeau.

Il n'y avait rien de honteux là-dedans… c'était simplement sa vie privée.

Et voilà qu'elle avait tout dit, sans rien cacher, à sa fille adolescente, elle avait considérée jusqu'alors comme une enfant – une enfant particulièrement désespérante.

Cette enfant la regardait maintenant d'un air grave, avec ses yeux d'adulte qui ne cillaient pas, et finit par dire : « Alors tu l'as chassé, n'est-ce pas ?

— D'une certaine manière, oui. Mais j'étais dans une colère folle. Il voulait t'arracher à moi. T'emmener sur Terre. » Elle se tut, puis ajouta, non sans hésitation : « Tu comprends ?

— Tu avais tellement envie de moi ?

— Évidemment ! » répondit Insigna d'un air indigné. Puis, sous le regard calme de ces grands yeux noirs, elle se tut pour penser l'impensable. Était-ce si évident ?

Marlène secoua la tête et son visage prit une expression maussade. « Je crois que je n'étais pas un très joli bébé. Peut-être que lui avait vraiment envie de moi ? Est-ce que tu étais malheureuse parce qu'il avait plus envie de moi que de toi ? M'as-tu gardée juste pour l'empêcher de me prendre ?

— Tu dis des choses abominables. Ce n'est pas cela du tout », répliqua Insigna sans être sûre de croire à ce qu'elle disait. C'était très gênant de parler de ce genre de choses avec Marlène. Celle-ci avait récemment développé la faculté de mettre cruellement le doigt sur le point le plus sensible. Insigna n'y avait vu que les reparties agressives d'une enfant malheureuse, qui, par hasard, tombaient juste. Mais Marlène multipliait les coups de scalpel et paraissait manier ses instruments chirurgicaux avec une dextérité de plus en plus délibérée.

« Marlène, qu'est-ce qui t'a fait penser que j'avais chassé ton père ? Je ne t'en ai jamais parlé.

— Je ne sais pas comment je fais pour apprendre les choses, maman. Parfois tu mentionnes le nom de papa, devant moi ou quelqu'un d'autre, et tu donnes alors l'impression de regretter quelque chose que tu aurais préféré ne pas avoir fait.

— Vraiment. Je ne m'en suis jamais aperçue.

— Et plus cette impression m'a frappée, plus elle est devenue claire pour moi. Cela tient à la manière dont tu parles, à ton expression... »

Insigna regarda sa fille avec une vive attention et dit brusquement : « Qu'est-ce que je suis en train de penser ? »

Marlène sursauta légèrement et gloussa. Elle ne riait pas souvent et n'émettait habituellement guère plus qu'un petit gloussement comme celui-là. « C'est facile. Tu crois que je sais ce que tu penses, mais tu te trompes. Je ne suis pas télépathe. J'interprète seulement les mots, les sons, les expressions et les gestes. Les gens ne cachent pas si bien ce qu'ils pensent. Et je les observe depuis longtemps.

— Pourquoi ? Je veux dire : pourquoi as-tu trouvé nécessaire de les observer ?

— Parce que, quand j'étais petite, tout le monde me mentait. On me disait que j'étais mignonne. On te le disait quand j'étais là. Et en même temps, sur leur visage et toute leur personne, quelque chose criait : « Je

n'en pense pas un mot. » Et ils ne le savaient pas. Au début, je n'arrivais pas à le croire. Mais après je me suis dit : "C'est sans doute plus facile pour eux de croire qu'ils disent la vérité." »

Marlène se tut, puis demanda soudain à sa mère : « Pourquoi tu n'as pas dit à papa où nous allions ?

— Je ne pouvais pas. C'était un secret qui ne m'appartenait pas.

— Peut-être que si tu lui avais dit la vérité, il serait venu avec nous. »

Insigna secoua vigoureusement la tête. « Non, il ne l'aurait pas fait. Il avait déjà pris la décision de retourner sur Terre.

— Mais si tu le lui avais dit, maman, le gouverneur Pitt ne l'aurait pas laissé partir, n'est-ce pas ?

— Pitt n'était pas encore gouverneur », dit Insigna sans réfléchir. Puis, elle ajouta avec véhémence : « Je n'aurais pas voulu de lui dans ces conditions-là. Toi non plus, non ?

— Je ne sais pas. On ne peut pas savoir comment il aurait été s'il était resté.

— Moi, je le sais. » Insigna revécut la dernière conversation qu'ils avaient eue. Non, elle ne s'était pas trompée. Elle n'aurait pas voulu de lui, prisonnier sur Rotor. Elle ne l'aimait pas à ce point. Elle ne l'avait même pas détesté à ce point.

Puis elle pensa que son expression pouvait la trahir et changea de sujet. « Tu as troublé Aurinel cet après-midi. Pourquoi lui as-tu dit que la Terre serait détruite ? Il est venu m'en parler et semblait très inquiet.

— Tu n'avais qu'à lui répondre que je ne suis qu'une enfant et qu'il ne faut pas faire attention à ce que disent les enfants. Il t'aurait crue tout de suite. »

Insigna fit celle qui n'avait pas entendu. Peut-être valait-il mieux ne rien dire. « Tu crois vraiment que la Terre sera détruite ?

— Oui. Tu parles parfois de la Terre en disant : "Pauvre Terre." Tu dis presque toujours : "Pauvre Terre." »

Insigna se sentit rougir. Étaient-ce là ses propres termes ? « Eh bien, pourquoi pas ? C'est une planète surpeuplée, aux ressources épuisées, pleine de haines, de famines et de souffrances. Je suis désolée pour elle. Pauvre Terre.

— Non, maman. Tu ne le dis pas dans ce sens-là. Quand tu le dis... »

Marlène leva la main comme pour saisir quelque chose qui échappa à ses doigts.

« Eh bien, Marlène ?

— C'est clair dans mon esprit, mais je ne sais pas comment

l’exprimer.

— Essaie encore. Il faut que je sache.

— A la manière dont tu le dis, je ne peux pas m’empêcher de penser que tu te sens coupable… comme si c’était de ta faute.

— Pourquoi ? Que penses-tu que j’ai fait ?

— Je te l’ai entendu dire, un jour où tu étais dans la salle d’observation. Tu regardais Némésis et il m’a semblé qu’elle était mêlée à cela. J’ai interrogé l’ordinateur qui m’a dit ce que signifie ce nom. C’est quelque chose qui détruit impitoyablement, quelque chose qui inflige un châtiment.

— Ce n’est pas pour cela qu’on l’a appelé ainsi, s’écria Insigna.

— C’est toi qui l’as baptisée », dit calmement et inexorablement Marlène.

Dès que Rotor eut quitté le système solaire, on leva le secret. On avait accordé à Insigna l’honneur de la découverte.

« C’est parce que c’est moi qui l’ai nommée que je t’ai fait cette réponse.

— Alors, pourquoi te sens-tu coupable, maman ? »

(Silence… si tu ne veux pas dire la vérité.)

« La Terre sera détruite comment, à ton avis ? reprit enfin Insigna.

— Je ne sais pas, mais je crois que toi, maman, tu le sais.

— Notre conversation tourne au dialogue de sourds, Marlène, et il vaut mieux en rester là. Comprends bien que je n’ai jamais parlé à personne de ton père, ni de cette absurde histoire de destruction de la Terre.

— D’accord, sauf qu’elle n’est pas absurde du tout.

— Tout le monde pensera que c’est absurde. »

Marlène hocha la tête. « Je pense que je vais visionner un livre, dit-elle d’un air indifférent. Et puis, j’irai me coucher.

— Bien ! » Insigna regarda sa fille sortir.

Coupable, pensa Insigna. Je me sens coupable. J’arbore cela sur mon visage comme une bannière. Toute personne qui me regarde peut le voir.

Non, pas tout le monde. Juste Marlène. Elle a un don pour cela.

Il fallait bien que Marlène ait quelque chose pour compenser tout ce qui lui manquait. L’intelligence ne suffisait pas ; elle avait le don de lire les expressions, les intonations et tous les petits mouvements du corps que personne ne remarque ; on ne pouvait rien lui cacher.

Depuis combien de temps savait-elle qu’elle avait ce dangereux talent, sans en rien dire à personne ? Était-ce une faculté qui s’était

développée avec l’âge ? Pourquoi acceptait-elle maintenant de révéler ce qu’elle avait caché si soigneusement ? Pourquoi l’utilisait-elle comme une arme contre sa mère ?

Était-ce parce qu’Aurinel l’avait définitivement repoussée et qu’elle avait lu cela en lui ? Lançait-elle, en réaction, des coups à l’aveuglette ?

Coupable, pensa Insigna. Pourquoi ne me sentirais-je pas coupable ? Tout est de ma faute. J’aurais dû le savoir dès le début, dès l’instant de ma découverte… mais je ne voulais pas savoir.

Chapitre 6

L'approche

11

Depuis quand savait-elle ? Depuis qu'elle avait baptisé l'étoile Némésis ? Avait-elle senti ce que signifiait cet astre ? Avait-elle choisit inconsciemment le nom qui s'imposait ?

La première fois qu'elle avait repéré l'étoile, seule la découverte avait compté à ses yeux. L'immortalité pour elle ! C'était son étoile, l'Étoile d'Insigna. Elle avait d'abord eu envie de l'appeler ainsi. Comme cela sonnait bien, même lorsqu'elle écartait la tentation avec la fausse modestie qui convenait. Et combien ce serait devenu insupportable si elle était tombée dans le piège !

Ensuite, Pitt avait exigé le secret, il avait fallu se préparer au départ, et tout cela avait suffi à la mobiliser. (Comment allait-on l'appeler dans les livres d'histoire ? Le Départ ? Avec une majuscule ?)

Pendant deux ans, le vaisseau avait effectué des sauts réguliers dans l'hyper-espace… et elle avait dû fournir les données astronomiques nécessaires aux calculs interminables qu'impliquait l'hyper-assistance. Rien que la densité et la composition de la matière interstellaire…

Pendant ces quatre années écoulées depuis la découverte, elle n'avait pas eu une minute pour penser à Némésis en détail ; pas une fois, elle n'avait mis le doigt sur l'évidence.

Était-ce possible ? Ou avait-elle simplement rejeté ce qu'elle ne voulait pas voir ? Avait-elle délibérément cherché refuge dans le secret, le tourbillon du départ et l'excitation qui s'offraient à elle ?

Puis, ils étaient définitivement sortis de l'hyper-espace et durant un mois, ils avaient décéléré en traversant une averse originelle d'atomes d'hydrogène, qu'ils avaient heurtés à une vitesse suffisante pour les convertir en particules de rayons cosmiques.

Aucun véhicule spatial ordinaire n'y aurait résisté, mais Rotor était entouré d'une épaisse couche de terre qu'on avait renforcée pour le voyage et qui avait absorbé les particules.

Quand l'effroyable vérité lui tomba dessus, Insigna se précipita dans le bureau de Pitt. Il n'avait plus guère le temps de la recevoir et elle le comprenait. L'excitation du début avait fait place à une certaine tension quand les gens avaient pris conscience que, dans quelques mois, ils arriveraient dans le voisinage d'une autre étoile. Durant une longue période, il leur faudrait survivre en orbite autour d'une étrange naine rouge, sans aucune garantie qu'il y avait une planète capable de leur fournir des réserves de matières premières, sans parler d'un endroit où s'installer.

Janus Pitt n'avait plus rien d'un homme jeune, bien que ses cheveux soient toujours noirs et son visage dépourvu de rides. Il y avait quelque chose de tourmenté dans son regard, toute joie semblait l'avoir abandonné, seules ses responsabilités laissaient des traces visibles.

Il avait été élu gouverneur. C'était peut-être cette lourde charge qui lui pesait, mais comment savoir ? Insigna n'avait jamais connu le vrai pouvoir.

Pitt lui sourit d'un air absent. Le secret partagé les avait rapprochés. Ils pouvaient se parler sans se tenir sur leurs gardes, et ils étaient les seuls. Cependant, après le Départ et la fin du secret, ils s'étaient éloignés l'un de l'autre.

« Janus, il faut que je vous parle. Il s'agit de Némésis.

— Il est arrivé quelque chose ? Elle est bien là, à moins de seize milliards de kilomètres de nous. Elle est visible à l'œil nu.

— Oui, je sais. Mais quand je l'ai découverte, nous étions à un peu plus de deux années-lumière et j'ai cru que c'était une étoile double, que le Soleil et Némésis tournaient autour d'un centre de gravité commun. Il

le fallait bien, pour que les deux étoiles soient si proches. C'était tellement spectaculaire.

— Bon. Pourquoi est-ce que cela ne l'est plus ?

— Il apparaît maintenant que Némésis est un peu trop éloignée pour être une compagne du Soleil. L'attraction gravitationnelle entre elles est si faible que les perturbations gravitationnelles produites par les étoiles voisines rendraient l'orbite instable.

— Mais Némésis est bien là.

— Oui, entre le Soleil et Alpha du Centaure.

— Qu'est-ce qu'Alpha du Centaure vient faire là-dedans ?

— Le fait est que Némésis n'est pas beaucoup plus loin de cette étoile que du Soleil. Elle pourrait être la compagne d'Alpha du Centaure comme du Soleil. Mais si elle forme un système avec l'une des deux étoiles, la présence de l'autre ne peut que la perturber. »

Pitt regarda pensivement Insigna en tapotant du bout des doigts l'accoudoir de son fauteuil. « Némésis met combien de temps pour faire le tour du Soleil… en supposant qu'elle en soit la compagne ?

— Je ne sais pas. Il faut que je calcule son orbite en détail.

— Bon, faites-moi une estimation.

— Si c'est une orbite circulaire, il faudrait à Némésis plus de cinquante millions d'années pour tourner autour du Soleil, ou plus exactement, autour du centre de gravité du système dont le Soleil fait partie. La ligne tracée de l'une à l'autre passerait forcément par ce centre. Si Némésis suit une orbite très elliptique et se trouve maintenant en son point le plus éloigné – comme c'est peut-être le cas, car si elle s'aventurait plus loin, elle serait certainement une étoile solitaire – ce chiffre s'abaisserait à vingt-cinq millions d'années environ.

— Alors, la dernière fois que Némésis était dans cette position, Alpha du Centaure se trouvait dans une région très différente. Selon qu'on opte pour vingt-cinq ou cinquante millions d'années, cela ferait quelle différence ?

— Une bonne partie d'une année-lumière.

— Est-ce que cela voudrait dire que c'est la première fois que Némésis est entre ces deux étoiles ? Jusqu'à maintenant, elle aurait parcouru paisiblement son orbite ?

— Aucune chance, Janus. Même si l'on ne tient pas compte d'Alpha du Centaure, il y a d'autres étoiles. Une étoile peut arriver maintenant, mais il a dû y en avoir une autre qui autrefois est passée assez près pour interférer, en un autre point de son orbite. L'orbite n'est pas stable, c'est

tout.

— Que fait-elle dans notre voisinage, alors, si elle ne gravite pas autour du Soleil ?

— Nous y voilà, dit Insigna.

— Que voulez-vous dire ?

— Si elle gravitait autour du Soleil, elle se déplacerait, relativement à lui, à une vitesse de quatre-vingts à cent mètres par seconde selon sa masse à elle. C'est très lent pour une étoile et elle paraîtrait fixe, même sur une longue période. Elle serait donc demeurée longtemps derrière le nuage, surtout si celui-ci se déplace dans la même direction qu'elle par rapport au Soleil. Avec un mouvement aussi lent et une luminosité aussi faible, ce n'est pas étonnant qu'on ne l'ait jamais remarquée auparavant. Cependant... » Elle se tut.

Pitt, qui ne cachait pas son intérêt passionné, soupira et dit : « Eh bien ? Pouvez-vous cerner le problème ?

— Si elle ne gravite pas autour du Soleil, elle a un mouvement indépendant et devrait se déplacer relativement au Soleil à cent kilomètres par seconde, mille fois plus vite que si elle était en orbite. C'est un hasard si elle se trouve dans notre voisinage, elle va dépasser le Soleil et ne reviendra jamais. Pourtant, elle reste quand même derrière le nuage et change à peine de position.

— Pourquoi cela ?

— Elle pourrait se déplacer à une grande vitesse et pourtant ne pas changer de position *apparente* dans le ciel. Dans un seul cas.

— Ne me dites pas qu'elle vibre d'avant en arrière. »

Insigna fit la moue. « Je vous en prie, Janus, ne plaisantez pas. Ce n'est pas drôle. Némésis se dirige peut-être plus ou moins en droite ligne vers le Soleil. Elle ne se déplacerait pas latéralement, ce qui explique qu'elle ne semble pas changer de position, mais elle viendrait droit vers nous ; droit vers le système solaire. »

Pitt la regarda d'un air surpris. « Avez-vous des preuves ?

— Pas encore. Il n'y avait pas de raison d'étudier le spectre de Némésis quand nous l'avons repérée. C'est seulement après avoir remarqué la parallaxe qu'il aurait été logique d'effectuer une analyse spectrale, mais je ne m'y suis pas attelée. Rappelez-vous, vous m'avez mise à la tête du projet de la Grande Sonde et vous m'avez dit de ne plus m'occuper de Némésis. Je n'aurais pas pu établir une analyse spectrale rigoureuse à l'époque. Mais soyez certain que je vais m'y mettre maintenant.

— J’ai encore une question à vous poser. Est-ce que Némésis n’aurait pas également l’air immobile si elle s’éloignait du Soleil ? On a une chance sur deux pour qu’il en soit ainsi, non ?

— L’analyse spectrale va nous le dire. S’il y a déplacement vers le rouge, elle s’éloigne ; s’il y a déplacement vers le violet, elle se rapproche.

— Mais c’est trop tard, maintenant. Si nous analysons son spectre, il nous dira qu’elle vient vers nous parce que c’est nous qui allons vers elle.

— D’accord, je n’étudierai pas le spectre de Némésis, mais celui du Soleil. Si Némésis se dirige vers le Soleil, alors le Soleil se rapproche de Némésis et nous pouvons en déduire notre mouvement propre. En outre, nous sommes en train de ralentir et, dans un mois ou deux, nous nous déplacerons si lentement que notre mouvement ne modifiera pas sensiblement les données spectroscopiques. »

Pendant une demi-minute, Pitt, perdu dans ses pensées, regarda fixement son bureau impeccablement rangé tandis que sa main caressait lentement le terminal d’ordinateur. Puis il dit, sans se donner la peine de lever la tête : « Non. Il n’est pas nécessaire d’effectuer ces observations. Je veux que vous cessiez de vous faire du souci à ce sujet, Eugenia. Ce n’est pas un problème, oubliez tout cela. »

D’un geste de la main, il lui fit signe de sortir.

12

Le soupir d’Insigna passa en sifflant dans ses narines pincées par la colère. Elle dit d’une voix basse et rauque : « Vous avez du toupet, Janus ! Comment osez-vous…

— Oser quoi ? » Pitt fronçait les sourcils.

« Oser me faire signe de sortir comme si j’étais une perfovérif ! Si je n’avais pas trouvé Némésis, nous ne serions pas ici. Vous n’auriez pas été élu gouverneur. Némésis est à moi. J’ai mon mot à dire.

— Némésis n’est pas à vous. Elle est à Rotor. Je vous prie de sortir et de me laisser travailler tranquille.

— Janus, dit-elle en élevant la voix, je répète : selon toute probabilité, Némésis se dirige vers notre système solaire.

— Et moi, je répète que les probabilités sont d'une sur deux. Le système solaire n'est plus notre système solaire. Ne me dites pas que Némésis va heurter le Soleil. Je ne vous croirais pas. Depuis cinq milliards d'années qu'il existe, jamais le Soleil n'a été heurté, ni même effleuré par une étoile. Les probabilités d'une collision stellaire, même dans les régions les plus peuplées de la Galaxie, sont infinitésimales. Je ne suis pas astronome, mais je sais au moins cela.

— Les probabilités ne sont que des probabilités, Janus. La collision n'est pas probable, mais elle est concevable. Et surtout, même sans collision, il suffit que Némésis passe à proximité du Soleil pour produire des catastrophes sur Terre.

— A proximité ? Combien ?

— Je ne sais pas. Il faudrait faire pas mal de calculs.

— D'accord. Vous suggérez qu'il faut que nous prenions la peine de faire les observations et les calculs nécessaires ; mais si nous découvrons qu'il y a un danger potentiel pour le système solaire, que ferons-nous ? Nous les avertirons ?

— Eh bien, oui. Que faire d'autre ?

— Et comment les avertir ? Nous n'avons pas l'hyper-communication et, même si nous l'avions, ils n'ont aucun moyen de recevoir des hyper-messages. Si nous envoyions un signal lumineux quelconque – lumière, micro-ondes, neutrinos modulés – il mettrait deux ans à atteindre la Terre, en admettant que nous ayons un faisceau assez puissant et assez cohérent. Supposons le problème résolu : comment saurions-nous qu'ils ont reçu le message ? Par leur réponse, qui prendrait aussi deux ans pour nous parvenir. Et quel serait le résultat final de cet avertissement ? Il faudrait leur dire où est Némésis et ils sauraient d'où vient l'information. Notre silence n'aurait servi à rien ; notre projet d'établir autour de Némésis une civilisation homogène, protégée de toute influence extérieure, s'effondrerait.

— Quel qu'en soit le coût, Janus, comment pourrions-nous ne pas les avertir ?

— Et si Némésis se dirige vraiment vers le Soleil, combien lui faudra-t-il de temps pour atteindre le système solaire ?

— Environ cinq mille ans. »

Pitt se carra dans son fauteuil et regarda Insigna avec une sorte d'amusement ironique. « Cinq mille ans. Seulement cinq mille ans ?

Écoutez, Eugenia, l'homme a mis le pied sur la Lune, pour la première fois, il y a deux cent cinquante ans. Et nous voici en route pour l'étoile la plus proche. Où en serons-nous dans deux siècles et demi ? Nous pourrons atteindre n'importe quelle étoile. Et dans cinq mille ans, cinquante siècles, nous peuplerons la Galaxie – sauf présence d'autres formes de vie intelligente. Dans cinq mille ans, si le système solaire se trouvait vraiment en danger, la technologie permettrait de l'envoyer tout entier dans l'espace, avec ses colonies et sa population planétaire, vers d'autres étoiles. »

Insigna secoua la tête. « Je ne crois pas, Janus, que les progrès technologiques permettent un jour de vider le système solaire d'un geste de la main. Transporter, sans catastrophe, sans pertes énormes, des milliards de personnes, cela prendrait une longue préparation. S'ils doivent se trouver en danger de mort dans cinq mille ans, il faut qu'ils le sachent maintenant. Ce n'est pas trop tôt pour élaborer un plan.

— Vous avez bon cœur, Eugenia, et je vais vous offrir un compromis. Supposons qu'il nous faille cent ans pour nous établir ici et nous stabiliser suffisamment pour être en sécurité. A ce moment-là, nous étudierons la trajectoire de Némésis et, si c'est nécessaire, nous avertirons le système solaire. Ils auront encore près de cinq mille ans pour se préparer. Un petit délai d'un siècle ne leur sera sûrement pas fatal. »

Insigna soupira. « Est-ce votre vision de l'avenir ? L'humanité se chamaillant sans fin à propos des étoiles ? Chaque petit groupe essayant d'établir sa suprématie sur celle-ci ou celle-là ? Des haines, des suspicions et des conflits sans fin, comme nous en avons eu sur Terre depuis des milliers d'années, mais exportés dans toute la Galaxie pendant plusieurs milliers d'années ?

— Eugenia, je n'ai pas de vision de l'avenir. L'humanité sera ce qu'elle voudra. Elle se chamaillera peut-être, comme vous dites, ou bien elle instaurera un empire galactique. Je ne peux pas dicter à l'humanité ce qu'elle fera, et je n'ai pas l'intention de la façonner. Personnellement, je n'ai à m'occuper que d'une seule colonie spatiale et il faudra un siècle pour l'installer en orbite autour de Némésis. A ce moment-là, vous et moi, nous serons morts et c'est à nos descendants qu'incombera la tâche d'avertir le système solaire, si cela s'avère nécessaire. J'essaie d'être logique, Eugenia, et de contrôler mes émotions. Vous aussi, vous êtes raisonnable. Réfléchissez. »

Insigna le fit. Elle resta là, regardant Pitt sombrement tandis qu'il attendait avec une patience presque excessive.

Pour finir, elle dit : « Très bien. Je vois votre point de vue. Je vais continuer à analyser le mouvement relatif de Némésis par rapport au Soleil. Peut-être pourrons-nous oublier tout cela.

— Non. » Pitt la réprimanda d'un geste du doigt. « Souvenez-vous de mes paroles. Il n'y aura pas d'observations. S'il s'avérait que le système solaire n'est pas en danger, nous aurions perdu notre temps. Nous appliquerons ma décision : nous consacrerons un siècle à renforcer la civilisation de Rotor. Si vous découvriez que la Terre est en danger, votre conscience vous torturerait et vous vous consumeriez d'appréhension, de peur, de culpabilité. La nouvelle se répandrait ; elle affaiblirait la résolution des Rotoriens, dont beaucoup peuvent être aussi sentimentaux que vous. Nous y perdrions beaucoup. Comprenez-vous ? »

Elle demeura silencieuse et il ajouta : « Bien. Je vois que oui. » Puis, de nouveau, d'un geste de la main, il lui fit signe de sortir.

Cette fois, elle obéit et Pitt, la regardant partir, se dit : Elle devient vraiment insupportable.

Chapitre 7

La destruction ?

13

Marlène regardait sa mère avec de grands yeux graves. Elle s'efforçait de ne rien montrer, mais elle était soulagée. Sa mère avait fini par tout lui dire sur son père et le Gouverneur. Elle la traitait en adulte.

Marlène dit : « Moi, j'aurais étudié les mouvements de Némésis, quoi qu'ait pu dire le Gouverneur, mais je vois que tu ne l'as pas fait, maman. Ta culpabilité le montre bien.

— Je ne peux pas m'habituer à l'idée que je porte cette culpabilité comme une étiquette collée au front.

— Personne ne peut dissimuler vraiment ses sentiments. Si on observe les gens, on les voit. »

(Les autres ne pouvaient pas voir. Marlène l'avait appris peu à peu et difficilement. Les gens ne voyaient pas, ne sentaient pas, ne faisaient pas attention. Ils n'observaient pas les visages, les corps, les sons, les attitudes, les tics.)

« Comment se fait-il, reprit la jeune fille, que tu n'aies rien fait ?

— Pour beaucoup de raisons, Molly. »

(Pas « Molly », pensa Marlène avec angoisse. Marlène ! Marlène ! Marlène ! Une adulte !)

« Quelles raisons ? » demanda-t-elle d'un air maussade. (Sa mère ne pouvait donc pas percevoir l'hostilité qui émanait de Marlène chaque fois qu'elle se servait du diminutif ? Cela devait déformer son visage, brûler dans ses yeux, convulser ses lèvres. Pourquoi les gens ne remarquaient-ils rien ? Pourquoi ne voyaient-ils rien ?)

« D'abord, Janus Pitt est très convaincant. Si singuliers que soient ses arguments, on en arrive toujours à trouver qu'il a raison.

— Si c'est vrai, maman, il est terriblement dangereux. »

Insigna sortit de ses pensées pour regarder sa fille avec curiosité. « Pourquoi dis-tu cela ?

— Chaque point de vue peut s'appuyer sur de bonnes raisons. Si quelqu'un les saisit très vite et les présente d'une manière convaincante, il peut faire admettre n'importe quoi à n'importe qui, et il est dangereux.

Janus Pitt est comme cela, je l'admets. Je suis étonnée que tu comprennes ces choses-là. »

(Marlène se dit : Parce que je n'ai que quinze ans et que tu as l'habitude de me considérer comme une enfant.)

Tout haut, elle dit : « Et tu n'as même pas eu la curiosité d'étudier Némésis toute seule ?

— J'en avais envie, mais ce n'est pas aussi facile que tu le penses. Je soupçonne Pitt de me faire surveiller par certains membres de mon équipe. Si j'avais fait cavalier seul, il l'aurait vite appris.

— Il ne pouvait rien te faire, non ?

— Il ne pouvait pas me faire fusiller pour trahison, si c'est ce que tu sous-entends, mais il pouvait m'enlever mon poste à l'Observatoire. Je n'en avais pas envie. C'est peu après ma petite conversation avec Pitt que nous avons découvert que Némésis avait une planète… ou une étoile jumelle. Elles ne sont séparées que par quatre millions de kilomètres et la deuxième n'émet aucune lumière visible.

— Tu parles de Mégas, n'est-ce pas, maman ?

— Oui. C'est un vieux mot qui veut dire “grand” et, si c'est une planète, elle est bien plus grosse que Jupiter, la plus grande planète du système solaire. Mais si c'est une étoile, elle est très petite. Certains pensent que Mégas est une naine brune. » Elle se tut et regarda sa fille en plissant les yeux, se demandant soudain si celle-ci était capable d'assimiler ces notions. « Tu sais ce que c'est qu'une naine brune, Molly ?

— Je m'appelle Marlène, maman. »

Insigna rougit légèrement. « Oui. Je m'excuse de l'oublier de temps à autre. Je ne peux pas m'en empêcher, tu le sais bien. Autrefois, j'avais une petite fille chérie qui s'appelait Molly.

— Je sais. Et la prochaine fois que j'aurai six ans, tu pourras m'appeler Molly tant que tu voudras. »

Insigna rit. « Sais-tu ce que c'est qu'une naine brune, Marlène ?

— Oui, maman. Une naine brune est un petit corps stellaire dont la masse est trop faible pour que s'y développent les températures et les pressions nécessaires à la fusion de l'hydrogène, mais suffisante pour produire des réactions secondaires qui en font une source de chaleur.

— C'est cela. Pas mal. Mégas est à la limite. Ou c'est une planète très chaude, ou c'est une naine brune très peu lumineuse. Elle n'émet pas de lumière visible, mais beaucoup d'infrarouges. Nous n'avions jamais observé quelque chose de similaire. C'était le premier corps planétaire, hors du système solaire, que nous pouvions étudier en détail et l'Observatoire ne s'occupait plus que de lui. Je m'intéressais à Mégas, comme tout le monde, tu comprends ?

— Mmmm, dit Marlène.

— C'était le seul corps planétaire gravitant autour de Némésis, mais cela suffisait. Sa masse est cinq fois…

— Je sais, maman. Cinq fois la masse de Jupiter et le trentième de celle de Némésis. L'ordinateur m'a appris cela depuis longtemps.

— C'est vrai, ma chérie. Et elle n'est pas plus habitable que Jupiter ; moins, même. Si une planète se trouve assez près d'une étoile comme Némésis pour que l'eau reste liquide à sa surface, l'influence des marées l'oblige à tourner toujours la même face vers cette étoile.

— N'est-ce pas ce que fait Mégas ?

— Si. Ce qui veut dire qu'il y a une face brûlante et une face plus froide. La première serait chauffée au rouge si la circulation de l'atmosphère, assez dense, ne tendait à égaliser un peu les températures. Même le côté froid est assez chaud du fait de la circulation et de la chaleur interne de Mégas. Ce sont là des traits que nous n'avions jamais rencontrés auparavant en astronomie. Et nous avons découvert que Mégas a un satellite ; ou, si l'on considère Mégas comme une très petite étoile, elle a une planète… Erythro.

— Mais, maman, tout ce tapage autour de Mégas et d'Erythro, c'était il y a onze ans. Depuis, tu n'as pas réussi à jeter subrepticement un coup d'œil sur les spectres de Némésis et du Soleil ? Tu n'as pas ta petite idée là-dessus ?

— Eh bien… »

Marlène se hâta de dire : « Je le sais.

— A mon expression ?

— A toute ta personne.

— Ce n’est pas très facile de parler avec toi, Marlène. Oui, j’ai ma petite idée.

— Qui est ?

— Que Némésis va vers le système solaire. »

Il y eut un silence. Puis Marlène dit, à voix basse « Il va y avoir une collision ?

— Pas d’après mes calculs. Ni avec le Soleil, ni avec la Terre, ni avec aucune autre planète du système. Mais, elle va tout de même détruire la Terre. »

14

Marlène voyait bien que sa mère n’aimait pas évoquer la destruction de la Terre, qu’il y avait en elle des tensions qui inhibaient son discours et qu’elle cesserait de parler si on la laissait à elle-même. Son expression – elle s’était un peu écartée, comme si l’envie de partir la démangeait, elle se léchait très délicatement les lèvres, comme pour essayer d’enlever le goût de ses paroles – était l’évidence même pour Marlène.

Mais elle ne voulait pas que sa mère se taise. Elle désirait en savoir plus.

« Si Némésis ne heurte rien, pourquoi détruirait-elle la Terre ? dit-elle avec douceur.

— Laisse-moi t’expliquer. La Terre tourne autour du Soleil, comme Rotor autour d’Erythro. Si, dans le système solaire, il n’y avait que le Soleil et la Terre, celle-ci tournerait sur la même orbite presque éternellement. Je dis « presque » parce que, en tournant, le Soleil émet des ondes gravitationnelles qui freinent la vitesse de la Terre et l’amènent

à se rapprocher très, très lentement de lui. Laissons cela.

« Mais la Terre n'est pas seule. La Lune, Mars, Vénus, Jupiter, tous les objets planétaires du voisinage l'attirent. Cette attraction est minime comparée à celle du Soleil, et la Terre reste plus ou moins sur son orbite. Cependant, ces attractions mineures, qui varient en direction et en intensité selon les déplacements des différents corps, introduisent de petites modifications dans l'orbite de la Terre. Celle-ci se rapproche ou s'éloigne légèrement du Soleil, son axe change d'inclinaison, son excentricité se modifie un peu, etc.

« On a observé que tous ces changements mineurs sont cycliques. Ils vont et viennent indéfiniment et la Terre, dans son orbite autour du Soleil, oscille légèrement d'une douzaine de manières différentes, ce qui ne l'empêche pas d'abriter de la vie. Au pire, cela peut provoquer une ère glaciaire ou une disparition des glaces, ainsi qu'une élévation ou un abaissement du niveau de la mer, mais la vie a survécu à tout cela pendant plus de trois milliards d'années.

« Maintenant, supposons que Némésis passe à toute vitesse sans rien heurter, c'est-à-dire qu'elle ne s'approche pas à plus d'un mois-lumière. Moins d'un billion de kilomètres. Au passage, elle transmettra une poussée gravitationnelle au système. L'oscillation de la Terre augmentera pour un certain nombre d'années, puis, quand Némésis sera partie, elle se calmera de nouveau.

— Pourquoi serait-ce si grave, si l'oscillation redevient comme avant après le passage de Némésis ?

— Est-ce que ce sera vraiment comme avant ? C'est tout le problème. Si la position d'équilibre de la Terre est un peu différente… si elle est un peu plus loin du Soleil, ou un peu plus près, si son orbite est un peu plus excentrique ou son axe un peu plus incliné, ou un peu moins… Même un petit changement de climat peut rendre une planète inhabitable.

— Peux-tu le calculer à l'avance ?

— Non. Rotor n'est pas un bon endroit pour calculer ça. Il oscille, lui aussi, et beaucoup. Il faudrait un temps considérable et énormément de calculs pour déduire de mes observations effectuées ici quel chemin prendra exactement Némésis… et nous n'en serons vraiment sûrs que lorsqu'elle sera bien plus près du Soleil, longtemps après que je serai morte.

— Alors, tu ne peux pas dire exactement à quelle distance du soleil passera Némésis.

— C'est presque impossible à calculer. Il faut tenir compte du champ

gravitationnel de chaque étoile voisine, dans un rayon de douze années-lumière. Le plus minuscule effet non calculé peut, sur deux années-lumière, créer une déviation telle qu'un risque de collision peut se réduire, en réalité, à un passage au large. Et réciproquement.

— Le Gouverneur dit qu'à l'arrivée de Némésis, les gens auront le temps de quitter le système solaire s'ils le veulent vraiment.

— Peut-être. Mais comment dire ce qui se passera dans cinq mille ans ?

— Même si on ne les avertit pas, dit Marlène, un peu embarrassée de signaler un truisme astronomique à sa mère, ils le découvriront tout seuls. Forcément. Némésis se rapprochera et ils ne pourront pas ne pas l'apercevoir ; ils calculeront sa trajectoire avec plus de précision lorsqu'elle sera plus près.

— Mais ils auront moins de temps pour se préparer à fuir… si cela s'avère nécessaire. »

Marlène regarda ses orteils. Elle dit : « Maman, ne te mets pas en colère contre moi. J'ai l'impression que tu serais malheureuse, même si tous les habitants du système solaire s'en tiraient sains et saufs. Il y a quelque chose d'autre qui ne va pas. Je t'en prie, dis-le-moi.

— L'idée que tout le monde va quitter la Terre ne me plaît pas. Même si c'est fait méthodiquement, avec tout le temps voulu et des pertes négligeables, je n'aime pas cela. Je n'ai pas envie que la Terre soit abandonnée.

— Tu y as fait des études, n'est-ce pas ?

— Mon doctorat d'astronomie. Je n'aimais pas la Terre, mais peu importe. C'est de là qu'est issue l'humanité. Tu comprends ce que cela signifie, Marlène ? Même si je n'en pensais pas grand bien quand j'y étais, c'est tout de même le monde où la vie a évolué pendant une période incommensurable. Pour moi, ce n'est pas seulement une planète, mais une idée, une abstraction. Je tiens à elle à cause du passé.

— Papa était terrien. »

Insigna pinça les lèvres. « Oui.

— Je suis à moitié terrienne, alors. N'est-ce pas ? »

Insigna fronça les sourcils. « Nous sommes tous des gens de la Terre, Marlène. Mes arrière-arrière-grands-parents ont passé toute leur vie sur Terre. Mon arrière-grand-mère y était née. Tous, sans exception, nous descendons des habitants de la Terre. Et pas seulement les êtres humains. Chaque atome de vie sur chaque colonie spatiale, du virus à l'arbre, descend de la vie terrienne.

— Mais seuls les êtres humains le savent. Et certains y pensent plus que les autres. Penses-tu parfois à papa, même maintenant ? » Marlène leva les yeux sur sa mère et son visage se crispa. « Cela ne me regarde pas, vas-tu me dire.

— Laissons cela. Tu es sa fille. Oui, je pense à lui de temps à autre. » Elle haussa légèrement les épaules. « Et toi, Marlène, tu penses à lui ?

— Comment pourrais-je ? Je ne m'en souviens pas. Je n'ai jamais vu d'hologramme, ni rien.

— Non, ce n'était pas la peine de… » Elle ne termina pas sa phrase. « Mais, quand j'étais petite, je me demandais pourquoi certains pères étaient restés avec leurs enfants, au moment du Départ. Ceux qui étaient partis n'aimaient peut-être pas leurs enfants. »

Insigna regarda fixement sa fille. « Tu ne m'en as jamais parlé.

— Tu n'aimes pas parler de cette époque-là, maman.

— Je l'aurais fait quand même, si j'avais su ce que tu pensais ; si j'avais pu lire sur ton visage comme tu lis sur le mien. Il t'aimait beaucoup. Il t'aurait emmenée avec lui si je l'avais laissé faire.

— Il aurait pu rester avec nous.

— Maintenant que les années ont passé, je vois un peu mieux ses difficultés. Après tout, je n'abandonnais rien, mon foyer partait avec moi. Nous voici à deux années-lumière de la Terre, mais je suis toujours sur Rotor, le monde où je suis née. Pour ton père, c'était différent. Il était né sur Terre et je suppose qu'il ne supportait pas l'idée de quitter son monde à jamais.

Un silence passa, puis Marlène dit :

— Je me demande ce que papa fait, en ce moment, sur Terre.

— Comment pourrions-nous le savoir, Marlène ? Vingt billions de kilomètres, c'est loin, et quatorze ans, c'est long.

— Tu crois qu'il est toujours vivant ?

— La vie peut être courte sur Terre. » Puis, prenant soudain conscience qu'elle ne se parlait pas à elle-même, elle ajouta : « Je suis sûre qu'il est vivant. Il était en excellente santé quand il est parti, il va seulement avoir bientôt cinquante ans. » Puis, d'une voix douce : « Tu le regrettes, hein, Marlène ? »

La jeune fille secoua la tête. « On ne peut pas regretter ce qu'on n'a pas connu. »

(Mais il te manque, maman, pensa-t-elle. Et toi, tu lui manques.)

Chapitre 8

L'agent secret

15

Curieusement, Crile Fisher fut obligé de se réhabituer à la Terre. Il n'aurait pas cru que Rotor prendrait tant de place dans sa vie en un peu moins de quatre ans. Son absence avait été plus longue que d'habitude, mais sûrement pas assez pour lui rendre la Terre aussi étrangère.

Il y avait la dimension même de la planète, l'horizon lointain qui venait buter soudain contre le ciel au lieu de remonter dans les brumes. Il y avait les foules, la pesanteur invariable, cette atmosphère à l'état sauvage, des températures qui montaient en flèche et descendaient brusquement, une nature échappant à tout contrôle.

Il n'avait pas besoin d'en faire l'expérience pour la sentir. Même à son domicile, il savait qu'elle était là, dehors ; sa sauvagerie s'insinuait dans son esprit, l'envahissait. La pièce était-elle trop petite, trop meublée, les bruits trop indubitables ? Il se sentait constamment talonné par ce monde surpeuplé et décadent.

Bizarre : il avait tant regretté la Terre durant toutes ces années passées sur Rotor, et maintenant qu'il était revenu sur Terre, il regrettait

intensément Rotor. Allait-il, toute sa vie, désirer le monde où il n’était pas ?

Le signal lumineux et le ronfleur se déclenchèrent. La lumière vacilla… Sur Terre, les choses avaient tendance à vaciller, alors que sur Rotor tout fonctionnait avec une efficacité presque agressive. « Entrez », dit-il à voix basse, mais assez haut pour activer le mécanisme d’ouverture de la porte.

Garand Wyler pénétra dans la pièce (Fisher savait que c’était lui) et le regarda d’un air amusé. « Tu as bougé depuis que je t’ai quitté ?

— J’ai mangé. Et passé un peu de temps dans la salle de bains.

— Bien. Tu es vivant alors, même si tu n’en as pas l’air. » Il souriait largement, sa peau était brune et lisse, ses yeux noirs, ses dents blanches, ses cheveux épais et crêpés. « Tu broies du noir à cause de Rotor ?

— J’y pense de temps en temps.

— J’ai toujours eu l’intention de te poser cette question, mais cela ne s’est jamais présenté. C’était Blanche-Neige sans les Sept Nains, n’est-ce pas ?

— Blanche-Neige. Je n’y ai jamais vu de Noirs.

— Dans ce cas, bon débarras. Tu sais qu’ils sont partis ? »

Les muscles de Fisher se tendirent et il faillit sauter sur ses pieds, mais il se maîtrisa. Il dit, en hochant la tête : « Le bruit courait que c’était imminent.

— Eh bien, c’est fait. On les a suivis aussi longtemps que possible ; et on a capté leurs radiations. Ils ont drôlement pompé de la vitesse grâce à cette hyper-assistance et, en une fraction de seconde, ils ont disparu. La communication était coupée.

— Vous les avez repérés quand ils sont rentrés dans l’espace normal ?

— Plusieurs fois. Chaque fois plus faiblement. Après s’être bien entraînés, ils se sont mis à voyager à la vitesse de la lumière et, au troisième saut dans l’hyper-espace, impossible de les retrouver.

— C’est leur choix. Ils ont coupé les ponts… comme moi.

— Je regrette que tu ne sois pas là-bas. Tu aurais dû y être. C’était intéressant à voir. Tu sais qu’il y a des inconditionnels qui ont dit, jusqu’au bout, que l’hyper-assistance était une blague, que les Rotoriens nous racontaient des histoires.

— Rotor n’aurait pas pu envoyer la Grande Sonde si loin sans l’hyper-assistance.

— Oui, maintenant tout le monde a compris. Quand nos instruments sont devenus muets, toutes les colonies spatiales les surveillaient. Ils ont

disparu de tous les appareils à la même seconde. Le pire, c'est que nous sommes incapables de dire où est parti Rotor.

— Vers Alpha du Centaure, je suppose.

— Le Bureau continue à penser que ce n'est peut-être pas leur vraie destination et que toi, tu es au courant. »

Fisher se rembrunit. « On m'a débriefé pendant tout le voyage. Je n'ai rien pu cacher.

— Bien sûr. Nous sommes au courant. Tu n'as rien caché consciemment. Ils m'ont demandé de te parler, en ami, afin de découvrir ce que tu sais sans le savoir. Quelque chose a pu se produire, sans que tu y prêtes attention. Tu as passé quatre ans là-bas, tu t'es marié et tu as eu un enfant. Il n'est pas possible que tout t'ait échappé.

— Comment aurais-je pu ? Si j'avais montré le moindre signe d'intérêt, on m'aurait exclu. Comme Terrien, j'étais déjà suspect. En me mariant, j'ai prouvé que je voulais devenir Rotorien ; sans cela, je n'aurais pas pu tenir. Et même ainsi, on m'a tenu à l'écart de toute source d'information stratégique. »

Fisher détourna les yeux. « Et cela a marché. Ma femme n'était qu'astronome. Tu sais bien que je n'avais pas eu le choix. Je ne pouvais pas mettre une annonce d'holovision disant que je cherchais une jeune femme hyper-spatialiste. Si j'en avais rencontré une, j'aurais fait de mon mieux pour m'accrocher à elle, même si elle avait été laide comme un pou, mais je n'ai pas eu cette chance. Cette technologie était si cruciale qu'ils gardaient les gens importants dans un isolement complet. Au laboratoire, ils devaient tous porter des masques et utiliser des noms-codes. Quatre années… et je n'ai jamais découvert le moindre indice. Je savais que le Bureau ne voudrait plus de moi. »

Il se tourna vers Garand et dit, avec un désespoir fort : « Les choses avaient tellement mal tourné que je suis devenu une espèce de butor. L'impression d'avoir échoué m'accablait. »

Dans la pièce en désordre, Wyler était assis en face de Fisher ; il se balançait sur sa chaise, mais se retenait soigneusement à la table afin de ne pas tomber en arrière.

« Crile, le Bureau ne peut pas se permettre d'être délicat, mais il n'est pas totalement insensible. Ils regrettent d'être obligés de te contacter indirectement. Et moi, je regrette qu'on m'ait donné cette mission, mais je ne peux pas faire autrement. Si Rotor n'était pas parti, on aurait pu penser qu'il n'y avait rien à trouver. Aujourd'hui, la preuve est faite. Ils avaient l'hyper-assistance et tu ne nous as rien rapporté.

— Je sais.

— Cela ne veut pas dire qu'on veut te mettre à la porte ou... se débarrasser de toi. Tu peux encore nous être utile. Il faut que je vérifie si tu as échoué honorablement.

— C'est-à-dire ?

— Il faut que je puisse leur dire que tu n'as pas échoué à cause d'une faiblesse personnelle. Après tout, tu as épousé une Rotorienne. Était-elle jolie ? Étais-tu amoureux d'elle ? »

Fisher gronda. « Tu te demandes si, par amour pour une Rotorienne, je n'ai pas délibérément protégé Rotor en les aidant à garder leur secret ?

— Eh bien, dit Wyler resté froid, est-ce le cas ?

— Comment peux-tu me demander cela ? Si j'avais décidé d'être Rotorien, je serais parti avec eux. Et maintenant, je serais perdu dans l'espace et vous ne pourriez plus me retrouver. Mais j'ai quitté Rotor et je suis revenu sur Terre, sachant que mon échec briserait probablement ma carrière.

— Tu aimais probablement ta femme. Tu as dû la quitter par devoir. Cela compterait en ta faveur si nous étions sûrs...

— Ce n'était pas tellement ma femme. C'était ma fille. »

Wyler étudia pensivement Fisher. « Nous savons que tu avais une fille d'un an. Étant donné les circonstances, tu n'aurais pas dû livrer cet otage au destin.

— Tout à fait d'accord. Mais je ne peux pas me comporter entièrement comme un robot. Et une fois l'enfant née, je l'ai eue pendant un an...

— Un an seulement, c'est bien court pour nouer une véritable relation... »

Fisher fit la grimace. « Tu ne peux pas comprendre.

— Alors, explique. Je vais essayer.

— J'avais une sœur, tu vois. Une petite sœur. »

Wyler hocha la tête. « Elle est mentionnée dans ton dossier. Rose, je crois.

— Roseanne. Elle est morte dans les émeutes de San Francisco, il y a huit ans. Elle n'avait que dix-sept ans.

— Je suis désolé.

— Elle n'avait pris parti ni pour les uns ni pour les autres. C'était l'une de ces passantes innocentes qui courent tellement plus de risques que les meneurs ou les policiers. Au moins, on a retrouvé son corps et j'ai eu quelque chose à incinérer. »

Wyler garda un silence un peu embarrassé.

« Elle n'avait que dix-sept ans. Quand nos parents sont morts, elle en avait quatre et moi quatorze », finit par dire Fisher en faisant un geste de la main indiquant qu'il ne voulait pas s'étendre là-dessus. « J'ai travaillé tout de suite après l'école et j'ai veillé à ce qu'elle soit toujours bien nourrie et bien vêtue, même quand je ne l'étais pas. J'ai appris la programmation tout seul et puis, à dix-sept ans, alors qu'elle n'avait jamais fait de mal à personne, qu'elle ne savait pas ce que voulaient dire tous ces cris et toutes ces luttes, elle s'est trouvé piégée…

— Je comprends pourquoi tu t'es porté volontaire pour Rotor.

— Pendant deux ans, je suis resté à peu près inerte. Puis je suis entré au Bureau pour faire diversion et aussi parce que je croyais que j'allais courir des dangers. Je désirais la mort… à condition qu'elle serve à quelque chose. Quand on a parlé d'introduire un agent sur Rotor, je me suis porté volontaire. Je voulais quitter la Terre.

— Et maintenant, te voilà de retour. Tu le regrettes ?

— Sur Rotor, j'étouffais. La Terre a bien des défauts, mais au moins il y a de la place. Si seulement tu avais connu Roseanne, Garand. Tu n'as pas idée. Elle n'était pas jolie, mais elle avait de si beaux yeux. » Ceux de Fisher étaient fixés sur le passé ; il fronçait légèrement les sourcils comme pour le voir plus clairement. « De beaux yeux, mais effrayants. Je ne pouvais croiser son regard sans me sentir un peu intimidé. Elle plongeait en toi… si tu vois ce que je veux dire.

— Je t'avoue que non. »

Fisher ne prêta pas attention à la remarque de Wyler. « Quand on essayait de lui mentir ou de lui cacher la vérité, elle le savait toujours. On ne pouvait même pas garder le silence sans qu'elle devine quel souci on avait.

— Tu ne vas pas me dire qu'elle était télépathe ?

— Quoi ? Oh, non. Elle savait lire les expressions et écouter les intonations. Elle disait que personne ne peut cacher ce qu'il pense. Que tu aurais beau rire, tu ne pourrais pas dissimuler le courant tragique sous-jacent ; aucun sourire ne suffirait à occulter l'amertume. Elle essayait de m'expliquer, mais je n'arrivais pas à comprendre comment elle faisait. Elle ne ressemblait pas aux autres, Garand. J'éprouvais pour elle un immense respect. Et puis, ma fille est née. Marlène.

— Oui ?

— Elle avait les mêmes yeux.

— Le bébé avait les yeux de ta sœur ?

— Quand elle avait six mois, ses yeux me bouleversaient…

— Ta femme aussi était bouleversée ?

— Je n'ai jamais remarqué qu'ils aient un effet sur elle, mais Eugenia n'avait pas eu une sœur appelée Roseanne. Marlène ne pleurait pour ainsi dire jamais : c'était une enfant calme. Roseanne était pareille au même âge. Et on voyait bien que Marlène aussi ne serait pas particulièrement belle plus tard. C'était comme si Roseanne était revenue. Tu devines combien cela a été dur.

— De revenir sur Terre ?

— Oui, et de les abandonner. J'avais l'impression de perdre Roseanne une seconde fois. Je ne la reverrai jamais. Jamais !

— Mais tu es revenu quand même.

— La loyauté ! Le devoir ! Mais si tu veux savoir la vérité, j'ai failli ne pas revenir. J'étais là, déchiré. Atrocement partagé. Désespéré de quitter Roseanne… Marlène. Tu vois, je me trompe de nom. Et Eugenia m'a dit d'une manière particulièrement cruelle : "Si tu comprenais où nous allons, tu n'aurais peut-être pas si envie de faire demi-tour." Et à ce moment-là, je n'en avais pas envie. Je lui ai demandé de rentrer sur Terre avec moi. Elle a refusé. Je lui ai demandé de me laisser emmener Rose… Marlène. Elle a refusé. Alors, au moment où j'allais peut-être céder et rester, elle s'est mise en colère et m'a ordonné de sortir. Et je suis parti. »

Wyler regardait pensivement Fisher : « "Si tu comprenais où nous allons, tu n'aurais peut-être pas si envie de faire demi-tour." C'est ce qu'elle a dit ?

— Oui. Et alors j'ai demandé : "Pourquoi ? Où va Rotor ?" et elle a répondu, "Vers les étoiles."

— Ce n'est pas vrai, Crile. Tu savais déjà qu'ils avaient l'intention d'aller vers les étoiles, mais elle a dit : "Si tu comprenais où nous allons…" C'était donc quelque chose que tu ne savais pas. Qu'est-ce que tu ne savais pas ?

— De quoi parles-tu ? Comment peut-on savoir ce qu'on ne sait pas ? »

Wyler écarta le sujet d'un haussement d'épaules. « As-tu dit cela au Bureau lorsqu'on t'a interrogé ? »

Fisher réfléchit. « Je pense que non. Je n'y ai même plus pensé jusqu'à ce que je me mette à te raconter comment j'ai failli rester. » Il ferma les yeux, puis dit lentement : « Non, c'est la première fois que j'en parle. C'est la première fois que j'y pense, même.

— Très bien. Maintenant que tu y penses… Où allait Rotor ? As-tu

entendu parler de sa destination ? Des rumeurs ? Des hypothèses ?

— On pensait que c'était vers Alpha du Centaure. Vers quel autre endroit ? C'est l'étoile la plus proche.

— Ta femme était astronome. Qu'en disait-elle ?

— Rien. Elle n'en a jamais parlé.

— C'est Rotor qui en a envoyé la Grande Sonde.

— Je sais.

— Et ta femme travaillait sur ses données… en tant qu'astronome.

— Oui, mais elle n'en parlait jamais, et moi non plus. Ma mission aurait été interrompue, on m'aurait peut-être mis en prison… ou exécuté… si j'avais montré trop ouvertement une curiosité déplacée.

— Mais en tant qu'astronome, elle devait connaître leur destination. Comme elle l'a dit, "Si tu comprenais…" Tu vois ? Elle savait et si tu avais su aussi… »

Fisher ne semblait pas passionné. « Puisqu'elle ne m'a pas dit ce qu'elle savait, je ne peux pas te le répéter.

— En es-tu sûr ? Elle n'a pas fait une petite remarque dont tu n'aurais pas compris l'importance à l'époque ? Après tout, tu n'es pas astronome et elle a pu te dire quelque chose que tu n'as pas bien saisi. Tu ne te souviens pas d'une chose qu'elle aurait dite et qui t'aurait intrigué ?

— Je ne crois pas.

— Réfléchis ! Se peut-il que la Grande Sonde ait repéré un système planétaire qui graviterait autour de l'une des étoiles, semblables au Soleil, du système du Centaure ?

— Je ne vois pas.

— Ou des planètes gravitant autour d'une autre étoile ? »

Fisher haussa les épaules.

« Réfléchis ! dit Wyler d'un ton pressant. As-tu une raison quelconque de penser qu'elle voulait dire : "Tu crois que nous allons vers Alpha du Centaure, mais il y a des planètes qui gravitent autour et c'est vers elles que nous nous dirigeons." Ou bien : "Tu crois que nous allons vers Alpha du Centaure, mais nous nous dirigeons vers une autre étoile où nous sommes certains qu'il y a une planète habitable." Quelque chose comme ça ?

— Il m'était impossible de le deviner. »

Garand Wyler pinça un moment ses lèvres généreuses. Puis il dit : « Je vais te dire quelque chose, Crile, mon vieil ami. Trois choses peuvent maintenant se produire. Premièrement, tu vas être soumis à un autre interrogatoire. Deuxièmement, je suppose qu'il va nous falloir persuader

la colonie de Cérès de nous laisser utiliser son télescope pour inspecter, très attentivement, toutes les étoiles dans un rayon de cent années-lumière autour du système solaire. Et troisièmement, nous allons secouer nos hyper-spatiaux pour qu'ils sautent un peu plus haut et un peu plus loin. Tu vas voir si ça ne se passe pas comme ça. »

Chapitre 9

Erythro

16

De temps à autre, mais de plus en plus rarement au fil des ans, Janus Pitt se carrait dans son fauteuil, seul et en silence, et laissait son esprit se détendre. Quand il n'y avait pas de données à assimiler, pas de décisions immédiates à prendre, personne à voir, personne à écouter, personne à contrecarrer, personne à encourager…

Et toujours, lorsqu'un tel moment se présentait, il s'offrait l'ultime luxe – le plus inépuisable de tous : il s'apitoyait sur lui-même.

Les choses s'étaient déroulées comme il l'avait prévu. Dès l'âge adulte, il avait décidé qu'il serait gouverneur, parce qu'il pensait que personne ne pouvait diriger Rotor aussi bien que lui ; et maintenant qu'il l'était, il n'avait pas changé d'avis.

Mais pourquoi tous ces idiots de Rotoriens étaient-ils incapables de voir à long terme, comme lui ? Il y avait quatorze ans qu'ils étaient partis et personne ne voyait vraiment l'inéluctable, même après qu'il se fut donné la peine de le leur expliquer soigneusement.

Un jour, là-bas, dans le système solaire, plus tôt que prévu, quelqu'un

allait mettre au point l'hyper-assistance, comme les hyper-spatialistes de Rotor l'avaient fait... peut-être plus efficacement encore. Un jour, l'humanité et ses milliards de membres, dans ses centaines et ses milliers de colonies, se mettrait en route pour coloniser la Galaxie, et ce serait une époque cruelle.

Oui, la Galaxie était immense. Combien de fois avait-il entendu cela ? Et plus loin, il y avait d'autres galaxies. Mais l'humanité ne se disperserait pas régulièrement. Toujours, il y aurait des systèmes solaires meilleurs que d'autres, pour une raison ou pour une autre, et on se battrait pour eux. S'il y avait dix systèmes solaires et dix colonies, elles piqueraient droit, toutes les dix, vers un seul système solaires.

Tôt ou tard, elles découvriraient Némésis et les colonisateurs apparaîtraient. Comment Rotor survivrait-il, alors ?

Il fallait gagner le plus de temps possible, édifier une civilisation forte et s'étendre raisonnablement. Avec un peu de temps, l'on pourrait s'emparer d'un amas d'étoiles. Sinon, il faudrait se contenter de Némésis... à condition de la rendre imprenable.

Pitt ne rêvait pas de conquête universelle, ni de conquête tout court. Ce qu'il désirait, c'était une île de tranquillité et de sécurité en vue des temps où le conflit des ambitions plongerait la Galaxie dans le chaos et la guerre.

Mais il était le seul à voir cela. Il était le seul à en porter le poids. Il vivrait peut-être encore un quart de siècle et resterait sans doute au pouvoir durant tout ce temps-là, soit comme gouverneur, soit en tant que vieil homme d'État dont la parole aurait force de loi. Cependant, pour finir, il mourrait... et à qui pourrait-il alors léguer sa clairvoyance ?

Pitt s'apitoyait un peu sur lui-même. Il avait peiné longtemps, il allait continuer longtemps encore, et pourtant personne ne l'appréciait... à sa juste valeur. Et tout cela prendrait fin car l'Idée serait noyée dans l'océan de médiocrité qui vient constamment lécher les chevilles de ceux qui voient plus loin que le présent.

Quatorze ans s'étaient écoulés depuis le Départ et quand avait-il eu pleinement confiance ? Il se couchait, chaque soir, avec la peur d'être réveillé en pleine nuit par la nouvelle qu'une autre colonie spatiale était arrivée... qu'on avait découvert Némésis...

Tout au long de la journée, une part cachée de lui ne prêtait aucune attention à ce qui était à l'ordre du jour, mais guettait, guettait les paroles fatidiques.

Quatorze ans... et ils n'étaient toujours pas en sécurité. On avait créé

une autre station spatiale, Rotor Deux. Des gens y vivaient, mais c'était un monde nouveau, bien entendu. Il sentait encore la peinture, comme on disait autrefois. Trois autres stations étaient en construction.

Dans les dix ans à venir, le nombre des colonies en construction augmenterait et elles recevaient le plus vieux des commandements : Soyez féconds et multipliez !

On n'avait pas oublié l'exemple de la Terre, on savait que l'espace habitable était strictement mesuré dans les colonies : la procréation avait toujours été strictement contrôlée dans l'espace. Les immuables lois de l'arithmétique se heurtaient à la force parfois irrésistible de l'instinct et l'immuabilité l'emportait. Mais le nombre des stations spatiales allait croissant et le jour viendrait où il faudrait toujours plus de colons et on libérerait le désir ardent d'en faire.

Temporairement, bien sûr. Si nombreuses que soient les colonies, elles se rempliraient sans effort d'une population qui pourrait aisément doubler tous les trente-cinq ans, ou même moins. Le jour où le taux de création de colonies dépasserait son point d'inflexion et commencerait à diminuer, on aurait plus de mal à refourrer le djinn dans sa bouteille qu'on en avait eu à le faire sortir.

Qui pourrait prévoir cela et s'y préparer, une fois que Pitt serait parti ?

Il se souvenait bien des premiers jours de leur arrivée dans le système Némesien. On avait découvert Mégas à quatre millions de kilomètres de Némésis, un cinquième seulement de la distance séparant Mercure du Soleil. Cette planète recevait à peu près la même quantité d'énergie que la Terre, mais avec moins d'intensité lumineuse visible et plus d'infrarouges.

Cependant, Mégas n'était pas habitable, c'était évident au premier coup d'œil. Il s'agissait d'une planète gazeuse qui présentait toujours la même face à Némésis. Sa rotation et sa révolution étaient, l'une et l'autre, de vingt jours. La nuit perpétuelle qui régnait sur la moitié de Mégas la rafraîchissait modérément, car sa chaleur interne se faisait sentir jusqu'à sa surface. Le jour perpétuel de l'autre face la rendait insupportablement chaude. Si Mégas gardait son atmosphère malgré cette chaleur, c'était parce qu'avec une masse plus élevée et un rayon plus petit que ceux de Jupiter, elle avait une pesanteur quinze fois plus élevée que cette dernière, et quarante fois plus que celle de la Terre. Puis Rotor continua de foncer vers la naine rouge et la situation changea de nouveau.

C'est Eugenia Insigna qui apporta la nouvelle à Pitt. Elle parla d'une

voix calme, bien que tremblante.

« Mégas a un satellite. »

Pitt haussa légèrement les sourcils, puis dit : « Est-ce qu'on ne s'y attendait pas un peu ? Les géantes gazeuses du système solaire comptent parfois beaucoup de satellites.

— Bien sûr, Janus, mais ce n'est pas un satellite ordinaire. Il est grand. »

Pitt resta froid. « Jupiter a quatre grands satellites.

— Je veux dire, vraiment grand, presque autant que la Terre.

— Je vois. C'est intéressant.

— Plus qu'intéressant. L'orbite du satellite est fortement inclinée par rapport à l'équateur de Mégas. Cela signifie que, sur ce satellite, Mégas n'est visible que dans l'un des hémisphères, et se déplace du nord au sud en un cycle d'à peu près vingt-quatre heures, alors que Némésis traverse le ciel en un cycle à peu près équivalent à une journée. L'un des hémisphères a douze heures de nuit et douze heures de jour. L'autre aussi, mais, durant le jour, Némésis subit de fréquentes éclipses qui peuvent durer jusqu'à une demi-heure, ce qui rafraîchit la douce chaleur de Mégas. La lumière réfléchie de celle-ci éclaire les nuits de ce même hémisphère.

— Cela doit être fascinant pour les astronomes.

— Ce n'est pas seulement une attraction, Janus. Peut-être ce satellite offre-t-il des écarts de températures qui conviennent à des êtres humains. Il se pourrait qu'il soit habitable. »

Pitt sourit. « C'est encore plus intéressant, mais il n'a pas notre type de lumière, n'est-ce pas ? »

Insigna hocha la tête. « C'est vrai. Il aurait un soleil rougeâtre et un ciel noir parce qu'il n'y a pas de lumière à ondes courtes dans son atmosphère. Et son paysage aussi serait rougeâtre, je pense.

— Dans ce cas, puisque vous avez baptisé Némésis et qu'un membre de votre équipe a baptisé Mégas, je vais réclamer le privilège de baptiser ce satellite. Appelez-le Erythro, qui est, si je ne me trompe, le mot grec signifiant “rouge”. »

Les bonnes nouvelles continuèrent d'affluer. Au-delà de l'orbite du système Mégas/Erythro, on repéra une ceinture d'astéroïdes de dimensions respectables et on se dit que ces planétoïdes fourniraient une source idéale de matières premières pour la construction d'autres colonies.

A l'approche d'Erythro, son habitabilité parut se confirmer. C'était

une planète pourvue d'océans et de terres même si les études préliminaires de sa couverture nuageuse, menées à partir de la lumière visible et infrarouge, annonçaient des mers moins profondes que celles de la Terre et des montagnes aussi impressionnantes que peu nombreuses. Insigna, se basant sur des calculs nouveaux, affirma que le climat de cette planète, pris dans son ensemble, devait être tout à fait approprié à la vie humaine.

Lorsqu'ils furent assez près pour étudier avec précision, au spectroscope, l'atmosphère du satellite, Insigna conclut : « L'atmosphère d'Erythro est un peu plus dense que celle de la Terre et contient seize pour cent d'oxygène libre, cinq pour cent d'argon et le reste en azote. Il doit y avoir de petites quantités de gaz carbonique, mais nous ne les avons pas encore détectées. L'essentiel, c'est que ce soit une atmosphère respirable.

— Cela s'annonce de mieux en mieux, dit Pitt. Qui aurait pu imaginer cela quand vous avez repéré Némésis pour la première fois ?

— De mieux en mieux pour les biologistes. Ce n'est peut-être pas très bon pour Rotor lui-même. Une quantité appréciable d'oxygène libre dans l'atmosphère indique sûrement la présence de la vie.

— La vie ? s'exclama Pitt stupéfait.

— La vie. Et si vie il y a, ce peut être une vie intelligente, ou même une grande civilisation. »

17

Les jours qui suivirent furent un cauchemar pour Pitt. Toujours hanté par la peur d'être poursuivi par sa propre espèce, supérieure en nombre et peut-être en technologie, il affrontait maintenant une inquiétude bien pire : n'allaient-ils pas empiéter sur le territoire d'une ancienne civilisation avancée, capable de les détruire dans un moment d'agacement distrait, comme un être humain écrasant, sans y penser, le moustique qui bourdonne trop près de son oreille ?

Tandis qu'ils progressaient vers Némésis, Pitt, d'un air préoccupé, dit à Insigna : « L'oxygène implique-t-il obligatoirement l'existence de la vie ?

— C'est une règle incontournable de la thermodynamique, Janus. Sur une planète du type Terre – et, autant qu'on puisse en juger, Erythro ressemble à la Terre – l'oxygène libre ne peut pas exister, pas plus que dans un champ gravitationnel de type terrestre, un rocher ne peut rester suspendu en l'air sans intervention. L'oxygène, s'il est présent dans l'atmosphère au départ, se combinera spontanément avec d'autres éléments du sol en libérant de l'énergie. Il ne continuera à exister dans l'atmosphère que si un autre processus fournit de l'énergie et le régénère constamment.

— Mais pourquoi faut-il que le processus d'alimentation en énergie implique nécessairement la vie ?

— On n'a jamais rien rencontré, dans la nature, qui puisse faire ce travail, sauf la photosynthèse des plantes vertes qui se servent de l'énergie solaire pour libérer l'oxygène.

— Votre nature, c'est le système solaire. Voici un autre système avec un soleil différent et une planète différente dans des conditions différentes. Les lois de la thermodynamique peuvent bien s'y appliquer, mais s'il y avait là un processus chimique que nous n'avons jamais rencontré dans le système solaire et qui fabrique de l'oxygène ?

— Si vous aimez les paris, ne misez pas là-dessus », dit Insigna.

Ce qu'il fallait, c'était une preuve, et Pitt fut bien obligé d'attendre.

Pour commencer, il s'avéra que Némésis et Mégas avaient des champs magnétiques extrêmement faibles. Ce qui ne créait aucune perturbation, l'étoile et la planète tournant toutes deux très lentement. Erythro, avec une période de rotation de vingt-trois heures seize minutes (égale à la période de sa révolution autour de Mégas), avait un champ magnétique d'une intensité similaire à celui de la Terre.

Insigna exprima sa satisfaction. « Au moins, nous n'aurons pas à nous inquiéter des radiations dangereuses issues des forts champs magnétiques, surtout que le vent stellaire de Némésis devrait être beaucoup moins intense que celui du Soleil. Cela signifie que nous pouvons détecter à distance la présence ou l'absence de vie sur Erythro. De vie technologique, s'entend.

— Pourquoi cela ? demanda Pitt.

— Il n'est guère probable qu'un haut niveau de technologie puisse se développer sans un abondant usage des ondes hertziennes qui

rayonneraient d'Erythro dans toutes les directions. Nous pourrons faire la différence avec les ondes hertziennes naturelles, normalement minimes, puisque le champ magnétique d'Erythro est faible.

— Je me disais que l'absence de vie sur Erythro pourrait se déduire d'un simple raisonnement.

— Ah ? J'aimerais bien que vous me disiez comment.

— Voilà à quoi j'ai pensé. N'avez-vous pas dit que les marées ralentissent les rotations de Némésis, de Mégas et d'Erythro ? En sorte que Mégas s'est éloignée de Némésis et qu'Erythro s'est éloignée de Mégas ?

— En effet.

— Donc, dans le passé, Mégas était plus proche de Némésis, et Erythro plus proche de Mégas et… de Némésis. Ce qui signifie qu'Erythro était bien trop chaude pour que la vie y apparaisse. Les conditions n'ont pu devenir propices que récemment. Une civilisation technologique n'aurait pas eu le temps de se développer. »

Eugenia sourit. « Un bon point pour vous. Je ne dois pas sous-estimer votre ingéniosité astronomique… mais elle ne suffit pas. Les naines rouges ont une longue vie et Némésis a très bien pu être formée au tout début de l'Univers… disons, il y a quinze milliards d'années. Les marées ont d'abord dû être très fortes, lorsque les corps du système étaient proches les uns des autres, mais ils ont dû s'éloigner au cours des trois ou quatre premiers milliards d'années. L'influence des marées a décru selon le cube de la distance et, dans les derniers dix milliards d'années, il n'a pas dû se produire de grands changements, ce qui a laissé tout le temps nécessaire pour plusieurs civilisations technologiques successives. Non, Janus, ne faisons pas de spéculations. Attendons de voir si nous détectons des ondes hertziennes. »

Et ils se rapprochèrent de Némésis.

Un minuscule orbe rouge devint visible à l'œil nu, mais difficile à repérer faute de luminosité. A côté, on voyait Mégas comme un point rougeâtre. Au télescope, celle-ci révélait moins d'une demi-phase à cause de l'angle qu'elle faisait avec Rotor et avec Némésis. On pouvait aussi capter Erythro au télescope, comme un très pâle point cramoisi.

Il devint plus brillant et Insigna annonça : « J'ai de bonnes nouvelles pour vous, Janus. Nous n'avons détecté aucune radiation suspecte d'ondes hertziennes d'origine éventuellement technologique.

— C'est merveilleux. » Pitt éprouva un soulagement presque physique.

« Ne pavoisez pas trop vite. Ils utilisent peut-être moins d'ondes hertziennes que nous ne le supposons. Ils ont peut-être un champ protecteur qui les retient. Ils peuvent aussi utiliser autre chose à la place. »

La bouche de Pitt esquissa un pâle sourire. « Vous parlez sérieusement ? »

Elle haussa les épaules sans répondre.

« Insigna, si vous aimez faire des paris, ne misez pas là-dessus. »

Ils se rapprochèrent encore. Erythro était maintenant un grand orbe visible à l'œil nu à côté de Mégas boursouflée. Némésis était de l'autre côté de la station. Rotor avait modifié sa vitesse pour rester au niveau d'Erythro qui, dans le télescope, montrait des nuages dérivant sous des formes spiraloïdes, comme ceux de toute planète de type terrestre.

« On ne voit pas de lumière sur la face obscure d'Erythro, dit Insigna. Cela devrait vous faire plaisir, Janus.

— L'absence de lumière n'est pas compatible avec une civilisation technologique, je suppose.

— Certainement pas.

— Alors n'y pensons plus, Eugenia, dit gaiement Pitt. Nous n'avions pas envie d'affronter des êtres égaux, peut-être supérieurs à nous. Nous aurions été obligés de partir et nous n'avons pas d'autre destination, et peut-être pas assez de réserves d'énergie. Dans ce cas, nous pouvons rester.

— Il y a tout de même abondance d'oxygène dans l'atmosphère, aussi y a-t-il sûrement de la vie sur Erythro. Quelle aubaine ce sera pour nos biologistes !

— Je vois. Vous parlez de curiosité scientifique. Eh bien, la vie peut attendre, je suppose. Il sera toujours temps de les étudier plus tard. Les choses importantes d'abord.

— Qu'est-ce qu'il peut y avoir de plus important que l'étude d'une forme de vie totalement nouvelle ?

— Eugenia, soyez raisonnable. Il faut que nous nous établissions ici. Nous devons construire d'autres stations. Créer une grande société bien ordonnée, homogène, pacifique, où règne une entente parfaite, telle qu'il n'en a jamais existé dans le système solaire.

— Pour cela, nous aurons besoin de matières premières, ce qui nous obligera à descendre sur Erythro…

— Non, Eugenia. Atterrir sur Erythro et décoller dans son champ gravitationnel représenteraient des dépenses d'énergie excessives pour le

moment. Les champs gravitationnels d'Erythro et de Mégas – n'oubliez pas Mégas – sont puissants, même ici, dans l'espace. L'un de vos astronomes les a calculés sur ma demande. Nous aurons déjà du mal à tirer nos matières premières de la ceinture d'astéroïdes, mais ce sera moins difficile que sur Erythro. En fait, si nous nous arrêtons dans la ceinture d'astéroïdes, tout sera plus facile et moins coûteux. C'est là que nous allons construire nos stations.

— Vous ne tiendrez aucun compte d'Erythro ?

— Pour le moment, Eugenia. Quand nous serons forts, quand nos réserves d'énergie seront plus abondantes, quand notre société sera stable et en pleine croissance, le temps viendra d'étudier les formes de vie d'Erythro ou, peut-être, sa chimie insolite. »

Pitt sourit d'un air apaisant, compréhensif. La question, toute secondaire, d'Erythro devait être reportée à plus tard. Si cette planète ne comportait aucune société technologique, alors ses formes de vie et ses ressources, quelles qu'elles soient, devraient attendre. Les hordes parties du système solaire et lancées à leur poursuite, voilà le véritable ennemi.

Pourquoi les autres ne voyaient-ils pas ce qu'il fallait faire ? Pourquoi s'égaraient-ils toujours dans des voies transversales dépourvues d'intérêt ?

Comment pourrait-il jamais mourir et laisser ces imbéciles sans protection ?

Chapitre 10

La persuasion

18

Depuis qu'on avait découvert qu'aucune civilisation technologique n'existait sur Erythro, douze ans avaient passé. Aucune colonie spatiale venue de la Terre n'était apparue pour ruiner le monde nouveau qui s'édifiait peu à peu, et Pitt appréciait ses rares moments de repos. Pourtant, des doutes s'infiltraient dans son esprit. Peut-être aurait-il mieux valu pour Rotor qu'il s'en tienne à sa décision première… que la colonie ne reste pas en orbite autour d'Erythro et n'y installe pas de dôme.

Il était renversé en arrière dans son fauteuil moelleux, agréablement soutenu par le champ de contention, à deux doigts de se laisser entraîner dans le sommeil par la paix ambiante, lorsqu'un doux bourdonnement le ramena, contre sa volonté, à la réalité.

Il ouvrit les yeux (il ne s'était pas aperçu qu'il les avait fermés) et regarda le petit écran sur le mur opposé. Il appuya sur un bouton afin de l'agrandir en holovision.

C'était Semyon Akorat, bien entendu.

Il était là avec sa tête ronde et chauve. (Akorat rasait la frange brune qui y aurait poussé, pensant à juste titre que quelques cheveux fugitifs ne feraient que rendre plus pathétique le désert qui régnait au centre, alors qu'un crâne bien modelé, que rien ne venait gâter, pouvait paraître imposant.) Il était là aussi avec ses yeux toujours inquiets, même quand il n'y avait aucune raison de l'être.

Pitt ne l'aimait pas beaucoup malgré sa loyauté et son efficacité à toute épreuve. C'était une sorte de réflexe pavlovien. Akorat annonçait toujours une violation de son intimité, une interruption de ses pensées, une obligation de faire ce qu'il aurait préféré ne pas faire. En deux mots, Akorat était chargé des rendez-vous de Pitt et décidait qui pouvait le voir ou non.

Pitt fronça légèrement les sourcils. Il ne se souvenait pas qu'à cette heure il avait un rendez-vous.

« Qui est-ce ? dit-il d'un air résigné. Pas quelqu'un d'important, j'espère.

— Non, mais peut-être feriez-vous mieux de la recevoir.

— *La* recevoir ? Alors, je suppose qu'il s'agit du Dr Insigna. Bon, tenez-vous-en à mes instructions. Jamais sans rendez-vous. Je l'ai assez vue, Akorat. Bien assez, durant ces douze dernières années. Trouvez une excuse. Dites que je médite – non, elle ne le croirait pas – dites…

— Monsieur le gouverneur, il ne s'agit pas du Dr Insigna. Je ne vous aurais pas dérangé dans ce cas. C'est… c'est sa fille.

— Sa fille ? » Il chercha son nom un moment. « Vous voulez parler de Marlène Fisher ?

— Oui. Naturellement, je lui ai affirmé que vous étiez très occupé, et elle a répondu que je devrais avoir honte de dire un mensonge ; ma voix était trop tendue pour que ce soit vrai. » Il récita cela d'une voix de baryton empreinte d'indignation. « Elle ne s'en ira en aucun cas. Elle soutient que si je vous dis qu'elle attend, vous la verrez. Allez-vous la recevoir, monsieur le gouverneur ? Je vous avoue que ses yeux me donnent la chair de poule.

— Je crois avoir entendu parler de ses yeux. Eh bien, faites-la entrer, faites-la entrer et j'essaierai d'y survivre. Je me souviens qu'elle a des explications à me donner. »

Elle entra. (Remarquablement sûre d'elle, pensa Pitt, mais réservée, pas du tout insolente.)

Elle s'assit, les mains mollement posées sur ses cuisses, et attendit que Pitt parle le premier. Il resta un moment silencieux en l'étudiant

distraitement. Il l'avait rencontrée quelques années avant. Petite fille, elle n'était pas belle, et cela n'avait pas changé. Elle manquait de grâce, elle avait des pommettes trop larges, mais des yeux remarquables, des sourcils bien dessinés et de longs cils.

« Eh bien, Miss Fisher, on m'a dit que vous vouliez me voir. Puis-je vous demander pourquoi ? »

Marlène le regarda de ses yeux froids et ne parut pas gênée le moins du monde. « Monsieur le gouverneur, ma mère a dû vous répéter ce que j'ai dit à l'un de mes amis ; que la Terre allait être détruite. » Les sourcils de Pitt remontèrent au-dessus de ses yeux plutôt ordinaires. « Oui. Et j'espère qu'elle vous a dit que vous ne devriez pas parler de ces choses-là d'une manière aussi stupide.

— Oui, monsieur le gouverneur, mais si on n'en parle pas, on ne les empêche pas d'exister ; et si on les dit stupides, on n'obtient pas toujours qu'elles le soient.

— Je suis le gouverneur de Rotor, Miss Fisher, et ces choses sont de mon ressort ; vous devez vous en remettre entièrement à moi, que cela existe ou non, que ce soit stupide ou pas. D'où vous est venue l'idée que la Terre allait être détruite ? Est-ce quelque chose que votre mère a dit ?

— Pas explicitement, monsieur le gouverneur.

— Indirectement, alors. C'est ça ?

— Elle n'a pas pu s'en empêcher, monsieur le gouverneur. Tout le monde parle de bien des façons. On a le choix des mots. Mais il y a l'intonation, l'expression, les mouvements des yeux et des paupières, les petits raclements de gorge. Une centaine de choses. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Tout à fait. Moi aussi, j'observe ce genre de choses.

— Et vous en êtes très fier. Vous savez que vous êtes doué pour cela et que c'est l'une des raisons pour lesquelles vous êtes gouverneur. »

Pitt avait l'air stupéfait. « Je n'ai pas dit cela, mon enfant.

— Pas avec des mots, monsieur le gouverneur. Vous n'en aviez pas besoin. » Elle gardait les yeux fixés sur lui. Il n'y avait pas l'ombre d'un sourire sur son visage, mais ses yeux exprimaient son amusement.

« Est-ce pour me dire cela que vous êtes venue me voir, Miss Fisher ?

— Non, monsieur le gouverneur. Je suis venue parce que ma mère n'arrive plus à vous voir, ces derniers temps. Non, elle ne me l'a pas dit. Je l'ai deviné. J'ai pensé que moi, vous me verriez peut-être.

— Bon, vous êtes là. Maintenant, qu'êtes-vous venue me dire ?

— Ma mère est malheureuse à l'idée que la Terre puisse être détruite.

Mon père est là-bas, vous le savez. »

Pitt éprouva un petit spasme de colère. Comment pouvait-on laisser des histoires purement personnelles interférer avec le bien public et l'avenir de Rotor ? Cette Insigna, bien qu'on lui doive la découverte de Némésis, était depuis longtemps un albatros suspendu à son cou, avec cette habitude qu'elle avait d'aller se fourrer, immanquablement, dans des situations impossibles. Et maintenant qu'il ne voulait plus la voir, elle lui envoyait sa dingue de fille.

« Avez-vous l'impression que cette destruction dont vous parlez va arriver demain, ou l'année prochaine ?

— Non, monsieur le gouverneur, je sais que cela n'arrivera que dans un peu moins de cinq mille ans.

— Vous savez donc que votre père aura disparu depuis longtemps, ainsi que votre mère, vous et moi. Et quand nous aurons tous disparu, il restera encore presque cinq mille ans avant la destruction de la Terre et, peut-être, des autres planètes du système solaire… si destruction il y a, ce qui n'est pas certain.

— C'est l'idée que cela puisse arriver, monsieur le gouverneur.

— Votre mère a dû vous dire que longtemps avant cette date les habitants du système solaire prendront conscience de… de la menace à laquelle vous faites allusion, et qu'ils s'en occuperont comme ils voudront. Et pourquoi se lamenter sur la destruction d'une planète ? Tous les mondes auront une fin. Même sans collision cosmique, toute étoile passe obligatoirement par le stade de géante rouge et détruit ses planètes. Tous les corps humains meurent forcément un jour et il en va de même pour les corps célestes. La vie planétaire dure un peu plus longtemps, c'est tout. Comprenez-vous cela, mon enfant ?

— Oui, répondit Marlène d'un air grave. J'entretiens de bonnes relations avec mon ordinateur. »

(Je l'aurais parié, pensa Pitt, et puis – mais trop tard – il essaya de réprimer le petit sourire sardonique qui avait éclos sur son visage. Elle s'en était probablement servi pour décrypter son attitude.)

Il dit avec fermeté : « Alors, venons-en au terme de notre entretien. Parler de destruction, c'est stupide, et même si cela ne l'était pas, cette affaire ne vous concerne pas, et il ne faut plus jamais en reparler, sinon vous vous attirerez des ennuis, et votre mère aussi.

— Nous n'en sommes pas encore à la fin de notre conversation, monsieur le gouverneur. »

Pitt sentit qu'il perdait patience, mais il dit très calmement : « Chère Miss Fisher, quand votre gouverneur dit qu'un entretien est terminé, il l'est… quoi que vous puissiez penser. »

Il se leva à demi, mais Marlène resta assise. « Parce que je veux vous offrir quelque chose qui vous fera grand plaisir.

— Quoi ?

— Un moyen de vous débarrasser de ma mère. »

Pitt retomba dans son fauteuil, réellement ébahi. « Que voulez-vous dire ?

— Si vous m'écoutez, vous le saurez. Ma mère ne peut pas vivre comme cela. Elle s'inquiète pour la Terre et… et elle pense parfois à mon père. Elle croit que Némésis sera l'instrument du châtiment qui va s'abattre sur le système solaire et puisqu'elle a baptisé l'étoile elle-même, elle se sent responsable. C'est une personne émotive, monsieur le gouverneur.

— Vous l'avez remarqué, hein ?

— Et elle vous agace. Elle vous rappelle de temps en temps des sujets qui lui tiennent à cœur et dont vous n'avez pas envie d'entendre parler, aussi vous refusez de la recevoir et vous souhaitez qu'elle s'en aille. Vous pouvez l'éloigner, monsieur le gouverneur.

— Vraiment ? Nous avons une autre station. Dois-je l'envoyer sur Rotor Deux ?

— Non. Envoyez-la sur Erythro.

— Erythro ? Mais pourquoi là-bas ? Juste parce que j'ai envie de me débarrasser d'elle ?

— Cela, c'est votre motif. Ce n'est pas le mien. Je veux qu'elle soit sur Erythro parce qu'elle ne peut pas vraiment travailler à l'Observatoire. Les appareils sont constamment en service et elle sent qu'on la surveille. Elle sait qu'elle vous importune. Et puis, Rotor n'est pas un bon endroit pour

effectuer des mesures précises. Notre colonie tourne trop rapidement et trop irrégulièrement.

— Vous avez mis le doigt dessus. Est-ce votre mère qui vous a expliqué cela ? Non, vous ne lui en avez pas parlé. Elle ne vous l'a pas dit explicitement, n'est-ce pas ? Seulement indirectement.

— Oui, monsieur le gouverneur. Et aussi mon ordinateur.

— Celui avec lequel vous entretenez de bons rapports ?

— Oui, monsieur le gouverneur.

— Et vous pensez qu'elle sera mieux pour travailler sur Erythro ?

— Oui. C'est une base plus stable et elle pourra faire des mesures qui la convaincront que le système solaire survivra. Et même si elle découvre le contraire, cela lui prendra un certain temps durant lequel vous serez débarrassé d'elle.

— Je vois que vous aussi, vous voulez vous débarrasser d'elle, hein ?

— Pas du tout, monsieur le gouverneur, répliqua Marlène avec sang-froid. Je partirai avec elle. Vous serez aussi débarrassé de moi, ce qui vous fera encore plus plaisir.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que j'ai aussi envie de vous éloigner ? »

Marlène le fixa d'un air sombre, sans cligner des yeux. « Parce que vous savez que je n'ai aucun mal à interpréter vos sentiments cachés. »

Brusquement Pitt eut, en effet, désespérément envie de se débarrasser de ce monstre. « Laissez-moi y réfléchir », dit-il et il tourna la tête. Il sentait que c'était enfantin, mais il ne voulait pas que cette horrible gamine lise sur son visage comme dans un livre ouvert, ce qu'il était pour elle.

Après tout, c'était vrai. Maintenant, il voulait se débarrasser de la mère et de la fille. Il avait même pensé à exiler Insigna sur Erythro. Mais elle n'avait guère envie de partir, cela aurait fait une histoire pas possible et il n'avait pas le courage de l'affronter. Mais sa fille lui avait trouvé une bonne raison d'aller sur Erythro, et cela changeait tout.

« Si votre mère a vraiment envie de... commença-t-il lentement.

— Ce n'est pas qu'elle en a envie, monsieur le gouverneur. Elle ne m'en a pas parlé et il se peut qu'elle n'y ait même pas pensé, mais elle aura envie d'y aller. Je le sais. Faites-moi confiance.

— Ai-je le choix ? Et vous voulez y partir aussi ?

— J'en ai très envie, monsieur le gouverneur.

— Alors, je vais arranger cela tout de suite. Etes-vous satisfaite ?

— Oui, monsieur le gouverneur.

— Alors, pouvons-nous, maintenant, considérer que cet entretien est terminé ? »

Marlène se leva et inclina la tête en un salut dépourvu de grâce, mais qui se voulait probablement respectueux. « Merci, monsieur le gouverneur. »

Elle lui tourna le dos et sortit ; Pitt attendit plusieurs minutes après qu'elle eut disparu pour oser détendre son visage endolori par la tension qu'il lui avait imposé.

Il ne fallait surtout pas qu'elle puisse déduire de ce qu'il disait, exprimait ou faisait, ce que lui, et personne d'autre, savait sur Erythro.

Chapitre 11

L’orbite

19

Le moment de tranquillité avait pris fin. Tout à fait arbitrairement, Pitt annula ses rendez-vous de l’après-midi. Il avait besoin de temps pour réfléchir.

Il voulait surtout penser à Marlène.

Sa mère, Eugenia Insigna Fisher, posait problème, et cela n’avait fait qu’empirer depuis douze ans. Elle prenait les choses trop à cœur et s’emballait facilement. Cependant, c’était un être humain ; on pouvait la mener et la contrôler ; on pouvait l’enfermer entre les murs confortables de la logique ; et même si parfois elle se débattait un peu, on arrivait à l’y maintenir.

Il n’en allait pas de même de Marlène. C’était un monstre, et Pitt se félicitait qu’elle se soit dévoilée aussi étourdiment, juste pour aider sa mère en une circonstance banale. Mais elle manquait d’expérience, et de cette sagesse qui aurait dû la pousser à cacher ses capacités jusqu’à ce qu’elle puisse les utiliser d’une façon vraiment dévastatrice.

Elle deviendrait plus dangereuse en grandissant ; il fallait l’arrêter

dans son élan. Ce serait l'œuvre d'un autre monstre : Erythro.

Pitt s'attribuait le mérite d'avoir, dès le début, reconnu que cette planète était un monstre. Elle aussi avait une physionomie qu'on pouvait déchiffrer… le reflet de la lumière sanglante de son étoile lui donnait une expression sinistre et menaçante.

Quand ils atteignirent la ceinture d'astéroïdes, à cent cinquante millions de kilomètres de l'orbite que Mégas et Erythro parcouraient autour de Némésis, Pitt dit, plein de confiance : « Arrêtons-nous là. »

Il ne s'attendait pas à des difficultés. Sa décision était tellement rationnelle. Némésis rayonnait peu de chaleur et de lumière. Cela importait peu puisque Rotor fonctionnait à la micro-fusion. C'était même un avantage. Et faible comme elle l'était, pas de danger que cette lumière rouge pèse sur le cœur, assombrisse l'esprit et fasse frissonner l'âme.

Et puis, dans la ceinture d'astéroïdes, les effets gravitationnels de Némésis et de Mégas restaient faibles et toute manœuvre serait, en conséquence, moins coûteuse en énergie. On pourrait facilement exploiter les gisements des planétoïdes et, vu la faible lumière de Némésis, ils devaient comporter beaucoup de corps volatiles.

L'idéal !

Pourtant, les Rotoriens exprimèrent clairement, à une écrasante majorité, leur désir de placer la station en orbite autour d'Erythro. Pitt s'évertua à souligner qu'ils baigneraient dans une lumière rouge fortement déprimante, qu'ils seraient soumis à l'attraction de Mégas autant qu'à celle d'Erythro et qu'il leur faudrait peut-être aller chercher les matières premières dans les astéroïdes.

Pitt en discuta rageusement avec Tambor Brossen, qui l'avait précédé dans la fonction de gouverneur. Cet homme un peu fatigué était plus à l'aise dans son nouveau rôle de vieil homme d'État que dans son ancienne charge. (Il disait, paraît-il, qu'à l'inverse de Pitt, il n'éprouvait aucun plaisir à prendre des décisions.)

L'importance que Pitt accordait à l'emplacement de la colonie amusait Brossen ; il ne le montrait pas, mais cela se lisait dans ses yeux. « Pourquoi, Janus, voulez-vous absolument dresser les Rotoriens à se ranger toujours à votre point de vue ? Laissez-les agir un peu à leur gré ; ils seront d'autant plus prêts à vous céder en d'autres occasions. S'ils veulent graviter autour d'Erythro, laissez-les faire.

— Mais c'est absurde, Tambor. Vous ne le voyez pas ?

— Bien sûr que si. Je vois aussi que Rotor a été, toute sa vie, en orbite autour d'un monde assez grand. Cela plaisait aux Rotoriens et c'est ce

qu'ils veulent de nouveau.

— Nous étions en orbite autour de la Terre. Erythro n'est pas la Terre ; elle ne lui ressemble en rien.

— C'est une planète, et à peu près de la même taille que la Terre. Elle a des océans et des continents. Il y a de l'oxygène dans son atmosphère. Nous pourrions parcourir des milliers d'années-lumière avant de trouver un monde qui ressemble autant à la Terre. Croyez-moi, laissez-les faire. »

Pitt avait suivi le conseil de Brossen, même si quelque chose en lui continuait à murmurer son désaccord. Rotor Deux aussi était en orbite autour d'Erythro, ainsi que les deux autres stations en construction. Bien entendu, on avait prévu d'installer des colonies dans la ceinture d'astéroïdes, mais le public ne semblait guère pressé de réaliser ce projet.

Pitt considérait ce choix comme la plus grande erreur depuis la découverte de Némésis. Il aurait dû l'empêcher. Et cependant… cependant… aurait-il pu contraindre les Rotoriens ? Aurait-il dû en faire davantage ? Jusqu'où pouvait-il aller sans risquer de nouvelles élections et la destitution ?

Le gros problème, c'était la nostalgie. Les gens avaient tendance à se tourner vers le passé et Pitt ne pouvait pas toujours les forcer à regarder vers l'avenir. Témoin Brossen…

Pitt l'avait vu sur son lit de mort, sept ans auparavant. Lui seul avait réussi à saisir ses dernières paroles. Brossen avait fait signe à Pitt de se pencher vers lui. Le vieil homme, s'agrippant faiblement à lui d'une main à la peau aussi sèche que du papier, avait chuchoté : « Comme il était brillant, le Soleil de la Terre… » Et il était mort.

Les Rotoriens ne pouvaient pas oublier combien le Soleil était brillant et combien la Terre était verte, la logique de Pitt les exaspérait et ils exigeaient que Rotor tourne autour d'une planète absolument pas verte gravitant autour d'un soleil qui ne brillait pas davantage.

D'où un retard de dix ans. Ils auraient gagné dix ans sur leur programme de développement s'ils s'étaient installés dans la ceinture d'astéroïdes. Pitt en était convaincu.

C'était assez pour exaspérer Pitt, mais Erythro recelait bien d'autres sujets de mécontentement.

Chapitre 12

Colère

20

Il y avait quelque chose de bizarre dans la destination de Rotor et Crile Fisher en avait donné le premier indice à la Terre ; ce fut encore lui qui fournit le second.

Cela faisait deux ans qu'il était revenu sur sa planète et Rotor pâlissait peu à peu dans son esprit. Le souvenir d'Eugenia Insigna le gênait plutôt (qu'avait-il éprouvé pour elle ?), mais celui de Marlène le remplissait toujours d'amertume. Il ne pouvait pas la dissocier de Roseanne. La petite fille d'un an et la sœur de dix-sept ans se fondaient, dans sa mémoire, pour ne plus former qu'un seul personnage.

La vie n'était pas pénible pour lui. Il touchait une généreuse pension. On lui avait trouvé du travail, un poste administratif où il n'avait aucune décision importante à prendre. On lui avait pardonné, du moins en partie, pensait-il, parce qu'il s'était souvenu de cette remarque d'Eugenia : « Si tu comprenais où nous allons… » Cependant, il se sentait toujours sous surveillance, et cela commençait à le contrarier.

Garand Wyler apparaissait de temps à autre, toujours amical,

toujours inquisiteur. Aujourd'hui, il venait d'arriver et, comme d'habitude, il avait mis Rotor sur le tapis. Fisher fit la grimace. « Cela fait presque deux ans. Qu'est-ce que vous voulez de moi, tous ? »

Wyler secoua la tête. « Je l'ignore moi-même, Crile. Tout ce que nous avons, c'est cette remarque de ta femme. Ce n'est pas suffisant. Elle a sûrement dit autre chose durant les années que tu as passées avec elle. Prenons la conversation que vous avez eue ; vous vous renvoyiez la balle. Il n'y a rien d'autre à en dire ?

— C'est la cinquième fois que tu me demandes cela. On m'a interrogé. On m'a hypnotisé. On a sondé mon esprit. On m'a pressé comme un citron, et je n'ai rien à dire. Laissez-moi tranquille et trouvez quelqu'un d'autre à questionner. Ou remettez-moi au travail. Il y a des centaines de colonies là-haut, avec des amis qui se confient l'un à l'autre et des ennemis qui s'épient. Qui sait ce que l'un d'eux sait sans savoir qu'il le sait ?

— Je dois t'avouer, mon vieux, que nous avons mené une enquête dans cette direction et que nous nous concentrons aussi sur la Grande Sonde. Il va sans dire que Rotor a dû découvrir quelque chose que nous ignorons. Nous n'avons jamais envoyé ce genre de sonde spatiale. Aucune autre colonie non plus. Seul Rotor avait la capacité de le faire. Ce que Rotor a découvert doit figurer dans les données recueillies par la Grande Sondé.

— Bien. Cherchez. Il doit y en avoir assez pour vous garder occupés pendant des années. Quant à moi, laissez-moi tranquille. Tous.

— C'est vrai qu'il y en a assez pour nous garder occupés pendant des années. Rotor a livré beaucoup de données dans le cadre du Pacte de Transparence scientifique. En particulier, nous avons leurs photographies stellaires dans toute la gamme des longueurs d'onde. Les caméras de la Grande Sonde étaient capables de photographier presque toutes les régions du ciel et nous les avons étudiées en détail sans rien trouver d'intéressant.

— Rien ?

— Jusqu'ici, rien, mais, comme tu dis, nous pouvons continuer à les étudier pendant des années. Bien sûr, nous avons trouvé un grand nombre de choses qui ont ravi les astronomes. Ils sont heureux de travailler dessus, mais il n'y a pas la moindre trace de quelque chose qui puisse nous aider à deviner où ils sont partis. Pas jusqu'ici. J'en déduis, par exemple, que rien, là-dedans, ne peut faire penser qu'il y a des planètes en orbite autour de l'une ou l'autre des étoiles du système

d'Alpha du Centaure. Ni qu'il existe, dans le voisinage, des étoiles de type solaire que nous ne connaissions pas. Personnellement, je n'espère pas trouver grand-chose. Qu'est-ce que la Grande Sonde aurait pu voir qui ne soit pas visible du système solaire ? Elle n'est allée qu'à deux ou trois mois-lumière d'ici. Cela ne fait pas une grande différence. Cependant, certains pensent que Rotor a dû découvrir quelque chose, et très vite. Ce qui nous ramène à toi.

— Pourquoi moi ?

— Parce que ton ex-femme était à la tête du programme de la Grande Sonde.

— Pas vraiment. Elle est devenue astronome en chef après que les données ont été recueillies.

— Mais elle en faisait partie avant. Elle ne t'a jamais parlé d'une découverte qu'ils auraient faite grâce à la Grande Sonde ?

— Pas un mot. Attends, tu as dit que les caméras de la Grande Sonde étaient capables de photographier presque toutes les régions du ciel.

— Oui.

— Ça fait combien, « presque toutes les régions » ?

— Je n'ai pas les chiffres exacts. Mais je pense que c'est au moins quatre-vingt-dix pour cent.

— Ou plus ?

— Peut-être plus.

— Je me demande…

— Quoi ?

— Sur Rotor, nous avions un type nommé Pitt qui dirigeait tout.

— Ce n'est pas un fait nouveau.

— Mais je crois savoir comment il opérait. Il distribuait les données de la Grande Sonde au compte-gouttes, en respectant le Pacte de Transparence scientifique, mais tout juste. Ce qui fait que, lorsque Rotor est parti, il devait rester une partie des données – dix pour cent, ou moins qu'il n'avait pas eu le temps de vous donner. Et ce pourrait être les dix pour cent de données importantes.

— Tu veux dire la partie qui nous dirait où Rotor est parti ?

— Peut-être bien.

— Seulement nous ne l'avons pas eue.

— Si, vous l'avez.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Tout à l'heure, tu te demandais pourquoi vous auriez espéré voir quelque chose dans les photos de la Grande Sonde qu'on n'aurait pas pu

voir du système solaire. Alors, pourquoi perdre votre temps sur ce qu'ils vous ont donné ? Dressez la carte de la région du ciel sur laquelle ils ne vous ont rien donné et étudiez-la sur vos propres cartes. Demandez-vous s'il n'y a pas là quelque chose qui pourrait paraître différent sur la carte de la Grande Sonde… et pour quelle raison. Moi, c'est ce que je ferais. » Sa voix s'était élevée et il cria : « Retourne là-bas. Dis-leur de regarder la partie du ciel qu'ils n'ont pas. »

Wyler dit pensivement : « C'est dingue.

— Non. C'est parfaitement logique. Trouvez quelqu'un au Bureau qui sache se servir de sa cervelle et vous aboutirez peut-être quelque part.

— On va voir. » Il tendit la main à Fisher. Qui fit la grimace et ne la serra pas.

21

Il s'écoula plusieurs mois avant que Wyler réapparaisse et Fisher ne lui fit pas bon accueil. C'était son jour de congé et il lisait tranquillement. Fisher n'était pas de ces gens qui disent qu'un livre est une abomination du vingtième siècle, et que le visionnement est le seul acte civilisé. Il aimait tenir un livre et en tourner physiquement les pages, se perdre en pensée dans sa lecture ou même somnoler sans craindre de découvrir, en revenant à lui, qu'il avait raté cent pages de la bobine ou qu'elle s'était déroulée jusqu'au bout. Fisher pensait au contraire que le livre était le plus civilisé des deux modes de lecture. Il n'en était que plus mécontent d'avoir été tiré de son agréable léthargie.

« Bon, qu'est-ce qu'il y a, Garand ? » dit-il de mauvaise grâce.

Wyler ne perdit pas son sourire courtois. Il dit entre ses dents : « Nous l'avons trouvé, juste comme tu l'avais dit.

— Trouvé quoi ? » dit Fisher qui avait tout oublié. Puis, comprenant de quoi parlait Wyler, il se hâta d'ajouter. « Ne me confie rien que je ne sois pas censé savoir. Je ne veux plus me colleter avec le Bureau.

— Trop tard, Crile. Nous avons besoin de toi. Tanayama lui-même

veut te voir.

— Quand ?

— Dès que je pourrai t'amener là-bas.

— Dans ce cas, dis-moi ce qui se passe. Je ne veux pas le rencontrer sans être au courant.

— C'est ce que j'ai l'intention de faire. Nous avons étudié toute la région du ciel sur laquelle nous n'avions aucune donnée de la Grande Sonde. Apparemment, ceux qui ont fait cela se sont demandé : qu'est-ce que la caméra de la Grande Sonde pouvait repérer qu'un observatoire du système solaire était incapable de voir ? La réponse évidente, c'était : un déplacement des étoiles les plus proches. Et les astronomes ont découvert une chose étonnante, qu'ils n'avaient pas prévue.

— Eh bien ?

— Ils ont trouvé une étoile très peu visible avec une parallaxe de plus d'une seconde d'arc.

— Je ne suis pas astronome. Qu'est-ce que cela a d'inhabituel ?

— Cela veut dire que l'étoile est moitié moins loin qu'Alpha du Centaure.

— Tu as dit « très peu visible » ?

— Elle est derrière un petit nuage de poussière, m'a-t-on dit. Écoute, si tu n'es pas astronome, ta femme, sur Rotor, l'était. Peut-être l'avait-elle découverte. Elle ne t'en a jamais parlé ? »

Fisher secoua la tête. «Pas un mot. Mais...

— Oui ?

— Durant les derniers mois, elle semblait pas mal excitée.

— Tu ne t'es pas demandé pourquoi ?

— J'ai supposé que c'était à cause de l'imminence du départ. Elle avait très envie de partir et cela me rendait fou.

— A cause de ta fille ? »

Fisher approuva en hochant la tête.

« L'excitation était peut-être due à l'Étoile voisine. Ça colle. C'était cela leur destination, bien entendu. Et si c'est ta femme qui l'a découverte, Rotor allait partir vers son étoile à elle. Ce qui expliquerait son excitation. Cela se tient, non ?

— Peut-être. Je ne dis pas le contraire.

— Bon, alors. C'est à cause de cela que Tanayama veut te voir. Et il est en colère. Pas contre toi, apparemment, mais il est en colère. »

Un peu plus tard, ce même jour, Crile Fisher se retrouva au quartier général du Terrestrial Board of Inquiry, ou, comme l'appelaient ses

membres, le Bureau.

Kattimoro Tanayama, qui le dirigeait depuis plus de trente ans, commençait à accuser son âge. Les holographies qui le montraient (elles étaient rares) avaient été prises des années auparavant, quand sa chevelure était encore noire, son corps droit, son expression énergique.

Maintenant, ses cheveux étaient gris et son corps, légèrement courbé, semblait fragile. Il arriverait bientôt à l'âge où il devrait envisager de se retirer, pensa Fisher, s'il avait l'intention de faire autre chose que de mourir à la tâche. Fisher remarqua que ses yeux, entre leurs paupières bridées, étaient aussi vifs et intelligents que jamais.

Fisher avait un peu de mal à le comprendre. L'anglais était, sur Terre, aussi répandu qu'une langue puisse l'être, mais sous des formes variées, et l'anglais de Tanayama n'était pas celui d'Amérique du Nord auquel Fisher était habitué.

« Eh bien, Fisher, votre travail sur Rotor nous a déçus. »

Fisher ne voyait aucune raison d'en discuter ; en tout cas, pas avec Tanayama.

« Oui, monsieur le directeur, répondit-il d'une voix neutre.

— Pourtant, vous avez peut-être encore des informations à nous donner. »

Fisher soupira en silence et dit : « J'ai subi d'innombrables interrogatoires.

— C'est ce qu'on m'a dit. Cependant, on ne vous a pas tout demandé et j'ai une question à laquelle je veux, moi, une réponse.

— Oui, monsieur le directeur.

— Pendant votre séjour sur Rotor, avez-vous remarqué quelque chose qui pouvait vous amener à croire que les dirigeants des Rotoriens détestaient la Terre ? »

Les sourcils de Fisher se haussèrent au maximum. « Détester ? Il était clair que les habitants de Rotor, comme ceux de toutes les colonies, méprisaient la Terre, jugée comme décadente, brutale et violente. Mais détester ? Franchement, je ne crois pas qu'ils pensent assez à nous pour nous détester.

— Je parle de leurs dirigeants, pas de la multitude.

— Moi aussi, monsieur le directeur. Mais de la haine, non.

— Il n'y a pourtant pas d'autre explication.

— D'explication à quoi, monsieur le directeur ? Si je peux me permettre de poser la question ? »

Tanayama leva brusquement les yeux sur lui (sa personnalité était si

forte qu'on remarquait rarement sa petite taille). « Savez-vous que cette nouvelle étoile se dirige vers nous ? Droit vers nous ? »

Fisher, stupéfait, se retourna vers Wyler, mais celui-ci, assis dans l'ombre, hors de la lumière du soleil entrant par la fenêtre, semblait regarder dans le vide.

Tanayama, qui était debout, reprit : « Eh bien, asseyez-vous, Fisher, si cela peut vous aider à réfléchir. Je vais faire pareil. » Il se percha sur le bord de son bureau, en laissant pendre ses courtes jambes. « Connaissiez-vous la trajectoire de cette étoile ?

— Non, monsieur le directeur. Je n'en connaissais même pas l'existence jusqu'à ce que l'agent Wyler m'en parle.

— Vraiment ? Elle était certainement connue sur Rotor.

— Si oui, personne ne m'en a parlé.

— Votre femme était excitée et heureuse juste avant que Rotor parte. C'est ce que vous avez dit à l'agent Wyler. Pour quelle raison ?

— L'agent Wyler pense que c'était peut-être parce qu'elle avait découvert cette étoile.

— Et peut-être connaissait-elle sa trajectoire et se réjouissait-elle à l'idée de ce qui allait nous arriver.

— Je ne vois pas pourquoi cette idée l'aurait rendue heureuse, monsieur le directeur. Je dois vous dire que j'ignore toujours si elle connaissait la trajectoire de l'étoile, et même son existence. J'ignore si quelqu'un, sur Rotor, savait que cette étoile existait. »

Tanayama le regarda pensivement, en se frottant légèrement le menton, comme pour soulager une petite démangeaison. « Je crois que les habitants de Rotor étaient tous des Euros, n'est-ce pas ? »

Les yeux de Fisher s'agrandirent. Il n'avait pas entendu ce mot depuis bien longtemps... surtout dans la bouche d'un fonctionnaire du gouvernement. Il se rappela le commentaire de Wyler sur Rotor, peu après son retour sur Terre : « Blanche-Neige ». Il n'y avait pas attaché d'importance, prenant cela pour un simple sarcasme.

Il dit avec ressentiment : « Je ne sais pas, monsieur le directeur. Je ne les ai pas étudiés. J'ignore quels étaient leurs ancêtres.

— Allons, Fisher. Vous n'aviez pas besoin de les étudier. Il suffisait de juger sur l'apparence. Durant votre séjour sur Rotor, avez-vous vu un visage qui soit afro, mongo ou hindo ? Avez-vous vu une peau noire ? Un pli épicanthique ? »

Fisher explosa : « Monsieur le directeur, vous parlez comme au vingtième siècle. » (S'il avait trouvé une manière plus forte de le dire, il

l’aurait employée.) « Je ne pense jamais à ce genre de chose, pas plus que personne sur Terre. Je suis surpris que vous ayez cette attitude et je ne crois pas que cela améliorerait votre position si on le savait.

— Ne soyez pas naïf, agent Fisher, dit le Directeur en agitant un doigt noueux en signe de réprimande. Je parle de ce qui est. Je sais que sur Terre, on ne tient pas compte des variations, du moins en apparence.

— Du moins en apparence ? s’exclama Fisher indigné.

— Du moins en apparence, répéta froidement Tanayama. Quand les Terrien sont partis s’installer dans des colonies spatiales, ils se sont groupés selon ces variations. Pourquoi l’auraient-ils fait s’ils n’en tenaient pas compte ? Sur chaque colonie, tout le monde est du même type, ou s’il y a eu quelque mélange pour commencer, ceux qui sont moins nombreux se sentent mal à l’aise – ou l’on s’arrange pour qu’ils se sentent mal à l’aise et ils partent pour une autre station où ils seront avec des gens de la même race qu’eux. N’est-ce pas ainsi que cela se passe ? »

Fisher s’aperçut qu’il ne pouvait pas le nier. Les choses se passaient bien ainsi et il trouvait cela naturel, sans se poser de questions. « C’est la nature humaine. Qui se ressemble s’assemble. Cela facilite les rapports de bon voisinage.

— La nature humaine. Qui se ressemble s’assemble parce qu’on aime ceux qui nous ressemblent et qu’on déteste les autres.

— Il y a aussi des colonies m… mongo. » Fisher avait bégayé et compris qu’il risquait d’offenser mortellement le directeur – un homme dangereux et facile à offenser.

Tanayama ne cligna pas des yeux. « Je le sais bien, mais ce sont les Euros qui ont le plus dominé la planète et ils ne peuvent pas l’oublier.

— Les autres s’en souviennent peut-être encore mieux ; ils ont plus de motifs de haine.

— Mais c’est Rotor qui est parti pour fuir le système solaire.

— Ce sont eux qui ont découvert l’hyper-assistance.

— Et ils sont partis vers l’Étoile voisine dont ils étaient les seuls à connaître l’existence, une étoile qui se dirige tout droit vers notre système solaire et va passer assez prêt pour le perturber.

— Nous ignorons s’ils le savent ; ils ne connaissent peut-être même pas l’existence de cette étoile.

— Bien sûr qu’ils le savent, dit Tanayama presque avec hargne. Et ils sont partis sans nous avertir.

— Monsieur le directeur, sauf votre respect, c’est illogique. S’ils sont partis s’installer sur une étoile qui, en s’approchant, perturbera le

système solaire, le système de cette étoile sera lui aussi perturbé.

— Ils pourront aisément fuir, même s'il faut pour cela construire d'autres stations. Nous, nous avons un monde de huit milliards de personnes à évacuer... une tâche bien plus difficile.

— De combien de temps disposons-nous ? »

Tanayama haussa les épaules. « Plusieurs milliers d'années, m'a-t-on dit.

— Cela nous laisse pas mal de temps. C'est peut-être pour cela qu'ils n'ont pas estimé nécessaire de nous avertir. L'Etoile voisine se rapprochant, nous l'aurions forcément découverte.

— Et à ce moment-là, nous aurions eu moins de temps pour évacuer la planète. Ils ont aperçu cette étoile par hasard. Beaucoup de temps aurait pu passer avant que nous la découvrions, si votre femme ne vous avait pas fait cette remarque imprudente et si vous ne nous aviez pas conseillé – judicieusement – d'étudier attentivement la partie du ciel qui avait été omise. Rotor espérait que notre découverte aurait lieu le plus tard possible.

— Mais, monsieur le directeur, pourquoi auraient-ils voulu cela ? Gratuitement ? Uniquement parce qu'ils nous détestent ?

— Pas gratuitement. Pour que le système solaire, avec son importante population de non-Euros, soit détruit. Pour que l'humanité puisse repartir sur une base homogène uniquement euro. Hein ? Que dites-vous de cela ? »

Fisher secoua désespérément la tête. « C'est impossible. Impensable.

— Pour quelle autre raison ne nous auraient-ils pas avertis ?

— Peut-être ne savaient-ils pas, eux-mêmes, que l'étoile se dirigeait vers nous ?

— Impossible, dit Tanayama ironiquement. Impensable. Leur action n'a pas d'autre motif que le désir de nous savoir détruits. Mais nous découvrirons tout seuls le voyage hyperspatial, nous les retrouverons et nous prendrons notre revanche. »

Chapitre 13

Le Dôme

22

Eugenia Insigna accueillit la déclaration de sa fille avec un petit rire d'incrédulité. C'était aussi difficile de douter de la santé mentale de sa fille que de ses propres oreilles.

« Que dis-tu, Marlène ? Que je vais partir pour Erythro ?

— Je l'ai demandé au gouverneur et il m'a promis de s'en occuper. »

Insigna avait l'air déconcerté. « Mais pourquoi ? »

Marlène répondit, un peu agacée : « Parce que tu dis que tu veux effectuer des mesures astronomiques délicates et que tu ne peux pas le faire sur Rotor. Ce sera possible sur Erythro. Mais je vois que je n'ai pas répondu à ta vraie question.

— Tu as raison. Ce que je voulais dire, c'est : pourquoi le gouverneur a-t-il dit qu'il allait s'en occuper ? Je lui ai demandé plusieurs fois la permission de partir et il a toujours refusé. Il ne veut envoyer personne sur Erythro… sauf quelques spécialistes.

— Je vais exprimer cela autrement, maman. » Marlène hésita un instant. « Je lui ai dit que je savais qu'il avait envie de se débarrasser de

toi et que c'était un bon moyen d'y arriver. »

Insigna inspira si brusquement qu'elle suffoqua un peu et se mit à tousser. Puis, les yeux pleins de larmes, elle dit : « Comment oses-tu dire une chose pareille ?

— Parce que c'est la vérité, maman. Je ne l'aurais pas dit si ce n'était pas vrai. Je l'ai entendu te parler et je t'ai entendue lui parler, et c'est si évident que tu as dû t'en apercevoir, toi aussi. Tu l'agaces et il souhaite que tu cesses de l'ennuyer avec… avec tes problèmes. Tu le sais bien. »

Insigna pinça les lèvres et dit : « Je vois que dorénavant je vais être obligée de me confier à toi, ma chérie. Cela me gêne que tu sois obligée de me soutirer les choses.

— Je sais, maman. » Marlène baissa les yeux. « Je suis désolée.

— Mais je ne comprends toujours pas. Tu n'avais pas besoin de lui expliquer que je l'agaçais. Il doit bien le savoir. Et pourquoi ne m'a-t-il pas envoyée sur Erythro autrefois, quand je le lui ai demandé ?

— Parce qu'il déteste tout ce qui touche Erythro et que le plaisir de se débarrasser de toi ne compensait pas la répulsion que lui inspire ce monde. Seulement, cette fois, tu n'es pas la seule à partir. Il s'agit de toi et de moi. De nous deux. »

Insigna se pencha en avant et posa ses deux mains à plat sur la table, entre elles. « Non, Molly… Marlène. Erythro n'est pas un endroit pour toi. Je n'y vais pas pour toujours. Une fois mes mesures effectuées, je reviendrai, et tu vas rester ici à m'attendre.

— Je crains bien que non, maman. Il est clair qu'il ne te laisse partir que parce que c'est le seul moyen de se débarrasser aussi de moi. C'est pour cela qu'il a accepté quand je lui ai demandé de nous y envoyer toutes les deux, alors qu'il refusait quand tu demandais à partir seule. Tu comprends ? »

Insigna fronça les sourcils. « Non, je ne comprends vraiment pas. Qu'as-tu à voir là-dedans ?

— Quand nous avons parlé et que je lui ai expliqué que je savais qu'il aimerait bien se débarrasser de nous deux, son visage s'est figé… tu sais, comme pour effacer tout ce qui pourrait s'y exprimer. Il a compris que je savais déchiffrer les expressions et les petites choses comme ça et je pense qu'il ne voulait pas me laisser deviner ce qu'il ressentait. Mais en faisant cela, il se révélait aussi sans s'en rendre compte, tu comprends, et cela m'en a appris long sur lui. Tu es en train de cligner des yeux et je pense que tu ne le sais même pas.

— Alors, tu as compris qu'il voulait aussi se débarrasser de toi.

— Pire que cela. Il avait une peur bleue de moi.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne supporte pas que je sache ce qu'il veut me dissimuler. » Elle ajouta avec un soupir retenu : « Des tas de gens ne m'aiment pas à cause de cela. »

Insigna hocha la tête. « Je les comprends. En face de toi, les gens ont l'impression d'être nus... mentalement, je veux dire ; c'est comme un vent froid qui soufflerait dans leur esprit. »

Elle regarda fixement sa fille. « Parfois, j'éprouve cela moi aussi. En y réfléchissant, je me souviens que, même quand tu étais bébé, j'étais gênée quand tu me regardais. Je me disais que tu étais seulement extraordinairement intelli...

— Je crois que je le suis, dit rapidement Marlène.

— Oui, mais il y a autre chose, que je ne vois pas clairement. Dis-moi, cela t'ennuie d'en parler ?

— Pas avec toi, maman », dit Marlène, mais il y avait comme un léger avertissement dans sa voix.

« Eh bien, quand tu étais plus jeune et que tu as découvert que tu pouvais faire cela et que les autres enfants ne le pouvaient pas – et les adultes non plus, d'ailleurs – pourquoi n'es-tu pas venue m'en parler ?

— J'ai essayé une fois, vraiment, mais cela t'a agacée. Tu n'as rien dit, mais j'ai compris que tu étais très occupée et que tu n'avais pas de temps à perdre avec des enfantillages. »

Insigna ouvrit tout grand les yeux. « Est-ce que j'ai dit “des enfantillages” ?

— Non, mais la manière dont tu m'as regardée et le geste de ta main le disaient.

— Tu aurais dû insister.

— Je n'étais qu'une enfant. Et toi, tu étais malheureuse, la plupart du temps... à cause de Mr Pitt, et à cause de papa.

— Ne parlons plus de ça. Y a-t-il encore autre chose que tu puisses me dire, maintenant ?

— Oui, rien qu'une. Quand le gouverneur a dit que nous pouvions partir, il l'a fait d'une manière telle que j'ai pensé qu'il me cachait quelque chose.

— Quoi ?

— Je l'ignore, maman. Je ne peux pas lire dans les pensées. Aussi je n'en sais rien. Je peux seulement deviner à partir des signes extérieurs et parfois les choses restent floues. Pourtant...

— Oui ?

— J’ai dans l’idée que ce qu’il ne disait pas était plutôt déplaisant pour moi… peut-être même néfaste. »

23

Bien entendu, il fallut pas mal de temps à Insigna pour préparer le départ. Il y avait des choses, sur Rotor, qu’elle ne pouvait laisser en plan : des dispositions à prendre dans le département astronomie, des instructions à donner aux autres, la nomination provisoire de son assistant au poste d’astronome en chef, et quelques entretiens avec Pitt qui restait curieusement laconique sur ce sujet.

Pour finir, Insigna lui en parla au cours de leur dernier entretien.

« Je pars demain pour Erythro.

— Pardon ? » Il leva les yeux du dernier rapport qu’elle venait de lui tendre et qu’il était en train de regarder ; elle était certaine qu’il faisait semblant de le lire. (Avait-elle piqué certains des trucs de Marlène, mais sans savoir s’en servir ? Il ne faudrait pas qu’elle s’imagine capable de sonder les gens.)

Elle répéta patiemment : « Je pars demain pour Erythro.

— C’est demain ? Eh bien, vous finirez par revenir, ce n’est donc pas un adieu définitif. Faites bien attention à vous. Et considérez cela comme des vacances.

— J’ai l’intention de travailler sur la trajectoire de Némésis.

— Ah oui ? Eh bien… » Il fit un geste, comme pour repousser quelque chose d’insignifiant. « Faites comme vous voulez. Mais un changement de cadre, ce sont des vacances, même si l’on continue à travailler.

— Je vous remercie de m’avoir laissée partir, Janus.

— C’est votre fille qui me l’a demandé. Vous le saviez ?

— Oui. Elle me l’a dit le jour même. Je lui ai fait observer qu’elle n’avait pas le droit de vous importuner comme ça. Vous avez été très patient avec elle.

— C’est une fille vraiment exceptionnelle, grommela Pitt. Mais je n’ai pas l’intention de me plier à ses désirs. Une fois suffit. Finissez vos calculs et revenez. »

Elle pensa : voilà deux fois qu’il parle de mon retour. Qu’est-ce que Marlène en tirerait ? Quelque chose de néfaste, comme elle dit ? Mais quoi ?

Elle dit d’une voix calme : « Nous rentrerons.

— Avec la nouvelle, j’espère, que Némésis s’avérera inoffensive… dans cinq mille ans.

— Les faits trancheront », répondit-elle durement, puis elle sortit.

24

C’était bizarre, pensait Eugenia Insigna. Elle se trouvait à plus de deux années-lumière de l’endroit où elle était née, et pourtant elle n’était montée que deux fois à bord d’un vaisseau spatial, et encore, pour deux trajets très courts : l’aller et retour de Rotor à la Terre.

Elle n’avait pas très envie de voyager dans l’espace. C’était Marlène qui l’y avait poussée. C’était elle qui, en cachette, était allée voir Pitt et l’avait persuadé de céder à son drôle de chantage. Elle qui, obsédée par cet étrange désir de se rendre sur Erythro, paraissait vraiment très excitée. Insigna ne comprenait pas ce désir et l’imputait à la complexité mentale et émotionnelle, si étrange, de sa fille. Quand Insigna reculait à l’idée de quitter la petite colonie confortable et sûre pour le vaste monde vide d’Erythro, si étrange et si menaçant, à six cent cinquante mille kilomètres de là (presque deux fois plus que l’ancien voyage de Rotor de la Terre), c’était l’exaltation de Marlène qui la revigorait.

Le vaisseau qui allait les conduire à Erythro n’était ni élégant ni beau, mais solide et pratique. C’était l’une des petites fusées qui faisaient l’aller et retour ; elles s’élevaient contre la lourde poussée gravitationnelle d’Erythro ou se posaient sans y céder et, dans les deux sens, se frayaient un chemin à travers son épaisse atmosphère imprévisible, battue des

vents, indomptée.

Insigna savait que le voyage de deux jours n'aurait rien d'agréable. Durant sa plus grande partie, on se trouverait en apesanteur, ce qui serait sans doute pénible.

La voix de Marlène interrompit sa rêverie. « Viens, maman, on nous attend. Les bagages sont enregistrés. »

Insigna se mit en route. La dernière pensée, empreinte d'inquiétude qui lui vint à l'esprit tandis qu'elle franchissait le sas fut, comme on aurait pu le prévoir : mais pourquoi Janus Pitt a-t-il accepte si volontiers de nous laisser partir ?

25

Siever Genarr régnait sur un monde aussi grand que la Terre. Ou, pour être plus précis, gérait un dôme qui couvrait presque trois kilomètres carrés et se développait lentement. Sur le reste de la planète, presque cinq cent millions de kilomètres carrés de continents et d'océans, il n'y avait pas un seul être humain. Ni aucune créature vivante visible à l'œil nu. Et si l'on peut dire qu'une planète est gouvernée par les formes de vie pluricellulaires qui l'habitent, les quelques centaines d'hommes et de femmes qui vivaient et travaillaient sous le Dôme étaient les maîtres d'Erythro et Siever Genarr régnait sur eux tous.

Genarr n'était pas grand, mais ses traits forts lui donnaient un air imposant. Dans sa jeunesse, ils l'avaient fait paraître plus vieux que son âge – mais ils ne produisaient plus le même effet maintenant qu'il approchait de la cinquantaine. Il avait un grand nez et des poches sous les yeux. Ses cheveux blanchissaient irrégulièrement. Sa voix de baryton était restée sonore et musicale. (Il avait autrefois pensé faire carrière au théâtre, mais son physique le condamnait à quelques rares rôles de caractère et ses talents d'administrateur l'avaient emporté.)

C'était en partie à cause de ces aptitudes-là qu'il vivait depuis dix ans sous le dôme d'Erythro ; il avait vu passer celui-ci d'une structure

provisoire forte de trois pièces à un complexe minier/centre de recherches en pleine croissance.

Le Dôme avait ses inconvénients. Les gens n'y demeuraient pas longtemps, car la plupart s'y sentaient en exil et souhaitaient, plus ou moins vite, retourner sur Rotor. Ils trouvaient lugubre ou même menaçante la clarté rosâtre de Némésis, même s'ils vivaient, à l'intérieur du Dôme, sous la lumière claire et confortable de Rotor.

Ce lieu avait aussi ses avantages. Genarr se tenait à l'écart du tourbillon de la politique rotorienne qui semblait chaque année se replier un peu plus sur elle-même et perdre toute signification. Mais le plus important pour lui, c'était de vivre loin de Janus Pitt dont généralement il ne partageait pas les opinions.

Dès le début, Pitt s'était vigoureusement opposé à toute colonisation d'Erythro – et même à la mise en orbite de Rotor autour d'elle. Sur ce point, du moins, le gouverneur avait été battu par une opinion publique unanime, mais il veillait à ce que le Dôme manquât de fonds afin de ralentir sa croissance. Si Genarr n'avait pas fait d'Erythro une source d'eau bien moins chère que celle que Rotor aurait pu trouver dans les astéroïdes, Pitt l'aurait supprimé.

En général, le gouverneur avait pour principe d'ignorer l'existence du Dôme et se mêlait rarement des décisions administratives de Genarr... ce qui convenait parfaitement à celui-ci.

Aussi fut-il surpris que Pitt se soit donné la peine de l'informer personnellement de l'arrivée de deux nouvelles recrues, au lieu de lui laisser simplement apprendre la nouvelle par la paperasse. Le gouverneur avait exposé l'affaire en détail, à sa manière habituelle, sèche et dogmatique, qui n'invitait pas à la discussion, ni même au commentaire, et la conversation s'était déroulée sous champ protecteur.

Genarr avait été encore plus surpris d'apprendre que l'une des personnes qui arrivaient sur Erythro était Eugenia Insigna.

Autrefois, bien des années avant le Départ, ils avaient été amis, mais après les heureux jours de leurs premières années d'études supérieures (avec mélancolie, Genarr se souvint que leurs relations avaient été quelque peu sentimentales), Eugenia, qui était partie sur Terre, revint avec un Terrien. Après son mariage avec Crile Fisher, Genarr l'avait à peine vue – une ou deux fois, de loin. Et quand le couple s'était séparé, juste avant le Départ, Genarr était très pris par son travail, elle aussi, et il ne leur était jamais venu à l'idée de renouer les anciens liens.

Genarr y avait parfois pensé, mais Eugenia, apparemment plongée

dans son chagrin, se retrouvait avec une petite fille à élever, et il n'avait pas osé se manifester. Puis on l'avait envoyé sur Erythro, ce qui neutralisa tout regain de sentiment entre eux. Il passait périodiquement ses vacances sur Rotor, mais ne s'y sentait plus chez lui. Il avait gardé quelques amitiés rotoriennes, mais fort tièdes.

Et voilà qu'Eugenia débarquait avec son enfant. Genarr avait oublié le nom de la jeune fille, s'il l'avait jamais su. Elle devait avoir quinze ans et il se demanda, avec un drôle de petit tremblement intérieur, si elle ressemblait à sa mère au même âge.

Genarr jeta un coup d'œil furtif par la fenêtre de son bureau. Il était si habitué au dôme d'Erythro qu'il ne le voyait plus d'un œil critique. C'était le foyer d'un certain nombre de travailleurs des deux sexes... uniquement des adultes, pas d'enfants. Ils se faisaient embaucher pour quelques semaines ou quelques mois ; quelquefois, ils revenaient pour une seconde période de travail. Sauf lui-même et quatre autres personnes qui s'étaient attachées au Dôme, il n'y avait pas de résidents permanents.

Personne ne s'était donné la peine d'améliorer le cadre, comme on le fait dans une demeure ordinaire. Tout y était propre et bien rangé, mais gardait quelque chose d'artificiel. Il y avait beaucoup trop de lignes droites et d'arcs de cercle, de surfaces planes ou courbes. Cela manquait de dissymétrie, du désordre d'une installation permanente où une pièce – ou au moins une table de travail – garde la trace des hauts et des bas d'une personnalité.

Sauf chez lui, bien sûr. Son bureau et sa chambre étaient à l'image de lui-même, tout en angles et en méplats. C'était peut-être pour cela, entre autres, qu'il se sentait chez lui dans le dôme d'Erythro. Cette géométrie dépouillée convenait à sa forme d'esprit.

Mais qu'est-ce qu'Eugenia allait en penser ? (Il était plutôt content qu'elle ait repris son nom de jeune fille.) Bien qu'astronome, elle aimait la dissymétrie, avec une touche, imprévue, de clinquant.

Peut-être avait-elle changé ? Mais changeait-on jamais, au fond ? L'abandon de Crile Fisher l'avait-il aigrie, desséchée...

Genarr se gratta la tempe, là où ses cheveux blanchissaient ; ces vaines conjectures lui faisaient perdre son temps. Il verrait Eugenia bientôt, puisqu'il avait ordonné qu'on la lui amène dès son arrivée.

Il aurait peut-être dû aller l'accueillir en personne ?

Non ! Il avait déjà envisagé la question sous tous les angles une douzaine de fois. Il ne devait pas avoir l'air trop impatient ; cela ne cadrait pas avec la dignité de sa position.

Puis Genarr s'avoua qu'il avait d'autres raisons. Il ne voulait pas la mettre mal à l'aise ; il ne voulait pas qu'elle voie en lui le même admirateur maladroit qui s'était retiré en traînant les pieds devant ce beau ténébreux de Terrien. Après avoir jeté les yeux sur Crile, Eugenia ne l'avait plus jamais regardé… jamais vraiment.

Il analysa le message de Janus Pitt… sec et condensé, comme toujours, et empreint d'une indéfinissable autorité, comme si la possibilité même d'un désaccord était non seulement inadmissible, mais impensable.

Genarr remarqua que Pitt parlait avec plus de force de la fille que de la mère. Il soulignait que celle-ci avait exprimé un profond intérêt pour Erythro et que, si elle souhaitait l'explorer, il fallait le lui permettre.

Pourquoi cela ?

26

Elle était enfin là, devant lui. Quatorze ans s'étaient écoulés depuis le Départ. Et vingt ans depuis le jour où ils s'étaient rendus dans le Secteur agricole C pour en gravir les niveaux ; c'était une zone de basse pesanteur et elle avait ri lorsqu'il avait essayé de faire une lente galipette et était retombé sur le ventre. (Il aurait pu se faire mal : la sensation de poids diminuait, mais la masse et l'inertie restaient les mêmes. Heureusement, seul son amour-propre avait été blessé.)

Eugenia avait vieilli, mais pas grossi, et ses cheveux – courts, maintenant, et raides – étaient moins apprêtés qu'autrefois, mais ils avaient gardé leur châtain brillant.

Lorsqu'elle s'avança en souriant vers lui, il sentit son cœur s'emballer traîtreusement. Elle lui tendit les deux mains et il les prit dans les siennes.

« Siever, je t'ai laissé tomber et j'en suis honteuse.

— Laissé tomber, Eugenia ? De quoi parles-tu ? » Elle ne faisait sûrement pas allusion à son mariage avec Crile ?

« J'aurais dû penser à toi plus souvent. J'aurais dû t'envoyer une lettre, te donner de mes nouvelles, insister pour te voir.

— Et tu n'as jamais pensé à moi !

— Oh, je ne suis pas méchante à ce point. J'ai pensé à toi de temps à autre. Je ne t'ai jamais oublié. Ne crois pas cela. C'est seulement que mon état d'esprit ne me poussait pas vraiment à faire quelque chose. » Genarr hocha la tête. Quel besoin de se justifier ? « Je sais que tu étais très occupée. Et moi, je suis resté ici... loin des yeux, loin du cœur.

— Non, pas loin du cœur. Tu n'as pour ainsi dire pas changé, Siever.

— C'est l'avantage qu'on a quand on paraît vieux à vingt ans avec un visage taillé à coups de serpe. Après, on ne change pas. Le temps passe et on a l'air juste un peu plus vieux, avec des traits un peu plus anguleux. Ce n'est pas grave.

— Allons, tu te traites durement toi-même pour que les femmes au cœur tendre prennent ta défense. Là non plus, tu n'as pas changé.

— Où est ta fille, Eugenia ? On m'a dit qu'elle t'accompagnait.

— Elle est arrivée. Tu peux en être sûr. Elle est allée tout droit à notre domicile pour défaire nos bagages et tout ranger. Elle est comme ça. Sérieuse. Pleine d'égards. Efficace. On peut compter sur elle. Elle possède ces vertus qu'on qualifie d'ingrates.

— Je suis à l'aise avec ces vertus-là. Si tu savais combien j'ai fait d'efforts, autrefois, pour cultiver au moins un seul vice charmant. J'ai toujours échoué.

— Oh, je suppose qu'en vieillissant, on a besoin de plus de vertus ingrates et de moins de vices charmants. Mais pourquoi t'es-tu installé définitivement sur Erythro ? Et pourquoi n'es-tu jamais venu me voir ?

— Quand je suis en vacances sur Rotor, tu ne l'es pas forcément. Je suppose que tu es bien plus occupée que moi et cela depuis la découverte de Némésis. Mais je suis déçu. Je voulais faire la connaissance de ta fille.

— Tu feras sa connaissance, n'aie pas peur. En fait, je ne voulais pas qu'elle soit témoin de nos retrouvailles. Comment aurions-nous pu évoquer nos souvenirs en sa présence ?

— Tu veux évoquer des souvenirs, Eugenia ?

— Certains d'entre eux. »

Genarr hésita : « Je suis désolé que Crile ne se soit pas joint au Départ. »

Le sourire d'Insigna se figea. « J'ai dit : certains d'entre eux, Siever. » Elle lui tourna le dos et alla à la fenêtre, pour regarder dehors. « Vous n'êtes pas mal installés ici. Des lumières brillantes. De vraies rues. Des

bâtiments assez grands. Et pourtant, on ne parle presque jamais du Dôme sur Rotor. Combien de gens vivent et travaillent ici ?

— Cela dépend. Nous avons des périodes plus ou moins actives. Il y a eu jusqu'à neuf cents personnes. En ce moment, nous sommes cinq cents seize. Nous nous connaissons tous, mais ce n'est pas facile. Chaque jour, il y en a qui arrivent et d'autres qui partent.

— Sauf toi.

— Et quelques autres.

— Mais pourquoi un dôme, Siever ? Après tout, l'atmosphère d'Erythro est respirable. »

Genarr fit la moue et, pour la première fois, il évita son regard. « Respirable, mais pas vraiment agréable. Quand on sort du dôme, on baigne dans une lumière rosâtre, qui tire sur l'orange lorsque Némésis est haut dans le ciel. Elle est suffisamment intense ; on peut lire. Mais Némésis est trop grosse et la plupart des gens se sentent menacés par sa couleur rougeâtre ; ils trouvent qu'elle a l'air en colère et… ils sombrent dans la dépression. C'est vrai qu'elle peut être dangereuse, au moins à certains égards. Comme sa lumière n'est pas aveuglante, on a tendance à la regarder pour y chercher les taches solaires. Les infrarouges peuvent abîmer la rétine. Les gens qui sont obligés de sortir portent un casque spécial pour cette raison… entre autres.

— Alors le Dôme sert davantage à maintenir une lumière normale à l'intérieur qu'à se protéger de l'extérieur.

— Nous ne nous protégeons pas. L'air et l'eau du Dôme sont tirés des réserves planétaires d'Erythro. Bien sûr, nous veillons à ne pas laisser entrer les procaryotes. Tu sais, les petites cellules bleu-vert. »

Insigna hocha pensivement la tête. Elles expliquaient la présence d'oxygène libre dans l'air. Il y avait bien de la vie sur Erythro, une vie répandue partout, mais de nature microscopique, équivalente aux formes cellulaires les plus simples du système solaire.

« Est-ce que ce sont vraiment des procaryotes ? Je sais que c'est ainsi qu'on les appelle, mais c'est aussi le nom de nos bactéries. Est-ce que ce sont des bactéries ?

— Si l'on veut chercher un équivalent dans l'histoire de la vie du système solaire, on peut penser aux cyanobactéries, celles qui effectuent la photosynthèse. Mais elles ne sont pas semblables à “nos” cyanobactéries. Elles ont une nucléoprotéine à structure très différente. Elles ont aussi une espèce de chlorophylle sans magnésium et fonctionnant aux infrarouges, si bien que les cellules sont plus incolores

que vertes. Elles renferment aussi des enzymes et des oligoéléments à des pourcentages différents. Cependant leur apparence extérieure ressemble suffisamment à celle des cellules de la Terre pour qu'on les surnomme procaryotes. Je crois que les biologistes ont choisi le mot "érythryotes", mais procaryotes, c'est assez bon pour nous.

— Et leur activité suffit à expliquer la présence de l'oxygène dans l'atmosphère d'Erythro ?

— Tout à fait. Rien d'autre ne le pourrait d'ailleurs. Au fait, Eugenia, toi qui es astronome, à combien estime-t-on l'âge que peut avoir Némésis ? »

Insigna haussa les épaules. « Les naines rouges sont presque immortelles. Némésis peut être aussi vieille que l'univers et continuer ainsi pendant cent milliards d'années sans montrer aucun changement visible. Le mieux qu'on puisse faire, c'est d'analyser sa teneur en éléments mineurs. En admettant que c'est une étoile de première génération, qui s'est formée initialement avec de l'hydrogène et de l'hélium, elle a un peu plus de dix milliards d'années… deux fois l'âge du Soleil.

— Alors, Erythro aussi a dix milliards d'années.

— Exact. Un système solaire se forme en même temps que son étoile. Mais pourquoi demandes-tu cela ?

— Je trouve bizarre qu'en dix milliards d'années, la vie n'ait pas dépassé le stade procaryote.

— Cela ne me surprend pas, Siever. Sur Terre, la vie est restée au stade procaryote pendant deux à trois milliards d'années, et ici, sur Erythro, l'énergie contenue dans la lumière du soleil est bien moindre que sur Terre. Il faut de l'énergie pour élaborer des formes de vie plus complexes. On a pas mal discuté de cela sur Rotor.

— Plus que nous, j'en suis sûr. Nous sommes trop accaparés par nos tâches quotidiennes.

— Tu as dit tout à l'heure que le Dôme veille à ne pas laisser entrer les procaryotes. Vous y réussissez ? L'eau est sans danger ?

— Évidemment, puisque nous la buvons. Toute l'eau qui pénètre sous le Dôme est soumise à une lumière bleu-violette qui détruit les procaryotes en quelques secondes. Les photons des ondes courtes sont trop énergiques pour ces petites choses et ils brisent les composants essentiels des cellules. Même s'il en entrait quelques-unes, elles ne sont pas toxiques, autant qu'on puisse le dire, ni nuisibles. Nous les avons testées sur des animaux.

— J'aime mieux ça.

— C’est pareil en sens inverse. Quand nous ensemençons le sol de la planète avec nos propres bactéries, elles ne s’y reproduisent pas.

— Qu’en est-il des plantes pluricellulaires ?

— Nous avons fait des essais, mais les résultats sont très médiocres. C’est sûrement à cause de la lumière de Némésis, car nos plantes poussent parfaitement bien à l’intérieur du Dôme, avec le sol et l’eau d’Erythro. Nous avons transmis ces résultats à Rotor, bien entendu, mais je doute que l’information ait été largement publiée. Le redoutable Pitt ne s’intéresse pas à nous, et il n’y a que lui qui compte là-bas, n’est-ce pas ? »

Genarr dit cela en souriant, mais c’était un sourire tendu. (Qu’est-ce que Marlène en aurait pensé ? se demanda Insigna.)

« Pitt n’est pas redoutable. Il est parfois assommant, ce qui n’est pas la même chose. Tu sais, Siever, quand nous étions jeunes, je pensais que tu serais peut-être gouverneur un jour. Tu étais très brillant, tu sais.

— J’étais ?

— Tu l’es toujours, j’en suis sûre, mais à cette époque tu t’intéressais à la politique, tu avais beaucoup d’idées. Je t’écoutais, fascinée. Tu aurais été un bien meilleur gouverneur que Janus. Tu sais écouter les gens. Tu n’aurais pas insisté autant pour qu’on fasse tout à ta manière.

— C’est précisément pour cela que j’aurais fait un médiocre gouverneur. Tu vois, je n’ai pas de but précis dans la vie. J’ai juste le désir de faire ce qui me semble bien, sur le moment, dans l’espoir que cela aboutira à quelque chose de supportable. Pitt, lui, sait ce qu’il veut et a l’intention de le réaliser.

— Tu te méprends sur son compte, Siever. Il a des opinions bien marquées, mais c’est un homme très raisonnable.

— Bien sûr, Eugenia. Quel que soit son but, il a toujours une raison parfaitement bonne, parfaitement logique, parfaitement humaine de le réaliser. Il peut en inventer une à n’importe quel moment, et d’une manière si sincère qu’il se persuade lui-même. Je suis certain que si tu as eu affaire à lui, il a réussi à te convaincre de faire le contraire de ce que tu voulais, et qu’il a gagné sans te donner d’ordre, ni te menacer, mais patiemment, en avançant des arguments rationnels. »

Insigna répondit d’une petite voix : « Eh bien… »

Genarr ajouta d’un air sardonique : « Je vois que tu as souffert de sa nature rationnelle. Tu peux voir par toi-même, alors, combien c’est un bon gouverneur. Pas un type bien, mais un bon gouverneur.

— Je n’irais pas jusqu’à dire que ce n’est pas un type bien, répliqua Insigna en secouant légèrement la tête.

— Allons, ne nous disputons pas pour cela. Je souhaite faire la connaissance de ta fille. » Il se leva. « Pourrai-je vous rendre visite après dîner ?

— C'est une excellente idée. »

Genarr la regarda partir avec un sourire qui s'effaça rapidement de ses lèvres. Eugenia avait souhaité évoquer des souvenirs et sa propre réaction avait été de parler de son mari… ce qui l'avait refroidie.

Il soupira intérieurement. Il avait toujours le chic pour gâcher ses chances.

27

« Il s'appelle Siever Genarr, dit Eugenia Insigna à sa fille, mais quand on s'adresse à lui, il faut l'appeler Commandant, car c'est lui qui dirige le dôme d'Erythro.

— Entendu, maman. Si c'est son titre, je l'appellerai comme cela.

— Et je ne veux pas que tu l'importunes…

— Bien sûr que non, maman.

— C'est ta tendance, Marlène. Tu le sais bien. Accepte ce qu'il te dit sans faire de commentaires fondés sur le langage du corps. Je t'en prie ! A l'université, nous étions bons amis, et même après. Bien qu'il soit ici depuis dix ans et que je ne l'aie pas vu durant tout ce temps, c'est toujours un vieil ami à moi.

— Je crois même que c'était ton petit ami.

— Je ne veux pas que tu l'observes pour lui dire ce qu'il pense ou sent réellement. Et pour ton information, ce n'était pas mon petit ami, pas vraiment, nous n'étions pas amants. Nous étions amis et nous avions de l'affection l'un pour l'autre. Mais après mon mariage… » Elle secoua la tête et fit un geste vague. « Fais attention à ce que tu diras sur le Gouverneur… si ce sujet vient sur le tapis. J'ai l'impression que le commandant Genarr n'est pas un chaud partisan de Pitt… »

Marlène accorda à sa mère l'un de ses rares sourires. « Tu as étudié le

comportement subliminal du commandant Siever ? Parce que c'est plus qu'une impression, dirait-on. »

Insigna secoua la tête. « Tu vois ? Tu ne peux pas t'en empêcher. D'accord, ce n'est pas une impression. Il a lui-même parlé sévèrement du Gouverneur. Tu sais, continua-t-elle, presque pour elle-même, il a peut-être raison... »

Elle se tourna vers Marlène et ajouta soudain : « Je t'en prie, Marlène. Tu es parfaitement libre d'observer le Commandant et de découvrir ce que tu peux, mais ne lui en parle pas. Tu comprends ?

— Tu penses que nous courons un danger, maman ?

— Je ne sais pas.

— Moi, si, dit Marlène d'une voix neutre. J'ai compris qu'il y avait un danger dès que le Gouverneur a dit que nous pouvions aller sur Erythro. Mais je ne sais lequel. »

28

En voyant Marlène pour la première fois, Siever Genarr éprouva un choc, encore aggravé par l'expression maussade de la jeune fille, qui lui donna à penser qu'elle savait parfaitement bien ce qu'il venait d'éprouver, et pourquoi.

Rien chez elle n'indiquait qu'elle fût la fille d'Eugenia, elle n'avait rien de sa beauté, rien de sa grâce, rien de son charme. Elle l'examinait de ses grands yeux brillants, qu'elle ne tenait pas, non plus, d'Eugenia. En cela, seulement, elle surpassait sa mère.

Peu à peu, il révisa sa première impression. Il s'était joint à elles pour le thé et le dessert, et Marlène se comporta parfaitement bien. Une véritable dame, et visiblement intelligente. Comment Eugenia avait-elle formulé la chose ? Toutes les vertus ingrates ? Ce n'était pas à ce point. Il avait l'impression que Marlène mourait d'envie d'être aimée, comme les gens sans beauté, parfois. Comme lui-même. Un flot de sympathie l'envahit soudain.

Au bout d'un moment, il dit : « Eugenia, je me demande si je pourrais parler seul à seul avec Marlène.

— Pour quelle raison, Siever ? » Eugenia essayait de prendre un air détaché.

« Eh bien, c'est Marlène qui a parlé à Pitt et c'est elle qui l'a persuadé de vous laisser venir ici, toutes les deux. En tant que commandant du Dôme, je dépends fortement de ce que dit et fait le gouverneur et j'aimerais bien que Marlène puisse me parler de leur rencontre. Je pense qu'elle le ferait plus librement si nous étions seuls. »

Genarr suivit Insigna des yeux, puis se tourna vers Marlène qui, assise dans un coin de la pièce, disparaissait presque dans les coussins moelleux d'un grand fauteuil. Ses mains étaient mollement jointes sur ses genoux et ses beaux yeux noirs regardaient gravement le commandant.

Genarr dit, avec une pointe d'humour dans la voix : « Votre mère semble un peu inquiète de vous laisser ici avec moi. L'êtes-vous aussi ?

— Pas du tout. Et ma mère est inquiète pour vous, pas pour moi.

— Pour moi. Et pourquoi donc ?

— Elle pense que je pourrais dire quelque chose qui vous froisserait.

— Vous le feriez, Marlène ?

— Pas volontairement, commandant. Je vais m'efforcer de ne pas le faire.

— Et je suis sûr que vous allez réussir. Savez-vous pourquoi je veux vous voir seule ?

— Vous avez dit à ma mère que vous vouliez vous renseigner sur mon entrevue avec le gouverneur Pitt. C'est vrai, mais vous voulez aussi apprendre qui je suis. »

Genarr fronça un peu les sourcils. « C'est naturel que je veuille vous connaître mieux.

— Ce n'est pas cela.

— Qu'est-ce que c'est, alors ? »

Marlène détourna les yeux. « Je suis désolée, commandant.

— Désolée, pourquoi ? »

Elle fit une petite grimace triste et resta silencieuse.

« Allons, Marlène, qu'est-ce qui ne va pas ? dit Genarr avec douceur. Il faut me le dire. C'est important pour moi que nous parlions franchement. Si votre mère vous a recommandé de faire attention à ce que vous diriez, n'y pensez plus, je vous en prie. Si elle a laissé entendre que je suis susceptible et que je me froisse facilement, je vous en prie, oubliez cela aussi. En fait, je vous ordonne de me parler librement et de

ne pas avoir peur de m'offenser, et vous devez obéir à mes ordres puisque je suis le commandant du dôme d'Erythro. »

Marlène éclata de rire. « Vous avez vraiment très envie de vous faire une opinion sur moi, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Parce que vous vous demandez comment moi, la fille d'Eugenia Insigna, je peux être telle que je suis ? »

Genarr ouvrit de grands yeux. « Je n'ai jamais dit cela.

— Pas besoin. Vous êtes un vieil ami de ma mère. Elle me l'a dit. Mais vous étiez amoureux d'elle et vous n'avez pas totalement cessé de l'être ; vous vous attendiez à ce que je lui ressemble, et, quand vous m'avez vue, vous avez tressailli et reculé.

— J'ai fait ça ? C'était visible ?

— C'était un très petit geste parce que vous êtes poli et que vous avez essayé de le réprimer, mais quand même. Je m'en suis bien aperçue. Ensuite, vos yeux se sont tournés vers ma mère et sont revenus sur moi. Et puis, il y a eu le ton des premiers mots que vous m'avez adressés. C'était très clair. Vous pensiez que je ne ressemblais pas du tout à ma mère et vous étiez déçu. »

Genarr se laissa aller en arrière dans son fauteuil et dit : « Mais c'est merveilleux. »

Une grande joie illumina le visage de Marlène. « Vous le pensez vraiment, commandant. Vraiment. Vous n'êtes pas offusqué. Vous n'êtes pas gêné. Cela vous rend heureux. Vous êtes le premier, le seul à réagir ainsi. Même ma mère n'aime pas cela.

— Aimer ou pas, peu importe. C'est totalement hors de propos, quand on rencontre quelque chose d'aussi extraordinaire. Il y a combien de temps, Marlène, que vous pouvez déchiffrer le langage du corps ?

— Depuis toujours, mais je m'améliore. Je pense que tout le monde devrait pouvoir le faire, si seulement ils regardaient et… réfléchissaient.

— Non, Marlène. C'est impossible. N'y pensez plus. Et vous dites que j'aime votre mère ?

— C'est incontestable, commandant. Quand vous êtes près d'elle, cela se voit dans tous vos regards, toutes vos paroles, tous vos mouvements involontaires.

— Croyez-vous qu'elle l'ait vu ?

— Elle s'en doute, mais ne veut pas que vous l'aimiez. »

Genarr détourna les yeux. « Elle ne l'a jamais voulu.

— C'est à cause de mon père.

— Oui, je sais. »

Marlène hésita. « Mais je pense qu'elle a tort. Si elle pouvait vous voir comme je vous vois maintenant…

— Elle ne peut pas, malheureusement. Mais je suis heureux que vous m'ayez dit cela. Vous êtes belle. »

Marlène rougit. Puis elle dit : « Vous le pensez ?

— Bien sûr que oui.

— Mais…

— Je ne peux pas vous mentir, n'est-ce pas ? Alors je n'essaie même pas. Votre visage n'est pas beau. Votre corps n'est pas beau. Mais vous êtes belle, c'est cela l'important. Et vous savez que je le crois.

— Oui, je sais », répondit Marlène, souriant avec tant de bonheur que son visage eut soudain un petit air de beauté.

Genarr sourit aussi et dit : « Allons-nous parler du Gouverneur ? Maintenant que je sais quelle jeune femme extraordinairement perspicace vous êtes, c'est encore plus important pour moi. Vous voulez bien ? »

Marlène joignit les mains sur ses genoux, sourit modestement et dit : « Oui, oncle Siever. Cela ne vous ennuie pas que je vous appelle comme ça ?

— Pas du tout. En fait, je suis honoré. Maintenant… dites-moi tout ce que vous pensez de Pitt. Il m'a ordonné d'aider votre mère au maximum et de lui laisser le libre usage de notre équipement astronomique. Pourquoi suis-je censé faire cela ?

— Ma mère veut effectuer des mesures très précises du mouvement relatif de Némésis et Rotor est trop instable. Erythro conviendra mieux.

— C'est un projet récent ?

— Non, oncle Siever. Cela fait longtemps qu'elle essaie d'obtenir les données nécessaires, elle me l'a dit.

— Alors, pourquoi votre mère n'a-t-elle pas demandé à venir ici plus tôt ?

— Elle l'a fait, mais le Gouverneur a refusé.

— Pourquoi donne-t-il son accord maintenant ?

— Parce qu'il veut se débarrasser d'elle.

— Je n'en doute pas… si elle ne cesse de l'agacer avec ses problèmes astronomiques. Mais cela doit faire longtemps qu'il en a assez d'elle. Pourquoi ne l'envoie-t-il ici que maintenant ? »

Marlène répondit à voix basse. « Il voulait surtout se débarrasser de moi. »

Chapitre 14

A la pêche

29

Cinq années s'étaient écoulées depuis le Départ. Crile Fisher avait du mal à le croire : il avait trouvé le temps plus long, infiniment plus long. Rotor n'était pas dans le passé, mais dans une tout autre vie, qu'il ne pouvait évoquer qu'avec une incrédulité croissante. Avait-il réellement vécu là-bas ? Avait-il eu une épouse ?

Il ne se souvenait clairement que de sa fille, et même cette image avait quelque chose de troublant, car parfois il lui semblait se rappeler d'elle adolescente.

Ce qui compliquait les choses, c'était que durant ces trois dernières années, en fait depuis que la Terre avait découvert l'Étoile voisine, il avait mené une vie trépidante. Il s'était rendu sur sept colonies spatiales.

Toutes étaient habitées par des gens qui avaient sa couleur de peau, qui parlaient plus ou moins sa langue et partageaient ses valeurs culturelles. (C'était l'avantage de la richesse ethnique de la Terre, elle pouvait fournir un agent d'apparence et de culture semblables à la population de n'importe quelle colonie.)

Bien sûr, il ne pouvait pas se fondre totalement dans une population. Même s'il paraissait superficiellement identique, il se trahissait par son accent caractéristique, ses maladresses dans les changements gravitationnels, ses glissements moins aisés en basse pesanteur. Dans chaque colonie qu'il visitait, les indigènes le repéraient de dix ou douze manières différentes et se méfiaient toujours un peu de lui, même s'il affrontait avec succès la quarantaine et le traitement médical qui lui permettaient de pénétrer dans la station proprement dite.

Il restait sur place quelques jours, quelques semaines. Jamais on ne lui avait demandé de s'établir d'une manière semi-permanente ou de fonder une famille comme il l'avait fait sur Rotor. Mais cette mission était liée à l'invention de l'hyper-assistance ; depuis, la Terre s'attachait à des choses moins essentielles ou ne lui confiait que des tâches de moindre importance.

Cela faisait trois mois qu'il était revenu sur Terre. On ne lui parlait pas d'une nouvelle mission et cela ne l'inquiétait guère. Il en avait assez d'être perpétuellement déraciné, de ne jamais s'intégrer, de jouer au touriste.

Garand Wyler, son vieil ami et collègue, venait d'arriver d'une colonie spatiale et le regardait avec des yeux las. La peau sombre de sa main élégante miroita sous la lumière lorsqu'il leva le bras pour renifler sa manche, puis le laissa retomber.

Fisher eut un petit sourire. Il connaissait bien ce geste pour l'avoir lui-même pratiqué. Chaque station avait son odeur caractéristique liée aux plantes, aux épices, aux parfums, aux machines, aux lubrifiants qu'on y utilisait. On s'y habituait rapidement, mais elle restait attachée à vous et, de retour sur Terre, on avait beau se baigner et laver ses vêtements, on la sentait encore.

« Bienvenue sur Terre. Comment c'était, cette fois-ci ?

— Comme toujours… terrible. Le Vieux a raison. Ce que les colonies craignent et détestent le plus, ce sont les différences. Ils n'en veulent pas, ni dans l'apparence, ni dans les goûts, ni dans les mœurs. Ils recherchent l'uniformité à l'exclusion de tout le reste.

— Tu as raison. C'est dommage.

— Tu as une manière de dire ça ! “C'est dommage.” “Houp, j'ai fait tomber l'assiette, oh, c'est dommage.” “Zut, mon joint continu est cassé. Oh, c'est dommage.” Il s'agit, de l'humanité, mon vieux. De la longue lutte, menée sur Terre, pour que toutes les cultures, toutes les apparences, trouvent moyen de vivre ensemble. Ce n'est pas encore

parfait, mais compare avec ce qui se passait il y a un siècle et tu trouveras que c'est le paradis. Et voilà qu'au moment où nous avions une chance d'aller dans l'espace, nous fichons tout en l'air et que nous revenons à l'âge des ténèbres. Alors toi, tu dis : "C'est dommage." Drôle de réaction face à une tragédie de cette envergure.

— Je suis d'accord, dit Fisher, mais à moins que tu aies un programme, à quoi bon l'éloquence ? Tu étais sur Akruma, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ils sont au courant de l'Étoile voisine ?

— Bien sûr. Autant que je le sache, la nouvelle a maintenant atteint toutes les colonies spatiales.

— Cela les inquiète ?

— Absolument pas. Pourquoi, d'ailleurs ? Ils ont plusieurs milliers d'années devant eux. Longtemps avant qu'elle arrive à proximité, et s'il y a un danger quelconque, ils pourront s'en aller tranquillement. Ils admirent Rotor et n'attendent que l'occasion de l'imiter. » Wyler fronçait les sourcils, sa voix était pleine d'amertume.

« Ils partiront tous et nous laisserons en plan, poursuivit-il. Comment construire assez de stations spatiales pour huit milliards d'êtres humains ?

— Tu parles comme Tanayama. Qu'est-ce que nous gagnerions à leur courir après, à les punir ou à les détruire ? Nous serons tout de même coincés ici. Et s'ils restaient tous avec nous comme de bons enfants pour affronter cette étoile, est-ce que cela améliorerait notre sort ?

— Tu en parles bien calmement, Crile. Tanayama s'énerve et je suis dans le même état. La colère le dynamise et pour trouver l'hyper-assistance, il serait capable de démonter la Galaxie. Il la veut pour courir après Rotor et les faire payer ; tu vas me dire que cela ne sert à rien, mais nous aurons tout de même besoin de l'hyper-assistance pour évacuer autant de gens que possible, s'il s'avère que cette foutue étoile rend la chose nécessaire. Ce que fait Tanayama est donc bien, même si ses motifs sont mauvais.

— Suppose que nous ayons l'hyper-assistance et que nous découvrions que nous n'avons assez de temps et de ressources que pour évacuer un milliard de Terriens. Qui partira ? Et qu'arrivera-t-il si ceux qui dirigent l'opération ne sauvent que les leurs ?

— Cela ne sert à rien d'y penser, grogna Wyler.

— C'est vrai. Heureusement, nous aurons disparu depuis longtemps avant que cela commence.

— Il se peut que cela ait déjà commencé, dit Wyler en baissant la voix. Je crois que nous avons l'hyper-assistance ou que nous sommes sur le point de l'avoir. »

Fisher prit un air sarcastique. « Qu'est-ce qui te fait croire cela ? Des rêves ? Une intuition ?

— Non. Je fréquente une femme dont la sœur connaît quelqu'un qui est dans l'équipe du Vieux. Cela te suffit ?

— Bien sûr que non. Il faudra que tu trouves mieux.

— C'est tout ce que j'ai. »

Toutes les colonies, comme la Terre, travaillaient sur l'hyper-assistance depuis que Rotor avait quitté le système solaire.

Vraisemblablement, la plupart, sinon toutes, avaient obtenu quelques bribes des données de Rotor. Grâce au Pacte de Transparence scientifique, chacune de ces bribes avait dû être posée sur la table et si on les rassemblait, on aurait l'hyper-assistance. Mais dans ce cas particulier, c'était trop demander. Aucune colonie ne voulait renoncer à l'espoir d'être la première en ce domaine et de prendre ainsi de l'avance sur les autres. Chacune gardait ce qu'elle avait – en supposant qu'elle ait quelque chose – et aucune de ces bribes ne suffisait.

La Terre elle-même, avec son TBI extrêmement élaboré, reniflait toutes les colonies, sans discrimination. La Terre pêchait et Fisher était l'un de ses pêcheurs[1].

« Nous avons rassemblé ce que nous avions et j'ai cru comprendre que c'était suffisant, dit lentement Wyler. Nous allons pouvoir élaborer la propulsion hyper-assistée. Et je pense que nous partirons bientôt pour l'Etoile voisine. Tu n'as pas envie de faire partie du voyage ?

— Pourquoi le voudrais-je, Garand ? Si voyage il y a, ce dont je doute.

— J'en suis pratiquement certain. Crois-moi sur parole. Et bien entendu, tu auras envie d'y participer. Tu pourras voir ta femme. Sinon elle… du moins ton enfant. »

Fisher s'agita nerveusement. Il avait passé la moitié de ses jours à ne pas penser à ces yeux-là, lui semblait-il. Marlène avait six ans maintenant, et devait parler d'une manière très réfléchie – comme Roseanne. Et voir clair dans le jeu des gens… comme Roseanne.

« Tu dis des absurdités, Garand. S'il y avait un vol de ce type, pourquoi me prendrait-on ? On enverrait des spécialistes. Et s'il y a quelqu'un que le Vieux gardera à l'écart, ce sera moi. Même s'il m'a repris au Bureau et confié des missions, tu sais ce qu'il pense des échecs, et j'ai

échoué sur Rotor.

— Oui, mais justement. Ton échec fait de toi un spécialiste. S'il vise Rotor, comment peut-il ne pas utiliser le seul Terrien qui y a vécu pendant quatre ans ? Demande à le voir. Souviens-toi que tu n'es pas censé savoir que nous avons l'hyper-assistance. Parle juste d'éventualités, utilise le conditionnel. Et ne me mêle surtout pas à cela. Je ne devrais rien savoir. »

Fisher fronça les sourcils. Serait-ce possible ? Il n'osait pas l'espérer.

30

Le lendemain, alors que Fisher se demandait encore s'il allait se risquer à solliciter un entretien de Tanayama, on prit la décision pour lui. Il fut convoqué.

Un simple agent est rarement reçu par le directeur, et presque jamais pour apprendre une bonne nouvelle. Crile Fisher se prépara au rendez-vous avec la résignation d'un inspecteur des usines d'engrais.

Tanayama, assis derrière son bureau, leva les yeux sur lui. Fisher ne l'avait vu que rarement et brièvement depuis trois ans ; le directeur n'avait pas changé. Cela faisait si longtemps qu'il était petit et ratatiné qu'on avait l'impression qu'il ne pouvait pas devenir pire. L'acuité de son regard n'avait pas faibli, ni le pli sévère de ses lèvres flétries. Il portait peut-être les mêmes vêtements que trois ans auparavant. Fisher n'en savait rien.

Mais si sa voix était toujours aussi cassante, ses paroles le surprirent. Apparemment, si incroyable que cela fût, le Vieux l'avait convoqué pour chanter ses louanges.

Tanayama dit, dans son bizarre anglais planétaire déformé, mais somme toute pas déplaisant : « Fisher, vous avez fait du bon travail. Il n'y aura pas de célébration publique, pas de parade avec rayons laser, pas de défilé holographie. Ce n'est pas dans la nature des choses. Mais je vous le dis.

— Cela me suffit, monsieur le directeur. Je vous remercie. »

Tanayama regarda fixement Fisher, les yeux plissés. « Pas de questions à poser ?

— Je suppose, monsieur le directeur, que vous me direz tout ce que j'ai besoin de savoir.

— Vous êtes un agent compétent. Qu'avez-vous trouvé par vous-même ?

— Rien, monsieur le directeur. Je fais ce qu'on me dit. »

Tanayama hocha lentement la tête. « Une réponse de circonstance, mais ce n'est pas ce que je veux. Qu'avez-vous deviné ?

— Vous avez l'air content de moi, alors il se peut que j'aie rapporté une information utile.

— A quel égard ?

— Je pense que rien ne peut s'avérer plus utile que d'obtenir la technique de l'hyper-assistance. »

La bouche de Tanayama esquissa un « Ah-h-h » silencieux. Il dit : « Et en supposant que nous l'ayons, que ferons-nous d'autre ?

— Nous irons jusqu'à l'Etoile voisine. Et nous localiserons Rotor.

— Rien de plus ? C'est tout ce qu'il y a à faire ? Vous ne voyez rien d'autre ? »

A ce moment, Fisher décida que ce serait stupide de ne pas jouer le jeu. Il ne pouvait se voir offrir une meilleure occasion. « Si. Lorsque le premier vaisseau de la Terre quittera le système solaire au moyen de l'hyper-assistance, je voudrais être à bord. »

Fisher avait à peine fini de parler qu'il comprit que la partie était mal engagée. Le visage de Tanayama s'était assombri. Il dit d'un ton sèchement impératif : « Asseyez-vous ! »

Fisher entendit derrière lui le doux déplacement du fauteuil qui roulait pour obéir aux paroles de Tanayama que pouvait comprendre son moteur primitif géré par ordinateur.

Fisher s'assit, sans regarder derrière lui pour s'assurer que le siège était bien là. Ce n'était pas le moment de mécontenter Tanayama. « Pourquoi voulez-vous être à bord ? »

Fisher essaya de contrôler sa voix : « Monsieur le directeur, j'ai une femme sur Rotor.

— Une épouse que vous avez abandonnée, il y a cinq ans. Pensez-vous qu'elle va vous faire bon accueil ?

— Monsieur le directeur, j'ai une fille.

— Elle avait un an quand vous êtes parti. Croyez-vous qu'elle sache

qu'elle a un père ? Ou qu'elle s'en soucie ? »

Fisher garda le silence. C'étaient des arguments qu'il s'était dit et redit.

Tanayama attendit un moment puis reprit la parole : « Il n'y aura pas de vol vers l'Etoile voisine. Il n'y aura pas de vaisseau à bord duquel vous puissiez prendre place. »

De nouveau, Fisher dut réprimer sa surprise. « Pardonnez-moi, monsieur le directeur. Vous n'avez pas dit que nous avions l'hyper-assistance. Vous avez dit : "En supposant que..." J'ai remarqué le choix des mots.

— Et vous avez eu raison. C'est ce qu'il faut toujours faire. Néanmoins, nous avons l'hyper-assistance. Nous pouvons voyager dans l'espace comme Rotor l'a fait ; et nous allons le faire dès que nous aurons construit un véhicule et que nous serons sûrs que tout marche... ce qui peut prendre un an ou deux. Suggérez-vous que nous devrions aller jusqu'à l'Étoile voisine ? »

Fisher dit, avec prudence : « C'est sûrement une option possible, monsieur le directeur.

— Et une option inutile. Réfléchissez, mon vieux. Cette étoile est à plus de deux années-lumière. Si habiles que nous soyons dans l'utilisation de l'hyper-assistance, il nous faudrait plus de deux ans pour y arriver. Nos théoriciens l'ont dit : bien que l'hyper-assistance permette à un vaisseau de dépasser la vitesse de la lumière durant de brèves périodes – plus il va vite, plus cette période est courte – il ne peut pas atteindre un point quelconque de l'espace plus rapidement qu'un rayon de lumière.

— Mais s'il en est ainsi...

— S'il en est ainsi, vous serez forcé de rester à bord d'un vaisseau spatial, dans des locaux exigus, avec le reste de l'équipage, pendant plus de deux ans. Pensez-vous pouvoir endurer cela ? Vous savez bien que les petits vaisseaux n'effectuent jamais de longs voyages. Ce qu'il nous faut, c'est une station spatiale, une structure assez grande pour fournir un environnement correct... comme Rotor. Combien de temps cela va-t-il nous prendre ?

— Je n'en sais rien, monsieur le directeur.

— Peut-être dix ans, si tout va bien... Souvenez-vous, cela fait près d'un siècle que nous n'avons plus construit de station spatiale. Les plus récentes ont été conçues par des colonies. Si, brusquement, nous nous mettons à en fabriquer une, nous attirerons l'attention de celles qui existent déjà, et c'est ce que je veux éviter. Et si nous réussissons, si nous

envoyons une station jusqu'à l'Etoile voisine, elle sera vulnérable à l'arrivée. Rotor aura plus de vaisseaux de guerre que nous ne pourrons en emporter sur notre station spatiale. Cela fait déjà trois ans qu'ils sont là-bas, et avant que nous les rejoignions, il faudra peut-être en compter douze ans de plus. Ils tireront à vue.

— Dans ce cas, monsieur le directeur…

— Dans ce cas, il faut que nous ayons un vrai voyage hyperspatial, afin de pouvoir nous déplacer sur n'importe quelle distance en un temps aussi court que nous le souhaitons.

— Pardonnez-moi, monsieur le directeur, mais est-ce possible ? Même en théorie ?

— Ce n'est pas moi ou vous qui pouvons le dire. Ce qu'il nous faut, ce sont des savants qui s'y attellent et nous n'en avons pas. Depuis un siècle et plus, la Terre souffre d'une fuite des cerveaux vers les colonies. Maintenant, nous devons inverser le processus. Il nous faut, tant bien que mal, faire des descentes dans les colonies et persuader les meilleurs physiciens et ingénieurs de venir sur Terre. Nous leur offrirons des ponts d'or et il faudra s'y prendre habilement. Pas trop ouvertement, vous comprenez, sinon les colonies nous devanceraient. Alors… »

Il se tut et étudia pensivement Fisher.

Celui-ci s'agita nerveusement et dit : « Oui, monsieur le directeur ?

— Le physicien que j'ai en vue s'appelle T.A. Wendel et c'est, m'a-t-on dit, le *nec plus ultra* du système solaire, en tant qu'hyper-spatialiste…

— Sur Rotor, ce sont les hyper-spatialistes qui ont découvert l'hyper-assistance. »

Tanayama négligea la remarque et reprit : « Les découvertes se font parfois par hasard et un esprit inférieur peut avancer en trébuchant là où un cerveau supérieur prend le temps d'établir des fondements solides. L'histoire en présente de nombreux exemples. Et puis, Rotor ne possède que la simple hyper-assistance, un mode de propulsion à la vitesse de la lumière. Je veux une propulsion hyper-luminique, qui dépassera de loin la vitesse de la lumière. Et je veux Wendel.

— Vous souhaitez que j'aille le trouver de votre part ?

— La trouver. C'est une femme. Tessa Anita Wendel d'Adelia.

— Oh ?

— C'est pour cela que nous avons besoin de vous pour ce travail. Apparemment » (ici Tanayama parut s'amuser, bien que rien dans son expression ne l'indiquât) « les femmes sont incapables de vous résister. »

Le visage de Fisher se durcit. « Pardonnez-moi, monsieur le

directeur, mais je ne m'en suis jamais aperçu.

— Les comptes rendus sont suffisants. Wendel est une femme mûre, de quarante ans, deux fois divorcée. Il ne devrait pas être difficile de la séduire.

— Pour être franc, monsieur, je trouve cette mission embarrassante et, étant données les circonstances, il est possible qu'un autre agent convienne mieux que moi.

— Mais c'est vous que je veux. Si vous craignez de perdre votre pouvoir de séduction naturel en l'approchant le visage détourné et le nez froncé, je vais vous faciliter les choses, agent Fisher. Vous avez échoué sur Rotor, mais depuis lors vos services ont, en partie, compensé cet échec. Vous pouvez en effacer maintenant jusqu'au souvenir. Si, en revanche, vous ne me ramenez pas cette femme, ce sera un échec encore plus grand et, celui-là, vous ne pourrez jamais vous le faire pardonner. Mais je ne veux pas que vous agissiez uniquement par crainte. Je vais y ajouter un autre motif. Ramenez-moi Wendel et, quand le vaisseau hyper-luminique sera construit et partira vers l'Étoile voisine, vous serez à bord, si vous le souhaitez toujours.

— Je ferai de mon mieux, et j'aurais fait de mon mieux même sans la crainte, ni la récompense.

— Excellente réponse, dit Tanayama en se permettant le plus mince des sourires, et indubitablement préparée. »

Et Fisher sortit, pleinement conscient qu'il partait pour sa plus importante partie de pêche.

Chapitre 15

La Peste

31

Ils en étaient au dessert lorsqu'Eugenia Fisher sourit à Genarr et dit : « On dirait que la vie est agréable, ici. »

Genarr lui rendit son sourire. « Assez agréable, mais claustrophobique. Nous vivons sur un monde immense, cependant je suis cloîtré dans le Dôme. Les gens ont tendance à se replier sur eux-mêmes. Quand je rencontre quelqu'un d'intéressant, il repart au bout de deux ou trois mois. Votre arrivée, à toutes deux, aurait été une occasion d'holovision, même si tu avais été quelqu'un d'autre. Et en plus, c'était toi…

— Flatteur », répliqua tristement Insigna.

Genarr s'éclaircit la gorge. « Marlène m'a dit, pour mon bien, tu comprends, que tu n'avais pas surmonté… »

Mais Insigna se hâta de l'interrompre.

— Je n'ai pas vu d'équipe d'holovision. »

Genarr renonça à sa tentative. « Juste une façon de parler. Nous préparons une petite soirée pour demain où je te présenterai à tout le

monde.

— Ils feront des commentaires sur mon physique, sur ma façon de m'habiller, sur ce qu'ils ont entendu dire à mon sujet.

— Bien sûr. Mais Marlène est invitée aussi, ce qui signifie, je pense, que tu en sauras bien plus sur nous que nous sur toi.

Insigna parut mal à l'aise. « Marlène a fait des siennes ?

— Tu veux dire qu'elle a utilisé son don sur moi ? Oui.

— Je lui avais dit de ne pas le faire.

— Je ne crois pas qu'elle puisse s'en empêcher.

— Tu as raison. C'est impossible. Mais je lui ai dit de ne pas t'en parler.

— Oh, je lui ai ordonné de passer outre. En me servant de mon titre de commandant.

— Je suis désolée. C'est tellement agaçant.

— Pas pour moi. Eugenia, je t'en prie, essaie de comprendre. J'aime bien ta fille. J'ai dans l'idée qu'elle est très malheureuse de savoir tant de choses et d'être aussi peu aimée.

— Je te préviens. Elle va te lasser. Et elle n'a que quinze ans.

— Toutes les mères oublient qu'elles ont eu quinze ans. Marlène a fait allusion à un garçon et tu sais qu'un chagrin d'amour blesse autant à quinze ans qu'à trente-cinq, peut-être même plus. Réfléchis qu'étant donnée ton apparence, tes années d'adolescence ont dû être ensoleillées. Marlène sait qu'elle n'est pas belle. Elle sent que son intelligence ne compense rien et elle est furieuse, bien qu'elle sache que la colère ne sert à rien.

— Eh bien, Siever, je ne te savais pas psychologue, dit Insigna en essayant de plaisanter.

— Non, je ne le suis pas. C'est juste quelque chose que je peux comprendre. Je suis passé par là.

— Oh... » Insigna semblait ne plus savoir quoi dire.

« Ne t'inquiète pas. Je n'ai pas l'intention de pleurer sur mon sort et je n'essaie pas non plus de te forcer à sympathiser avec ce pauvre type au cœur brisé... que je ne suis pas. J'ai quarante-neuf ans, pas quinze, et j'ai appris à m'accepter comme je suis. Si j'avais été beau et stupide à quinze ou vingt et un ans, comme je l'ai souhaité à l'époque, je resterais stupide aujourd'hui... mais je ne serais plus beau. A la longue, je n'ai pas perdu au change et ce sera pareil pour Marlène, j'en suis sûr... si elle a le temps.

— Que veux-tu dire par là, Siever ?

— Marlène m'a dit qu'elle avait parlé à ton bon ami Pitt et que,

délibérément, elle s'en était fait un ennemi afin qu'il vous exile toutes les deux sur Erythro.

— Je ne suis pas d'accord avec ce qu'elle a fait. Marlène en est arrivée au point où elle croit qu'elle peut tirer les fils des marionnettes et cela peut lui attirer de sérieux ennuis.

— Je ne voudrais pas t'effrayer, Eugenia, mais je pense que c'est déjà fait.

— Allons, Siever, c'est impossible. Pitt peut être entêté et autoritaire, mais il n'est pas méchant. Il ne va pas s'attaquer à une adolescente, juste parce qu'elle lui a joué un tour idiot. »

Le dîner était fini, mais les lumières restaient tamisées dans la résidence plutôt élégante de Genarr, et Insigna fronça légèrement les sourcils lorsque celui-ci se pencha pour appuyer sur le bouton qui activait le champ protecteur.

« Des secrets, Siever ? dit-elle avec un rire forcé.

— Oui, Eugenia. Tu ne connais pas Pitt aussi bien que moi. Je suis entré en conflit avec lui et c'est pourquoi je me suis retrouvé ici. Il a voulu se débarrasser de moi. Dans mon cas, l'exil a suffi. Pour Marlène, cela ne sera peut-être pas assez. »

Un autre rire forcé. « Allons, Siever. Où veux-tu en venir ?

— Écoute-moi et tu comprendras. Pitt est un homme plein de dissimulation. Il déteste qu'on devine ses intentions. Mais voilà qu'arrive Marlène, capable de lire clairement les pensées et les motivations cachées. Alors il l'expédie ici… avec toi, puisqu'il ne peut pas l'envoyer seule.

— D'accord. Et alors ?

— Crois-tu vraiment qu'elle reviendra un jour sur Rotor ?

— C'est de la paranoïa, Siever. Tu ne vas pas croire que Pitt veut lui imposer un exil permanent ?

— Il le peut, en tout cas. Eugenia, tu ignores l'histoire des débuts du Dôme ; Pitt la connaît, et moi aussi. Il faut que tu saches pourquoi nous en restons là sans faire aucun effort pour coloniser Erythro.

— Tu me l'as expliqué. La lumière…

— Ça, c'est l'explication officielle, Eugenia. La lumière, on peut s'y habituer. Qu'est-ce que nous avons d'autre ? Un monde à pesanteur normale, avec une atmosphère respirable, des écarts de température agréables, des saisons qui rappellent celles de la Terre et aucune forme de vie dépassant le stade procaryote, juste des cellules qui ne sont d'ailleurs pas infectieuses. Cependant nous n'essayons pas de le coloniser.

— D’accord. Mais pourquoi, alors ?

— Aux premiers jours du Dôme, les gens sortaient librement pour explorer la planète. Ils ne prenaient aucune précaution spéciale, ils respiraient l’air, ils buvaient l’eau.

— Oui ?

— Et puis, certains tombèrent malades. Mentalement. Sans espoir de guérison. Ce n’était pas une folie furieuse, mais… ils étaient coupés de la réalité. Certains vont un peu mieux maintenant, mais aucun, que je sache, n’a jamais guéri complètement. Apparemment, ce n’est pas contagieux et on les soigne, sur Rotor… en cachette. »

Eugenia fronça les sourcils. « Qu’est-ce que tu me racontes là, Siever ? Je n’ai jamais entendu parler d’une chose pareille.

— Rappelle-toi le penchant de Pitt pour le secret. Tu n’avais pas besoin de ces données-là. Ce n’était pas ta spécialité. Mais moi, il a bien fallu me mettre au courant parce qu’on m’a envoyé ici pour que je règle le problème. Si j’avais échoué, nous aurions dû abandonner totalement Erythro et cela aurait provoqué pas mal de peur et de mécontentement. »

Il resta silencieux un moment, puis reprit : « Je n’avais pas le droit de te dire cela. Je viole un secret d’État. Mais, pour Marlène… »

Une expression de profonde inquiétude envahit le visage d’Eugenia. « Qu’est-ce que tu veux dire ? Que Pitt…

— Pitt s’est dit que Marlène pourrait bien attraper ce que nous appelons “la Peste d’Erythro”. Cela ne la tuerait pas. Cela ne la rendrait peut-être même pas malade, au sens habituel du terme, mais son cerveau serait suffisamment détérioré pour que son don particulier disparaisse, et c’est ce que Pitt désire.

— Mais c’est horrible, Siever. Impensable. Une enfant…

— Eugenia, je ne dis pas que cela va arriver. Ce que Pitt désire, il ne l’obtient pas forcément. Dès mon arrivée ici, j’ai imposé des moyens de protection drastiques. Personne ne sort du Dôme, sauf avec l’équivalent d’une combinaison spatiale, et nous ne restons jamais longtemps dehors. Les processus de filtration ont été améliorés. Depuis que j’ai institué ces mesures, nous n’avons eu que deux cas, très légers.

— Mais qu’est-ce qui provoque ça ? »

Genarr eut un bref éclat de rire, qui n’avait rien de gai. « Nous l’ignorons. C’est cela le pire. Nous ne pouvons pas perfectionner nos moyens de défense. Les expériences indiquent qu’il n’y a rien, ni dans l’air ni dans l’eau, qui puisse expliquer cela. Ni dans le sol… après tout, c’est le sol d’Erythro que nous avons dans le Dôme ; nous ne pouvons pas

nous en séparer. Nous consommons l'air et l'eau de la planète, mais convenablement filtrés. En outre, beaucoup de gens ont respiré l'air d'Erythro et bu son eau sans aucune protection, et ils l'ont fait impunément.

— Alors, les procaryotes ?

— Impossible. Nous en avons tous respiré et ingéré par inadvertance, et les expériences faites sur des animaux n'ont donné aucun résultat. Si la Peste était transmise par les procaryotes, elle serait contagieuse, et elle ne l'est pas. Nous avons étudié les radiations émises par Némésis et elles semblent inoffensives. Pire encore, une fois – une seule fois – quelqu'un qui n'était jamais sorti du Dôme est tout de même tombé malade. C'est un mystère.

— Tu as une théorie ?

— Moi ? Non. Je suis seulement content que la Peste ait virtuellement disparu. Pour combien de temps ? Quelqu'un a émis une hypothèse…

— Laquelle ?

— Un psychologue m'a fait un rapport que j'ai transmis à Pitt. Il prétend que ceux qui ont été frappés avaient plus d'imagination que les autres, qu'ils étaient, mentalement parlant, hors du commun. Plus intelligents, plus créatifs, plus originaux. Il pense que, quelle que soit la cause de la maladie, les cerveaux plus brillants sont moins résistants, plus facilement dérangés.

— Et tu y crois ?

— Je n'en sais rien. L'ennui, c'est qu'il n'y a pas d'autre facteur discriminant. Les deux sexes sont presque également touchés, et l'on n'a rien trouvé pour l'âge, l'éducation ou les caractéristiques physiques. Bien sûr, les victimes de la Peste constituent un échantillon réduit et les statistiques ne sont pas vraiment valables. Pitt a estimé que nous pouvions nous passer des êtres exceptionnels et, ces derniers temps, tous ceux qui sont venus sur Erythro étaient un peu… rustres ; pas inintelligents, tu comprends, mais plus bûcheurs que brillants. Comme moi. Je suis le sujet idéal pour l'immunité à la Peste : un cerveau ordinaire. Tu es d'accord ?

— Allons, Siever, tu n'es pas…

— D'autre part, dit Genarr sans attendre qu'elle ait fini sa phrase, je dirais que le cerveau de Marlène est vraiment hors du commun.

— Oh, oui. Je vois ce que tu veux dire.

— C'est Marlène qui a demandé à partir pour Erythro. Elle lui a

fourni elle-même le bon moyen de se débarrasser d'un esprit qu'il avait reconnu comme dangereux.

— Alors, il faut que nous partions... que nous revenions sur Rotor.

— Oui, mais je suis sûr que Pitt peut vous en empêcher. Je te conseille d'effectuer tes mesures le plus rapidement possible et, pour Marlène, nous allons prendre toutes les précautions possibles. La Peste a disparu et la théorie selon laquelle les cerveaux hors du commun y sont particulièrement vulnérables n'est qu'une hypothèse, rien de plus. Nous pouvons garder Marlène en sécurité et ce sera bien fait pour Pitt. Tu verras. »

Insigna, l'estomac noué, regardait Genarr avec de grands yeux, sans vraiment le voir.

Chapitre 16

L'hyper-espace

32

Adelia était une colonie beaucoup plus agréable que Rotor.

Crile Fisher avait visité six stations spatiales depuis Rotor, et toutes lui avaient paru plus attrayantes. Pas matériellement, peut-être. Rotor était une station plus ancienne, qui avait dû élaborer tout un système de traditions. Système efficace, d'ailleurs, car chacun savait exactement quelle était sa place, en était satisfait et en tirait le maximum.

Tessa était là, sur Adelia... Tessa Anita Wendel. Crile n'avait pas encore posé ses jalons, peut-être parce qu'il avait été choqué que Tanayama dise que les femmes le trouvaient irrésistible. Même si cette remarque n'avait été qu'humoristique (ou sarcastique), elle l'avait contraint à démarrer lentement. Un fiasco semblerait doublement déplorable aux yeux d'un chef qui disait, même sans y croire vraiment, qu'il savait s'y prendre avec les femmes.

Fisher laissa passer deux semaines avant de chercher à la voir. Comment pouvait-on, sur une station spatiale, avoir du mal à voir quelqu'un ? Malgré toute son expérience, il ne s'était jamais habitué à

l'exiguïté des colonies, à la minceur de leur population, à la manière dont chacun connaissait tous ceux qui faisaient partie de son cercle social – tous – et quasiment personne d'autre en dehors de ce cercle.

Cette femme… Tanayama l'avait décrite comme mûre et deux fois divorcée. Le pli ironique de ses vieilles lèvres pour dire cela, comme s'il confiait sciemment une tâche déplaisante à Fisher ! Celui-ci en avait tiré l'image d'une femme sévère aux traits durs, avec un tic nerveux, peut-être, et une attitude cynique, ou avide, avec les hommes.

Tessa ne ressemblait pas du tout à cela lorsqu'il la vit pour la première fois d'un peu près. C'était une brune, presque aussi grande que lui, avec des cheveux bien coiffés. Elle avait l'air vive et souriait facilement. Ses vêtements, d'une simplicité reposante, donnaient l'impression qu'elle cherchait à éviter tout ornement. Sa silhouette mince était restée étonnamment jeune.

Fisher se demanda pourquoi elle avait divorcé deux fois. Il était prêt à supposer que c'était elle qui se fatiguait des hommes, même si le sens commun lui soufflait que l'incompatibilité pouvait défier les probabilités.

Il s'était fait inviter à une réunion où elle serait présente. Sa qualité de Terrien avait fait difficulté, mais sur chaque colonie il y avait des gens qui étaient, peu ou prou, à la solde de la Terre. L'un d'eux avait veillé à ce que Fisher soit « lancé », pour utiliser le terme en usage dans la plupart des colonies.

L'heure arriva où Wendel et lui se retrouvèrent face à face : elle le contempla pensivement, des pieds à la tête, et prononça les paroles qu'il attendait, « Vous êtes terrien, je crois, Mr Fisher.

— Oui, madame. Et je le regrette fort… si cela vous déplaît.

— Cela ne me déplaît pas. Je suppose qu'on vous a décontaminé.

— Oui. Ce qui a failli me tuer.

— Et pourquoi avez-vous affronté la décontamination afin de venir ici ? »

Et Fisher dit, sans la dévisager, mais en guettant sa réaction : « Parce qu'on m'a dit que les Adeliennes étaient particulièrement belles.

— Et maintenant, je suppose, vous allez repartir afin de démentir cette rumeur.

— Au contraire, elle doit être confirmée.

— Vous êtes un affrioleur, savez-vous ? »

Fisher ne savait pas ce qu'était un « affrioleur » en argot adelien, mais Wendel souriait et il décida que leur premier entretien s'était bien passé.

Était-il vraiment irrésistible ? Il se souvint brusquement qu'il n'avait jamais tenté de l'être avec Eugenia. Il avait simplement cherché le moyen de se « lancer » dans la société rotorienne, si fermée.

Les choses semblaient plus faciles sur Adelia, mais il ferait mieux de mettre toutes les chances de son côté, y compris son charme irrésistible. Intérieurement, il sourit tristement.

33

Un mois plus tard, Fisher et Wendel étaient suffisamment à l'aise l'un avec l'autre pour s'exercer ensemble dans le gymnase où régnait une faible pesanteur. Le Terrien avait presque pris plaisir à la séance d'entraînement… presque, parce qu'il ne s'était jamais assez habitué à la gymnastique en basse pesanteur pour ne pas ressentir un peu de mal de l'espace. Sur Rotor, on l'avait, en général, exclu de ce genre d'activités parce qu'il n'était pas natif de la station. (Ce n'était pas légal, mais la coutume l'emportait généralement sur la loi.)

Ils prirent un ascenseur jusqu'à un niveau où la pesanteur était plus élevée et Fisher sentit son estomac se calmer. Tous deux portaient un minimum de vêtements, il avait l'impression qu'elle n'était pas insensible à son corps et il le lui rendait bien.

Après la douche, ils enfilèrent des peignoirs et s'installèrent dans l'un des Retiros pour y commander un repas léger.

« Vous n'êtes pas mauvais en basse pesanteur, pour un Terrien, lui dit Wendel. Vous vous plaisez sur Adelia ?

— Vous le savez bien, Tessa. Un Terrien ne s'habitue jamais vraiment à une station spatiale, mais votre présence suffirait à compenser des désavantages infiniment plus grands.

— Bien. C'est exactement ce que dirait un affrioleur. Que pensez-vous d'Adelia, comparé à Rotor ?

— A Rotor ?

— Ou aux autres colonies sur lesquelles vous êtes allé. Je peux les

nommer toutes, Crile. »

Fisher était pris à contrepied. « Vous avez mené une enquête sur moi ?

— Bien entendu.

— Suis-je donc si intéressant ?

— Je m'intéresse à tout homme qui s'écarte de son chemin pour s'intéresser à moi. Je veux savoir pourquoi. Mis à part le désir sexuel, bien sûr. Quand il est là, je n'ai pas besoin de savoir pourquoi.

— Alors, pourquoi est-ce que je m'intéresse à vous ?

— C'est à vous de me le dire. Pourquoi êtes-vous allé sur Rotor ? Vous êtes resté là-bas assez longtemps pour vous marier et avoir un enfant ; et puis vous vous êtes dépêché de revenir avant qu'ils s'en aillent. Aviez-vous peur d'y rester coincé toute votre vie ? Est-ce que vous ne vous y plaisiez plus ? »

Cela tournait au harcèlement. « A vrai dire, je n'aimais pas beaucoup Rotor parce que là-bas, on ne m'aimait pas... en tant que Terrien. Je n'avais pas envie de rester un citoyen de deuxième classe toute ma vie. Il y a d'autres colonies où l'on est mieux accepté. Adelia, par exemple.

— Sur Rotor, ils avaient un secret n'est-ce pas ? » Les yeux de Wendel brillaient d'amusement.

« Un secret ? Vous voulez parler de l'hyper-assistance, je suppose.

— Oui, c'est exactement ce que je veux dire. Et je pense que c'est ce que vous cherchiez.

— Moi ?

— Oui, vous. C'est pour cela que vous avez épousé une astronome rotorienne, n'est-ce pas ? » Elle appuya son menton sur ses deux poings, les coudes sur la table, et se pencha vers lui.

Fisher secoua la tête et dit prudemment : « Elle ne m'a jamais dit un seul mot sur l'hyper-assistance. Vous vous trompez sur mon compte. »

Wendel fit comme si elle n'avait pas entendu sa remarque. « Et maintenant, vous voulez me soutirer la même chose. Comment allez-vous vous y prendre ? Allez-vous m'épouser ?

— Obtiendrais-je de vous l'hyper-assistance, si je vous épousais ?

— Non.

— Alors le mariage semble hors de question, non ?

— Quel dommage, dit Wendel en souriant.

— Est-ce que vous me posez ces questions parce que vous êtes une hyper-spatialiste ?

— Où vous a-t-on dit que je l'étais ? Là-bas, sur Terre, avant de venir ici ?

— Vous étiez sur la liste des hyper-spatialistes.

— Ah, vous aussi vous avez enquêté sur moi. Quelle drôle de paire nous faisons. Avez-vous remarqué que j'étais sur la liste en tant que spécialiste en physique théorique ?

— Il y avait aussi la liste de vos publications, et comme il y avait le mot « hyper-spatial » dans quelques-uns des titres, j'ai cru que vous étiez une hyper-spatialiste.

— Oui, mais en physique théorique, et je ne traite du problème que d'une manière théorique.

— Mais Rotor l'a mis en pratique. En avez-vous été ennuyée ? Après tout, quelqu'un, sur Rotor, vous a dépassée.

— Pourquoi en serais-je ennuyée ? J'aime la théorie non l'application. Si vous étiez allé plus loin que les titres de mes publications, vous sauriez que je dis, catégoriquement, que l'hyper-assistance ne vaut pas le mal qu'on se donne pour elle.

— Les Rotoriens l'ont employée pour partir vers les étoiles.

— C'est vrai. C'était en 2222 ; cela fait six ans qu'ils sont en route. C'est tout ce que nous savons.

— Ce n'est pas suffisant ?

— Bien sûr que non. Où allaient-ils ? Sont-ils encore vivants ? Les êtres humains n'ont jamais été isolés sur une station spatiale. Ils ont toujours eu la Terre dans le voisinage, et d'autres colonies. Est-ce que quelques dizaines de milliers d'êtres humains peuvent survivre, seuls dans l'univers, sur une petite station ? Nous ignorons si, psychologiquement, c'est possible. Moi, j'estime que non.

— J'imagine que leur but était de trouver une planète sur laquelle ils pourraient s'installer.

— Allons, quelle planète ? Ils ne sont partis que depuis six ans. Ils n'auraient pu atteindre que deux étoiles, puisque l'hyper-assistance ne leur permet qu'une vitesse moyenne égale à celle de la lumière. Alpha du

Centaure, un système trinaire, à 4,3 années-lumière, dont l'une des étoiles est une naine rouge. L'autre, c'est l'étoile de Barnard, une naine rouge à 5,9 années-lumière. En tout quatre étoiles : une comme le Soleil, une presque comme le Soleil, et deux naines rouges. Les deux premières font partie d'un système dont les étoiles sont relativement proches et qui n'a donc guère de chances de posséder une planète de type Terre en orbite stable. Où peuvent-ils aller après ? Ils n'y arriveront pas, Crile. Je sais que votre femme et votre enfant sont sur Rotor, mais ils n'y arriveront pas. »

Fisher resta calme. Il savait quelque chose qu'elle ignorait. Il connaissait l'Étoile voisine – mais c'était aussi une naine rouge. « Alors, vous croyez que le vol interstellaire est impossible ?

— Pratiquement, oui, si nous n'avons que l'hyper-assistance.

— Tessa, vous avez l'air de sous-entendre qu'il y a autre chose.

— Nous n'aurons peut-être jamais plus... Mais nous pouvons du moins rêver à un véritable vol hyper-spatial et à de vraies vitesses supra-luminiques. Si nous pouvions aller à la vitesse voulue pendant la durée voulue, alors la Galaxie, peut-être même l'univers, deviendrait comme un immense système solaire et nous pourrions le posséder tout entier.

— C'est un beau rêve, mais pourrait-on le réaliser ?

— Nous avons eu trois conférences intercoloniales là-dessus depuis le départ de Rotor.

— Seulement intercoloniales ? Et la Terre ?

— Il y avait des observateurs présents, mais la Terre n'est pas le paradis des physiciens, en ce moment.

— A quelles conclusions êtes-vous arrivés ? »

Wendel sourit. « Vous n'êtes pas physicien.

— Simplifiez les choses. Cela m'intéresse. »

Elle se contenta de lui sourire.

Fisher serra les poings. « Oubliez cette théorie que vous avez concoctée et où je suis une sorte d'agent secret à la recherche d'informations. J'ai une enfant quelque part dans l'espace, Tessa. Vous dites qu'elle est probablement morte. Et si elle était vivante ? Y a-t-il une chance... »

Le sourire de Wendel s'effaça. « Excusez-moi. Je n'y pensais pas. Trouver une station spatiale dans une sphère dont le rayon mesure actuellement six années-lumière et ne cesse d'augmenter avec le temps, c'est une tâche impossible. Il nous a fallu un siècle pour découvrir la dixième planète : elle était infiniment plus grande que Rotor et l'espace

que nous avons ratissé bien plus petit.

— L'espoir fait vivre. Est-ce vrai que le vol hyper-spatial est possible ? Vous pouvez me dire oui ou non, sans explications.

— La plupart disent non… si vous voulez la vérité. Il y a un petit nombre d'indécis, mais ils ne vont pas le crier sur les toits.

— Personne ne dit oui à haute voix ?

— Si. Une seule personne. Je la connais. C'est moi.

— Vous pensez que c'est possible ? s'exclama Fisher avec un étonnement qu'il ne put dissimuler. Vous le dites ouvertement, ou est-ce quelque chose que vous vous murmurez dans l'obscurité de la nuit ?

— J'ai publié sur ce sujet. L'un des articles dont vous n'avez lu que le titre. Personne n'ose se prétendre d'accord avec moi, bien entendu, et il m'est arrivé de me tromper, mais je crois que j'ai raison.

— Pourquoi est-ce que les autres pensent que vous vous trompez ?

— C'est difficile à exprimer sans équations. C'est une question d'interprétation. L'hyper-assistance sur le modèle rotorien, maintenant connue de toutes les colonies, est fondée sur une équation : quand le rapport de la vitesse du vaisseau à la vitesse de la lumière est supérieur à 1, le produit de ce rapport par le temps est constant.

— Ce qui veut dire ?

— Qu'au-dessus de la vitesse de la lumière, on ne peut pas accélérer sans raccourcir la période où l'on pourra maintenir l'allure et allonger la période suivante, où il faudra retomber au-dessous de la vitesse de la lumière avant de pouvoir la dépasser de nouveau. Il en résulte qu'à la fin du voyage, votre vitesse moyenne sur une distance donnée n'est pas plus grande que celle de la lumière.

— Et alors ?

— Cela donne à penser que le principe d'incertitude est en cause, et nous sommes tous convaincus qu'il ne peut pas être contourné, si le principe d'incertitude est en cause, le vrai vol hyper-spatial est théoriquement impossible et la plupart des physiciens se sont rangés derrière cet argument. Mon point de vue, c'est que le principe d'incertitude semble en cause, mais qu'il ne l'est pas et qu'on ne peut donc éliminer la possibilité du vol hyper-spatial.

— La question pourrait être tranchée ?

— Probablement pas, répondit Wendel en secouant la tête. Les colonies n'ont absolument pas envie d'aller se balader dans l'espace, même avec la simple hyper-assistance. Personne ne va renouveler l'expérience rotorienne et voyager pendant des années vers une mort

probable. D’autre part, aucune colonie n’investira l’énorme quantité d’argent, de ressources et d’efforts humains nécessaire pour tenter d’élaborer une technique que la majorité des experts jugent théoriquement impossible. »

Fisher se pencha en avant. « Est-ce que cela vous ennuie ?

— Bien sûr que cela m’ennuie. Je suis physicienne et j’aimerais prouver que ma théorie de l’univers est correcte. Cependant, je dois accepter les limites du possible. Cela coûterait terriblement cher et les colonies ne me donneront rien.

— Mais, Tessa, si cela n’intéresse pas les colonies, la Terre, elle, s’y intéresse... et elle est prête à investir beaucoup.

— Vraiment ? » Tessa sourit d’un air amusé et caressa lentement, sensuellement, les cheveux de Fisher. « Je savais que nous finirions par en arriver là. »

34

Fisher saisit le poignet de Wendel et éloigna doucement sa main de sa tête. « Vous m’avez vraiment dit ce que vous pensiez du vol hyper-spatial, n’est-ce pas ?

— Absolument.

— Alors, la Terre a besoin de vous.

— Pourquoi ?

— Parce que la Terre veut le vol hyper-spatial et que vous êtes la seule physicienne importante qui pense que c’est faisable.

— Si vous le saviez, Crile, pourquoi ce contre-interrogatoire ?

— Je ne le savais pas jusqu’à ce que vous me le disiez. On m’avait seulement dit que vous étiez la plus brillante dans votre domaine.

— Oh, c’est vrai, je le suis, dit Wendel d’un air moqueur. Et l’on vous a donné l’ordre de faire ma conquête ?

— De vous persuader.

— Me persuader de faire quoi ? De venir sur Terre ? Cet endroit

surpeuplé, sale, appauvri, soumis à des conditions climatiques incontrôlées ? Quelle pensée alléchante.

— Écoutez-moi, Tessa. Vous ne connaissez pas vraiment la Terre. Vous n'y êtes jamais allée, n'est-ce pas ?

— Jamais. Je suis Adelienne, de naissance et de souche. Je suis allée sur d'autres colonies, mais sur Terre jamais, non merci.

— Alors, vous ne pouvez pas savoir ce que c'est qu'une planète. Un vrai monde. Vous vivez ici enfermée dans une boîte, sur quelques kilomètres carrés de surface, avec une poignée de personnes. Vous vivez dans un monde miniature auquel vous êtes habituée depuis longtemps et qui n'a plus rien à vous offrir. La Terre abrite huit milliards d'êtres humains sur six cents millions de kilomètres carrés. Sa population est d'une variété infinie – beaucoup de gens très moches, mais aussi beaucoup de très bien.

— Et tous pauvres. Et coupés de la recherche scientifique.

— Parce que les savants sont allés s'établir sur les colonies. C'est pourquoi nous avons besoin de vous. Venez sur Terre.

— Je ne vois toujours pas pourquoi.

— Les colonies se contentent de ce qu'elles ont. Nous avons des ambitions, des visées, des désirs.

— A quoi bon ? En physique, les recherches coûtent cher.

— Et sur Terre le revenu par habitant est bas, je l'admets. Mais huit milliards de personnes, même pauvres, qui paient des impôts, cela fait une belle somme. Nos ressources, même mal employées, sont encore énormes, et nous pouvons réunir plus d'argent et plus de main-d'œuvre que toutes les colonies réunies… si nous le voulons vraiment. Venez sur Terre, Tessa, et vous serez traitée comme la plus rare des ressources, le cerveau brillant qu'il nous faut… La seule chose que nous ne puissions pas fournir nous-mêmes.

— Je ne suis pas sûre du tout qu'Adelia soit prête à me laisser partir. C'est peut-être une colonie qui se contente de ce qu'elle a, mais elle connaît aussi la valeur de ses savants.

— On ne peut pas vous empêcher d'assister à un congrès scientifique sur Terre.

— Et une fois là, je ne reviendrais pas, c'est cela ?

— Vous n'aurez pas à vous plaindre de la manière dont vous serez traitée. Tous vos désirs, tous vos souhaits, seront comblés. Mieux encore, vous dirigerez le projet hyper-spatial et vous aurez un budget illimité pour élaborer toutes sortes de tests, mener des expériences, faire des

observations...

— Eh bien ! Quel pot-de-vin princier vous m'offrez !

— Y a-t-il autre chose que vous désiriez ?

— Je me demande. Pourquoi est-ce vous qu'on a envoyé ? Un homme aussi séduisant ? Est-ce qu'on s'attendait à ce que vous rameniez une physicienne assez âgée – impressionnable – frustrée – attirée par votre corps comme un poisson par un appât ?

— Je ne sais pas à quoi pensaient ceux qui m'ont envoyé, Tessa, mais moi je ne pense rien de tel. Pas après vous avoir vue. Vous n'êtes pas âgée, vous le savez bien. Je n'ai pas imaginé une minute que vous étiez impressionnable ou frustrée. La Terre vous offre ce dont rêve tout physicien, homme ou femme, âgé ou jeune, cela n'entre pas en ligne de compte.

— Quel dommage ! Eh bien, supposons que je sois récalcitrante et refuse d'aller sur Terre ? Qu'utiliseriez-vous comme ultime moyen de persuasion ? Vous pourriez surmonter votre répugnance et me faire l'amour ? »

Wendel croisa les bras sur sa magnifique poitrine et le regarda d'un air narquois.

Fisher dit, en pesant ses mots : « Je vous répète que je ne sais pas ce qu'avaient dans la tête ceux qui m'ont envoyé. Faire l'amour ne faisait pas explicitement partie de mes instructions, ni de mes intentions, mais je n'éprouve aucune répugnance à cette idée, je vous l'assure. Je sais cependant que vous verrez les avantages de la proposition en physicienne et ce serait vous discréditer que de supposer qu'il vous faille autre chose.

— Comme vous vous trompez. Je vois les avantages en physicienne et je suis désireuse d'accepter votre offre et de poursuivre le papillon du vol hyper-spatial dans les couloirs du possible – mais je ne veux pas renoncer aux efforts que vous alliez faire pour me persuader. Je les veux tous.

— Mais...

— Bref, il vous faudra payer de votre personne. Persuadez-moi comme si j'étais récalcitrante, le mieux que vous pourrez, ou je ne vous suivrai pas sur Terre. Allons, à quoi imaginez-vous que servent les Retiros ? Une fois qu'on s'est entraîné, douché, restauré, parlé et réconforté, on peut s'exercer à autre chose. J'insiste. Persuadez-moi de venir sur Terre. »

Et d'un geste du doigt, elle tamisa les lumières du Retiro,

Chapitre 17

En sécurité ?

35

Insigna se sentait mal à l'aise. C'était Siever Genarr qui avait insisté pour demander son avis à Marlène.

« Tu es sa mère, Eugenia, et tu ne peux pas t'empêcher de la voir comme une petite fille. Il faut un certain temps à une mère pour comprendre que ce n'est plus la monarchie absolue. »

Eugenia Insigna évita son regard qui n'avait rien de sévère. « Ne me fais pas la morale, Siever. C'est facile de pontifier sur les enfants des autres.

— Je pontifie ? Je suis désolé. Disons que je ne suis pas émotionnellement dépendant, comme tu l'es, du souvenir d'une enfant. J'ai l'impression que Marlène a beaucoup plus d'importance que toi et moi. Nous devons la consulter…

— Il faut la mettre en sécurité, riposta Insigna.

— D'accord, mais discutons d'abord avec elle du moyen à employer. Elle est jeune, inexpérimentée, pourtant elle sait peut-être mieux que nous ce qu'il faut faire. Parlons-en comme si nous étions trois adultes.

Promets-moi, Eugenia, que tu n'essaieras pas d'user d'autorité. »

Insigna répondit amèrement : « Comment veux-tu que je te promette cela ? Mais parlons avec elle, d'accord. »

Ils étaient maintenant tous les trois dans le bureau de Genarr, entouré du champ protecteur, et Marlène, dont les yeux allaient rapidement de l'un à l'autre, fit la moue et dit, l'air malheureux : « Je sens que je ne vais pas aimer ça.

— J'ai bien peur qu'il s'agisse, en effet, de mauvaises nouvelles, dit Insigna. Voilà… Nous envisageons un retour sur Rotor. »

Marlène parut étonnée. « Ton travail est important, maman. Tu ne peux pas l'abandonner. Mais je vois que tu n'en as pas l'intention. Alors, je ne comprends pas.

— Marlène. » Insigna parlait lentement et en détachant les syllabes. « Nous envisageons ton retour sur Rotor. Seulement toi. »

Il y eut un moment de silence, durant lequel Marlène étudia leurs visages. Puis elle dit, presque en chuchotant : « Tu dis cela sérieusement. Je n'arrive pas à y croire. Je ne retournerai pas sur Rotor. Je ne veux pas. Jamais. Erythro est ma planète. Je suis là où j'ai envie d'être.

— Marlène… » commença Insigna d'une voix aiguë.

Genarr leva la main en secouant la tête. Elle s'interrompit puis reprit : « Pourquoi as-tu tellement envie d'être ici, Marlène ?

— Parce que c'est comme ça, répondit-elle catégoriquement. On a parfois envie d'un aliment… on a juste envie de le manger. On ne peut pas expliquer pourquoi. J'ai faim d'Erythro. Je ne sais pas pourquoi, mais j'en ai envie. Je n'ai pas besoin d'explications.

— Laisse ta mère te dire ce que nous savons », intervint Genarr.

Insigna prit entre ses mains la main de sa fille, froide et sans réaction. « Souviens-toi, Marlène, avant que nous partions pour Erythro, tu m'as parlé de ton entretien avec le Gouverneur…

— Oui ?

— Tu m'as dit qu'en acceptant notre départ pour Erythro, il avait caché quelque chose. Tu ne savais pas quoi, mais tu as dit que c'était plutôt déplaisant… quelque chose de néfaste.

— Oui, je m'en souviens. »

Insigna hésita et les grands yeux pénétrants de Marlène se durcirent. Elle chuchota, comme si elle ne s'apercevait pas qu'elle exprimait ses pensées intérieures à haute voix. « Vacillement optique. Main portée à la tempe. Recul. » Le son mourut, mais ses lèvres continuèrent à bouger.

Puis, avec indignation, elle dit : « Tu crois que j'ai le cerveau

dérangé ?

— Non, se hâta de répondre Insigna. C'est le contraire, ma chérie. Nous savons que ton cerveau est excellent, et nous voulons qu'il le reste. Voilà de quoi il s'agit... »

Marlène écouta l'histoire de la Peste d'Erythro d'un air très soupçonneux, et finit par dire : « Je vois que tu crois ce que tu me racontes, maman, mais on pourrait t'avoir menti.

— C'est moi qui lui en ai parlé, intervint Genarr, et je peux vous dire que c'est vrai, l'ayant vécu personnellement. Maintenant, dites-moi si je mens. »

Marlène ne répondit pas et poursuivit : « Pourquoi alors suis-je particulièrement en danger ? Pourquoi moi plus que maman ou vous ?

— On a émis l'hypothèse que les esprits originaux sont plus vulnérables à la Peste, et comme le vôtre est le plus original que j'aie jamais rencontré, il se pourrait que vous y soyez dangereusement prédisposée. Le Gouverneur m'a ordonné de vous laisser libre sur Erythro, de vous aider à voir et à faire tout ce que vous voudrez, et même de vous laisser explorer la surface, hors du Dôme... si tel est votre désir. Cela a l'air très gentil de sa part, mais n'a-t-il pas voulu vous exposer à succomber à la Peste ? »

Marlène ne montra pas le moindre signe d'émotion.

« Si le Gouverneur veut me faire du mal, dit-elle enfin, pourquoi voulez-vous me renvoyer auprès de lui ? »

Genarr haussa les sourcils. « Nous vous l'avons expliqué. Vous êtes en danger, ici.

— Je serai en danger là-bas, auprès de lui. S'il pense qu'ici je suis condamnée, il m'oubliera. Il me laissera tranquille.

— Mais la Peste, Marlène. La Peste. » Elle tendit les bras pour l'étreindre.

Marlène recula. « Je n'ai pas peur de la Peste. Ici, je ne suis pas en danger. Absolument pas. Je connais mon esprit. J'ai vécu avec lui toute ma vie. Je le comprends. Il n'est pas en danger.

— Comment pouvez-vous le savoir, Marlène ? demanda Genarr.

— Je le sais, c'est tout. »

Insigna était à bout de patience. Elle saisit Marlène par les coudes. « Marlène, tu dois faire ce que je te dis.

— Non, maman. Tu ne comprends pas. Sur Rotor, j'ai senti que quelque chose m'attirait vers Erythro. Maintenant que je suis là, cette attraction est plus forte que jamais. Je ne crains rien, ici. »

Genarr leva la main, coupant la parole à Insigna. « Je propose un compromis, Marlène. Votre mère est ici pour faire des observations astronomiques. Cela va lui prendre du temps. Promettez-moi, pendant qu'elle est ainsi occupée, de rester à l'intérieur du Dôme, de prendre toutes les précautions que j'estimerai nécessaires et de vous soumettre à des examens périodiques. Si nous ne détectons aucun changement dans vos fonctions mentales, vous pourrez rester ici jusqu'à ce que votre mère ait terminé et, alors, nous en discuterons de nouveau. D'accord ? »

Marlène baissa la tête, perdue dans ses pensées. Puis elle dit : « D'accord. Mais, maman, ne me dis pas que tu as fini si ce n'est pas vrai. Je le saurai. Et ne bâcle pas ton travail. Je le saurai aussi. »

Insigna fronça les sourcils et répondit : « Je n'ai pas l'intention de te mentir, Marlène, et je n'ai jamais bâclé mon travail... même pour ton bien.

— Pardonne-moi, maman. Je sais que je t'irrite. »

Insigna poussa un gros soupir.

— Je ne le nie pas, mais, agaçante ou non, Marlène, tu es ma fille. Je t'aime et je veux te garder saine et sauve. Est-ce que je mens en disant cela ?

— Non, maman, tu ne mens pas, mais je t'en prie, crois-moi quand je dis que je ne crains rien. Depuis que nous sommes sur Erythro, je suis heureuse. Je ne l'ai jamais été sur Rotor.

— Et pourquoi êtes-vous heureuse ? demanda Genarr.

— Je ne sais pas, oncle Siever. Mais être heureuse, ça suffit, même quand on ne sait pas pourquoi, n'est-ce pas ? »

36

« Tu as l'air fatiguée, Eugenia, dit Genarr.

— Pas physiquement, Siever. Juste abrutie après deux mois de calculs. Je ne sais pas comment faisaient les astronomes avant l'ère spatiale pour arriver à de tels résultats avec des ordinateurs

rudimentaires. Quand je pense que Kepler a énoncé les lois des mouvements planétaires avec les logarithmes ! Et encore… Il a dû se dire qu'il avait de la chance, car on venait de les inventer.

— Pardonne à un Béotien, mais je croyais qu'aujourd'hui les astronomes donnent des instructions à leurs instruments, vont dormir et, quelques heures après, se réveillent pour trouver toutes les données imprimées sur leur bureau.

— Je voudrais bien. Mais ce travail-là était différent. Sais-tu avec quelle précision j'ai dû calculer la vitesse relative de Némésis et du Soleil pour établir le lieu et le moment où ils seront le plus proches ? Sais-tu qu'une minuscule erreur suffirait à fausser complètement les résultats ?

« Ce serait déjà difficile si Némésis et le Soleil étaient les seuls corps de l'Univers, mais il y a les étoiles voisines, toutes en mouvement. Au moins une douzaine d'entre elles sont assez massives pour produire un minuscule effet sur Némésis, ou sur le Soleil, ou sur les deux. Minuscule, mais assez grand pour causer une erreur de plusieurs millions de kilomètres dans un sens ou dans l'autre, si l'on n'en tient pas compte. Pour ne pas se tromper, on doit connaître avec précision la masse de chaque étoile, ainsi que sa position et sa vitesse.

« C'est un problème à quinze corps, Siever, énormément compliqué. Némésis traversera le système solaire et aura un effet perceptible sur plusieurs de ses planètes. Tout dépend de la position de chaque planète sur son orbite lorsque Némésis arrivera, de l'amplitude de son déplacement sous l'influence de cette étoile, et des effets de ce déplacement sur l'attraction qu'elle exerce sur les autres planètes. A quoi il faut ajouter l'attraction de Mégas. »

Genarr l'écoutait gravement. « Et quel est le résultat, Eugenia ?

— Je crois que l'effet rendra l'orbite de la Terre un tout petit peu plus excentrique et son axe semi-majeur un peu plus petit.

— Ce qui veut dire ?

— Que la Terre deviendra trop chaude pour rester habitable.

— Et qu'arrivera-t-il à Mégas et à Erythro ?

— Rien de mesurable. Le système de Némésis est beaucoup plus petit que le système solaire ; donc il tiendra mieux le coup. Ici, il n'y aura que des modifications insignifiantes, mais pas sur la Terre.

— Quand cela se produira-t-il ?

— Dans cinq mille vingt-quatre ans, plus ou moins quinze, Némésis passera au plus près du Soleil. L'effet s'étendra sur vingt ou trente ans.

— Va-t-il y avoir une collision, ou quelque chose comme ça ?

— Il n'y aura pas de collision entre les corps les plus grands. Bien sûr, un astéroïde solaire peut tomber sur Erythro, ou un astéroïde de Némésis sur la Terre. Il y a très peu de chance pour que cela arrive, mais cela pourrait être catastrophique pour la Terre. On ne pourra pas le calculer avant que les étoiles soient très proches l'une de l'autre.

— Ainsi la Terre devra être évacuée. N'est-ce pas ?

— Oh, oui.

— Mais ils ont cinq mille ans pour le faire.

— Tu parles comme Pitt. »

Genarr gloussa. « Il ne peut pas avoir tort en tout, tu sais.

— Il ne voudra pas avertir la Terre.

— Il ne peut pas toujours faire tout ce qu'il veut. Nous avons un Dôme ici, sur Erythro, bien qu'il s'y soit opposé. Et il finira bien par mourir. Ne t'inquiète pas tant pour la Terre, Eugenia. Nous avons nos propres soucis. Est-ce que Marlène est au courant de tes résultats ?

— Comment pourrait-elle ne pas savoir ? Apparemment, l'état exact de mes progrès est imprimé sur la manière dont je fais bruire ma manche ou peigne mes cheveux.

— Elle devient de plus en plus perspicace, n'est-ce pas ?

— Tu l'as remarqué, toi aussi ?

— Oui. Même depuis le peu de temps que je la connais.

— Je suppose que c'est dû en partie à sa croissance. Sa perception s'épanouit comme ses seins. Et puis, elle a passé la plus grande partie de sa vie à essayer de cacher son don parce qu'elle ne savait pas quoi en faire et qu'il lui attirait des ennuis. Maintenant qu'elle n'en a plus peur, il se développe.

— Ou parce que, pour une raison quelconque, elle se sent bien sur Erythro, comme elle dit, et que son plaisir aiguise ses perceptions.

— J'y ai pensé, Siever. Crois-tu qu'Erythro ait une influence sur elle ? Crois-tu qu'une forme atténuée de la Peste puisse la rendre encore plus sensible ?

— Si la Peste renforce sa perspicacité, cela ne dérègle en rien son équilibre mental. Et aucune des victimes de la Peste n'a montré de symptômes qui pourraient ressembler, même vaguement, au don de Marlène. »

Elle poussa un soupir. « Merci. Tu me réconfortes. Et merci aussi de te montrer aussi gentil avec Marlène. »

La bouche de Genarr se tordit en un petit sourire en biais. « C'est facile. Je l'aime énormément.

— Tu fais comme si c’était normal. Elle n’est pas aimable.

— Moi, je la trouve aimable. Elle est terriblement intelligente, même en dehors de son don.

— Oui, c’est vrai. Cela me console quand le fardeau devient trop lourd.

— Tant mieux, car le fardeau va peut-être s’alourdir, Eugenia. »

Insigna leva les yeux. « Pourquoi ?

— Elle m’a clairement laissé entendre que le Dôme ne lui suffit pas. Elle veut sortir, marcher sur le sol de la planète, dès que tu auras terminé ton travail. Elle insiste ! »

Insigna le regarda avec de grands yeux horrifiés.

Chapitre 18

La propulsion supraluminique

37

Trois années passées sur Terre avaient vieilli Tessa Wendel. Sa peau était moins douce. Elle avait pris du poids. Ses seins commençaient à fléchir et sa taille s'était épaissie. Elle avait les yeux cernés et un début de bajoues.

Crile Fisher savait que Tessa approchait maintenant de la cinquantaine et qu'elle comptait cinq ans de plus que lui. Elle ne faisait pas plus que son âge. C'était encore une belle femme mûre, mais elle ne pouvait plus passer pour une femme de moins de quarante ans, comme à leur première rencontre sur Adelia.

Tessa en était consciente et en avait parlé d'un ton amer la semaine dernière.

« C'est à cause de toi, Crile, lui avait-elle dit un soir au lit (l'occasion pour elle, apparemment, de s'apercevoir qu'elle vieillissait). Tu m'as vendue à la Terre. “Magnifique”, disais-tu. “Immense”, disais-tu. “De la variété. Toujours quelque de nouveau. Inépuisable.”

— Ce n'est pas vrai ? répliqua-t-il, comprenant ce qu'elle ne pouvait

pas supporter, mais souhaitant qu'elle donne libre cours à son ressentiment.

— Pas pour la pesanteur. Sur toute cette planète bouffie et invraisemblable, on trouve la même poussée gravitationnelle. Dans les airs, au fond des mines, là, ici, partout, un G… un G… un G. C'est à vous tuer d'ennui.

— Il n'y a rien de mieux, Tessa.

— Si. Tu as vécu sur les colonies. Là on peut faire de la gym sous faible pesanteur. On peut alléger, de temps en temps, la tension qui pèse sur vos tissus. Comment vivre sans cela ?

— Sur Terre aussi on fait de la gym.

— Oh, je t'en prie… avec cette éternelle attraction qui vous écrase. On ne peut pas sauter, on ne peut pas voler, on ne peut pas monter en flèche. Et cette gravitation entraîne vers le bas, toujours vers le bas, chaque partie de votre personne, si bien qu'on s'affaisse, qu'on se ride, qu'on vieillit. Regarde-moi ! Mais regarde-moi !

— Je te regarde aussi souvent que je peux, affirma Fisher d'un ton solennel.

— Alors, ne me regarde pas. Sinon, tu vas me laisser tomber. Et si tu fais cela, je retourne sur Adelia.

— Mais non. Qu'est-ce que tu y feras, une fois que tu te seras exercée sous basse pesanteur ? Ton travail de recherche, tes labos, ton équipe, sont ici.

— Traître ! Tu ne m'as pas dit que la Terre avait l'hyper-assistance, ni que vous aviez découvert l'Étoile voisine. Tu restais là à te moquer de moi comme le salaud sans cœur que tu es.

— Que se serait-il passé si tu avais décidé de ne pas venir sur Terre ? Ce n'était pas mon secret.

— Quand ils me l'ont dit, je me suis sentie assommée. Tu aurais pu y faire allusion afin que je n'aie pas l'air d'une idiote. Je t'aurais tué, mais que pouvais-je faire ? Tu m'as rendue dépendante de toi. Tu le savais quand tu m'as froidement séduite pour que je vienne sur Terre. »

C'était un jeu auquel elle tenait et Fisher connaissait son rôle. « Je t'ai séduite ? C'est toi qui as insisté. Tu ne voulais pas que cela se passe autrement.

— Espèce de menteur. Tu m'as forcée à le faire. C'était du viol, un viol impur et compliqué. Et tu vas encore recommencer. Je le vois dans tes yeux pleins de luxure. »

Il y avait des mois qu'elle n'avait pas joué à ce jeu-là et Fisher savait

que cela arrivait lorsqu'elle était professionnellement satisfaite d'elle-même. Après, il dit : « Ça avance bien ?

— Avancer ? On pourrait le dire comme ça. » Elle haletait. « J'ai une démonstration pour ton vieux Terrien pourrissant, Tanayama, que je vois demain. Il m'a implacablement harcelée pour l'avoir.

— C'est un type implacable.

— C'est un type stupide. Même dans un monde où on ne connaît pas bien les sciences, on pourrait savoir au moins comment ça marche. Si on vous donne un million de crédits universels le matin, on ne s'attend pas à obtenir quelque chose de précis le soir même. Sais-tu ce qu'il m'a dit quand je lui ai déclaré que j'aurais peut-être quelque chose à lui montrer ?

— Non, tu ne me l'as pas raconté. Qu'a-t-il dit ?

— On pouvait imaginer qu'il s'exclamerait : C'est stupéfiant qu'en trois ans seulement vous ayez élaboré quelque chose d'aussi étonnant et d'aussi nouveau. Nous vous en sommes infiniment reconnaissants. Voilà ce qu'on aurait attendu.

— Ma foi, je ne vois pas Tanayama disant une chose pareille. Qu'a-t-il réellement dit ?

— "Au bout de trois ans, on était en droit d'espérer que vous finiriez par trouver quelque chose. Combien pensez-vous qu'il me reste de temps à vivre ? Croyez-vous que je vous ai soutenue, que je vous ai payée, que je vous ai fourni une armée d'assistants et de techniciens pour que vous fabriquiez quelque chose après ma mort et que je ne puisse pas le voir ?" Voilà ce qu'il a dit, et je t'assure que j'aimerais bien reporter la démonstration au lendemain de sa mort, mais le travail passe avant ma propre satisfaction.

— As-tu vraiment quelque chose qui puisse le satisfaire ?

— Juste la propulsion supraluminique. La vraie, non cette ineptie d'hyper-assistance. Maintenant, nous avons quelque chose qui va nous ouvrir les portes de l'univers. »

Le site où l'équipe travaillait à ébranler l'univers avait été préparé pour Tessa Wendel avant son arrivée sur Terre, avant même qu'elle sache qu'on voulait la recruter. C'était, en pleine montagne, une cité totalement interdite à la population grouillante de la Terre.

Tanayama était là, assis dans un fauteuil monitorisé. Seuls ses yeux, derrière leurs paupières plissées, semblaient vivants – alertes, regardant ici et là.

Ce n'était pas le plus grand personnage du gouvernement de la Terre mais c'était lui qui, en coulisse, avait suscité ce projet, et tout le monde s'effaçait devant lui.

Seule Wendel ne semblait pas intimidée.

La voix de Tanayama n'était guère plus qu'un chuchotement rauque. « Que vais-je voir, docteur ? Un vaisseau spatial ?

— Pas un vaisseau, monsieur le directeur. Il faudra encore des années pour cela. Ce que j'ai à vous montrer est aussi passionnant. Vous allez voir la première démonstration publique d'un vrai vol supraluminique, quelque chose qui dépasse infiniment l'hyper-assistance. »

Tanayama toussa douloureusement et dut garder le silence pour reprendre sa respiration. Ses yeux, torves et durs, étaient fixés sur elle. « C'est vous la responsable. C'est votre projet. Expliquez-moi.

— Ce que vous allez voir, ce sont deux conteneurs cubiques en verre. Où on a fait le vide absolu.

— Pourquoi le vide ?

— Le vol supraluminique ne peut être amorcé que dans le vide. Autrement, l'objet à déplacer entraîne la matière avec lui, augmentant les dépenses d'énergie et rendant le contrôle très difficile. Il doit aussi se terminer dans le vide, sous peine de catastrophe, parce que…

— Laissez tomber le “parce que”. Si votre vol supraluminique doit commencer et finir dans le vide, comment allons-nous nous en servir ?

— Il faut, d'abord, se déplacer dans l'espace en vol ordinaire, puis pénétrer dans l'hyper-espace et y rester. Quand on arrive à destination, on ressort dans l'espace et on termine en vol ordinaire.

— Cela prend du temps.

— Même le vol supraluminique n'est pas instantané, mais si on peut aller du système solaire à une étoile qui est à quarante années-lumière en quarante jours et non en quarante ans, ce serait vraiment ingrat de votre part de rouspéter.

— Bon. Vous avez ces deux conteneurs cubiques en verre. Et après ?

— Vous voyez leurs projections holographiques. En réalité, ils sont à trois mille kilomètres l'un de l'autre, dans des sites montagneux. Si la lumière pouvait voyager de l'un à l'autre à travers un vide parfait, elle mettrait 1/1000me de seconde à faire le trajet. Nous n'allons pas nous servir de la lumière, bien sûr. Suspendu au milieu du cube de gauche, maintenu dans l'espace par un puissant champ magnétique, il y a une petite sphère qui est en réalité un minuscule moteur hyper-atomique. Vous la voyez, monsieur le directeur ?

— Je vois qu'il y a quelque chose. C'est tout ce que vous avez ?

— Regardez attentivement et vous allez la voir disparaître. Le compte à rebours est commencé. »

Une voix chuchota dans l'oreille des spectateurs et, à zéro, la sphère disparut de l'un des cubes et apparut dans l'autre.

« Le minuteur montre que le temps écoulé entre le départ et l'arrivée est un peu supérieur à dix microsecondes, ce qui signifie que le trajet s'est effectué à presque cent fois la vitesse de la lumière. »

Tanayama leva les yeux. « Une petite balle. Une balle de ping-pong voyageant sur quelques milliers de kilomètres. C'est tout ce que vous avez, au bout de trois ans ?

— C'est plus que ce qu'on était en droit d'espérer, monsieur le directeur. C'est un vrai vol supraluminique, tout autant que si nous avions envoyé un vaisseau spatial d'ici à Arcturus à cent fois la vitesse de la lumière.

— C'est le vaisseau spatial que je veux voir.

— Pour cela, il faudra attendre.

— Je n'ai pas le temps. Je n'ai pas le temps », répliqua Tanayama d'une voix qui n'était plus qu'un chuchotement rauque. Il fut de nouveau secoué par une quinte de toux.

Et Wendel dit d'une voix basse, que peut-être Tanayama fut le seul à entendre : « Même votre volonté ne peut pas ébranler l'univers. »

A Hyper City, les trois jours consacrés à la démonstration publique s'étaient laborieusement écoulés et maintenant les intrus étaient partis.

« Il va nous falloir deux ou trois jours de plus pour nous remettre, dit Tessa Wendel à Crile Fisher, avant de reprendre vraiment le travail. Quel ignoble vieillard. »

Fisher n'eut pas de mal à deviner qu'elle parlait de Tanayama. « C'est un vieil homme malade.

— Je suis tout à fait sûre que ce misérable débris était aussi irrationnel et déraisonnable autrefois, lorsqu'il n'était ni malade ni vieux. Il est directeur depuis combien de temps ?

— Il fait partie du mobilier. Depuis plus de trente ans. Et avant cela, il a été directeur adjoint presque aussi longtemps, assumant le véritable pouvoir derrière une succession de trois ou quatre directeurs qui n'étaient que des hommes de paille. Si vieux et si malade soit-il, il restera directeur jusqu'à sa mort – et peut-être même trois jours de plus, trois jours où l'on attendra pour voir s'il ne se relève pas d'entre les morts.

— J'ai l'impression que tu trouves cela drôle.

— Non, mais je suis ébahi par cet homme qui, sans avoir ouvertement le pouvoir, sans même être connu du public, a soumis tous les membres du gouvernement à la peur et à la sujétion pendant près d'un demi-siècle, simplement parce qu'il connaissait leurs secrets honteux et n'aurait pas hésité à s'en servir.

— Et ils le supportent ?

— Oh, oui. Personne au gouvernement n'est prêt à sacrifier sa carrière pour abattre Tanayama.

— Même maintenant que son emprise sur les choses va devenir plus faible ?

— Elle ne se relâchera qu'avec la mort, mais jusque-là, la force de sa volonté ne s'affaiblira pas. Ce sera la dernière chose qui cédera, peut-être seulement après que son cœur se sera arrêté.

— Qu'est-ce qui peut pousser les gens à faire cela ? demanda Wendel avec dégoût. N'ont-ils aucun désir de lâcher le pouvoir assez tôt pour mourir en paix ?

— Pas Tanayama. Jamais. Les gens sont poussés par différentes motivations. Chez lui, c'est la haine.

— Cela ne m'étonne pas. Cela se voit. Quelqu'un d'aussi odieux ne peut manquer de haïr. Mais qu'est-ce qu'il déteste ainsi ?

— Les colonies.

— Ah, vraiment ?

— Je ne parle pas d'aversion, Tessa, ou de dégoût, ou de mépris. Je parle de haine aveugle. Presque tous les Terriens détestent les colonies. Elles sont peu peuplées, confortables, embourgeoisées ; la vie y est paisible. On y jouit d'une nourriture abondante et de nombreux loisirs ; il n'y a ni intempéries ni pauvres. Des robots font tout marcher en coulisse. C'est naturel que des gens qui se considèrent comme déshérités détestent ceux qui paraissent comblés. Mais chez Tanayama, c'est de la haine brûlante et active. Je pense qu'il aimerait voir toutes les colonies détruites.

— Pourquoi, Crile ?

— Les gens des colonies se sélectionnent eux-mêmes. Ils choisissent des gens qui leur ressemblent. Sur chacune d'elles, tout le monde partage la même culture et jusqu'à la même apparence physique. Au contraire, la Terre est, et a été durant toute son histoire, un mélange incontrôlé de cultures qui s'enrichissent l'une l'autre, rivalisent entre elles, se méfient les unes des autres. Beaucoup de Terriens – dont moi – considèrent qu'une telle variété est une source de force et sentent que l'homogénéité des colonies les affaiblit et, à la longue, raccourcira leur durée potentielle de vie.

— Eh bien, si les colonies ont quelque chose que vous considérez comme un handicap, à quoi bon les haïr ? Est-ce que Tanayama nous déteste parce que nous sommes, à la fois, meilleurs et pires que vous ? C'est absurde.

— Non. Qui se donnerait la peine de haïr au terme d'un raisonnement ? Tanayama a peut-être peur que les colonies réussissent trop bien et prouvent ainsi que l'homogénéité culturelle est une bonne chose. Ou peut-être pense-t-il que les colonies désirent détruire la Terre autant que lui désire détruire les colonies. Il est hors de lui parce que les Rotoriens sont partis sans nous avertir que l'Étoile voisine se dirigeait vers le système solaire.

— Ils ne l'ont peut-être pas su.

— Tanayama ne peut pas croire ça. Il pense forcément qu'ils le savaient et ont délibérément refusé de nous avertir, dans l'espoir que nous serions surpris et que la Terre, ou du moins la civilisation terrienne, serait détruite.

— Est-on sûr que l'Étoile voisine va s'approcher suffisamment pour nous nuire ?

— Non, mais c'est assez pour nourrir la haine de Tanayama. Il doit tenir au vol supraluminique pour découvrir, ailleurs, une planète semblable à la Terre. Alors, en supposant le pire, on pourrait y transférer la plus grande partie de la population terrienne… Tu admettras que c'est raisonnable.

— Oui Crile, mais c'est encore raisonnable s'il n'y a aucun danger. C'est normal que l'humanité désire essaimer dans l'espace. Nous avons créé les colonies spatiales et les étoiles sont l'étape suivante ; pour cela, il nous faut la propulsion supraluminique.

— Oui, mais la colonisation de la Galaxie, c'est pour les générations à venir. Tanayama veut retrouver Rotor et la punir d'avoir abandonné le système solaire sans égard pour le reste de la communauté humaine. Il veut vivre pour voir cela et c'est pourquoi il continue à te harceler, Tessa.

— Il peut me harceler tant qu'il veut, cela ne l'aidera pas. C'est un mourant.

— Je me demande. La médecine de notre temps peut accomplir des merveilles.

— Elle ne peut faire plus. J'ai questionné ses médecins.

— Et ils t'ont répondu ? Je croyais que la santé de Tanayama était un secret d'État.

— Pas pour moi, Crile, étant données les circonstances. Je suis allée les voir et je leur ai dit que je tenais beaucoup à construire un vaisseau capable d'emporter des êtres humains jusqu'aux étoiles, et que je voulais le faire avant la mort de Tanayama. Je leur ai demandé de me fixer un délai.

— Et ils t'ont dit ?

— Que j'avais un an. Au mieux. Ils m'ont suppliée de me hâter.

— Peux-tu le faire en un an ?

— En un an ? Bien sûr que non, Crile, et j'en suis heureuse. Je me réjouis de savoir que cet être venimeux ne vivra pas assez pour le voir. Pourquoi fais-tu la grimace, Crile ?

— C'est mesquin de ta part. C'est le Vieux, tout venimeux qu'il soit, qui t'a donné tout cela. Il a rendu Hyper City possible.

— Oui, mais pour réaliser son projet, pas le mien. Pas celui de la Terre ou de l'humanité. Et j'ai le droit d'avoir mes mesquineries. Je suis certaine que Tanayama n'a jamais eu pitié de ses ennemis. Et j'imagine qu'il n'a jamais attendu ni pitié ni miséricorde de personne. Il mépriserait probablement, comme une faiblesse, celui qui les lui offrirait. » Fisher

avait l'air malheureux comme les pierres. « Combien de temps faudra-t-il, Tessa ?

— Qui peut le dire ? Même si tout se passait raisonnablement bien, je ne vois pas comment cela pourrait prendre moins de cinq ans, au mieux.

— Mais pourquoi ? Tu as déjà la propulsion supraluminique.

— Non, Crile. » Wendel se redressa. « Ne sois pas naïf. Tout ce que j'ai, c'est une démonstration de laboratoire. Je peux prendre un objet léger – une balle de ping-pong – et, avec un minuscule moteur hyper-atomique, compenser 90% de sa masse et le déplacer supraluminiquement. Mais un vaisseau, avec des gens à bord, c'est une chose totalement différente. Il ne faudra pas commettre d'erreur. Avant l'ère des ordinateurs modernes et du type de simulations qu'ils rendent possibles, cinq ans auraient été un rêve irréalisable. Peut-être même cinquante ans. »

Crile Fisher secoua la tête et ne répondit rien.

Tessa Wendel le regarda pensivement et dit d'un air presque irrité « Qu'est-ce qui te prend ? Tu es si pressé que ça, toi aussi ? »

Fisher dit d'un ton apaisant : « Je suis sûr que tu es aussi impatiente que nous tous, mais moi, j'ai une envie folle d'un vaisseau hyper-spatial en état de fonctionner.

— Toi, plus que les autres ?

— Oui, beaucoup plus.

— Pourquoi ?

— J'aimerais bien aller jusqu'à l'Étoile voisine. »

Elle lui jeta un regard furieux. « Pourquoi ? Tu rêves de retrouver l'épouse que tu as abandonnée ? »

Fisher ne discutait jamais d'Eugenia avec Tessa Wendel et il n'avait pas l'intention de se laisser entraîner sur ce terrain maintenant. Il dit simplement : « J'ai une fille là-bas. Je pense que tu comprendras, Tessa. Tu as un fils. »

Ce garçon avait une vingtaine d'années, fréquentait l'Université d'Adelia et écrivait parfois à sa mère.

Le visage de Wendel s'adoucit. « Crile, il ne faut pas que tu nourrisses de faux espoirs. D'accord, ils connaissaient l'existence de l'Étoile voisine et c'est sans doute là qu'ils sont allés. Avec l'hyper-assistance seulement, le voyage a dû prendre plus de deux ans. On n'est pas sûr que Rotor ait survécu à une telle épreuve. Et même s'ils y sont arrivés, les chances de trouver une planète habitable en orbite autour d'une naine rouge sont presque nulles. Ils ont pu se remettre en route à la recherche d'une autre

planète. Où ? Et comment les retrouver ?

— Ils savaient tout cela. Ne se seraient-ils pas préparés à mettre tout simplement Rotor en orbite autour de l'étoile ?

— Ce serait une vie stérile et il serait impossible de la poursuivre sous quelque forme de civilisation que ce soit. Crile, tu dois t'armer de courage. Que ferais-tu si nous réussissons à organiser une expédition vers l'Etoile voisine et si nous n'y trouvons rien, ou pire encore, une coque vide, tout ce qui resterait de Rotor ?

— Dans ce cas-là, je m'inclinerais. Mais il y a une chance pour qu'ils aient survécu.

— Et que tu retrouves ton enfant ? Crile chéri, est-ce raisonnable de bâtir tes espoirs là-dessus ? Même si Rotor a survécu, et que ton enfant ait survécu, elle n'avait qu'un an quand tu es parti, en 2222. Maintenant, elle aurait dix ans, et si nous partons pour l'Étoile voisine dans les délais les plus brefs, elle en aura quinze. Elle ne te reconnaîtrait pas. Et toi, tu ne la reconnaîtrais pas.

— Qu'elle ait dix ans, ou quinze ans, ou cinquante ans, si je la voyais, Tessa, je la reconnaîtrais », dit Fisher.

Chapitre 19

Rester

40

Marlène sourit d'un air hésitant à Siever Genarr. Elle avait pris l'habitude d'envahir son bureau quand elle le désirait. « Est-ce que vous êtes très pris, oncle Siever ?

— Non, ma chérie, je ne fais pas un travail vraiment important. Pitt a créé mon poste pour se débarrasser de moi, et moi, je l'ai pris et gardé pour être débarrassé de Pitt. Je ne le reconnaîtrais pas devant tout le monde, mais je suis obligé de te dire la vérité puisque tu décèles toujours le mensonge.

— Tu n'as pas peur, oncle Siever ? Le Gouverneur avait peur, et Aurinel aurait eu peur... si je lui avais laissé voir ce dont je suis capable.

— Je n'ai pas peur, Marlène, parce que je me suis livré à toi, tu comprends. J'ai décidé qu'avec toi, je suis transparent comme du verre. En réalité, c'est reposant. Mentir, c'est un gros travail, quand on y pense. Si les gens étaient réellement paresseux, ils ne mentiraient jamais. »

Marlène sourit de nouveau. « C'est pour cela que vous m'aimez bien ? Parce qu'avec moi, vous pouvez être paresseux ?

— Tu ne le savais pas ?

— Non, je sais que vous m'aimez bien, je le vois à la manière dont vous vous tenez, mais vos raisons sont cachées à l'intérieur de votre esprit et tout ce que je peux obtenir là-dessus, ce sont de vagues impressions. Je ne peux pas sonder aussi profond. » Elle réfléchit un moment. « Parfois, je voudrais bien.

— Réjouis-toi de ne pas pouvoir le faire. Les esprits sont des lieux sales, humides et froids.

— Pourquoi dites-vous cela, oncle Siever ?

— Question d'expérience. Je n'ai pas tes dons, mais j'ai fréquenté beaucoup plus de gens que toi. Aimes-tu ce qu'il y a dans ton esprit, Marlène ? »

La jeune fille parut surprise. « Je ne sais pas. Pourquoi pas ?

— Aimes-tu tout ce que tu penses ? Tout ce que tu imagines ? Toutes tes impulsions ? Sois franche. Bien que je ne puisse pas lire en toi, sois franche.

— Eh bien, parfois je me mets en colère et je voudrais faire des choses que je ne ferais pas en réalité. Mais cela ne m'arrive pas souvent.

— Pas souvent ? N'oublie pas que tu es habituée à ton propre esprit. Tu le sens à peine. C'est comme les vêtements que tu portes. Tu n'as pas l'impression qu'ils te touchent parce que tu es habituée à ce qu'ils soient là. Tes cheveux rebiquent sur ta nuque, mais tu ne le remarques pas. Si les cheveux d'un autre t'effleuraient le cou, cela te chatouillerait et te serait insupportable. Un autre peut avoir des pensées qui ne sont pas pires que les tiennes, mais tu ne les aimerais pas. Par exemple, l'affection que j'ai pour toi pourrait ne pas te plaire… si tu savais pourquoi je t'aime bien. Il vaut beaucoup mieux accepter mon affection comme une chose qui existe et ne pas fouiller mon esprit à la recherche de mes motivations. »

Et inévitablement, Marlène dit : « Pourquoi ? Quelles sont ces motivations ?

— Eh bien, je t'aime parce qu'autrefois j'étais comme toi.

— Que voulez-vous dire ?

— Bien sûr, je n'étais pas une jeune femme ayant de beaux yeux et le don de déchiffrer le langage du corps. Quand j'étais jeune, je pensais que je n'étais pas beau et que tout le monde me détestait pour ma laideur. Et je savais que j'étais intelligent et ne comprenais pas pourquoi on ne m'aimait pas pour mon intelligence. Je trouvais injuste que les gens me dédaignent à cause d'un manque et qu'ils ne tiennent pas compte de la grande qualité que je possédais.

« J'étais froissé et furieux, Marlène, et j'ai décidé que jamais je ne traiterais les autres comme on me traitait, mais l'occasion de mettre en pratique ma bonne résolution ne s'est pas présentée souvent. Et puis je t'ai rencontrée et nous sommes devenus amis. Tu n'es pas, de beaucoup, aussi quelconque, physiquement, que je l'étais, et tu es beaucoup plus intelligente, mais je ne suis pas gêné que tu sois plus que moi. » Il lui fit un grand sourire. « C'est comme si on m'avait donné une seconde chance... avec davantage d'atouts. Bon, je ne pense pas que tu sois venue me voir pour parler de ça. Je n'ai pas tes dons, mais je m'en doute.

— Eh bien, il s'agit de ma mère. Elle vient juste de terminer son travail ici. Si elle retourne sur Rotor, elle voudra que je revienne avec elle. Est-ce que je suis obligée de l'accompagner ?

— Je pense que oui. Tu n'en as pas envie ?

— Non, pas du tout, oncle Siever. Je voudrais bien que vous disiez au Gouverneur que vous aimeriez nous garder ici. Et Mr Pitt, j'en suis sûre, sera très heureux que je reste sur Erythro, surtout si vous lui expliquez que maman a découvert que Némésis va détruire la Terre.

— Elle t'a dit ça, Marlène ?

— Non, mais elle n'a pas besoin de le dire. Vous pourrez expliquer au Gouverneur que maman va le harceler pour qu'il avertisse le système solaire.

— Est-ce qu'il t'est venu à l'idée que Pitt n'avait aucune raison de me rendre service ? S'il pense que je veux vous garder ici, Eugenia et toi, dans le dôme d'Erythro, il est capable de vous donner l'ordre de rentrer, juste pour m'ennuyer.

— Je suis tout à fait sûre que le Gouverneur sera bien plus content que nous restions ici qu'il ne prendrait plaisir à vous déplaire en nous faisant revenir. Et puis, vous avez envie que maman reste parce que... parce que vous l'aimez beaucoup.

— Beaucoup, oui. Toute ma vie je l'ai aimée. Mais ta mère ne m'aime pas. Tu m'as dit, une fois, que ton père était encore très présent au fond d'elle.

— Elle vous aime de plus en plus, oncle Siever. Elle vous aime beaucoup.

— Elle a de l'amitié pour moi, Marlène. Ce n'est pas la même chose. Je suis sûr que tu as déjà découvert cela. »

Marlène rougit. « Je parle des gens pas jeunes. »

Genarr éclata de rire. « Je suis désolé, Marlène. Les vieux pensent toujours que les jeunes ne connaissent rien à l'amour et les jeunes croient

que les vieux ont oublié ce que c'est ; et tout le monde a tort. Pourquoi veux-tu absolument rester ici ? Sûrement pas parce que tu m'aimes bien.

— Bien sûr que je vous aime bien, dit gravement Marlène. Beaucoup même. Mais je veux rester ici parce que j'aime Erythro. »

Genarr secoua lentement la tête. « Je suis obligé de reconnaître que je ne te comprends pas. » Il étudia le visage grave de la jeune fille, ces yeux noirs à demi cachés derrière ces cils magnifiques. « Laisse-moi cependant, déchiffrer le langage de ton corps, Marlène... si je le peux. Tu as l'intention d'agir à ta guise, à n'importe quel prix, et de rester sur Erythro ?

— Oui, répondit catégoriquement Marlène. Et j'espère que vous allez m'aider. »

41

Eugenia Insigna flamboyait de colère contenue. Elle ne parla pas fort, mais avec véhémence. « Il ne peut pas faire ça, Siever.

— Bien sûr que si, Eugenia. C'est le Gouverneur.

— Mais il n'a pas le pouvoir absolu. J'ai des droits civiques, et l'un d'eux, c'est la liberté de mouvement.

— Si le Gouverneur veut déclarer l'état d'urgence sur Rotor, ou bien, en ce qui nous concerne, l'appliquer à une seule personne, les droits civiques sont suspendus. C'est l'essentiel de la Loi Habilitante de 2224.

— Mais cela va à l'encontre de toutes les lois !

— Eugenia, je t'en prie. Écoute-moi. Cède. Pourquoi est-ce que, pour le moment, Marlène et toi vous ne resteriez pas ici ? Vous êtes les bienvenues parmi nous.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Cela équivaut à un emprisonnement sans accusation, sans jugement, sans sentence. Nous sommes contraintes de rester indéfiniment sur Erythro à cause d'un ukase...

— Je t'en prie, fais-le sans discuter. Ce sera mieux.

— Comment, mieux ? » Eugenia parlait avec un mépris infini.

« Parce que Marlène, ta fille, a très envie que tu le fasses. »

Insigna parut déconcertée. « Marlène ?

— La semaine dernière, elle est venue me demander de faire en sorte que le Gouverneur vous donne, à toutes les deux, l'ordre de rester ici, sur Erythro. »

Insigna se leva à moitié de son siège, soulevée par l'indignation. « Et tu l'as fait ? »

Genarr secoua vigoureusement la tête. « Non. Maintenant, écoute-moi bien. Tout ce que j'ai fait, c'est d'informer Pitt que ton travail était terminé et que je ne savais pas si son intention était de vous rappeler sur Rotor ou de vous garder ici. C'était une question parfaitement neutre, Eugenia. Je l'ai montrée à Marlène avant de l'envoyer et elle a paru satisfaite. Elle a dit, et je la cite : "Si vous lui donnez le choix, il nous gardera ici." Et c'est ce qu'il a fait. »

Insigna se laissa retomber dans son fauteuil. « Siever, as-tu vraiment suivi les conseils d'une fille de quinze ans ?

— Dis-moi, pourquoi es-tu si désireuse de retourner sur Rotor ?

— Mon travail…

— Tu n'en auras plus si Pitt ne veut pas de toi. Même en supposant qu'il te permette de revenir, tu découvriras que quelqu'un a pris ta place. Ici, tu as l'équipement dont tu as besoin… celui dont tu t'es déjà servie. Après tout, tu es venue ici pour faire ce que tu ne pouvais pas faire sur Rotor.

— Peu importe mon travail ! cria Insigna avec une inconséquence totale. Tu ne comprends pas que je veux retourner là-bas pour la même raison qui le pousse à nous faire rester ici ? Il veut détruire Marlène. Si j'avais connu la Peste d'Erythro, nous ne serions jamais venues. Je ne veux pas prendre de risques avec l'esprit de Marlène.

— Marlène pense qu'elle ne court aucun danger.

— Marlène ! Marlène ! Tu en parles comme si c'était une déesse. Qu'en sait-elle ?

— Écoute-moi, Eugenia. Parlons-en posément. Elle n'a rien d'une mégalomane, n'est-ce pas ? »

Insigna tremblait. Son émotion n'avait pas diminué. « Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— A-t-elle tendance à émettre des revendications grandioses dépourvues de fondement ?

— Bien sûr que non. Tu sais bien qu'elle n'émet jamais de revendications qui ne soient…

— Qui ne soient justifiées, je sais. A-t-elle jamais prétendu qu'elle pouvait prévoir l'avenir ? A-t-elle jamais dit qu'elle était sûre qu'un événement en particulier allait se produire, en s'appuyant sur sa seule intuition ?

— Non, bien sûr que non. Elle ne dit jamais rien sans preuves à l'appui.

— Pourtant elle est sûre que la Peste ne peut pas l'atteindre. Elle prétend qu'elle a éprouvé cette confiance absolue, cette certitude qu'Erythro ne lui ferait jamais de mal, sur Rotor même, et que cela n'a fait que croitre avec son arrivée dans le Dôme. Et elle est déterminée – absolument déterminée – à rester ici. »

Les yeux d'Insigna s'ouvrirent tout grands et sa main vola jusqu'à sa bouche. Elle émit un son inarticulé, puis dit : « Dans ce cas... » Et elle resta à le regarder.

« Oui, dit Genarr soudain sur ses gardes.

— Tu ne comprends pas ? Mais ce sont les signes mêmes de la Peste ! Sa personnalité est en train de changer. Son esprit est déjà détérioré. »

Genarr resta immobile un moment. « Non, c'est impossible. Jamais on n'a rien détecté de ce genre chez les victimes de la Peste.

— Son esprit est différent. La maladie pourrait l'affecter différemment.

— Non, dit Genarr avec acharnement. J'ai une autre idée. Je crois que si Marlène dit qu'elle est sûre d'être immunisée, c'est qu'elle est immunisée, et nous trouverons là de quoi résoudre l'énigme de la Peste. »

Le visage d'Insigna blêmit. « Voilà donc pourquoi tu veux qu'elle reste sur Erythro ? Pour l'utiliser comme un instrument contre la Peste ?

— Non. Mais elle veut rester et sera peut-être un instrument contre la maladie, que nous le voulions ou non.

— Et tu crois sérieusement qu'il faut lui permettre de rester ici uniquement parce qu'elle le souhaite ? Tu oses me dire cela ? »

Genarr répondit à contrecœur : « Je suis tenté de le croire.

— C'est facile pour toi. Ce n'est pas ton enfant. Moi, c'est ma fille. C'est tout ce qui...

— Je sais. C'est tout ce qui te reste de... Crile. Ne me regarde pas comme ça. Je sais que tu ne t'es jamais remise de son départ. Je comprends ce que tu ressens. » Il dit cela doucement, gentiment, et parut sur le point de tendre la main pour caresser la tête penchée d'Insigna.

« Si Marlène veut vraiment explorer Erythro, je pense que rien ne l'empêchera de le faire. Et si elle est absolument convaincue que la Peste

ne peut pas toucher son esprit, peut-être que cette attitude mentale l'en protégera. La confiance et l'équilibre de Marlène, c'est peut-être son mécanisme mental d'immunité. »

Insigna redressa la tête, les yeux brûlants de colère. « Tu dis des absurdités, et tu n'as pas le droit de t'abandonner à ce brusque engouement pour une enfant. C'est une étrangère pour toi. Tu ne l'aimes pas.

— Ce n'est pas une étrangère pour moi et je l'aime beaucoup. Plus important encore, je l'admire. L'amour ne peut pas donner la force de courir un tel risque ; l'admiration le peut. Penses-y. »

Et ils restèrent là, à se regarder.

Chapitre 20

La preuve

42

Kattimoro Tanayama, avec sa ténacité habituelle, tint encore durant l'année qu'il s'était allouée, plus une autre, avant que la longue lutte prenne fin. Quand le temps arriva, il quitta le champ de bataille sans un mot, sans un signe, si bien que les instruments enregistrèrent sa mort avant que ceux qui l'entouraient ne l'aient vue entrer dans la pièce.

Cela fit peu de remous sur Terre ou dans les colonies, car le Vieux avait toujours fait son travail loin des yeux du public, et il en tirait toute sa force. Seuls ceux qui avaient affaire à lui personnellement connaissaient son pouvoir ; et ceux qui avaient le plus besoin de sa force furent particulièrement soulagés de le voir partir.

Tessa Wendel apprit la nouvelle par le canal télévisé qui reliait son quartier général à World City. Elle s'y attendait depuis des mois, mais cela n'amortit pas le choc.

Qu'allait-il se passer ? Qui allait succéder à Tanayama ? Quels changements déciderait-on ? Elle se posait ces questions depuis longtemps mais elle en percevait maintenant la vraie signification. Finalement, comme les autres, elle n'avait pas vraiment cru que le Vieux

allait mourir.

Elle chercha un réconfort auprès de Crile Fisher. Wendel était assez réaliste pour savoir que ce n'était pas son corps de femme mûre qui retenait Fisher. Dans moins de deux mois, elle allait atteindre l'âge incroyable de cinquante ans. Il en avait maintenant quarante-cinq et lui non plus n'était plus de la première jeunesse, mais chez un homme, c'était moins flagrant. En tout cas, elle pouvait toujours s'imaginer que c'était elle qui le retenait, métaphoriquement, surtout lorsque, littéralement, elle l'avait en son pouvoir.

« Alors, qu'est-ce qui va arriver, maintenant ?

— Ce n'est pas une surprise, Tessa. Cette mort aurait dû arriver plus tôt.

— D'accord. Mais c'était sa détermination aveugle qui permettait à ce projet de continuer.

— Tant qu'il a vécu, tu avais très envie qu'il meure. Maintenant, tu t'inquiètes. Mais le projet continuera. Une opération de cette envergure possède sa vie propre, et on ne peut pas l'arrêter.

— As-tu jamais essayé de calculer combien ça coûtait ? Il va y avoir un nouveau directeur du TBI et le Congrès mondial va certainement choisir un homme facile à contrôler. Il n'y aura pas d'autre Tanayama pour faire trembler tout le monde – pas dans un avenir prévisible. Et quand ils jetteront les yeux sur le budget, maintenant que la main noueuse de Tanayama ne peut plus le couvrir, ils verront qu'ils sont dans le rouge et ils voudront faire des coupes claires.

— Le pourront-ils ? Ils ont déjà tellement dépensé. Vont-ils tout arrêter sans rien avoir à montrer ? Ce serait vraiment un fiasco.

— Ils rejetteront le blâme sur Tanayama. “Il était fou, diront-ils, c'était un égocentrique en proie à une obsession” – ce qui n'est pas complètement faux, comme nous le savons bien – et eux s'en laveront les mains, remettront la Terre sur le droit chemin et renonceront à une chose que cette planète ne peut pas s'offrir. »

Fisher sourit. « Tessa, mon amour, ta pénétration de la pensée politique est probablement normale pour une hyper-spatialiste géniale. Le directeur du Bureau est – en théorie, et tel que le voit le public – un fonctionnaire appointé aux pouvoirs limités, soumis au Président et au Congrès mondial. Ces élus soi-disant puissants ne peuvent pas publier que Tanayama les menait tous et qu'ils se cachaient dans les coins de peur que leurs cœurs battent sans sa permission. Le public apprendrait qu'ils sont lâches et incapables et ils risqueraient de perdre leurs postes

aux prochaines élections. Ils ne mettront pas fin au projet. Ils feront quelques économies symboliques.

— Qu'est-ce qui te permet de l'affirmer ? murmura Wendel.

— Ma longue expérience des élus. Et puis, si nous arrêtions tout, les colonies pourraient obtenir la propulsion hyperluminique avant nous… et partir pour l'espace lointain en nous abandonnant, comme l'a fait Rotor.

— Ah bon ? Comment le pourraient-elles ?

— Étant donnée leur connaissance de l'hyper-assistance, n'est-il pas inévitable qu'elles découvrent le vol supraluminique ? »

Wendel regarda Fisher d'un air sardonique. « Crile, mon amour, ta pénétration de l'hyper-spatialisme est probablement normale pour un extorqueur de secrets de première classe. Est-ce là ce que tu penses de mon travail ? Que c'est une conséquence inévitable de l'hyper-assistance ? N'as-tu pas compris que l'hyper-assistance découle simplement de la pensée relativiste ? Elle ne permet pas de voyager plus vite que la lumière. Se déplacer à des vitesses supraluminiques, cela suppose un véritable saut théorique et pratique. Ce n'est pas une simple conséquence de l'hyper-assistance et j'ai expliqué cela à différents membres du gouvernement. Ils se plaignaient des lenteurs et des dépenses et j'ai dû leur expliquer les difficultés que nous rencontrons. Ils s'en souviendront et ne craindront pas de mettre fin au projet. Je ne peux pas les cravacher en leur disant, brusquement, que nous pouvons être gagnés à la course. »

Fisher secoua la tête. « Bien sûr que si, tu peux le leur dire. Ils te croiront parce que c'est vrai. On peut facilement nous devancer.

— Tu n'as pas écouté ce que je viens de te dire ?

— Si, mais tu as oublié un élément. Laisse un peu de place au sens commun, surtout chez l'homme que tu viens de traiter d'extorqueur de secrets de première classe.

— De quoi parles-tu, Crile ?

— Ce saut de l'hyper-assistance au vol supraluminique n'est vraiment spectaculaire que si l'on commence à zéro, comme tu l'as fait. Il n'en sera pas de même pour les colonies. Crois-tu donc qu'elles ignorent tout de nos recherches ? Crois-tu que mes collègues terriens et moi nous soyons les seuls extorqueurs de secrets du système solaire ? Les colonies ont les leurs, qui travaillent aussi dur et aussi efficacement que nous. Ils ont appris que tu étais sur Terre dès le jour de ton arrivée.

— Et alors ?

— Crois-tu qu'ils n'ont pas d'ordinateurs pour leur dire ce que tu as

écrit et publié en ce domaine ? Crois-tu qu'ils n'ont pas accès à ces articles ? Crois-tu qu'ils ne les ont pas lus laborieusement et soigneusement et qu'ils n'ont pas découvert que tu estimais théoriquement possibles les vitesses supraluminiques ? »

Wendel se mordit la lèvre et dit : « Eh bien…

— Oui, penses-y. Quand tu as écrit sur la vitesse supraluminique, ce n'étaient que des spéculations. Tu étais la seule à la juger possible. Personne ne te prenait au sérieux. Mais maintenant, tu es venue sur Terre et tu y es restée. Brusquement, tu as disparu et tu n'es pas rentrée sur Adelia. Ils ne savent peut-être pas en détail ce que tu fais, car la sécurité de ce projet a été aussi efficace que la paranoïa de Tanayama. Pourtant, ta simple disparition est pleine de sens et, à la lumière de ce que tu as publié, ils n'ont aucun doute sur la nature de tes recherches.

« Un projet comme Hyper City ne peut pas être gardé totalement secret. Les incroyables sommes d'argent investies ont dû laisser des traces. Si les colonies grattent çà et là, elles trouveront des petits bouts d'information, qui pourraient être convertis en miettes de connaissance. Et chaque miette leur apportera des indications qui leur permettront de progresser beaucoup plus vite que tu n'as pu le faire. Dis-leur cela, Tessa, si la question de mettre fin au projet vient sur le tapis. On peut nous dépasser, et c'est ce qui arrivera si nous cessons de courir. Cette idée les fera prendre feu autant que Tanayama, et elle a le mérite d'être vraie. »

Wendel resta silencieuse très longtemps tandis que Fisher l'étudiait avec soin.

«Tu as raison, mon cher extorqueur de secrets, dit-elle enfin. J'ai commis une erreur en te considérant, à la légère, comme un amant et non comme un conseiller.

— Pourquoi les deux devraient-ils s'exclure ?

— Je sais très bien que tu as tes propres motivations.

— Qu'importe, même si c'est vrai, pourvu que les miennes me fassent courir dans la même direction que toi ? »

Une délégation des membres du Congrès finit par arriver, avec Igor Koropatsky, le nouveau Directeur du TBI. Il avait occupé des postes subalternes pendant des années et Tessa ne le connaissait pas.

C'était un homme silencieux, avec des cheveux gris, clairsemés, un nez plutôt gros, un double menton, l'air bien nourri et bon enfant. Il était sans aucun doute astucieux, mais manquait visiblement de l'énergie presque maladive de Tanayama. Cela se voyait à un kilomètre.

Des membres du Congrès l'accompagnaient, bien sûr, comme pour montrer que ce successeur était leur propriété et qu'ils le contrôlaient. Ils devaient espérer que cela durerait. Ils avaient reçu une longue et amère leçon avec Tanayama.

Personne ne parla de mettre fin au projet. Ils semblaient plutôt désireux que les choses s'accélèrent… si possible. Lorsque Wendel essaya, avec prudence, de souligner la possibilité que les colonies les gagnent de vitesse, ou du moins, les suivent de près, ils acceptèrent l'idée sans faire de difficultés puis abandonnèrent le sujet, comme une chose évidente.

Koropatsky, qui était leur porte-parole, dit : « Dr Wendel, je ne vous demanderai pas de me faire faire le tour d'Hyper City. Je suis déjà venu et j'aime mieux consacrer ce temps à la réorganisation du Bureau. Je n'ai pas l'intention de me montrer irrespectueux envers mon distingué prédécesseur, mais tout changement de direction d'un corps administratif important exige pas mal de réorganisation. De nature, je ne suis pas formaliste. Parlons donc librement et sans cérémonie ; j'aimerais poser quelques questions auxquelles, je l'espère, vous voudrez bien répondre de telle sorte qu'un homme qui ne possède que peu de connaissances scientifiques puisse comprendre. »

Wendel hocha la tête. « Je ferai de mon mieux, monsieur le directeur.

— Bien. Quand comptez-vous nous donner un vaisseau supraluminique opérationnel ?

— Vous savez certainement, monsieur le directeur, que c'est une question à laquelle je ne peux pas vraiment répondre. Nous sommes à la merci de difficultés et d'accidents imprévisibles.

— Supposons qu'il n'y ait qu'une quantité raisonnable de difficultés et d'accidents.

— Dans ce cas, puisque nous en avons terminé au niveau scientifique et qu'il ne nous reste plus que l'ingénierie, si la chance nous sourit, nous aurons peut-être un vaisseau dans trois ans.

— Autrement dit, nous serons prêts en 2236.

— Certainement pas plus tôt.

— Combien de personnes pourra-t-il emmener ?

— De cinq à sept, peut-être.

— Jusqu'où pourra-t-il aller ?

— Aussi loin que nous le désirerons, monsieur le directeur. C'est cela, l'intérêt de la vitesse supraluminique. Comme nous traversons l'hyperespace, où les lois ordinaires de la physique ne s'exercent plus, même la conservation de l'énergie, cela ne coûte pas plus de parcourir mille années-lumière qu'une. »

Le directeur s'agita, l'air mal à l'aise. « Je ne suis pas physicien, mais j'ai du mal à accepter l'idée d'un environnement sans contrainte. Tout y est vraiment possible ?

— Il y a des contraintes. Pour entrer et sortir de l'hyper-espace, il nous faut le vide et une intensité gravitationnelle inférieure à un certain chiffre. Nous découvrirons sûrement d'autres contraintes au cours des vols d'essai. Les résultats nécessiteront peut-être d'autres délais.

— Une fois que vous aurez le vaisseau, où effectuerez-vous le premier vol ?

— Il pourrait être prudent de limiter le premier voyage à l'orbite de Pluton, par exemple, mais on peut considérer cela comme une perte de temps. Une fois que nous aurons la technologie qui nous permettra de voyager d'une étoile à l'autre, la tentation d'en visiter une sera irrésistible.

— L'Etoile voisine, par exemple ?

— Ce serait logique. L'ex-directeur Tanayama voulait qu'on y aille, mais je dois faire remarquer qu'il y a d'autres étoiles beaucoup plus intéressantes. Sirius n'est que quatre fois plus loin et cela nous donnerait l'occasion d'observer de près une naine blanche.

— Dr Wendel, je pense que notre objectif doit être l'Etoile voisine, et pas seulement pour les raisons propres à Tanayama. Si vous vous rendiez jusqu'à une autre étoile – n'importe laquelle – et que vous reveniez, comment pourriez-vous prouver que vous y êtes vraiment allée ? »

Wendel eut l'air surpris. « Prouver ? Je ne vous comprends pas.

— Je veux dire, que pourriez-vous riposter si l'on vous accusait d'avoir monté un vol truqué ?

— Truqué ? » Wendel se leva, furieuse. « Vous m'insultez. »

La voix de Koropatsky s'enfla soudain, dominatrice. « Asseyez-vous, Dr Wendel. Je ne vous accuse de rien. J'essaie de prévoir une situation et de m'en protéger. Cela fait presque trois siècles que l'humanité se déplace

dans l'espace. C'est un épisode historique pas tout à fait oublié et ma subdivision du globe le rappelle particulièrement bien. Quand, en ces temps de réclusion planétaire, on a lancé les premiers satellites, il y eut des gens pour soutenir que toutes les données fournies par ces satellites étaient truquées. Les premières photos de la face cachée de la Lune furent traitées de faux. Même les premières images de la Terre vue de l'espace furent qualifiées d'impostures par ceux qui croyaient que la Terre était plate. Si nous prétendons avoir la propulsion supraluminique, nous nous heurterons aux mêmes ennuis.

— Pourquoi, monsieur le directeur ? Pourquoi quelqu'un penserait-il que nous mentons au sujet d'une chose pareille ?

— Ma chère Wendel, vous êtes naïve. Depuis plus de trois siècles, Albert Einstein est le demi-dieu qui a inventé la cosmologie. Les gens, de génération en génération, se sont habitués à l'idée que la vitesse de la lumière est une limite absolue. Ils ne sont pas près à renoncer à ce concept. Même le principe de causalité – et on ne peut rien trouver de plus fondamental que : la cause précède l'effet – semble violé par votre découverte. C'est une chose.

« Une autre, Dr Wendel, c'est que les colonies peuvent trouver politiquement utile de convaincre leurs populations, et les Terriens aussi, que nous mentons. Cela nous entravera, nous embarquera dans des polémiques, nous fera perdre du temps, et leur fournira l'occasion de nous rattraper. Aussi je vous le demande : Y a-t-il une preuve qui puisse authentifier un tel voyage ? »

Wendel répondit d'une voix glaciale : « Monsieur le directeur, une fois de retour, nous permettrons aux scientifiques de visiter notre navire. Nous leur expliquerons les techniques que nous avons utilisées et...

— Non, non, non. Je vous en prie. Arrêtez. Cela ne pourrait convaincre que des scientifiques bien informés comme vous.

— Alors, quand nous reviendrons, nous rapporterons des photos du ciel et des étoiles les plus proches qui seront dans des positions légèrement différentes les unes par rapport aux autres. D'après ces positions relatives, il sera possible de calculer exactement où nous étions par rapport au Soleil.

— Cela aussi, c'est pour les scientifiques. Cela ne convaincrait pas un citoyen moyen.

— Nous aurons des photos en gros plan de l'étoile que nous visiterons. Elle sera complètement différente du Soleil.

— Mais on fait cela dans n'importe quel programme d'holovision

banal traitant de voyage interstellaire. C'est un classique du space-opera. Vos photos n'apporteraient rien de plus qu'un épisode de *Capitaine Galaxie*.

— Dans ce cas, dit Wendel les dents serrées d'exaspération, je ne vois rien. Si les gens ne veulent pas nous croire, eh bien, ils ne nous croiront pas. C'est à vous de traiter ce genre de problème. Je ne suis qu'une physicienne.

— Allons, allons, docteur. Ne vous mettez pas en colère, je vous prie. Quand Christophe Colomb est revenu de sa première traversée de l'océan, personne ne l'a accusé de mensonge. Pourquoi ? Parce qu'il ramenait avec lui des indigènes du nouveau monde qu'il avait visité.

— Très bien, mais les chances de découvrir des mondes habitables et d'en ramener des spécimens sont très minces.

— Peut-être que non. On croit, vous le savez, que les Rotoriens ont pu partir pour l'Etoile voisine ; ils y sont peut-être toujours.

— C'est ce que croyait le directeur Tanayama. Cependant, il se peut qu'à cause d'un accident, d'une erreur scientifique, de problèmes psychologiques, ils n'aient jamais atteint leur objectif. Ce qui expliquerait, aussi, qu'ils ne soient jamais revenus.

— Néanmoins, insista Koropatsky, ils sont peut-être arrivés.

— Même s'ils sont arrivés, ils ont dû simplement, en l'absence à peu près certaine de monde habitable, se mettre en orbite autour de l'étoile. Dans cet isolement, les tensions psychologiques, qui ne les auraient pas arrêtés pendant le voyage, ont dû les détruire et il est probable qu'il n'y ait plus, maintenant, qu'une colonie morte tournant à jamais autour de l'Étoile voisine.

— Alors, vous voyez bien que ce doit être notre objectif, car une fois que vous serez là-bas, vous chercherez Rotor, mort ou vivant. Dans l'un et l'autre cas, vous devrez rapporter quelque chose d'indubitablement rotorien et ce sera alors facile pour tout le monde de croire que vous êtes vraiment allés dans les étoiles. » Il lui fit un grand sourire. « Même moi, je vous croirais, et cela répond à ma question : comment allez-vous prouver que vous avez fait un voyage supraluminique ? Voilà quelle est votre mission et, grâce à elle, la Terre continuera à vous fournir l'argent, les ressources et la main-d'œuvre dont vous aurez besoin. »

Après un dîner durant lequel on ne parla guère technique, Koropatsky dit à Wendel, du ton le plus amical possible, mais non sans une pointe de glace par en dessous : « Malgré tout, n'oubliez pas que vous n'avez que trois ans pour réussir. Au maximum. »

44

« Alors, tu n’as même pas eu besoin de mon habile stratagème, dit Crile Fisher avec un petit soupir de regret.

— Non. Ils étaient déterminés à continuer, sans qu’il soit nécessaire de les menacer d’une concurrence redoutable. La seule chose qui les tracassait, c’était cette accusation de mensonge. Je suppose que Tanayama ne pensait qu’à détruire Rotor. Du moment que son désir était réalisé, le monde pouvait bien crier au truquage tant qu’il voulait.

— Cela ne se serait pas produit. Il aurait obligé le vaisseau à lui ramener une preuve de la destruction de Rotor qui aurait convaincu tout le monde. Quelle sorte de type c’est, le nouveau directeur ?

— Tout à fait le contraire de Tanayama. Il semble doux, presque sur le point de se répandre en excuses, mais j’ai l’impression que le Congrès mondial aura autant de mal à le manœuvrer que Tanayama. Il faut qu’il s’installe dans son poste, c’est tout.

— D’après ce que tu m’as dit de votre entretien, il semble plus raisonnable que Tanayama.

— Oui, mais cela me tarabuste… cette histoire de mensonge. S’imaginer qu’on puisse truquer un vol spatial. C’est sans doute parce que les Terriens n’ont aucun sens de l’espace. Aucun. Parce que vous avez cette immense planète et que, sauf dans un nombre microscopique de cas, vous ne la quittez jamais. »

Fisher sourit. « Eh bien, je fais partie du nombre microscopique d’hommes qui l’ont quittée. Souvent. Et toi, tu viens d’une colonie. Nous ne sommes, ni l’un ni l’autre, liés à une planète.

— C’est vrai, dit Wendel en lui jetant un regard en coin. Parfois, tu me donnes l’impression d’avoir oublié que je suis originaire d’une colonie.

— Crois-moi, je m’en souviens. Je ne me murmure pas constamment : Tessa est originaire d’une colonie ! Tessa est originaire

d'une colonie ! mais je le sais.

— Et les autres ? » Elle fit un geste de la main comme pour englober l'espace illimité qui les entourait. « Prends Hyper City, entourée par d'incroyables mesures de sécurité, et dans quel but ? Contre les colonies. Tout ce qui importe, c'est d'obtenir la propulsion supraluminique avant que les colonies n'entament leurs recherches. Et qui est à la tête du projet ? Une physicienne originaire des colonies.

— C'est la première fois que tu penses à ça depuis cinq ans que tu diriges le projet ?

— Non, j'y pense périodiquement. Je ne comprends pas, c'est tout. Comment se fait-il qu'ils n'aient pas peur de se fier à moi ? »

Fisher rit. « Tu es une scientifique.

— Et alors ?

— On considère les scientifiques comme des mercenaires qui ne sont attachés à aucune société. Donne à un scientifique un problème fascinant et tout l'argent, tout l'équipement et tout le personnel dont il a besoin pour le résoudre, et il ne se souciera pas du reste. Sois franche... La Terre, Adelia, les colonies, l'humanité même, tu t'en moques. Tu veux seulement concevoir la propulsion supraluminique et c'est la seule chose à laquelle tu te dévoues. »

Wendel jeta avec colère : « C'est un stéréotype, et aucun scientifique n'y correspond. Je ne suis pas comme ça.

— Je suis sûr qu'ils s'en sont aperçus, Tessa, c'est pourquoi tu es probablement sous surveillance constante. Je suis sûr que certains de tes assistants les plus proches sont tenus d'épier tes activités et d'en rendre compte au gouvernement.

— Tu fais allusion à toi, je pense.

— Ne me dis pas que tu n'as jamais songé que j'avais pu recevoir l'ordre de rester avec toi en qualité d'extorqueur de secrets.

— Je dois t'avouer que l'idée m'est venue à l'esprit... de temps à autre.

— En fait, on ne m'a rien demandé de tel. Je suppose que je suis trop intime avec toi pour qu'on me fasse confiance. Mais je suis tout à fait sûr qu'on fait des rapports sur moi et que mes activités sont soigneusement épluchées. Aussi longtemps que je te rends heureuse...

— Tu es vraiment insensible, Crile. Comment peux-tu plaisanter là-dessus ?

— Je ne plaisante pas. J'essaie d'être réaliste. Si tu te fatiguais de moi, je perdrais mon poste. Une Tessa malheureuse ne produirait peut être plus rien, je serais obligé de sortir de ta vie et on introduirait, en

douceur, mon successeur. Après tout, ta satisfaction compte bien plus que la mienne à leurs yeux et je reconnais que c'est logique. Tu comprends mon réalisme ? »

Là-dessus, Wendel se pencha pour caresser la joue de Crile. « Ne te fais pas de souci. Je pense que je me suis trop habituée à toi pour me fatiguer de ta présence. Quand le sang chaud de la jeunesse coulait dans mes veines, je me lassais de mes hommes et je les larguais, mais maintenant…

— Cela te coûterait trop d'efforts, hein ?

— Si tu veux voir la chose comme ça. Mais peut-être suis-je amoureuse à ma manière.

— Je comprends ce que tu veux dire. L'amour, le repos de la physicienne. Et ces Terriens qui n'ont pas le sens de l'espace !

— En voilà justement un exemple. Koropatsky veut que nous allions vers l'Étoile voisine pour y chercher Rotor. Comment pourrait-on faire ça ? De temps à autre, nous repérons un astéroïde et le perdons avant d'avoir pu calculer son orbite. Sais-tu combien il faut de temps pour retrouver un astéroïde perdu, malgré tous nos instruments ? Parfois des années. L'espace est grand, même au voisinage d'une étoile, et Rotor est petit.

— Oui, mais on cherche un astéroïde parmi cent mille autres. Rotor sera le seul objet de ce type près de l'Étoile voisine.

— Qui t'a dit cela ? Même si l'Etoile voisine n'a pas un système solaire semblable au nôtre, il serait curieux qu'elle ne soit pas entourée de débris de toutes sortes.

— Des débris morts, comme nos astéroïdes. Mais Rotor est une colonie en plein fonctionnement, elle émettra une large gamme de radiations et on la détectera facilement.

— Si Rotor est toujours une colonie opérationnelle. Sinon ? Ce sera juste un astéroïde de plus, presque impossible à repérer en un temps raisonnable. »

Fisher ne put empêcher son visage de se crisper.

Wendel s'en aperçut et s'approcha de lui pour mettre le bras autour de ses épaules ; il ne réagit pas. « Oh, mon chéri, tu connais la situation. »

Fisher répondit d'une voix étranglée. « Je sais. Mais ils ont pu survivre. N'est-ce pas ?

— Oui, dit Wendel avec un optimisme un peu factice, et, dans ce cas, tant mieux pour nous. Comme tu me l'as fait remarquer, on pourrait facilement situer Rotor grâce aux radiations qui en émanent. Et mieux

encore…

— Oui ?

— Koropatsky veut que nous ramenions quelque chose de Rotor, car ce serait la meilleure preuve que nous avons été très loin dans l'espace et que nous en sommes revenus, parcourant ainsi plusieurs années-lumière en quelques mois. Sauf que… Que pourrions-nous rapporter de convaincant ? Suppose que nous trouvions des morceaux de métal en train de dériver. Cela ne marcherait pas. Une pièce métallique sans identification, nous aurions fort bien pu l'emporter avec nous. Même si nous réussissions à trouver un débris caractéristique de Rotor… un artefact qui ne pourrait exister que sur une colonie… il pourrait être considéré comme un faux.

« Mais si Rotor est toujours une colonie vivante, nous pourrions persuader un Rotorien de revenir avec nous. Un Rotorien, on peut l'identifier. Aux empreintes digitales et rétiniennes, à l'analyse de l'ADN. Il y a même des gens, sur les autres colonies ou sur Terre, qui pourraient reconnaître le Rotorien que nous ramènerions. Koropatsky a suggéré brutalement que c'est ce qu'il faut faire. Il a fait remarquer que Christophe Colomb, revenant de son premier voyage, a ramené un indigène d'Amérique avec lui.

« Bien sûr, il y a une limite à ce que nous pouvons rapporter, d'animé ou d'inanimé. Un jour, nous aurons des vaisseaux aussi grands qu'une colonie, mais le premier va être petit et, selon certains critères, rudimentaire, j'en suis certaine. Nous ne pourrons ramener qu'un seul Rotorien ; il faudra choisir.

— Ma fille, Marlène.

— Elle ne voudra peut-être pas. Nous ne pourrons prendre que quelqu'un qui est d'accord pour revenir dans le système solaire. Il n'y en aura peut-être qu'un sur des milliers, et si elle ne veut pas…

— Marlène viendra volontiers. Vous n'aurez qu'à me laisser lui parler. Je saurai bien la persuader.

— Sa mère ne voudra peut-être pas.

— Je lui parlerai aussi, dit obstinément Fisher. D'une manière ou d'une autre, j'y arriverai. »

Wendel soupira de nouveau. « Je ne peux pas te laisser avec cette idée en tête, Crile. Tu ne comprends donc pas que nous ne pourrions pas ramener ta fille, même si elle était disposée à le faire ?

— Pourquoi pas ? Pourquoi pas ?

— Elle avait un an quand tu es parti. Elle n'a aucun souvenir du

système solaire. Personne ici ne pourrait l'identifier. Il n'y a probablement aucun dossier la concernant dans tout le système solaire. Non, il nous faudra emmener un être humain d'âge mûr, qui a rendu visite à d'autres colonies, ou mieux encore, à la Terre. »

Elle s'arrêta, puis dit fermement : «Ta femme conviendrait tout à fait. Ne m'as-tu pas dit qu'elle avait terminé ses études sur Terre ? Elle avait un dossier à l'université et on pourra l'identifier. Bien sûr, je préférerais quelqu'un d'autre. »

Fisher resta silencieux.

Wendel reprit, presque timidement : « Je suis désolée, Crile. Ce n'est pas ce que je souhaiterais pour toi. »

Et Fisher finit par répondre, d'un ton amer : « Laisse-moi croire simplement que ma Marlène est vivante. Nous verrons ce que nous pourrons faire. »

Chapitre 21

Scanographie cérébrale

45

« Je suis désolé. » Siever Genarr tourna son long nez vers la mère et la fille avec l'air de leur demander pardon, comme si ses paroles ne suffisaient pas. « J'ai dit à Marlène que mon travail n'est pas très important et puis voilà que, presque aussitôt, nous avons eu une minicrise au sujet de nos réserves d'énergie et je me suis trouvé obligé de retarder notre réunion. L'affaire est réglée et elle n'était pas si grave que ça, maintenant qu'on la voit avec du recul. Me pardonnerez-vous ?

— Bien sûr, Siever », répondit Eugenia Insigna. Elle avait l'air inquiète. « Pourtant, ces trois journées n'ont pas été faciles à vivre. Je sens que chaque heure passée ici aggrave le danger pour Marlène.

— Je n'ai pas du tout peur d'Erythro, oncle Siever, assura la jeune fille.

— Et je ne pense pas que Pitt puisse faire grand-chose contre nous sur Rotor, poursuivit Insigna. Il le sait bien ; sinon il ne nous aurait pas envoyées ici.

— Je vais essayer de jouer le courtier honnête et de vous satisfaire l'une et l'autre. J'aimerais vous proposer de faire quelques expériences,

en nous entourant de toutes les précautions qui conviennent.

— Quel genre d'expériences ?

— Pour commencer, je suggérerais une scanographie cérébrale. »

Marlène fronça légèrement les sourcils. « J'ai déjà eu des scanographies. Tout le monde en passe. On ne vous laisse pas entrer à l'école sans une scanographie. Et puis, on subit un examen médical complet…

— Je sais, l'interrompit gentiment Genarr. Je n'ai pas complètement gaspillé ces trois derniers jours. J'ai ici (sa main vint effleurer une pile de listings posée sur son bureau) le traitement informatique de toutes les scanographies cérébrales que tu as subies.

— Mais tu ne dis pas tout, oncle Siever, répliqua calmement la jeune fille.

— Ah, s'exclama Insigna d'un air triomphant. Que nous cache-t-il, Marlène ?

— Il est un peu inquiet à mon sujet. Il n'est pas tout à fait sûr que je sois en sécurité ici. Il est hésitant.

— Comment peux-tu dire cela, Marlène ? »

Marlène reprit, brusquement éclairée : « Je pense que c'est pour cela que tu as attendu trois jours, oncle Siever. Tu t'es raisonné jusqu'à ce que tu sois sûr que je ne pourrais pas voir ton incertitude. Mais cela n'a pas marché. Je la vois toujours.

— Si cela se voit, Marlène, c'est parce que je t'accorde une si grande valeur que le plus petit risque m'inquiète.

— Alors, qu'est-ce que tu crois que j'éprouve, moi qui suis sa mère ? Et, dans ton incertitude, tu t'es procuré des scanographies, violant ainsi le secret médical du dossier de Marlène.

— Il fallait que je sache. Mais c'est insuffisant.

— Insuffisant, en quoi ?

— Dans les premiers temps du Dôme, quand la Peste ne cessait de frapper, nous nous sommes efforcés d'élaborer un scanner cérébral plus détaillé et un programme d'ordinateur plus efficace pour en interpréter les données. Ils n'ont jamais été utilisés sur Rotor. Dans son obsession de cacher le fléau, Pitt n'a pas voulu les divulguer. Cela aurait pu provoquer des questions et des rumeurs inopportunes. De ce fait, Marlène, tu n'as jamais eu de scanographie cérébrale convenable et je voudrais que tu en fasses une avec notre appareil. »

Marlène recula « Non. »

Une lueur d'espoir éclaira le visage d'Insigna. « Pourquoi non,

Marlène ?

— Parce que, quand oncle Siever a dit cela, il est devenu encore plus incertain.

— Non, ce n'est pas… » Genarr se tut, leva les bras et les laissa retomber en un geste d'impuissance. « Pourquoi me mettre martel en tête ? Marlène, ma chérie, nous avons besoin d'une scanographie cérébrale aussi détaillée que possible, comme modèle de ta normalité mentale. Si tu t'exposes ensuite à Erythro et qu'il en résulte la plus légère altération cérébrale, on pourra la détecter par une scanographie, même si personne ne peut s'en apercevoir en te regardant ou en te parlant. Mais dès que je mentionne une scanographie cérébrale, je pense à la possibilité de découvrir un changement mental indétectable par d'autres moyens… et cette idée fait ressortir mon inquiétude. C'est cela que tu perçois. Allons, Marlène, combien d'incertitude tu détectes ? Sois quantitative.

— Il n'y en a pas beaucoup, mais il y en a. L'ennui, c'est que je peux seulement dire que tu n'es pas sûr. Je ne peux pas dire pourquoi. Peut-être que ce scanner cérébral spécial est dangereux.

— En quoi le serait-il ? On s'en est servi pour… Marlène, tu sais qu'Erythro ne peut pas te faire de mal. Ne pourrais-tu pas savoir que ce scanner ne te fera pas de mal ?

— Non, je ne peux pas.

— Sais-tu ce qui peut te mettre en danger ? »

Une pause et Marlène dit, à contrecœur : « Non.

— Mais comment peux-tu être sûre pour Erythro et pas pour le scanner ?

— Je l'ignore. Je sais seulement qu'Erythro ne me fera pas de mal, mais je ne sais pas si ce scanner est dangereux ou non. Ou le sera. »

Un sourire éclaira le visage de Genarr. Il n'était pas nécessaire d'avoir des facultés inhabituelles pour comprendre qu'il était énormément soulagé.

« Pourquoi est-ce que cela te rend heureux, oncle Siever ?

— Parce que si tu avais fabriqué tes intuitions de toutes pièces pour te rendre importante, ou par romantisme, ou par une sorte d'entêtement aveugle… tu les appliquerais à tout. Mais ce n'est pas le cas. Tu sais certaines choses et tu en ignores d'autres. Je n'en suis que plus enclin à te croire quand tu dis être sûre qu'Erythro ne te fera pas de mal, et je n'ai plus du tout peur que la scanographie cérébrale révèle quelque chose d'inquiétant. »

Marlène se tourna vers sa mère. « C'est vrai, maman. Oncle Siever se

sent beaucoup mieux et moi aussi. C'est tellement évident. Tu ne le vois pas ?

— Peu importe ce que je vois, dit Insigna. Moi, je ne me sens pas mieux.

— Oh, maman », murmura Marlène. Puis plus fort, à Genarr : « J'accepte de subir une scanographie. »

46

« Ce n'est pas étonnant », murmura Siever Genarr.

Il étudiait les dessins complexes, presque floraux, de l'infographie qui apparaissaient et disparaissaient lentement de l'écran, en fausses couleurs. Eugenia Insigna, assise à côté de lui, les regardait avec de grands yeux sans rien comprendre.

« Qu'est-ce qui n'est pas étonnant, Siever ?

— Je ne peux pas le dire comme il faudrait parce que je ne connais pas leur langage. Et si Ranay d'Aubisson, qui est notre maître à penser en ce domaine, nous l'expliquait, ni toi ni moi ne la comprendrions. Cependant, elle m'a fait remarquer ça…

— On dirait une coquille d'escargot.

— La couleur la fait ressortir. C'est une mesure de complexité plutôt que la trace directe d'une forme physique, selon les termes de Ranay. Cette disposition est atypique. Généralement, on ne la trouve pas telle quelle dans le cerveau. »

Les lèvres d'Insigna tremblaient. « Tu veux dire qu'elle est déjà malade ?

— Non, bien sûr que non. Je dis atypique, pas anormale. Je n'ai sûrement pas besoin d'expliquer la différence à un observateur scientifique expérimenté. Tu es bien obligée de reconnaître que Marlène est différente. En un sens, je suis content que la coquille d'escargot soit là. Si son cerveau était totalement typique, nous nous demanderions d'où peut bien venir son exceptionnelle faculté de perception. Fait-elle

habilement semblant ou sommes-nous fous, voilà la question qu'on se poserait.

— Mais comment sais-tu que ce n'est pas dû à… à…

— A la maladie ? Ce n'est pas possible. Nous avons rassemblé toutes ses scanographies cérébrales depuis la petite enfance. Cette atypie y est toujours.

— On ne m'en a jamais parlé.

— Bien sûr que non. Les anciennes scanographies étaient joliment rudimentaires et cela ne sautait pas aux yeux. Mais, une fois qu'on a eu celle-ci et qu'on a pu voir les détails clairement, on a repris les anciennes et on l'a fait ressortir. C'est Ranay qui a fait cela. Alors, tu vois. Le cerveau de Marlène a été enregistré dans toute sa complexité. Si elle était touchée, même légèrement, ce serait visible sur l'écran.

— Tu n'as pas idée combien cela m'effraie.

— Marlène est tellement sûre d'elle ! Je suis convaincu que cette impression persistante de sécurité signifie quelque chose.

— Comment est-ce possible ? »

Genarr montra la coquille d'escargot du doigt. « Tu n'as pas cela, ni moi non plus, et nous ne sommes pas en situation de dire où et comment elle obtient ce sens de la sécurité. Mais elle l'a bel et bien, et nous devons la laisser sortir à la surface de la planète.

— Et risquer sa vie ? Peux-tu m'expliquer pourquoi ?

— J'ai l'impression qu'elle obtient toujours ce qu'elle veut. Nous ferions donc mieux de la laisser sortir, puisque nous ne pourrions pas l'en empêcher longtemps. Peut-être apprendrons-nous ainsi quelque chose sur le fléau.

— Une information de ce genre ne mérite pas un tel risque.

— Nous ne la laisserons pas sortir à la surface même de la planète. Je peux l'emmener faire une reconnaissance en avion, par exemple. Elle verra des lacs, des plaines, des collines et des canyons. On pourrait même aller jusqu'au bord de la mer. Celle-ci est d'une beauté absolue, mais il n'y a de vie nulle part… seulement les procaryotes dans l'eau. Et si ensuite elle tient toujours autant à sentir le sol d'Erythro sous ses pieds, nous veillerons à ce qu'elle porte une combinaison Anti-E.

— Anti-E ? Qu'est-ce que c'est ?

— Une combinaison anti-Erythro. C'est tout ce qu'il y a de plus simple ; elle ressemble à un costume spatial, sauf qu'elle n'a pas besoin de maintenir une certaine pression atmosphérique contre le vide. C'est une combinaison imperméable en plastique et en textile, très légère et qui ne

gêne pas les mouvements. Le casque protège des rayons infrarouges et possède une réserve d'air et une ventilation. Une personne vêtue d'une combinaison anti-E n'est pas soumise à l'environnement d'Erythro. En outre, elle sera accompagnée.

— Par qui ? Je ne me fie à personne, sauf à moi. »

Genarr sourit. « Je ne pourrais pas imaginer pire compagnie. Tu ne connais rien à Erythro et tu en as peur. Je n'oserais jamais te laisser sortir. Écoute, la seule personne à laquelle nous puissions nous fier, c'est moi.

— Toi ? » Insigna le regarda avec de grands yeux, la bouche ouverte.

« Pourquoi pas ? Personne ici ne connaît Erythro aussi bien que moi, et si Marlène est immunisée contre la Peste, moi aussi. Depuis dix ans que je suis ici, je n'ai jamais été affecté le moins du monde. Mieux encore, je peux piloter un avion, ce qui signifie que nous n'aurons besoin de personne. Et je pourrai la surveiller de près. Si elle se comporte, si peu que ce soit, d'une manière anormale, je la ramènerai au Dôme plus vite que la lumière et lui ferai passer une scanographie cérébrale.

— Il serait déjà trop tard.

— Non. Pas nécessairement. Tu sais, la Peste, ce n'est pas tout ou rien. Il y a eu des cas légers, et même très légers, et les gens qui sont très peu touchés peuvent mener une vie quasiment normale. Il ne lui arrivera rien, j'en suis sûr. »

Insigna, silencieuse, dans son fauteuil, avait l'air petite et sans défense.

D'un geste impulsif, Genarr la prit par la taille. « Allons, Eugenia, oublie tout cela pendant une semaine. Je te promets qu'elle ne sortira pas avant au moins six ou sept jours… plus longtemps que cela si je parviens à saper sa résolution en lui montrant Erythro du haut des airs. Pour le moment, je vais te faire voir quelque chose… tu es astronome, n'est-ce pas ? »

Elle le regarda et dit tristement : « Tu le sais bien.

— Alors, cela veut dire que tu n'as jamais regardé les étoiles. Les astronomes ne le font jamais. Ils ne regardent que leurs instruments. Il fait nuit sur le Dôme, en ce moment, alors viens dans la salle d'observation. La nuit est très claire et il n'y a rien de tel que de regarder les étoiles pour se sentir en paix. Fais-moi confiance. »

47

C’était vrai. Les astronomes ne regardaient pas les étoiles. Ce n’était pas nécessaire. Ils donnaient, par l’intermédiaire de l’ordinateur, des instructions aux télescopes, aux caméras et au spectroscope, qui les recevaient sous forme de programmes.

Les instruments faisaient le travail, les analyses, les simulations graphiques. L’astronome posait les questions, puis étudiait les réponses. Pour cela, il n’avait pas besoin de regarder les étoiles.

De plus, pensa-t-elle, comment peut-on regarder les étoiles sans rien faire ? Le pouvait-on quand on était astronome ? Leur simple vue devait vous mettre mal à l’aise. Il y avait du travail à faire, des questions à poser, des mystères à résoudre et, au bout d’un moment, on devait sûrement retourner à son atelier et mettre ses instruments en route, puis se distraire en lisant un roman ou en regardant un spectacle holovisé.

Elle murmura cela à Siever Genarr tandis qu’il parcourait son bureau en vérifiant que tout était bien en ordre. (Quand ils étaient jeunes, il faisait déjà cela avant de quitter une pièce, se souvint Insigna. A l’époque elle s’en agaçait mais elle aurait peut-être dû l’admirer, au contraire. Siever avait tant de qualités, pensa-t-elle, et Crile…)

Elle s’arracha impitoyablement à ses pensées.

Genarr la conduisit à un petit ascenseur. C’était la première fois qu’Insigna en voyait un dans le Dôme et, durant un bref instant, ce fut comme si elle se retrouvait sur Rotor, sauf qu’elle ne perçut aucun changement dans la poussée pseudo-gravitationnelle et ne se sentit pas doucement pressée contre une des parois par la force de Coriolis, comme c’était le cas sur Rotor.

« Nous y voilà », dit Genarr qui fit signe à Insigna de sortir. Elle se retrouva sous le ciel étoilé et, presque aussitôt, recula. « Sommes-nous exposés ?

— Exposés ? demanda Genarr perplexe. Oh, tu veux dire : exposés à l’atmosphère d’Erythro ? Non, non. Ne crains rien. Nous sommes enfermés dans un hémisphère de verre recouvert d’une couche de diamants que rien ne peut rayer. Bien entendu, un météorite pourrait l’écraser, mais il n’y en a pour ainsi dire aucun dans le ciel d’Erythro. Il y a une coupole semblable sur Rotor, tu sais, mais pas de cette qualité-là, ni

de cette taille.

— Vous êtes bien traités ici, remarqua Insigna en touchant de nouveau la vitre pour vérifier qu'elle existait.

— Il le faut bien, pour inciter les gens à venir. » Puis, revenant à la bulle : « Il pleut parfois, bien sûr, mais alors les nuages empêchent l'observation. Et lorsque le ciel s'éclaircit, le verre sèche rapidement. Un résidu se dépose et, pendant la journée, un détergent spécifique nettoie la bulle. Assieds-toi, Eugenia. »

Insigna s'installa dans un fauteuil doux et confortable, qui s'inclina presque de lui-même, si bien qu'elle se retrouva les yeux tournés vers le ciel. Elle entendit l'autre siège soupirer sous le poids de Genarr. Puis les veilleuses s'éteignirent. Dans les ténèbres d'un monde inhabité, le ciel sans nuages, aussi sombre que du velours noir, brûlait d'étincelles.

Insigna en eut le souffle coupé. Elle savait, en théorie, à quoi ressemblait le ciel. Elle l'avait vu sur des cartes, dans des simulations et en photos… sous toutes les formes possibles, mais jamais en réalité. Elle ne chercha pas à identifier les objets intéressants ou inexplicables, les mystères qui l'invitaient à se mettre au travail. Elle ne regarda aucun objet en particulier, mais les configurations qui se dessinaient sous ses yeux.

Aux heures sombres de la préhistoire, pensa-t-elle, c'était à l'étude de ces motifs, et non à celle des étoiles elles-mêmes, que ses ancêtres devaient les constellations et les débuts de l'astronomie.

Genarr avait raison. La paix l'enveloppa comme une fine toile d'araignée invisible.

Au bout d'un moment, elle dit, d'un ton presque ensommeillé : « Merci, Siever.

— De quoi ?

— D'avoir proposé d'accompagner Marlène. De mettre ta santé mentale en danger pour ma fille.

— Ma santé mentale n'est pas en danger. Il ne nous arrivera rien. Et puis, j'éprouve un… un sentiment paternel pour Marlène. Après tout, Eugenia, nous avons partagé pas mal de choses, toi et moi.

— Je sais », répliqua Insigna avec un petit mouvement de culpabilité. Elle avait toujours connu les sentiments de Genarr – il ne pouvait pas les cacher. Elle s'y était résignée avant de rencontrer Crile ; ensuite, elle s'était rebiffée.

« Si je t'ai fait de la peine, Siever, je le regrette sincèrement.

— Pas besoin », dit doucement Genarr, et il y eut un long silence

pendant lequel la paix s'approfondit encore ; Insigna se retrouva en train d'espérer sérieusement que personne, en entrant, ne viendrait briser l'étrange sortilège, source de sérénité, qui la retenait prisonnière.

Puis Genarr reprit la parole. « Je crois savoir pourquoi les gens ne montent pas à la salle d'observation. Ni ici ni sur Rotor.

— Marlène aimait bien s'y rendre. Elle y était presque toujours seule.

— Marlène est exceptionnelle. C'est à cause de ça que la plupart des gens ne viennent pas ici.

— De quoi ?

— Ça, répondit Genarr en montrant un point dans le ciel, mais, dans l'obscurité, elle ne vit pas son geste. Cette étoile si brillante ; la plus brillante de toutes.

— Tu veux dire le Soleil… notre Soleil… le Soleil du système solaire ?

— Oui. C'est un intrus. Sans lui, le ciel serait à peu près le même que sur la Terre. Alpha du Centaure n'est pas tout à fait à la même place et Sirius est légèrement décalé, mais on pourrait ne pas le remarquer. A part cela, le ciel que tu vois est celui que regardaient les Sumériens il y a cinq mille ans. Avec le Soleil en plus.

— Et tu penses que c'est le Soleil qui empêche les gens de venir à l'observatoire ?

— Peut-être pas consciemment, mais sa vue les met mal à l'aise. On a tendance à penser que le Soleil est loin, très loin, inaccessible, dans un univers totalement différent. Cependant, il brille dans le ciel, il s'impose à notre attention ; en le voyant, nous nous sentons coupables de l'avoir abandonné.

— Mais alors, pourquoi les adolescents et les enfants ne viennent-ils pas à la salle d'observation ? Ils ne savent que peu de chose sur le Soleil et le système solaire.

— Nous, les adultes, nous leur offrons un exemple négatif. Quand nous aurons disparu, quand il n'y aura plus personne pour qui le mot Soleil reste un nom propre, je pense que le ciel appartiendra de nouveau à Rotor et qu'il y aura beaucoup de monde ici… si cet endroit existe toujours.

— Tu crois qu'il pourrait ne plus exister ?

— On ne peut pas prévoir l'avenir, Eugenia.

— Nous sommes en pleine prospérité et en pleine croissance.

— Oui, mais ce Soleil brillant, cet intrus, m'inquiète.

— Notre vieux Soleil. Que peut-il faire ? Il ne peut pas nous atteindre.

— Bien sûr que si. » Genarr regardait fixement l'étoile qui brillait

dans le secteur ouest du ciel. « Ceux que nous avons laissés derrière nous sur Terre et dans les colonies vont forcément finir par découvrir Némésis. Peut-être est-ce déjà fait. Et peut-être ont-ils découvert l'hyper-assistance. Notre disparition a dû les stimuler fortement.

— Mais nous sommes partis depuis quatorze ans ! Pourquoi ne sont-ils pas déjà arrivés ?

— Ils ne savent pas si nous avons réussi. Ils pensent peut-être que nos débris sont éparpillés entre le Soleil et Némésis.

— Nous avons eu le courage d'essayer.

— Oui, c'est vrai. Crois-tu que nous l'aurions fait sans Pitt ? C'est lui qui nous a entraînés, et je doute qu'il y ait un autre Pitt dans les colonies ou sur Terre. Tu sais que je ne l'aime pas. Je désapprouve ses méthodes, sa morale, ou plutôt son mépris pour toute morale, son hypocrisie, sa capacité à envoyer de sang-froid une jeune fille comme Marlène à ce qu'il espère être sa destruction, et cependant, si nous nous en tenons aux résultats, il sera peut-être considéré par l'histoire comme un grand homme.

— Comme un grand leader. C'est toi, le grand homme, Siever. C'est clair. »

Il y eut de nouveau un silence, jusqu'à ce que Genarr reprenne d'une voix douce : « Je prévois tout de même qu'ils se lanceront à notre poursuite. C'est ce que je crains le plus et ce sentiment s'accroît lorsque l'intrus brille au-dessus de ma tête. Cela fait quatorze ans que nous avons quitté le système solaire. Qu'est-ce qu'ils ont fait pendant ce temps-là ? Tu ne te l'es jamais demandé, Eugenia ?

— Jamais, répondit-elle, à demi endormie. Ce que je crains est plus imminent. »

Chapitre 22

L'astéroïde

48

Le 22 août 2235 ! Cette date avait un sens pour Crile Fisher, car c'était l'anniversaire de Tessa Wendel. Pour être précis, c'était son cinquante-troisième anniversaire. Elle ne fit aucune allusion à cette journée, ni à sa signification, peut-être parce qu'elle avait été si fière de son apparence juvénile sur Adelia, ou parce qu'elle n'oubliait pas assez qu'elle avait cinq ans de plus que Fisher.

Mais Crile se moquait de cette différence d'âge toute relative.

Même s'il n'avait pas été attiré par l'intelligence et l'énergie sexuelle de Tessa, c'était elle qui détenait la clef de Rotor et il le savait.

De fines rides entouraient maintenant ses yeux et la chair de ses bras manquait nettement de fermeté, mais elle avait réussi à faire oublier son anniversaire et c'était pour elle un triomphe ; elle entra d'un pas allègre dans l'appartement, plus luxueux d'année en année, et, avec un sourire de satisfaction, se jeta dans son fauteuil à champ de contention.

« Cela s'est passé aussi bien dans l'espace interstellaire. Une perfection absolue.

— J'aurais bien voulu y être.

— Moi aussi, Crile, mais on n'a fait venir que ceux qui avaient vraiment besoin de savoir ; et puis je t'ai déjà impliqué là-dedans plus que j'aurais dû. »

L'objectif avait été Hypermnestra, un astéroïde tout à fait quelconque, mais qui à ce moment-là n'était ni trop près des autres astéroïdes ni, ce qui était plus important, trop près de Jupiter. Aucune colonie ne le revendiquait, personne ne s'y était jamais posé. Et, pour couronner le tout, les deux premières syllabes de son nom semblaient le prédestiner à devenir le but d'un vol supraluminique à travers l'hyperespace.

« Je suppose que le vaisseau y est arrivé sain et sauf.

— A dix mille kilomètres de l'astéroïde. On aurait pu l'amener plus près, mais on ne voulait pas risquer une intensification de son champ gravitationnel, même très faible. Et le vaisseau est revenu, bien sûr, au point prédéterminé. Il a, ensuite, été ramené par deux vaisseaux ordinaires.

— Je suppose que les colonies faisaient le guet.

— Bien sûr, mais on peut voir un vaisseau disparaître sans savoir où il va ; ni s'il voyage à une vitesse infraluminique ou supraluminique ; ni, surtout, comment il est propulsé. Ce qu'ils ont vu ne signifie rien.

— Il n'y avait personne aux abords d'Hypermnestra ?

— Il était impossible de connaître sa destination, sauf en cas de fuite, et apparemment cela ne s'est pas produit. Dans l'ensemble, les résultats sont très satisfaisants, Crile.

— C'est un pas de géant.

— C'est le premier vaisseau capable d'emporter un être humain à une vitesse supraluminique, mais, comme tu le sais, son équipage se composait en tout et pour tout d'un robot.

— Il a bien fonctionné ?

— Tout à fait, mais ce n'est pas très révélateur, sauf que cela prouve que nous pouvons transférer une masse relativement grande et la récupérer intacte… au moins à l'échelle macroscopique. Il faudra plusieurs semaines d'inspection pour s'assurer qu'aucun dommage n'a été commis à l'échelle microscopique. Ensuite, il nous restera à construire des vaisseaux plus grands, à vérifier que les équipements de survie fonctionnent, à multiplier les dispositifs de sécurité. Un robot peut supporter des agressions auxquels des êtres humains ne survivraient pas.

— Et vous êtes dans les temps ?

— Jusqu'ici, oui. Encore un an, un an et demi et – si aucun accident

imprévu, aucun désastre, ne survient – nous devrions surprendre les Rotoriens, en supposant qu'ils existent encore. »

Fisher fit la grimace et Wendel dit, avec un air de chien battu : « Excuse-moi. Je me promets toujours de ne plus dire ce genre de choses et cela m'échappe tout de même de temps à autre.

— Ça ne fait rien. Ma participation au premier voyage vers Rotor est toujours au programme ?

— On ne peut pas se protéger contre les brusques changements de priorités.

— Mais jusqu'à maintenant ?

— Tanayama avait laissé un mot disant qu'on t'avait promis une place ; je ne me serais pas attendu à cela de sa part. Koropatsky m'en a signalé l'existence aujourd'hui, après notre succès, quand j'ai estimé que c'était le moment d'en parler.

— Bien ! Tanayama me l'avait promis une fois, oralement. Je suis content qu'il ait enregistré cela par écrit.

— J'aimerais bien que tu me dises pourquoi il te l'a promis. Tanayama n'était pas homme à donner quelque chose pour rien.

— Tu as raison. En échange, j'ai dû promettre de te ramener sur Terre pour que tu y effectues des recherches sur les vitesses supraluminiques. Tu te souviens que j'ai brillamment réussi ma mission. »

Wendel ricana. « Je doute que cela ait suffi à motiver ton gouvernement. Koropatsky a dit qu'habituellement il ne se jugeait pas lié par les promesses de Tanayama, mais que tu avais vécu plusieurs années sur Rotor et que tes connaissances particulières en ce domaine pouvaient servir. Selon moi, ton savoir s'est peut-être estompé, au bout de treize ans, mais je n'ai rien dit parce qu'après l'essai, j'étais de bonne humeur et que j'avais décidé que, pour le moment, je t'aimais. »

Fisher sourit. « Je suis soulagé, Tessa. J'espère que tu seras aussi à bord. As-tu pu arranger cela ? »

Wendel recula légèrement la tête en arrière, comme pour mieux mettre au point son image de Fisher. « Cela a été plus difficile, mon cher. Ils sont tout à fait d'accord pour t'exposer au danger, mais disent qu'ils ne peuvent pas se passer de moi. "Qui poursuivrait les recherches s'il vous arrivait quelque chose ?" ont-ils dit. J'ai répondu : "L'un de mes vingt assistants qui en savent aussi long que moi sur le vol supraluminique et dont le cerveau est plus jeune et plus vif que le mien." C'est un mensonge, bien entendu, car personne ne m'arrive à la cheville, mais ils ont été

impressionnés.

— Ils n'ont pas complètement tort, tu sais. Faut-il vraiment que tu coures ce risque ?

— Oui. Je veux être le capitaine du premier vol supraluminique. Ensuite, je suis curieuse de voir une autre étoile et jalouse que ces Rotoriens y soient arrivés les premiers, si… » Elle se reprit et poursuivit : « Et pour finir, chose plus importante, je crois, j'en ai assez de la Terre. » Elle dit cela d'une voix rageuse.

Plus tard, alors qu'ils étaient au lit, elle dit : « Quand le temps viendra, ce sera merveilleux d'arriver là-bas ! »

Fisher ne répondit pas. Il pensait à une enfant aux grands yeux étranges et à sa sœur, et toutes deux semblaient se confondre au moment où les eaux du sommeil se refermaient sur lui.

Chapitre 23

Le survol

49

Les voyages à longue distance dans une atmosphère planétaire ne faisaient pas partie de la vie des colonies. Les déplacements étaient assez courts, sur une station spatiale, pour qu'on n'ait besoin que d'ascenseurs, de ses jambes et, parfois, d'une petite voiture électrique. Quant aux trajets entre les colonies, ils s'effectuaient par fusée interplanétaire.

Beaucoup de colons – là-bas, dans le système solaire – avaient été si souvent dans l'espace que c'était pour eux une expérience aussi familière que la marche. Il était pourtant rare que l'un d'eux se soit rendu sur Terre, seul lieu où le trafic aérien existait, et qu'il s'en soit servi.

Les colons, qui affrontaient le vide comme si c'était un ami et un frère, éprouvaient une terreur insondable à l'idée d'entendre siffler l'air autour d'un véhicule qui ne serait pas soutenu par le sol.

Cependant, les voyages aériens constituaient parfois une nécessité absolue sur Erythro. C'était une grande planète et, comme la Terre, elle avait une atmosphère très dense.

Aussi le Dôme avait-il deux petits avions, un peu rudimentaires, lourds d'aspect, fort peu doués pour les accélérations rapides ou les

grandes vitesses, mais utilisables.

En fait, l'ignorance de Rotor en ingénierie aéronautique les avait aidés à certains égards. L'avion du Dôme était bien plus informatisé qu'un appareil équivalent sur Terre. Siever Genarr se plaisait à voir, dans sa minuscule flotte, des robots complexes que l'on aurait construits en forme d'avion. Le temps sur Erythro était beaucoup plus clément que sur Terre, car la faible intensité des radiations émises par Némésis ne suffisait pas à nourrir des intempéries violentes, et un robot-avion avait moins de chances d'affronter une situation critique. Beaucoup moins.

En pratique, n'importe qui pouvait piloter l'avion peu raffiné du Dôme. On n'avait qu'à dire ce qu'on voulait à l'appareil. Si le message n'était pas clair, ou si le cerveau robotique le trouvait dangereux, il demandait des explications.

Genarr regarda Marlène grimper dans la cabine avec une certaine inquiétude naturelle, mais non pas avec la terreur affichée par Eugenia Insigna qui se mordait les lèvres, loin de l'aire d'embarquement. (« Ne viens pas plus près, lui avait-il sévèrement ordonné, surtout avec cet air que tu as ; on dirait que tu assistes à l'acte 1 d'une tragédie. Tu vas effrayer ta fille. »)

Marlène s'installa dans son siège avec un calme olympien.

Peut-être n'avait-elle pas bien saisi la situation ? Genarr lui dit : « Marlène chérie, sais-tu ce que nous allons faire ?

— Oui, oncle Siever. Nous allons voler dans les airs. Tout ira parfaitement bien. » Elle tourna vers lui un visage paisible lorsqu'il grimpa à sa suite et s'assit dans son fauteuil. « Je comprends que maman soit inquiète, mais tu l'es encore plus qu'elle. Tu le montres moins, mais si tu te voyais passer la langue sur tes lèvres, tu serais embarrassé. On dirait que quelque chose de terrible va arriver, que c'est de ta faute et que tu ne peux pas en supporter l'idée. Il n'empêche que rien ne va arriver.

— Tu en es sûre, Marlène ?

— Absolument sûre. Il ne peut rien m'arriver sur Erythro.

— Tu as dit cela au sujet de la Peste, mais nous ne parlons pas de cela maintenant.

— Peu importe de quoi nous parlons. Il ne peut rien m'arriver de mal sur Erythro. »

Genarr secoua un peu la tête, incrédule et perplexe, puis regretta sa mimique : elle lisait ses sentiments aussi aisément que s'ils apparaissaient en capitales sur l'écran d'ordinateur. Mais quelle différence cela faisait-il ? S'il les avait réprimés, elle les aurait tout de

même vus.

« Nous allons passer dans le sas et y rester un moment, afin que je puisse vérifier les réactions du cerveau de l'appareil. Puis nous franchirons une autre porte et l'avion décollera. Tu ressentiras l'effet de l'accélération qui va te plaquer contre le dossier de ton siège, puis nous nous déplacerons dans l'atmosphère et il n'y aura rien en dessous de nous. Tu as bien compris, j'espère ?

— Je n'ai pas peur », dit calmement Marlène.

50

L'avion survolait en droite ligne un paysage stérile où ondulaient des collines.

Genarr savait qu'Erythro était géologiquement vivante ; les études qu'ils avaient effectuées montraient qu'à certaines périodes de son histoire, elle avait eu des montagnes. Il en restait quelques-unes, çà et là, sur l'hémisphère cis-mégan, sur lequel planait presque immobile le disque bouffi de la géante gazeuse, la planète autour de laquelle gravitait Erythro.

Cependant ici, du côté trans-mégan, les plaines et les collines constituaient les traits essentiels des deux grands continents.

Pour Marlène, qui n'avait jamais vu de montagnes de sa vie, les collines basses étaient une chose étonnante.

Il y avait des ruisselets sur Rotor, bien entendu, et les rivières d'Erythro, vues de si haut, s'en distinguaient mal.

Genarr se dit que Marlène serait surprise lorsqu'elle les verrait de près.

Marlène jeta un coup d'œil curieux sur Némésis qui déclinait maintenant vers l'ouest. « Le soleil ne bouge pas, n'est-ce pas, oncle Siever ?

— Si, il bouge. Ou, du moins, Erythro se déplace par rapport à Némésis, mais elle tourne sur elle-même en un jour alors que Rotor le fait

en deux minutes. En comparaison, Némésis, vue d'ici, bouge sept cents fois moins vite que vue de Rotor. En comparaison, elle a l'air immobile, mais ce n'est pas vrai. »

Puis, jetant un rapide coup d'œil vers l'étoile, il dit : « Tu n'as jamais vu le soleil de la Terre, celui du système solaire ; ou plutôt, tu l'as bien vu, mais tu ne t'en souviens pas puisque tu étais un bébé à l'époque. Le Soleil était beaucoup plus petit vu de Rotor.

— Plus petit ? dit Marlène surprise. L'ordinateur m'a dit que c'est Némésis qui est plus petite.

— Oui, mais Rotor est beaucoup plus près de Némésis qu'il l'était autrefois du Soleil et Némésis paraît plus grande.

— Nous sommes à quatre millions de kilomètres de Némésis, n'est-ce pas ?

— Mais nous nous trouvions à cent cinquante millions de kilomètres du Soleil. Si nous étions aussi loin de Némésis, nous aurions moins d'un pour cent de la lumière et de la chaleur que nous recevons. Et si, à l'inverse, nous avions voulu nous rapprocher autant du Soleil, nous nous serions vaporisés. Le Soleil est beaucoup plus grand, plus brillant et plus chaud que Némésis. »

Marlène ne regardait pas Genarr, mais apparemment le ton de sa voix suffisait. « A t'entendre, oncle Siever, on croirait que tu as envie de revenir dans le système solaire.

— Je suis né là-bas, et quelquefois j'ai le mal du pays.

— Mais le Soleil est tellement chaud et brillant. Il doit être dangereux.

— Nous ne le voyions pas comme ça. Et il ne faut pas non plus fixer Némésis trop longtemps. »

Genarr jeta un dernier coup d'œil sur Némésis. Elle planait sur l'horizon ouest, immense et rouge ; son diamètre apparent mesurait quatre degrés, soit huit fois celui du Soleil vu de l'ancien emplacement de Rotor. C'était un paisible disque de lumière rouge, mais Genarr savait qu'en certaines occasions, relativement rares, elle entrait en éruption, et durant quelques minutes, apparaissait sur ce visage serein une tache blanche douloureuse à regarder. On y voyait surtout des taches solaires bénignes, d'un rouge plus sombre, mais que l'on remarquait moins.

Il chuchota un ordre à l'avion, qui vira sur l'aile et fit passer Némésis à l'arrière de l'appareil.

Marlène jeta un dernier regard, pensif, sur l'étoile, puis tourna les yeux vers l'horizon d'Erythro.

« On s’habitue à cette coloration rose, dit-elle. Au bout d’un certain temps, on n’y pense plus. »

Genarr l’avait remarqué. Ses yeux saisissaient les différences de teintes et le monde commençait à paraître moins monochrome. Les rivières et les petits lacs étaient plus rouges et plus sombres que la terre, le ciel était noir. La lumière rouge de Némésis ne se dispersait pas dans l’atmosphère d’Erythro.

Le plus désolant c’était la stérilité du sol. Rotor, même à son échelle minuscule, avait des champs verdoyants, des céréales jaunes, des fruits de diverses couleurs, des animaux bruyants, les couleurs et les sons des structures et des habitations humaines.

Ici, il n’y avait que le silence et la matière inanimée.

Marlène fronça les sourcils. « Il y a de la vie sur Erythro, oncle Siever. »

Genarr ne pouvait pas dire si Marlène faisait une déclaration, posait une question ou répondait à sa pensée, révélée par le langage gestuel. Insistait-elle sur quelque chose ou cherchait-elle à être rassurée ?

« Bien sûr. Beaucoup de vie. Elle est présente partout. Pas seulement dans l’eau. Il y a aussi des procaryotes qui vivent dans les pellicules d’eau recouvrant les particules du sol. »

Au bout d’un moment, l’océan apparut à l’horizon, d’abord comme une ligne sombre, puis comme une bande qui s’épaissit au fur et à mesure que l’avion approchait.

Genarr jetait des coups d’œil obliques sur Marlène, guettant ses réactions. Elle avait lu des textes sur les océans de la Terre, elle avait dû voir des images en holovision, mais rien ne préparait personne à l’expérience réelle. Genarr, qui avait été une fois (une seule !) sur Terre en touriste, s’était rendu au bord d’un océan. Il n’en avait jamais survolé un, hors de vue de la côte, et n’était pas sûr de ses propres réactions.

La mer déferlait sous eux et maintenant, la terre ferme n’était qu’une ligne plus claire, qui disparut bientôt. Genarr la regardait avec une drôle de sensation au creux de l’estomac. Il se souvint d’une phrase d’un vieux poème épique : « la mer sombre comme le vin ». En dessous d’eux, l’océan avait bien l’air d’une vaste quantité de vin rouge en mouvement, frangé d’écume rose ici ou là.

Il n’y avait rien d’identifiable dans cette immense étendue d’eau, pas un endroit où atterrir. L’essence même du « lieu » avait disparu. Cependant, il savait que lorsqu’il voudrait s’en retourner, il n’aurait qu’à donner l’ordre à l’avion de les ramener vers la terre. L’ordinateur

connaissait la position de l'appareil, grâce à ses calculs exacts de la vitesse et de la direction, et il savait où était la terre ferme… et le Dôme.

Ils passèrent sous une épaisse couche de nuages et l'océan devint noir. Un mot de Genarr et l'avion monta pour les traverser. Némésis brilla de nouveau ; l'océan avait disparu. Au-dessous d'eux, il y avait une mer de gouttelettes d'eau rosée, tourbillonnant et s'élevant ici ou là, et des lambeaux de brouillard passaient, parfois, devant le hublot.

Puis les nuages semblèrent se déchirer et l'on revit l'océan sombre comme le vin.

Marlène regardait, la bouche entrouverte, la respiration rapide. Elle dit dans un murmure : « Il n'y a rien que de l'eau, oncle Siever ?

— Sur des milliers de kilomètres à la ronde, Marlène… et dix kilomètres de profondeur, en certains points.

— Si on tombait dedans, je suppose qu'on se noierait.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Ce véhicule ne tombera pas dans l'océan.

— Je sais », répondit-elle d'une voix neutre.

Il y avait encore autre chose à lui montrer, se dit Genarr.

Marlène interrompit ses pensées : « Tu es de nouveau tendu, oncle Siever. »

Genarr trouvait maintenant tout naturel le don de Marlène, et sa propre réaction l'amusa. « Tu n'as jamais vu Mégas et je me demande si je dois te la montrer. Tu vois, l'autre côté d'Erythro fait face à Mégas et on a, exprès, construit le Dôme sur l'autre hémisphère, afin que Mégas ne soit jamais dans notre ciel. Si nous continuons à voler dans cette direction, nous pénétrerons dans l'hémisphère cis-mégan et nous verrons la planète se lever sur l'horizon.

— J'aimerais bien la voir.

— D'accord, mais il faut t'y préparer. Elle est grande. Vraiment grande. Presque deux fois plus que Némésis ; on a l'impression qu'elle va nous tomber sur la tête. Certaines personnes ne supportent pas ce spectacle. Elle ne tombera pas. Elle ne peut pas tomber. Essaie de ne pas l'oublier. »

Ils volaient à très haute altitude et ne cessaient d'accélérer. L'océan déferlait toujours sous eux, parfois occulté par les nuages.

Pour finir, Genarr dit : « Si tu regardes un peu sur la droite, tu verras Mégas apparaître à l'horizon. Nous allons nous tourner vers elle. » La planète avait l'air d'une petite tache de lumière ; elle grandit comme une houle qui s'élèverait lentement. Puis l'arc de plus en plus grand d'un disque rouge foncé monta au-dessus de l'horizon. Elle était nettement

plus sombre que Némésis, toujours visible sur la droite, à l'arrière de l'appareil, et plus basse dans le ciel.

Lorsque Mégas grandit, Marlène s'aperçut que ce n'était pas un vrai disque de lumière, mais plutôt un demi-cercle.

« C'est ce qu'on appelle des "phases", n'est-ce pas ? demanda-t-elle, très intéressée.

— C'est exact. Nous ne voyons que la partie éclairée par Némésis. Pendant qu'Erythro tourne autour de Mégas, Némésis semble s'en rapprocher et nous voyons de moins en moins la face éclairée de la planète. Puis Némésis effleure Mégas, juste au-dessus ou juste au-dessous, et l'on n'aperçoit plus qu'un mince croissant de lumière, sur le bord de la planète ; c'est tout ce qu'on voit de l'hémisphère éclairé. Parfois Némésis se trouve derrière Mégas, en situation d'éclipse ; alors les étoiles moins lumineuses apparaissent, pas seulement les plus brillantes que l'on voit même quand Némésis est dans le ciel. Durant l'éclipse, on aperçoit un grand cercle sombre où il n'y a pas d'étoiles du tout : c'est Mégas. Quand Némésis reparaît de l'autre côté, tu recommences à voir un mince croissant de lumière.

— Quelle merveille. C'est comme un spectacle dans le ciel. Et regarde Mégas.... toutes ces rayures qui se déplacent. »

Elles s'étendaient sur toute la portion éclairée du globe, épaisses, d'un marron rougeâtre émaillé d'orange, et se tordaient lentement.

« Ce sont des orages, avec de terribles vents qui soufflent dans tous les sens. Si tu regardes attentivement, tu verras les taches se former, s'étendre, dériver, puis se disperser et disparaître.

— C'est comme un spectacle d'holovision, dit Marlène captivée. Pourquoi est-ce que les gens ne passent pas tout leur temps à regarder ça ?

— Les astronomes le font. Ils l'observent par l'intermédiaire des instruments gérés par ordinateur, installés sur cet hémisphère. Je l'ai moi-même vu, à l'observatoire. Tu sais, nous avons une planète comme cela, dans le système solaire. Elle s'appelle Jupiter. »

Maintenant, la planète était au-dessus de l'horizon, comme un ballon qui se serait en partie dégonflé sur sa moitié gauche.

« C'est beau, dit Marlène. Si l'on avait construit le Dôme sur cette face d'Erythro, tout le monde pourrait le voir.

— Non, Marlène. Cela ne se passe pas comme ça. La plupart des gens n'aiment pas du tout Mégas. Ils ont l'impression qu'elle tombe et ils en ont peur.

— Ils ne devraient pas être si nombreux à avoir une réaction aussi stupide, dit Marlène avec impatience.

— Au début, ils n'étaient pas nombreux, mais les réactions stupides sont contagieuses. La peur se propage et des gens qui ne craindraient rien s'ils étaient laissés à eux-mêmes s'effraient parce que leur voisin a peur. Tu n'as jamais remarqué ?

— Oh, si, répondit-elle avec un peu d'amertume. Quand un garçon pense qu'une fille est jolie, ils sont tous du même avis. Et ils se mettent à rivaliser pour… » Elle s'arrêta, comme gênée.

« Cet effet de contagion nous a poussés à construire le Dôme sur l'autre hémisphère. Mais il est temps de faire demi-tour. Tu sais comment est ta mère.

— Appelle-la et dis-lui que tout va bien.

— Je n'en ai pas besoin. L'appareil envoie continuellement des signaux. Elle sait que tout va bien… physiquement. Mais ce n'est pas cela qui l'inquiète le plus. »

Marlène s'affaissa sur son siège et une expression de vif mécontentement se peignit sur son visage. « C'est casse-pied. Je sais que tout le monde va dire : C'est parce qu'elle t'aime, mais c'est tout de même enquiquinant. Pourquoi ne me croit-elle pas lorsque je dis que je ne crains rien ?

— Parce qu'elle t'aime, répliqua Genarr, comme tu aimes Erythro. »

Le visage de Marlène s'éclaira aussitôt. « Oh, oui, je l'aime.

— Oui. Cela se voit à tes réactions. »

Et Genarr se demanda comment Eugenia Insigna allait prendre la chose.

51

Elle se mit en colère. « Qu'est-ce que ça veut dire, elle aime Erythro ? Comment peut-on aimer un monde mort ? Est-ce que tu lui aurais bourré le crâne ?

— Eugenia, sois raisonnable. Crois-tu qu'il soit possible de “bourrer le crâne” à Marlène ? Y es-tu jamais parvenue toi-même ?

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je sais, d'expérience, que les Rotoriens, élevés dans le petit monde étroit d'une station spatiale, ne supportent pas l'horizon sans limites d'Erythro ; qu'ils ont horreur de sa lumière rouge ; ils n'aiment pas cet océan immense, ni ces nuages qui obscurcissent le ciel ; ils n'aiment pas Némésis, et encore moins Mégas. Tout cela a tendance à les déprimer et à les effrayer. J'ai montré toutes ces choses à Marlène. Je l'ai emmenée au-dessus de l'océan, assez loin pour qu'elle voie Mégas tout entière au-dessus de l'horizon.

— Et alors ?

— Rien de tout cela ne l'a dérangée. Elle a dit qu'on s'habituait à la lumière rouge. L'océan ne l'a pas effrayée le moins du monde et le plus curieux, c'est qu'elle a trouvé Mégas intéressante et même amusante. »

Insigna se plongea dans ses pensées et finit par dire, à contrecœur « C'est peut-être le signe qu'elle est déjà infectée par la… la…

— Par la Peste. J'ai fait faire une autre scanographie cérébrale dès notre retour. Nous n'avons pas encore l'analyse complète, mais le balayage préliminaire ne montre aucun changement. L'image serait visiblement, nettement modifiée, même dans un cas léger. L'esprit de Marlène n'a pas changé. Cependant, une idée m'est venue. Nous savons que Marlène a un don de perception, qu'elle peut noter toutes sortes de petites choses. Elle capte les sentiments des autres. As-tu jamais remarqué que l'inverse était possible ? Que ses sentiments pouvaient être ressentis par les autres ?

— Je ne comprends pas où tu veux en venir.

— Elle remarque les moments où je ne suis pas sûr de moi et un peu inquiet, même si j'essaie de le cacher ; et ceux où je suis calme et où je n'ai pas peur. Pourrait-elle me forcer ou m'encourager à devenir irrésolu et inquiet… ou calme et sans crainte ? Si elle détecte nos réactions, peut-elle nous les suggérer ? »

Insigna le regarda avec de grands yeux. « Je pense que ton idée est idiote ! dit-elle d'une voix étranglée par l'incrédulité.

— Peut-être bien. Mais as-tu jamais remarqué ce genre de choses ? Réfléchis.

— Je ne crois pas.

— Non, murmura Genarr, je suppose que non. Elle aimerait sûrement que tu t'inquiètes moins à son sujet et elle n'a pas réussi à te

faire changer. Cependant… Le don de perception de Marlène, pour s'en tenir à lui, n'a fait que se renforcer depuis son arrivée sur Erythro. Tu ne penses pas ?

— Si.

— Mais voilà que maintenant, son intuition aussi s'est renforcée. Elle sait qu'elle est immunisée contre la Peste. Elle est sûre qu'Erythro ne peut lui faire aucun mal. Elle a regardé l'océan, convaincue que l'avion ne tomberait pas dedans et qu'elle ne se noierait pas. Est-ce qu'elle ne se sentait pas irrésolue et inquiète sur Rotor, quand il y avait des raisons de l'être, comme n'importe quelle autre adolescente ?

— Oui ! Sans aucun doute.

— Mais ici, elle est tout autre. Totalement sûre d'elle. Pourquoi ?

— Je n'en sais rien.

— Est-ce Erythro qui l'affecte ? Non, non, je ne parle pas de la Peste. La planète a-t-elle eu d'autres effets ? Quelque chose de complètement différent ? Je vais te dire pourquoi je te demande ça. Je l'ai éprouvé moi-même.

— Éprouvé quoi ?

— Un certain optimisme au sujet d'Erythro. Cette planète désolée n'a jamais eu beaucoup d'attraits pour moi. Au cours de l'excursion avec Marlène, j'en suis presque venu à l'aimer, plus que cela ne m'était arrivé depuis dix ans que je suis ici. Je me suis dit que le plaisir de Marlène était peut-être contagieux, ou qu'elle m'avait forcé à le partager. Ou alors que ce qui l'affecte peut m'affecter aussi… en sa présence. »

Insigna dit, d'un ton sarcastique : « Siever, tu ferais mieux de passer, toi aussi, une scanographie cérébrale. »

Genarr leva les sourcils. « Tu crois que je ne l'ai pas fait ? J'en subis une régulièrement, depuis que je suis ici. Il n'y a pas eu de changement, sauf ceux qui sont inhérents au vieillissement.

— As-tu vérifié ton image cérébrale après votre exploration aérienne ?

— Bien sûr. Et, comme pour Marlène, le balayage préliminaire ne montre aucun changement.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?

— La seule chose logique. Marlène et moi allons sortir du Dôme et archer à la surface d'Erythro.

— Non !

— Nous prendrons des précautions. Je suis déjà sorti.

— Toi, peut-être, répondit obstinément Insigna, mais pas elle.

Jamais. »

Genarr soupira. Il pivota dans son fauteuil et regarda la fausse fenêtre, dans le mur de son bureau, comme s'il essayait de la traverser et de regarder le paysage rouge au-delà du mur. Puis ses regards se portèrent de nouveau sur Insigna.

« Dehors, il y a un monde immense, tout neuf, qui n'appartient à personne qu'à nous. Nous pouvons nous emparer de ce monde et le développer, à la lumière de toutes les leçons que nous avons reçues de notre gestion stupide de la Terre. Nous pouvons, cette fois, édifier une belle civilisation dans un monde propre. Nous pouvons nous habituer à sa couleur pourpre. Nous pouvons y implanter la vie, avec nos plantes et nos animaux. Nous pouvons rendre fertiles la mer et la terre, et lancer cette planète sur la trajectoire de son évolution.

— Et la Peste ? Qu'est-ce que tu en fais ?

— Nous pouvons l'éliminer et faire d'Erythro un monde idéal.

— Si nous éliminons la chaleur et la pesanteur, et si nous modifions sa composition chimique, nous pouvons aussi faire de Mégas un monde idéal.

— Dehors, il y a un monde, et je le veux.

— Tu parles comme Pitt. Pour avoir ce monde, tu es prêt à mettre ma fille en danger ?

— Au cours de l'histoire humaine, on a risqué bien plus pour bien moins.

— Alors, honte à l'histoire humaine. En tout cas, c'est à moi de décider. C'est ma fille. »

Genarr dit d'une voix basse, pleine d'un chagrin infini. « Je t'aime Eugenia, et je t'ai perdue, autrefois. J'ai entretenu le rêve absurde que peut-être j'essaierais de réparer cette perte un jour. Mais maintenant, j'ai bien peur de te perdre une fois de plus, et à jamais. Parce que, vois-tu, ce n'est pas à toi de décider. Ce n'est même pas à moi. C'est à Marlène. Quoi qu'elle veuille, elle le fera, par n'importe quel moyen. Et parce qu'elle a peut-être la capacité de donner un monde à l'humanité, je vais l'aider à réaliser ce qu'elle désire, malgré toi. Je t'en prie, Eugenia, il faut que tu l'acceptes. »

Chapitre 24

Le détecteur

52

Crile Fisher étudiait le *Supraluminal* avec un visage qu'il s'efforçait de garder inexpressif. C'était la première fois qu'il le voyait et un bref coup d'œil jeté sur Tessa Wendel lui révéla qu'elle souriait, pleine d'un orgueil possessif.

L'appareil reposait dans une immense caverne, à l'intérieur d'une triple barrière de sécurité. Il y avait quelques êtres humains autour de lui, mais la plus grande partie de la main-d'œuvre était constituée de robots non-humanoïdes soigneusement gérés par ordinateur.

Fisher avait contemplé de multiples modèles de vaisseaux spatiaux consacrés à de multiples usages, mais jamais quelque chose d'aussi repoussant que le *Supraluminal*.

S'il l'avait vu sans savoir ce que c'était, il n'aurait jamais pu deviner qu'il s'agissait d'un vaisseau spatial. Qu'allait-il dire ? Il ne voulait pas mettre Wendel en colère, mais elle attendait visiblement qu'il donne son opinion et espérait tout aussi visiblement des louanges.

Aussi dit-il, d'une voix quelque peu étouffée : « Il a une espèce

d'élégance inquiétante… il ressemble un peu à une guêpe. »

Elle sourit à la première partie de sa phrase, et il pensa qu'il avait bien choisi ses mots. Puis elle répondit : « Qu'est-ce que c'est, "une guêpe" ?

— C'est un insecte. Il est vrai que vous n'en avez guère sur Adelia.

— Nous savons ce que c'est. Il ne règne peut-être pas, chez nous, la même profusion délirante que sur la Terre…

— Vous n'avez probablement pas de guêpes. Ce sont des insectes qui piquent et dont la forme ressemble plutôt à ça… » Il montra du doigt le *Supraluminal*. « Elles sont, comme lui, constituées de deux modules renflés et d'une unité de raccordement très étroite.

— Vraiment ? » Elle regarda le vaisseau avec un intérêt nouveau. « Trouve-moi, si tu le peux, une image de guêpe. Je pourrai mieux comprendre le dessin du vaisseau à la lumière de l'insecte… ou vice versa.

— Pourquoi cette forme, si elle n'a pas été inspirée par la guêpe ?

— Il fallait une géométrie qui donne au vaisseau un maximum de chances de garder son unité au cours du vol. L'hyperchamp a tendance à s'étendre cylindriquement à l'infini, et il faut le laisser faire, jusqu'à un certain point. D'autre part, tu ne voudrais pas te soumettre entièrement à lui. Tu ne peux pas, en fait, et tu dois l'enfermer dans les modules renflés. Le champ est juste à l'intérieur de la coque, contenu par un champ électromagnétique alternatif intense et… mais tu n'as pas vraiment envie d'entendre tout cela, hein ?

— Je pense que tu m'en as assez dit, répliqua Fisher avec un petit sourire. Mais puisqu'on me permet enfin de voir ce…

— Allons, ne te vexe pas, dit Wendel en le prenant par la taille. C'était strictement réservé aux techniciens. Il y avait des fois où ils ne supportaient même pas ma présence. Ils ne cessaient de grommeler, j'imagine, contre cet individu suspect venu d'une colonie et qui fourrait son nez partout ; ils auraient bien voulu que l'hyperchamp ait été conçu par quelqu'un d'autre afin de pouvoir me flanquer dehors. Cependant, les choses se sont arrangées et j'ai pu te faire venir pour que tu le voies. Après tout, tôt ou tard tu monteras à bord et je voulais que tu l'admires. » Elle hésita, puis ajouta : « Et que tu m'admires aussi.

— Je n'ai pas besoin de ça pour t'admirer, Tessa », dit-il. Et il lui mit le bras autour des épaules.

« Je continue à vieillir, Crile. Le processus ne s'arrêtera pas. Et, à ma grande consternation, tu me combles. Cela fait sept ans, bientôt huit, que nous sommes ensemble et je n'ai jamais eu envie de voir comment

peuvent bien être les autres hommes.

— Est-ce une tragédie ? C'est peut-être seulement dû au fait que tu étais très absorbée par le projet. Maintenant que le navire est terminé, tu vas probablement éprouver un sentiment de libération et disposer d'un temps suffisant pour recommencer à chasser.

— Non. Je n'en ai pas envie. C'est tout. Mais… et toi ? Je sais que je te délaisse parfois.

— Tout va très bien. Quand tu m'abandonnes pour ton travail, je n'en souffre pas. Je désire ce vaisseau autant que toi, ma chérie, et mon cauchemar, c'est qu'il soit terminé à une époque où nous serons, toi et moi, trop vieux pour qu'on nous laisse partir. » Il sourit de nouveau, cette fois avec une tristesse visible. « Si tu sens l'âge venir, n'oublie pas, Tessa, que moi non plus je ne suis plus un jeune homme. Dans moins de deux ans, je vais fêter mon premier demi-siècle. Il y a une question que je n'ose pas te poser de peur d'être déçu, mais je vais le faire quand même.

— Vas-y.

— Tu t'es débrouillée pour que je puisse voir le vaisseau, qu'on me laisse entrer dans le saint des saints. Je ne crois pas que Koropatsky l'aurait permis si le projet n'était pas près de s'achever. Il est presque aussi maniaque de la sécurité que Tanayama.

— Oui, en ce qui concerne l'hyperchamp, le vaisseau est prêt.

— A-t-il volé ?

— Pas encore. Il y a encore des choses à faire, mais qui ne concernent pas l'hyperchamp.

— Il y aura des vols d'essai, je suppose.

— Avec un équipage à bord, bien sûr. Pour s'assurer que les systèmes de survie fonctionnent. Même les animaux ne nous donneraient pas la garantie nécessaire.

— Qui participera au premier voyage ?

— Des volontaires, choisis parmi les membres du projet, et présentant les qualités requises.

— Et toi ?

— Je ne suis pas volontaire et je suis la seule. Il faut que j'y aille. Je ne peux me fier à personne d'autre pour prendre les décisions dans une situation critique.

— Alors, je peux venir aussi ?

— Non, pas toi. »

Le visage de Fisher s'assombrit aussitôt de colère. « Il était prévu que…

— Pas pour les vols d'essai, Crile.

— Quand seront-ils terminés, alors ?

— C'est difficile à dire. Cela dépend des pépins qui pourraient survenir. Si tout se passe bien, deux ou trois vols suffiront. C'est une question de mois.

— Quand le premier aura-t-il lieu ?

— Je n'en sais rien, Crile. Nous travaillons toujours sur le vaisseau.

— Tu m'as dit qu'il était prêt.

— Oui, en ce qui concerne l'hyperchamp. Mais nous installons les détecteurs neuroniques.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Je ne t'ai jamais entendue parler de ça. »

Wendel ne répondit pas tout de suite. Elle regarda autour d'elle, tranquillement et pensivement, puis dit : « Nous sommes en train d'attirer l'attention sur nous, Crile, et je suppose qu'il y a des gens que notre présence énerve. Rentrons à la maison. »

Fisher ne bougea pas. « Alors, tu refuses de discuter de cela avec moi. Et pourtant, ce qui se passe est vital pour moi.

— Nous en parlerons… à la maison. »

53

La colère de Crile Fisher ne faisait que croître. Il avait refusé de s'asseoir et dominait de toute sa hauteur Tessa Wendel qui, après avoir haussé les épaules, s'était installée sur le canapé modulaire blanc et levait maintenant les yeux vers lui, les sourcils froncés.

« Pourquoi es-tu en colère, Crile ? »

Les lèvres de Fisher tremblaient. Il les pressa l'une contre l'autre et attendit avant de répondre, comme pour se forcer, par ce simple effort musculaire, à rester calme.

« Une fois qu'on aura constitué un équipage sans moi, cela créera un précédent, dit-il enfin. Je ne renoncerai jamais. Mets-toi dans la tête, dès

le début, que je veux être chaque fois à bord jusqu'à que nous atteignions l'Étoile voisine… et Rotor. Je ne veux pas être exclu.

— Pourquoi sauter à une telle conclusion sans réfléchir ? Tu ne seras pas oublié au moment crucial. Le vaisseau n'est pas encore prêt à partir.

— Tu dis qu'il l'est. Qu'est-ce que c'est que ces détecteurs neuroniques dont tu parles brusquement ? C'est un truc pour me faire taire, pour m'occuper, et permettre au vaisseau de s'éclipser avant que je sache que l'on m'a exclu. C'est ça qu'ils vont faire. Et tu entres dans leur jeu.

— Crile, tu deviens fou. Le détecteur neuronique, c'est moi qui en ai eu l'idée, le désir, et qui ai insisté pour qu'on y travaille.

— L'idée ! explosa-t-il. Mais… »

Elle leva la main comme pour le faire taire. « Nous y avons travaillé dès le début. Je ne suis pas experte en la matière, mais j'ai poussé les neurophysiciens à le mettre au point. Pour quelle raison ? Précisément parce que je veux que tu sois à bord du vaisseau quand il partira pour l'Etoile voisine. Tu ne comprends pas ? »

Il secoua la tête.

« Essaie, Crile. Tu comprendrais si tu n'étais pas, sans raison, aveuglé par la colère. C'est parfaitement simple. Il s'agit d'un “détecteur neuronique”. Il détecte à distance l'activité nerveuse. L'activité nerveuse complexe. Bref, il détecte la présence de l'intelligence. »

Fisher la regardait avec de grands yeux. « Tu parles de ce truc que les médecins utilisent dans les hôpitaux ?

— Mais oui. C'est un instrument qu'on utilise quotidiennement en médecine et en psychologie pour détecter les troubles mentaux… mais à quelques mètres de distance. J'avais besoin qu'il fonctionne à des distances astronomiques. Sinon, il n'y a rien de nouveau là-dedans. C'est un vieux système dont on a énormément accru la portée. Crile, si Marlène est vivante, elle sera dans une colonie, sur Rotor, qui sera là, quelque part, en orbite autour de l'étoile. Je t'ai dit qu'il ne serait pas facile de la repérer. Si nous ne la trouvons pas rapidement, serons-nous certains qu'elle n'est pas là ? Peut-être l'aurons-nous seulement manquée, comme on manque une île dans l'océan ou un astéroïde dans l'espace ? Pouvons-nous continuer à chercher pendant des mois, ou des années, pour nous assurer que nous ne l'avons pas manquée, qu'elle n'est vraiment pas là ?

— Et le détecteur neuronique…

— Trouvera Rotor pour nous.

— Est-ce que ce ne sera pas aussi difficile que de… ?

— Non, pas du tout. L'univers est plein de lumière et d'ondes radio et de toutes sortes de radiations, et il nous faudrait distinguer une source parmi des milliers d'autres, ou des millions. C'est possible, mais ce n'est pas facile et cela prendrait du temps. En revanche, la radiation électromagnétique précise qui est associée aux neurones, c'est quelque chose d'unique. Nous n'aurons probablement pas plus d'une source comme celle-là… ou sinon, c'est que Rotor a construit une autre colonie. Cette source, nous la capterons. Je suis aussi résolue que toi à trouver ta fille. Pourquoi ferais-je cela si je n'avais pas l'intention de t'emmener avec nous ? Tu seras à bord. »

Fisher avait l'air gêné. « Et tu as obligé tous les membres du projet à accepter cela ?

— J'ai un pouvoir considérable sur eux. Et il y a une autre raison, hautement confidentielle, et dont je ne pouvais pas te parler près du vaisseau.

— Ah ? Qu'est-ce que cela peut bien être ? »

Wendel dit, d'une voix pleine de douceur : « Crile, j'ai passé du temps à réfléchir à tout cela. Tu ne sais pas combien je souhaite t'épargner tout désappointement. Et si nous ne trouvions rien près de l'Étoile voisine ? Et si un balayage du ciel nous disait catégoriquement qu'il n'y a pas de forme de vie intelligente dans les parages ? Reviendrons-nous leur dire tout de suite que nous n'avons trouvé aucune trace de Rotor ? Allons, Crile, ne replonge pas dans la mélancolie. Si nous ne trouvions pas d'intelligence près de l'Étoile voisine, il n'en ressortirait pas nécessairement que Rotor et ses habitants n'ont pas survécu.

— Qu'est-ce que cela pourrait signifier d'autre ?

— Ils auraient pu être très mécontents de l'Étoile voisine et décider d'aller ailleurs. Peut-être s'y sont-ils arrêtés assez longtemps afin d'extraire des astéroïdes les nouveaux matériaux dont ils avaient besoin pour remettre à neuf leurs moteurs à micro-fusion. Et puis ils sont repartis.

— S'il en est ainsi, comment savoir où ils sont ?

— Près de quatorze ans ont passé depuis leur départ. Avec l'hyper-assistance, ils ne peuvent voyager qu'à la vitesse de la lumière. S'ils ont atteint une étoile et se sont établis dans son système, celle-ci ne peut pas être à plus de quatorze années-lumière de nous. Il n'y en a pas tellement dans ce cas. Grâce à la vitesse supraluminique, nous pouvons leur rendre visite à toutes. Avec les détecteurs neuroniques, nous saurons rapidement si Rotor est dans le voisinage de l'une d'elles.

— Ils sont peut-être en train d'errer dans l'espace entre les étoiles. Comment alors pourrons-nous les détecter ?

— Nous ne pourrons pas, mais du moins, nous augmentons un peu nos chances si nous examinons, avec notre détecteur neuronique, une douzaine d'étoiles en six mois, au lieu de passer le même laps de temps à mener des recherches vaines dans un seul système. Et si nous échouons – il faut l'envisager – du moins reviendrons-nous avec une quantité considérable de données sur une douzaine d'étoiles différentes, une naine blanche, un soleil blanc-bleu très chaud, une étoile semblable au Soleil, un système binaire, etc. Nous ne pourrons probablement plus repartir après, alors pourquoi ne pas effectuer un voyage bien efficace qui passera à la postérité comme un énorme bang, hein, Crile ?

— Je suppose que tu as raison, Tessa, répondit pensivement Crile. Passer au peigne fin une douzaine d'étoiles pour ne rien trouver, ce sera assez désagréable, mais fouiller le voisinage d'une seule étoile et revenir en pensant que Rotor peut être ailleurs, et que nous avons manqué de temps pour explorer le voisinage, ce serait bien pire.

— Tout juste.

— Je vais essayer de ne pas l'oublier, dit tristement Crile.

— Autre chose. Le détecteur neuronique peut repérer une intelligence qui ne serait pas d'origine terrienne. Nous ne voudrions pas manquer cela. »

Fisher avait l'air très surpris. « Ce n'est guère probable, non ?

— Guère probable, oui, mais si cela arrive, raison de plus pour ne pas la manquer. Surtout si elle est à quatorze années-lumière de la Terre. Rien dans l'univers n'est aussi intéressant qu'une autre forme de vie intelligente… ni aussi dangereux. Il vaudrait mieux être au courant.

— Quelles sont nos chances de la repérer si elle n'est pas d'origine terrienne ? Les détecteurs neuroniques sont adaptés à l'intelligence humaine. Nous ne pourrions peut-être pas reconnaître comme vivante une forme de vie bizarre, alors de là à dire qu'elle est intelligente…

— Même si nous ne pouvons pas reconnaître la vie, l'intelligence ne peut pas nous échapper ; et ce n'est pas la vie que nous cherchons, mais l'intelligence. Si méconnaissable, si étrange qu'elle puisse être, elle a dû évoluer en une structure complexe… au moins aussi complexe que le cerveau humain. De plus, elle est forcément conduite à utiliser l'interaction électromagnétique. L'attraction gravitationnelle est trop faible ; les interactions nucléaires, forte et faible, ont un rayon d'action trop court. Quant à ce nouvel hyperchamp que nous utilisons dans le vol

supraluminique, autant qu'on puisse le savoir, il n'existe pas dans la nature, mais seulement quand il est conçu par une intelligence.

« Si le détecteur neuronique repère un champ électromagnétique complexe, cela signifiera qu'il y a de l'intelligence, quelle que soit sa forme ou sa chimie. Et nous serons prêts à l'étudier ou à la fuir. Quant à la vie non intelligente, qui n'est pas si dangereuse pour une civilisation technologique comme la nôtre… toute forme de vie, même au stade du virus, pourrait être intéressante à étudier.

— Et pourquoi tout cela doit-il rester secret ?

— Parce que le Congrès mondial veut que nous rentrions très rapidement, pour savoir si le projet a réussi et construire de meilleurs modèles de vaisseaux supraluminiques fondés sur ce que nous aurons appris avec ce prototype. Moi, au contraire, si les choses se passent bien, je veux voir l'univers et les laisser attendre. Je ne dis pas indéfiniment, mais je veux que cette option reste ouverte. S'ils savaient que je me prépare à cela… ou seulement que j'y ai pensé… ils seraient capables de constituer un autre équipage avec des volontaires plus disposés à leur obéir. »

Fisher sourit faiblement.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Crile ? Supposons qu'il n'y ait aucune trace de Rotor ou des Rotoriens. Est-ce qu'alors tu voudrais revenir sur Terre par pur désappointement ? Tu aurais l'univers à portée de la main, et tu y renoncerais ?

— Non. Je me demandais seulement combien de temps cela prendra d'installer le détecteur et toutes les autres choses que tu peux imaginer. Dans un peu plus de deux ans, j'en aurai cinquante. A cet âge, les agents du Bureau ne partent plus sur le terrain. On leur trouve des emplois administratifs sur Terre et ils n'ont plus le droit de prendre un vaisseau spatial.

— Eh bien ?

— Dans un peu plus de deux ans, je ne serai plus qualifié pour le vol. On me dira que je suis trop vieux et l'univers ne sera plus à portée de ma main.

— Ne dis pas de bêtises ! Ils vont me laisser partir et j'ai déjà dépassé cinquante ans.

— Tu es un cas particulier. C'est ton vaisseau.

— Toi aussi, tu es un cas particulier, puisque j'insisterai pour t'avoir. Et puis, ils ne trouveront pas si facilement que ça des gens qualifiés pour monter à bord du *Supraluminal*.

— Pourquoi tes assistants ne se porteraient-ils pas volontaires ?

— Parce que ce sont des Terriens, mon bon Crile, et que pour presque tous les Terriens, l'espace, c'est l'horreur. L'hyper-espace, c'est encore pire et ils vont se montrer très réticents. Il y aura toi et moi ; il nous faut trois autres volontaires, et je t'assure que nous allons avoir du mal à les trouver. J'en ai sondé plusieurs et deux personnes bien m'ont fait une demi-promesse. Chao-Li Wu et Henry Jarlow. Je n'ai pas encore trouvé le troisième. Et même si, contre toute probabilité, il y avait une douzaine de volontaires, on ne va pas t'écarter en faveur de quelqu'un d'autre, car je vais insister pour que tu partes avec moi en qualité d'ambassadeur auprès des Rotoriens. Et si cela ne suffisait pas, je te promets que le vaisseau partira avant que tu aies cinquante ans. »

Fisher sourit de soulagement et dit : « Tessa, je t'aime. Tu sais, c'est vrai.

— Non. Je ne sais pas si c'est vrai, surtout quand tu le dis avec ce ton-là, comme si tu étais le premier surpris. C'est très bizarre, Crile, mais depuis presque huit ans que nous vivons ensemble et que nous faisons l'amour, tu ne m'avais jamais dit cela.

— Vraiment ?

— Crois-moi, je t'ai bien écouté. Sais-tu qu'il y autre chose de bizarre ? Je n'ai jamais dit que je t'aimais, et pourtant, je t'aime. Cela n'avait pas commencé comme ça. Qu'est-ce qui nous est arrivé ? »

Fisher dit, à voix basse : « Nous sommes peut-être tombés amoureux l'un de l'autre si graduellement que nous ne l'avons pas remarqué. Cela arrive parfois, tu ne crois pas ? »

Et ils se sourirent timidement, comme s'ils se demandaient quoi faire, dans cette situation nouvelle.

Chapitre 25

La surface

54

Eugenia Insigna était inquiète. Pire qu'inquiète.

« Siever, je n'ai pas passé une seule bonne nuit depuis que tu l'as emmenée en avion. » Sa voix avait dégénéré en quelque chose qui, chez une femme d'un caractère moins résolu, aurait pu passer pour un ton geignard. « Ce vol à travers les airs, n'était-ce pas suffisant ? Pourquoi tu ne l'empêches pas de continuer ?

— Pourquoi ? dit lentement Siever Genarr, comme s'il savourait la question. Eugenia, nous avons dépassé le stade où l'on pourrait empêcher Marlène de faire quelque chose.

— C'est ridicule, Siever. C'est presque lâche. Tu te caches derrière elle en prétendant qu'elle est toute-puissante.

— Ne l'est-elle pas ? Tu es sa mère. Ordonne-lui de rester dans le Dôme. »

Insigna pinça les lèvres. « Elle a quinze ans. Je n'aime pas me conduire comme un tyran.

— Au contraire. Tu adores ça. Mais si tu essayais, elle te regarderait avec ces yeux extraordinairement clairs et te dirait quelque chose

comme : “Maman, tu te sens coupable de m’avoir privée de mon père et tu t’imagines que, pour te punir, l’univers ne pense qu’à te priver de moi.” »

Insigna fronça les sourcils. « Siever, c’est la chose la plus idiote que j’ai jamais entendue. Je ne pense absolument pas ça.

— Bien entendu. J’inventais n’importe quoi. Mais Marlène saura exactement ce qui t’ennuie, d’après les mouvements de ton pouce ou de ton omoplate, et elle te le dira, et ce sera tellement vrai, tellement gênant pour toi que tu ne seras plus occupée qu’à chercher des arguments pour te défendre, et tu lui céderas plutôt que de la laisser décortiquer les couches extérieures de ta psyché.

— Ne me dis que cela t’est arrivé.

— Pas souvent, parce qu’elle m’aime bien et que j’ai essayé d’être diplomate avec elle. Mais si je la contrarie, je frissonne en pensant à la pagaille qu’elle va créer en moi. J’ai réussi à la retarder. Remercie-moi. Elle voulait sortir immédiatement après notre excursion en avion. Je l’ai convaincue d’attendre jusqu’à la fin du mois.

— Comment as-tu fait ?

— Du pur sophisme, je t’assure. On est en décembre. Je lui ai dit que, dans trois semaines, la nouvelle année va commencer selon le temps standard de la Terre ; quoi de mieux, pour célébrer 2237, que d’inaugurer la nouvelle ère de colonisation d’Erythro ? Car elle voit sa propre sortie à la surface de la planète… comme le début d’un âge nouveau. Ce qui rend la chose pire.

— Pourquoi, pire ?

— Parce qu’à ses yeux, ce n’est pas un caprice personnel, mais un événement vital pour Rotor, peut-être même pour l’humanité. Prends ton plaisir personnel et appelle ça une noble contribution au bien-être de tous : il n’y a rien de tel. Cela excuse tout. Je l’ai moi-même fait, comme toi, comme tout le monde. Pitt, plus que n’importe qui. Il s’est probablement persuadé lui-même qu’il ne respire que pour fournir du gaz carbonique à la vie végétale de Rotor.

— Tu l’as donc convaincue d’attendre en te servant de sa mégalomanie.

— Oui, et cela nous donne une semaine de plus pour voir si quelque chose ne va pas l’arrêter. Mais mon argument ne l’a pas trompée. Elle a accepté en disant : “Tu crois, oncle Siever, qu’en retardant ma sortie, tu vas gagner un peu plus l’affection de ma mère ? Rien chez toi n’indique que tu accordes une importance quelconque au Nouvel An.”

— Quelle insolence insupportable !
— C’est insupportablement juste, Eugenia. C’est tout. »
Eugenia détourna les yeux. « Mon affection, dit-elle ? Que pourrais-je… »
Genarr se hâta de l’interrompre. « Pourquoi dire quelque chose ? Je t’ai avoué qu’autrefois je t’aimais et il s’avère qu’en vieillissant, les choses n’ont pas beaucoup changé. Mais c’est mon problème. Tu n’as jamais manqué de loyauté à mon égard. Tu ne m’as donné aucune raison d’espérer. Et si je suis assez stupide pour ne pas prendre un refus pour une réponse, en quoi est-ce que cela te concernerait ?
— Je n’ai pas envie que tu sois malheureux.
— Voilà quelque chose de positif pour moi. » Genarr réussit à sourire. « C’est infiniment mieux que rien. »
Insigna détourna les yeux et, volontairement, revint à Marlène. « Mais, Siever, si Marlène a perçu ta motivation, pourquoi a-t-elle accepté d’attendre ?
— Cela ne te fera pas plaisir à entendre, mais je préfère te dire la vérité. Marlène a dit : “J’attendrai jusqu’au nouvel an, parce que cela fera peut-être plaisir à maman et que je suis dans ton camp, oncle Siever.”
— Elle a dit ça ?
— Je t’en prie, ne lui en tiens pas rigueur. Il est clair que mon esprit et mon charme l’ont fascinée et elle pense qu’elle te fait une faveur.
— Elle se conduit comme une marieuse, dit Insigna prise entre l’agacement et l’amusement.
— Il m’est venu à l’idée que si tu pouvais te forcer à montrer de l’intérêt pour moi, nous pourrions nous en servir pour l’inciter à faire toutes sortes de choses qui, selon elle, favoriseraient cet intérêt… mais cet intérêt devrait exister réellement, sinon elle s’en apercevrait. Et s’il était réel, elle ne se croirait pas obligée d’accepter des sacrifices pour provoquer ce qui existerait déjà. Tu comprends ?
— Je comprends que si Marlène n’avait pas ce don de perception, tu serais un peu machiavélique dans ta façon de me faire la cour.
— Tu as arraché mon masque, Eugenia.
— Alors, pourquoi ne pas en venir à la solution évidente ? L’enfermer et, pour finir, la renvoyer sur Rotor à bord d’une fusée ?
— Pieds et poings liés, je suppose. Outre que nous ne pouvons pas faire une chose pareille, j’ai fini par comprendre le point de vue de Marlène. Je commence à penser à la colonisation d’Erythro… tout un monde à prendre.

— Et tu seras avec elle ?
— Je lui servirai de canari.
— Qu’est-ce que tu veux dire par là ?
— C’est un moyen qu’on utilisait sur Terre, il y a plusieurs siècles. Les mineurs emportaient des canaris – tu sais, ces petits oiseaux jaunes dans la mine. Si l’air devenait dangereux, les canaris mouraient avant que les hommes soient affectés, et eux, sachant qu’il y avait un problème, remontaient aussitôt. En d’autres mots, si je me mets à agir bizarrement, on nous ramènera.
— Mais si cela l’affecte avant toi ?
— Je ne crois pas que ce soit possible. Marlène sent qu’elle est immunisée. Elle l’a répété tant de fois que je commence à la croire. »

55

Eugenia Insigna n’avait jamais guetté l’arrivée du Nouvel An en se penchant ainsi, douloureusement, sur le calendrier. Elle se rappela comment Crile lui avait expliqué les complexités du calendrier. Elle l’avait écouté avec un mélange d’ardeur et d’appréhension ; l’ardeur parce qu’elle voulait partager ses coutumes, comme si cela pouvait les rapprocher l’un de l’autre ; l’appréhension parce qu’elle craignait que son intérêt pour la Terre puisse l’éloigner d’elle, ce qui avait fini par se produire.

Étrange qu’elle éprouve toujours ce pincement douloureux… mais n’était-il pas devenu plus faible ? Elle avait l’impression qu’elle ne retrouvait plus vraiment le visage de Crile, qu’elle ne pouvait évoquer que le souvenir qu’elle en avait. Est-ce qu’il n’y avait plus, maintenant, que la mémoire d’un souvenir entre elle et Siever Genarr ?

C’était la mémoire d’un souvenir qui liait Rotor au calendrier. Rotor n’avait jamais eu de saisons, et l’année avait perdu toute signification. Pourtant on l’avait gardée, ainsi que les mois et les semaines.

Rotor avait aussi un jour fixé artificiellement à vingt-quatre heures.

Les gens comptaient les jours en se pliant au calendrier de la colonie… c'est-à-dire de la Terre.

Même ici, sous le dôme d'Erythro, où il y avait un jour et une nuit naturels, utilisés comme tels par ceux qui y travaillaient, c'était la longueur du jour terrestre (la mémoire du souvenir) qui était utilisée pour les calculs officiels.

Insigna, dans son travail astronomique, se servait du jour comme de la seule unité significative. Mais le vieux calendrier finirait par disparaître et, dans un futur impossible à dater, de nouvelles manières de marquer le temps apparaîtraient – peut-être un calendrier galactique.

Pour le moment, elle se surprenait à compter le temps qui la séparait de ce Nouvel An arbitraire. Sur Terre, au moins, le nouvel an débutait au solstice – d'hiver dans l'hémisphère nord, d'été dans l'hémisphère sud. Il était en relation avec l'orbite de la Terre autour du Soleil dont, sur Rotor, seuls les astronomes gardaient le souvenir.

Bien qu'Insigna soit astronome, la nouvelle année n'était liée pour elle qu'à l'incursion aventureuse de Marlène à la surface d'Erythro – date fixée par Siever Genarr uniquement parce qu'elle lui avait permis d'imposer à la jeune fille un retard plausible, et acceptée par Insigna seulement parce qu'elle se trouvait mêlée à la notion qu'une adolescente avait d'une histoire d'amour.

Insigna sortit de son vagabondage mental pour découvrir que Marlène était en train de la regarder d'un air préoccupé. (Était-ce parce qu'elle était entrée silencieusement dans la pièce, ou parce qu'Insigna était profondément plongée dans ses pensées, que celle-ci n'avait pas entendu ses pas ?)

Insigna dit presque en chuchotant : « Bonjour, Marlène. »

Marlène dit gravement : « Tu n'es pas heureuse, maman.

— Tu n'as pas besoin de ton don de perception pour le voir. Es-tu toujours décidée à sortir à la surface ?

— Oui. Tout à fait. Résolument.

— Pourquoi, Marlène, pourquoi ? Peux-tu me l'expliquer pour que je puisse comprendre ?

— Non, parce que tu ne veux pas comprendre. Elle m'appelle.

— Qui ?

— Erythro. Elle veut que je sorte. » Le visage habituellement mélancolique de Marlène rayonnait d'un bonheur furtif.

Insigna dit sèchement :

— Quand tu parles comme ça, Marlène, j'ai l'impression que tu es

déjà infectée par la… la…

— La Peste ? Non. Oncle Siever vient de me faire passer une autre scanographie cérébrale. Pour les archives. Je suis parfaitement normale.

— Les scanographies cérébrales ne révèlent pas tout.

— Les peurs d'une mère non plus. » Marlène poursuivit d'une voix plus douce : « Maman, je t'en prie, je n'accepterai plus de délai. Oncle Siever me l'a promis. Je vais sortir. C'est un monde merveilleux.

— Mais stérile… mort. Il n'y a rien. Juste des microbes, dit Insigna d'un air méprisant.

— Un jour, nous y implanterons notre vie propre. » Marlène regardait au loin, les yeux perdus dans un rêve. « J'en suis sûre. »

56

« L'anti-E est une simple combinaison, dit Siever Genarr. Elle est pourvue d'un casque, d'une réserve d'air comprimé que l'on peut régénérer, et d'un petit échangeur de chaleur qui assure une température confortable. Elle est étanche, bien entendu.

— Est-ce qu'elle m'ira ? demanda Marlène qui regardait avec dégoût le pseudo-textile épais.

— Elle n'est pas très élégante, dit Genarr, les yeux pétillants de malice. Elle n'a pas été conçue pour être belle, mais utile. »

Marlène dit, d'un ton un peu exaspéré : « Je m'en moque qu'elle soit belle ou pas, oncle Siever, mais je n'ai pas envie de nager dedans. » Eugenia Insigna l'interrompit. Elle était là, le visage un peu pâle, les lèvres pincées. « Cette combinaison est nécessaire, pour ta protection, Marlène.

— Mais ce n'est pas nécessaire qu'elle soit inconfortable, maman. Si elle m'allait, elle me protégerait tout aussi bien.

— Elle t'ira, dit Genarr. Il faut que nous partions, Eugenia. Les conditions sont bonnes à l'extérieur et il faut en profiter. Allez, Marlène, laisse-moi t'aider à enfiler ta combinaison.

— N’aie pas l’air si heureux ! lança sèchement Insigna.

— Pourquoi pas ? Pour tout t’avouer, je suis ravi de sortir. On finit par se sentir en prison dans le Dôme. Peut-être que si nous sortions plus souvent, les gens accepteraient de rester ici. Voilà Marlène, nous n’avons plus qu’à fixer le casque. »

Marlène hésita. « Juste une minute, oncle Siever. » Elle s’avança vers sa mère, énorme dans son costume, les bras tendus.

Insigna la contemplait d’un air lugubre.

« Maman. Je t’aime et je ne voudrais pas te causer un tel souci juste pour me faire plaisir. Je sais que tout se passera bien et que tu n’as pas besoin de t’inquiéter.

— Pourquoi, Marlène ? Je ne me le pardonnerais jamais s’il t’arrivait quelque chose.

— Il ne m’arrivera rien.

— Elle a raison, Eugenia. Je suis avec elle et le mieux que tu puisses faire, c’est de te calmer. Toutes les combinaisons anti-E sont équipées de radios. Marlène et moi, nous pourrons nous entendre et nous serons en communication avec le Dôme. Je te promets que si elle se comporte bizarrement, et même s’il n’y a qu’un soupçon de bizarrerie, je la ramènerai aussitôt à l’intérieur du Dôme. Et je ferai de même si je ne me sens pas tout à fait dans mon état normal. »

Cela n’eut pas l’air de réconforter Insigna.

Ils étaient près du sas principal du Dôme. Genarr contrôla d’abord soigneusement la pression de l’air afin de s’assurer que ce serait bien celui du Dôme qui sortirait à l’extérieur, et non celui d’Erythro qui entrerait. Pendant tout ce temps, les nombreuses vérifications, gérées par ordinateur, garantissaient qu’il n’y avait pas de fuite.

La porte intérieure s’ouvrit. Genarr pénétra dans le sas et fit signe à Marlène d’entrer. Elle le suivit et la porte se referma. Tous deux avaient disparu. Insigna sentit son cœur battre plus fort.

Elle regarda les témoins et sut exactement quand la porte extérieure s’ouvrit, puis se referma. L’écran-holo s’alluma et elle put voir les deux silhouettes en combinaison mettre le pied sur le sol stérile d’Erythro.

L’un des ingénieurs tendit à Insigna un petit écouteur qu’elle inséra dans son oreille droite. Elle fixa sur sa tête un petit micro.

Une voix dit dans son oreille : « Contact radio », et aussitôt la voix familière de Marlène résonna : « Tu m’entends, maman ?

— Oui, ma chérie. » Sa propre voix lui parut sèche et anormale.

« Nous sommes dehors et c’est merveilleux. Je n’ai jamais rien vu de

si beau.

— Oui, ma chérie », répéta Insigna. Elle se sentit complètement perdue.

57

Siever Genarr se sentait presque le cœur léger en foulant le sol d'Erythro. Le mur du Dôme s'élevait obliquement derrière lui, mais il lui tournait le dos, car un spectacle aussi peu érythronien aurait gâché la saveur de la planète.

La saveur ? C'était bizarre d'appliquer ce mot à Erythro, et pour le moment, il était dépourvu de signification. Genarr était protégé par son casque, respirait l'air du Dôme, ou du moins l'air qui avait été purifié et conditionné dans le Dôme. Il ne pouvait pas sentir la planète, ni la goûter, au sein de cet abri.

Cependant, il se sentait curieusement heureux. Ses bottes faisaient un peu craquer le sol. La surface d'Erythro n'était pas rocheuse, mais entre les graviers qui la composaient, il y avait quelque chose qu'on était bien obligé d'appeler de la terre. Il y avait eu assez d'air et d'eau pour briser la roche primordiale ; peut-être les innombrables billions de procaryotes omniprésents y avaient-ils patiemment travaillé aussi pendant des milliards d'années.

Le sol était moelleux sous ses pieds. Il avait plu la veille… la douce bruine d'Erythro, ou du moins de cette région d'Erythro. La terre semblait encore un peu humide et Genarr imagina les particules du sol, les minuscules fragments de sable, de terreau et d'argile, dont la pellicule d'eau avait été rafraîchie et renouvelée. Au sein de cette pellicule, des procaryotes baignant dans l'énergie de Némésis édifiaient à partir de protéines simples des protéines plus complexes, tandis que d'autres procaryotes, indifférents à l'énergie solaire, utilisaient celle de leurs semblables qui mouraient par milliards à chaque instant.

Marlène était à côté de lui. Elle avait les yeux levés et Genarr lui dit

avec douceur : « Marlène, ne regarde pas fixement Némésis. »

La voix de la jeune fille lui parut naturelle. Elle n'exprimait ni tension ni appréhension. Elle était pleine d'une joie tranquille. « Je regarde les nuages, oncle Siever. »

Genarr leva les yeux vers le ciel sombre où, en faisant un petit effort, on pouvait détecter une faible lueur d'un jaune verdâtre. Les nuages de beau temps, doux et légers comme de la plume, reflétaient la splendide lumière orangée de Némésis.

Un curieux silence régnait sur Erythro. Il n'y avait rien qui puisse faire du bruit. Aucune forme de vie pour chanter, grogner, beugler, pépier, striduler ou grincer. Pas de feuilles pour bruisser, pas d'insectes pour bourdonner. Lors des rares orages, on pouvait entendre le roulement du tonnerre, et le vent soupirait parfois contre une grosse pierre… s'il soufflait assez fort. Par un jour paisible et calme comme celui-ci, on ne l'entendait pas.

Genarr parla, juste pour s'assurer qu'il n'était pas brusquement devenu sourd. (Il ne l'était pas, puisqu'il entendait le faible bruit de sa propre respiration.)

« Tu vas bien, Marlène ?

— Je me sens merveilleusement bien. Il y a un ruisseau, là-bas. » Elle hâta le pas jusqu'à courir presque, en traînant les pieds, entravée comme elle l'était par sa combinaison anti-E.

« Attention, Marlène. Tu vas glisser.

— Je fais attention. ». Sa voix n'était pas affaiblie par la distance : une onde radio la transmettait.

La voix d'Eugenia Insigna résonna soudain aux oreilles de Genarr. « Siever, pourquoi est-ce que Marlène court ? » Puis, presque aussitôt, elle ajouta : « Pourquoi cours-tu, Marlène ? »

La jeune fille ne se donna pas la peine de répondre, mais Genarr dit : « Elle veut juste regarder un petit ruisseau, Eugenia.

— Va-t-elle bien ?

— Évidemment. C'est merveilleusement beau ici. Au bout d'un moment, on oublie la stérilité du paysage… il ressemble plutôt à une peinture abstraite.

— Ne joue pas au critique d'art, Siever. Ne laisse pas Marlène s'éloigner.

— Je suis constamment en contact avec elle. En ce moment, elle entend ce que nous disons, et si elle ne répond pas, c'est parce qu'elle n'a pas envie qu'on l'ennuie. Eugenia, détends-toi. Marlène s'amuse. Ne lui

gâche pas son plaisir. »

La jeune fille remontait en courant la rive du cours d'eau. Genarr n'éprouva pas la nécessité de la suivre. Laissons-la s'amuser, pensa-t-il.

Le Dôme était construit sur un affleurement rocheux, mais de petits ruisseaux coulaient doucement, s'entrelaçaient autour de lui et se réunissaient pour former une rivière assez large, à quelque trente kilomètres de là, et qui elle se déversait dans la mer.

Les ruisseaux étaient les bienvenus. Ils fournissaient au Dôme sa réserve d'eau naturelle, une fois qu'on en avait ôté les procaryotes (« tué » était le bon mot). Il y avait eu des biologistes, dans les premiers temps du Dôme, pour s'élever contre ce massacre, mais c'était ridicule. Les minuscules atomes de vie étaient si incroyablement nombreux sur la planète et pouvaient proliférer si vite que la tuerie effectuée lors de la purification de l'eau ne pouvait pas leur faire un tort mesurable. Puis la Peste se déclara, une hostilité vague mais forte se développa contre Erythro et nul ne se soucia plus de ce qu'on faisait aux procaryotes.

Maintenant la Peste avait apparemment cessé d'être une menace et des sentiments plus généreux pourraient de nouveau se manifester. Genarr éprouvait de la sympathie pour ces sentiments-là, mais que ferait le Dôme pour se procurer de l'eau ?

Perdu dans ses pensées, il ne regardait plus Marlène et un cri aigu lui perça soudain le tympan. « Marlène ! Marlène ! Siever, qu'est-ce qu'elle est en train de faire ? »

Il leva les yeux et allait répondre automatiquement que tout allait bien, quand il aperçut la jeune fille.

Sur le moment, il fut incapable de dire ce qu'elle faisait. Il se contenta de la regarder dans la lumière rose de Némésis.

Puis il comprit. Elle venait de détacher son casque et de l'ôter. Maintenant elle s'évertuait à enlever le reste de sa combinaison anti-E.

Il fallait l'arrêter !

Genarr essaya de l'appeler mais, dans son affolement, il ne put retrouver sa voix. Il voulut courir vers elle, mais ses jambes étaient lourdes comme du plomb et ne réagissaient plus aux ordres de son cerveau.

Il avait l'impression de vivre un cauchemar où des horreurs se produisaient sans qu'il puisse rien faire pour les empêcher. Peut-être que, sous la tension des événements, son esprit s'était dissocié de son corps.

Est-ce que la Peste est en train de s'abattre sur moi ? se demanda Genarr pris de panique. Et s'il en est ainsi, que va-t-il arriver à Marlène

qui s’expose sans protection à la lumière de Némésis et à l’air d’Erythro ?

Chapitre 26

La planète

58

Depuis trois ans qu'Igor Koropatsky avait succédé à Tanayama à la tête du projet, Crile Fisher ne l'avait vu que deux fois.

Il n'eut cependant aucun mal à le reconnaître lorsque l'entrée-photo signala son image. C'était toujours le même personnage corpulent et cordial, du moins en apparence. Il était bien habillé et portait une grande cravate bouffante, à la dernière mode.

Fisher, qui avait passé la matinée à se détendre, n'était guère présentable, mais personne ne pouvait refuser de recevoir Koropatsky, même s'il arrivait à l'improviste.

Il afficha l'image pleine de tact représentant la silhouette humoristique d'un hôte (ou d'une hôtesse, car le sexe était volontairement ambigu), la main levée en un geste qui, pour tout le monde, signifiait « Une minute, je vous prie », sans avoir à le dire d'une manière plus brutale.

Fisher eut ainsi quelques minutes pour se peigner et rajuster ses vêtements. Il aurait pu se raser, mais il sentit qu'il serait impoli de faire attendre plus longtemps le directeur du TBI…

La porte glissa sur le côté et Koropatsky entra en souriant. « Bonjour, Fisher. Je sais que je vous dérange.

— Pas du tout, monsieur le directeur, répondit Fisher en s'efforçant d'avoir l'air sincère, mais si vous souhaitez voir le Dr Wendel, je crains bien qu'elle ne soit en train de travailler au vaisseau. »

Koropatsky grogna. « Voyez-vous, je m'en doutais un peu. Il ne me reste donc plus qu'à parler avec vous. Puis-je m'asseoir ?

— Oui, bien sûr, monsieur le directeur, répondit Fisher contrarié de ne pas avoir offert un siège à Koropatsky. Vous voulez boire quelque chose ?

— Non. » Koropatsky se tapota le ventre. « Je me pèse chaque matin et cela suffit presque à me couper l'appétit. Fisher, je n'ai jamais eu l'occasion de parler avec vous, d'homme à homme. J'en ai eu envie.

— Ce sera avec plaisir », marmonna Fisher qui commençait à se sentir mal à l'aise. A quel sujet, se demandait-il.

« Notre planète a une dette envers vous.

— Si vous le dites, monsieur le directeur.

— Ce sont vos paroles qui nous ont amenés à l'Étoile voisine.

— Oui, monsieur le directeur.

— Et c'est vous qui avez convaincu le Dr Tessa Wendel à quitter Adelia pour la Terre.

— Oui, monsieur le directeur.

— Et vous l'avez soutenue dans son travail depuis huit ans, en la rendant... heureuse, hein ? »

Il eut un petit rire gras et Fisher sentit qu'un peu plus, Koropatsky allait lui enfoncer son coude dans les côtes.

« Nous nous entendons bien, répondit-il prudemment.

— Mais, vous ne vous êtes jamais mariés.

— Je le suis déjà, monsieur le directeur.

— Et séparé de votre femme depuis quatorze ans. On pourrait facilement arranger un divorce.

— J'ai aussi une fille.

— Qui resterait votre fille, même si vous vous remariiez.

— Ce serait une formalité dépourvue de signification.

— Bon, d'accord. » Koropatsky hocha la tête. « Peut-être même que cela marche mieux comme ça. Vous savez que le vaisseau supraluminique est prêt à partir.

— C'est ce que m'a dit le Dr Wendel.

— Pourtant, une chose manque toujours.

— Ah, bon ? » (Une froide angoisse envahit Fisher. Encore un retard ?) « Qu'est-ce qui manque, monsieur le directeur ?

— Les communications. Je croyais que si l'on avait un appareil capable de propulser un vaisseau plus vite que la lumière, il y en aurait un autre qui enverrait des ondes, ou tout autre porteur de message, également plus vite que la lumière. Il me semblait que ce serait plus facile d'envoyer un message supraluminique qu'un vaisseau supraluminique.

— Je l'ignore, monsieur le directeur.

— Cependant, le Dr Wendel m'assure qu'il n'y a pas de moyen de communication supraluminique efficace. A la longue, m'a-t-elle dit, on en trouvera un, mais elle ne veut pas attendre car cela peut prendre très longtemps.

— Moi non plus, je ne veux pas attendre.

— Oui, et moi j'ai envie de progrès et de succès. Nous attendons depuis des années et je désire voir le vaisseau s'envoler et revenir. Mais cela signifie qu'une fois qu'il sera parti, nous n'aurons plus aucun contact. »

Il hocha pensivement la tête et Fisher garda un silence discret. (A quoi rime tout cela ? Où ce vieil ours veut-il en venir ?)

Koropatsky leva les yeux vers Fisher. « Vous savez que l'Étoile voisine se dirige vers nous ?

— Oui, monsieur le directeur, mais j'ai cru comprendre qu'elle passerait au large.

— C'est ce que les gens ont envie de croire. La vérité, Fisher, c'est qu'elle passera assez près pour perturber considérablement le mouvement orbital de la Terre. »

Fisher se tut un moment, sous l'effet du choc. « Et détruire la planète ?

— Pas vraiment. Cependant, il y aura de tels changements climatiques que la Terre deviendra inhabitable.

— En est-on sûr ? demanda Fisher, peu disposé à le croire.

— Je ne sais pas si les scientifiques sont jamais vraiment sûrs de quelque chose. Mais ils le sont assez pour qu'il y ait lieu de songer aux mesures à prendre. Nous avons cinq mille ans et nous sommes en train de mettre au point la propulsion supraluminique – en supposant que le vaisseau fonctionne bien.

— Si le Dr Wendel dit qu'il marchera, il marchera.

— Espérons-le. Mais cela nous laisse en mauvaise posture. Il va falloir construire cent trente mille stations spatiales semblables à Rotor

pou transporter huit milliards de personnes, avec des plantes et des animaux en suffisance pour recréer des mondes viables. En admettant que la population n'augmentera pas trop.

— Peut-être que nous pourrions assumer une moyenne de vingt-six par an, fit remarquer prudemment Fisher. Nos compétences s'accroîtront avec les siècles et notre contrôle des naissances fonctionne depuis des dizaines d'années.

— Bon. Maintenant dites-moi : où iront toutes ces colonies ?

— Je ne sais pas, monsieur le directeur.

— Nous devrons trouver des planètes assez semblables à la Terre pour qu'il ne soit pas nécessaire de les terraformer à grand prix.

— Même si nous ne trouvons pas de planète habitable, nous pouvons mettre les colonies en orbite autour d'étoiles accueillantes. » Fisher ne put s'empêcher de faire, de la main, un mouvement circulaire.

« Mon cher ami, cela ne marcherait pas.

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur le directeur, cela marche ici même, dans le système solaire.

— Pas du tout. Il y a une planète, dans le système solaire, qui abrite 99 % de l'espèce humaine. L'humanité, c'est encore nous, et les colonies ne sont qu'une espèce de duvet qui nous entoure. Le duvet peut-il exister tout seul ? Je ne crois pas.

— Vous avez peut-être raison, monsieur le directeur.

— Peut-être ? répliqua Koropatsky avec passion. Les colonies font semblant de nous mépriser, mais elles ne pensent qu'à nous. Laissées à elles-mêmes, elles dépériraient.

— Vous avez peut-être raison, monsieur le directeur, mais l'expérience n'a jamais été tentée.

— Nous avons déjà connu une situation du même type, au moins par analogie. Dans les premiers temps de l'histoire, des êtres humains se sont installés dans des îles et ont été coupés de leur lieu d'origine. Les Irlandais ont colonisé l'Islande ; les Norvégiens ont colonisé le Groenland ; des mutins ont colonisé l'île Pitcairn ; les Polynésiens ont colonisé l'île de Pâques. Résultat ? Les colons se sont étiolés, ils se sont parfois totalement éteints. Toujours la stagnation. Aucune civilisation ne s'est développée ailleurs que sur les continents ou sur des îles situées à proximité d'un continent. L'humanité a besoin d'espace, de variété, d'un horizon, d'une frontière. Vous voyez ?

— Oui, monsieur le directeur. » (Passé un certain point, pourquoi discuter ?)

« Alors il faut que nous trouvions une planète. Ce qui nous ramène à Rotor. »

Fisher leva les sourcils de surprise. « A Rotor ?

— Oui. Depuis quatorze ans qu'ils sont partis, que leur est-il arrivé ?

— Le Dr Wendel pense qu'ils n'ont peut-être pas survécu.

— Je sais. Mais j'aimerais avoir votre opinion.

— Je n'en ai pas, monsieur le directeur. J'espère seulement qu'elle se trompe. J'ai une fille sur Rotor.

— Peut-être. Réfléchissez ! Qu'est-ce qui aurait pu les détruire ? Une défaillance technique.

— Un mini-trou noir, un astéroïde indétecté...

— Vous en avez la preuve ? Ce sont juste des hypothèses et d'une probabilité proche de zéro, les astronomes vous le diront.

— J'aimerais bien croire qu'ils sont arrivés sains et saufs.

— D'où la question suivante : si Rotor est sain et sauf en orbite autour de l'Étoile voisine, qu'est-ce qu'ils y font ?

— Ils vivent. » (C'était à mi-chemin entre l'affirmation et la question.)

— Mais comment ? Une seule colonie solitaire en un long périple éternel autour d'une naine rouge ? Ils se seraient étiolés et s'en seraient vite aperçus.

— Et ils seraient morts ?

— Non. Ils auraient renoncé et seraient rentrés. Seulement ils ne l'ont pas fait et je pense qu'ils ont trouvé une planète habitable dans le système de l'Étoile voisine.

— Mais il ne peut pas y avoir de planète habitable en orbite autour d'une naine rouge, monsieur le directeur. Il n'y a pas assez d'énergie, à moins d'être très près, et alors il y a beaucoup trop d'effet de marée. » Il s'arrêta et murmura, penaud : « C'est le Dr Wendel qui me l'a expliqué.

— Oui, les astronomes m'ont dit cela aussi. Mais la nature leur réserve tout de même des surprises. Avez-vous compris pourquoi nous acceptons que vous fassiez partie du voyage ?

— Oui, monsieur le directeur. Votre prédécesseur me l'a promis en échanges des services que j'ai rendus.

— J'ai une bien meilleure raison. Mon prédécesseur, un grand homme, un homme admirable, était aussi très malade vers la fin. Ses ennemis pensaient qu'il était devenu paranoïde. Il croyait que Rotor était au courant du danger qui menaçait la Terre et que cette colonie était partie sans nous avertir parce qu'elle voulait notre destruction ; et que

Rotor devait être puni. Seulement il est mort et je suis là. Je ne suis ni vieux, ni malade, ni paranoïde.

— N'est-ce pas quelque chose dont vous devriez discuter avec le Dr Wendel, monsieur le directeur ? C'est elle, le capitaine du vaisseau.

— Le Dr Wendel vient des colonies. Vous êtes un loyal Terrien.

— Le Dr Wendel a loyalement travaillé pendant des années au projet supraluminique.

— Pouvons-nous compter sur elle pour exécuter à la lettre et selon l'esprit les intentions de la Terre sur Rotor ?

— Puis-je vous demander, monsieur le directeur, en quoi consistent ces intentions ? Je suppose qu'il ne s'agit plus de punir la colonie de ne pas nous avoir avertis.

— C'est exact. Ce que nous voulons maintenant, c'est l'association, la fraternité humaine. Une fois établis ces rapports amicaux, il faudra revenir très vite avec autant d'informations que possible sur Rotor et sa planète.

— Si l'on dit cela au Dr Wendel, elle exécutera sûrement ces ordres. »

Koropatsky gloussa.

« Elle doit savoir que quand elle reviendra, avec l'expérience vitale d'un vol supraluminique réussi, elle nous sera plus chère que jamais ; il faudra qu'elle conçoive de nouveaux vaisseaux, plus avancés ; elle devra former des jeunes au pilotage supraluminique. Elle sait qu'on ne lui permettra plus jamais de s'aventurer dans l'hyper-espace, car elle sera trop précieuse pour qu'on l'expose à de nouveaux risques. Donc, avant de rentrer, elle peut être tentée de pousser plus loin l'exploration. Elle peut souhaiter découvrir de nouvelles étoiles, atteindre de nouveaux horizons. Mais nous voulons seulement qu'elle atteigne Rotor, qu'elle rassemble des informations et qu'elle revienne. Nous ne voulons pas perdre du temps. Vous comprenez ? » Sa voix était devenue dure.

Fisher déglutit. « Vous n'avez sûrement pas de raison de croire…

— J'ai toutes les raisons du monde. Le Dr Wendel a toujours été dans une situation délicate ici… Elle est la personne la plus précieuse, sur Terre, et elle vient des colonies. On a établi en détail son profil psychologique. On l'a beaucoup étudiée, avec et sans son consentement, et il en ressort que si on lui en donne la possibilité, elle s'en ira explorer l'univers. Et nous ne pourrons pas communiquer avec elle. Nous ne saurons pas où elle est, ni ce qu'elle fait. Nous ne saurons même pas si elle est vivante.

— Et pourquoi me dites-vous cela, monsieur le directeur ?

— Parce que nous savons que vous avez beaucoup d'influence sur elle. Montrez-vous ferme.

— Vous me surestimez, monsieur le directeur.

— Certainement pas. Vous aussi, on vous a beaucoup étudié ; nous savons que le bon docteur est très attaché à vous… Peut-être plus que vous ne le pensez. Nous savons, aussi, que vous êtes un loyal fils de la Terre. Vous auriez pu partir avec Rotor, rester avec votre femme et votre fille, mais vous êtes revenu sur Terre, en sachant que vous les perdiez à jamais. Vous l'avez fait en sachant aussi que mon prédécesseur, Tanayama, vous considérerait comme un incapable, et que cela ruinerait votre carrière. Je sais que je peux compter sur vous pour veiller à ce que le Dr Wendel reste sous contrôle et nous revienne rapidement, et je sais aussi que cette fois, vous nous ramènerez les informations dont nous avons besoin.

— J'essaierai, monsieur le directeur.

— Vous dites cela sans y croire. Je vous en prie, réfléchissez à l'importance de ce que je vous demande de faire. Il faut que nous sachions ce que font les Rotoriens, quelles sont leurs forces et comment est leur planète. Une fois que nous aurons tout cela, nous saurons ce que nous devrons faire, quelles devront être nos forces et à quelle sorte de vie il faudra nous préparer. Parce que, Fisher, nous avons besoin d'une planète, et tout de suite. Nous n'avons pas le choix, il faudra nous emparer de la planète de Rotor.

— Si elle existe, répliqua Fisher d'une voix rauque.

— Il vaut mieux qu'elle existe. La survie de la Terre en dépend. »

Chapitre 27

La vie

59

Siever Genarr ouvrit lentement les yeux et les cligna à cause de la lumière. Il avait un peu de mal à accommoder et ne put interpréter tout de suite ce qu'il voyait.

L'image devint plus nette et il reconnut Ranay d'Aubisson, la neurophysicienne en chef du Dôme. « Marlène ? » dit-il d'une voix faible.

D'Aubisson avait un air maussade. « Elle va bien, semble-t-il. C'est vous qui m'inquiétez. »

L'appréhension tordit les boyaux de Genarr qui essaya de la combattre par son sens de l'humour. « Je dois être encore pire que je ne croyais si l'Ange de la Peste est ici. »

Alors, comme d'Aubisson ne disait rien, Genarr lui demanda sèchement : « Est-ce que je l'ai ? »

Elle parut prendre vie. Grande et anguleuse, elle se pencha sur lui, les fines rides entourant ses yeux bleus et perçants devinrent plus visibles tandis qu'elle le regardait avec insistance.

« Comment vous sentez-vous ? demanda-t-elle sans répondre à ses questions.

— Fatigué. Je suis très fatigué. A part ça, très bien. Je pense ? » L'inflexion montante de sa voix fit écho à sa précédente question.

« Vous avez dormi cinq heures. » Elle ne répondait toujours pas.

Genarr gémit. « Je suis encore fatigué. Et il faut que j'aille aux toilettes. » Il s'assit non sans peine.

Au signal de d'Aubisson, un jeune homme s'approcha rapidement. Respectueusement, il mit la main sous le coude de Genarr qui le repoussa avec indignation.

« Je vous en prie, laissez-le vous aider, dit d'Aubisson. Nous n'avons pas encore fait de diagnostic. »

Quand Genarr revint se coucher, dix minutes plus tard, il dit d'un ton piteux : « Aucun diagnostic. Avez-vous pratiqué une scanographie cérébrale ?

— Oui, bien sûr. Immédiatement.

— Eh bien ? »

Elle haussa les épaules. « Nous n'avons rien trouvé d'important, mais vous étiez endormi. Nous allons en refaire une maintenant que vous êtes réveillé. Et il faudra d'autres examens.

— Pourquoi ? La scanographie ne vous suffit pas ? Où voulez-vous en venir ? Parlez franchement. Je ne suis pas un enfant. »

D'Aubisson soupira. « Les scanographies des cas de Peste que nous avons montraient d'intéressantes particularités, mais nous n'avons jamais pu les comparer avec d'autres, prises avant la maladie, puisqu'aucun des patients n'en avait subi auparavant. Le temps que nous établissions un programme de scanographies cérébrales obligatoires pour tous, il n'y avait plus de cas indubitables de Peste. Vous le saviez ?

— Ne me tendez pas de piège, dit Genarr d'un ton maussade. Bien sûr que je le sais. Croyez-vous que j'ai perdu la mémoire ? Alors j'en déduis que... je peux encore raisonner aussi, vous savez... bien que vous ayez ma scanographie précédente et puissiez la comparer avec celle que vous venez de prendre, vous n'avez rien trouvé de significatif. Est-ce vrai ?

— Nous n'avons rien trouvé de manifeste, mais nous avons quelque chose qu'on pourrait considérer comme une situation infraclinique.

— Même si vous n'avez rien trouvé ?

— Un changement subtil peut nous échapper si nous ne le cherchons pas systématiquement. Après tout, vous vous êtes évanoui, Commandant, et ordinairement, vous n'êtes pas sujet aux évanouissements.

— Faites une autre scanographie, maintenant que je suis éveillé ; s'il y a quelque chose d'assez subtil pour vous échapper, je peux vivre avec. Et

Marlène ?

— Contrairement à vous, elle n'a pas montré de comportement anormal. Elle ne s'est pas évanouie.

— Est-elle en sécurité à l'intérieur du Dôme ?

— Oui, c'est elle qui vous a ramené, juste avant que vous vous évanouissiez. Vous ne vous en souvenez pas ? »

Genarr rougit et marmonna quelque chose.

D'Aubisson prit un air ironique : « J'aimerais bien que vous nous disiez exactement ce dont vous vous souvenez, Commandant. Le moindre détail peut être important. »

La gêne de Genarr ne fit que croître lorsqu'il essaya de se rappeler. Il avait l'impression d'avoir fait un rêve, il y avait bien longtemps.

— Marlène était en train d'ôter sa combinaison anti-E. » Puis, faiblement : « N'est-ce pas ?

— Tout à fait exact. Quand elle est rentrée, elle ne l'avait pas et nous avons envoyé quelqu'un la récupérer.

— Eh bien, dès que je me suis aperçu de ce qu'elle faisait, j'ai bien entendu essayé de l'en empêcher. Je me souviens que c'est le Dr Insigna qui, en criant, m'a alerté. Marlène s'était éloignée, au bord d'un ruisseau. J'ai voulu crier, mais je n'ai pas réussi à sortir un son. J'ai tenté de la rejoindre rapidement, de… de…

— De courir vers elle.

— Oui, mais… mais…

— Mais vous vous êtes aperçu que vous ne pouviez pas courir. Vous étiez comme paralysé. Est-ce que je me trompe ? »

Genarr hocha la tête. « Non. C'était presque ça. J'ai essayé de courir, mais… avez-vous déjà eu un de ces cauchemars où l'on vous poursuit et où, malgré tous vos efforts, vous ne pouvez pas courir ?

— Oui. Nous en faisons tous. Habituellement, cela se produit lorsque nous nous sommes enroulé les bras ou les jambes dans les draps.

— J'avais l'impression d'être dans un rêve. J'ai réussi, enfin, à retrouver ma voix, et j'ai crié, mais sans la combinaison, elle ne pouvait pas m'entendre.

— Avez-vous senti que vous alliez vous évanouir ?

— Pas vraiment. Je me sentais seulement désorienté et impuissant. Comme si ce n'était pas la peine d'essayer de courir. Et puis Marlène m'a vu et est accourue vers moi. Elle a dû s'apercevoir que j'avais un problème.

— Elle n'avait pas l'air d'avoir du mal à courir. Est-ce exact ?

— Je ne crois pas. Elle m'a rejoint. Et puis nous… Je vais être franc, Ranay. Après, je ne me souviens de rien.

— Vous êtes rentrés ensemble dans le Dôme, dit calmement d'Aubisson. Elle vous aidait à marcher, elle vous soutenait. Et une fois à l'intérieur, vous vous êtes évanoui.

— Vous pensez que j'ai la Peste.

— Je pense que vous avez subi une expérience anormale, mais je ne trouve rien dans votre scanographie cérébrale et je suis perplexe.

— C'était de voir Marlène en danger. Pourquoi aurait-elle ôté sa combinaison si elle n'avait pas… » Il s'arrêta.

« Si elle n'avait pas succombé à la Peste. C'est cela ?

— Cette idée m'est venue.

— Mais elle semble en pleine forme. Voulez-vous dormir un peu plus ?

— Non. Je suis réveillé maintenant. Faites une autre scanographie cérébrale et voyons si les résultats sont toujours négatifs ; je me sens beaucoup mieux maintenant que je vous ai raconté ce qui me pesait. Et je pourrais enfin retourner à mes affaires.

— Même si la scanographie est apparemment normale, Commandant, vous resterez au lit pendant vingt-quatre heures. En observation. Mais vous pourrez recevoir une ou deux visites.

— Je suppose que les visiteurs vont aussi m'observer.

— Il est possible qu'on les questionne après. Vous allez peut-être tout à fait bien, Commandant. Vos réactions me semblent normales. Mais il faut que nous en soyons sûrs, n'est-ce pas ? »

Genarr grogna et quand d'Aubisson s'éloigna, il fit une grimace au dos raide de la neurophysicienne. Ça, décida-t-il, c'était aussi une réaction normale.

60

Quand Genarr rouvrit les yeux, ce fut pour voir Insigna le contempler

tristement.

Il se redressa. « Eugenia ? »

Elle lui sourit, mais cela ne rendit pas son visage moins lugubre. « On m'a dit que je pouvais venir, Siever. On m'a dit que tu allais bien. »

Il dit, avec bravade : « C'est évident que je vais bien. Endormi : scanographie cérébrale normale. Éveillé : scanographie cérébrale normale. Toujours normale. Mais comment va Marlène ?

— Sa scanographie cérébrale aussi est parfaitement normale. » Même cela n'éclaira pas son humeur.

« Tu vois bien que j'étais le canari de Marlène. J'ai été touché avant elle. » Puis son ton changea. Ce n'était pas le moment de plaisanter.

« Eugenia, comment pourrai-je m'excuser ? Pour commencer, je ne regardais pas Marlène, et ensuite l'horreur m'a paralysé et je n'ai rien pu faire. J'ai totalement échoué, après t'avoir dit, avec tant d'assurance, que je prendrais soin d'elle. Franchement, je n'ai pas d'excuse. »

Insigna secoua la tête. « Non, Siever. Ce n'était pas de ta faute. Je suis si contente qu'elle t'ait ramené à l'intérieur.

— Pas de ma faute ? » Genarr était abasourdi. Bien sûr que c'était de sa faute.

« Pas du tout. Marlène a étourdiment ôté sa combinaison, et tu t'es retrouvé incapable d'agir rapidement, mais il y a quelque chose de pire. De bien pire. J'en suis sûre. »

Genarr sentit un froid l'envahir. Bien pire ? « Qu'est-ce que tu essaies de me dire ? »

Il pivota sur lui-même pour sortir du lit et vit brusquement ses jambes nues et sa chemise d'hôpital totalement insuffisante. Il se drapa en toute hâte dans sa couverture.

« Je t'en prie, Eugenia, assieds-toi et raconte. Est-ce que Marlène va bien ? Est-ce que tu me caches quelque chose ? »

Insigna obéit et regarda Genarr d'un air grave. « On m'a dit qu'elle allait bien. Ceux qui connaissent bien la Peste disent qu'elle n'en montre aucun symptôme.

— Alors, pourquoi fais-tu cette mine de fin du monde ?

— Je crois que c'est exactement ça, Siever. La fin de ce monde-ci.

— Que veux-tu dire ?

— Je ne peux pas t'expliquer. Il faudra que tu parles à Marlène. Elle continue à suivre sa voie, Siever. Elle n'est pas peinée de ce qu'elle a fait. Elle soutient qu'elle ne peut pas explorer convenablement Erythro – expérimenter Erythro, c'est l'expression qu'elle emploie – avec la

combinaison anti-E, et elle n'a plus l'intention de la porter.

— Dans ce cas, elle ne sortira plus.

— Elle dit qu'elle le fera. Quand elle voudra. Et toute seule. Elle se reproche de t'avoir laissé venir. Elle n'est pas insensible à ce qui t'est arrivé. Vraiment, elle avait les larmes aux yeux en parlant de ce qui aurait pu arriver si elle ne t'avait pas fait rentrer rapidement.

— Est-ce que cela n'a pas ébranlé ses certitudes ?

— Non. C'est ça qui est le plus bizarre. Elle est certaine, maintenant, que tu étais en danger, que n'importe qui aurait été en danger. Mais pas elle. Elle est si catégorique, Siever…

— C'est sa nature d'être sûre d'elle, Eugenia.

— Pas à ce point-là. C'est comme si elle savait que nous ne pouvons pas l'arrêter.

— Nous le pouvons peut-être. Je vais lui parler et je la renverrai sur Rotor.

— Tu ne le feras pas.

— Pourquoi ? A cause de Pitt ?

— Non. Je veux dire que tu ne le feras pas. »

Genarr la regarda fixement, puis eut un petit rire gêné. « Allons, j'ai peut-être envie d'être un oncle gentil, mais pas au point de la laisser courir un tel risque. Il y a des limites et tu verras que je sais où les fixer. » Il se tut, puis reprit d'un air triste : « On dirait que nous avons changé de camp, toi et moi. Avant, c'était toi qui insistais pour qu'on l'empêche d'agir et moi qui disais que c'était impossible. Maintenant, c'est l'inverse.

— L'accident qui t'est arrivé à l'extérieur t'a effrayé et ce que j'ai vécu depuis m'a épouvantée.

— Qu'est-ce qui s'est passé depuis, Eugenia ?

— Moi aussi, j'ai tenté de fixer des limites, lorsqu'elle est revenue au Dôme. Je lui ai dit : "N'essaie plus de me parler comme cela, ou tu ne pourras plus quitter ta chambre. On va t'enfermer, t'attacher si nécessaire, et tu vas rentrer sur Rotor par la première fusée." Tu vois, j'étais assez hors de moi pour la menacer.

— Eh bien, qu'a-t-elle fait ? Je suis prêt à parier une forte somme qu'elle n'a pas éclaté en sanglots. Je suppose qu'elle a grincé des dents et qu'elle t'a défié de le faire ? Je me trompe ?

— Totalement. Je n'avais pas fini de parler que je me suis mise à claquer des dents et je me suis retrouvée incapable de parler. J'ai été prise de nausées. »

Genarr dit, en fronçant les sourcils : « Est-ce que tu veux dire que

Marlène a un pouvoir hypnotique qui nous empêche de nous opposer à elle ? C'est impossible. As-tu jamais rien remarqué de ce genre auparavant ?

— Non, bien sûr. Elle n'est absolument pas responsable. Je devais avoir l'air très malade et cela l'a nettement effrayée. Si c'était elle qui avait causé cela, elle n'aurait pas eu cette réaction. Et, quand vous étiez tous les deux à l'extérieur et qu'elle a ôté sa combinaison anti-E, elle ne te regardait même pas. Mais quand elle s'est aperçue que tu avais des ennuis, elle s'est précipitée pour venir à ton secours. Elle n'aurait pas réagi ainsi si son acte avait été délibéré.

— Mais, alors…

— Je n'ai pas fini. Après l'avoir menacée, je n'osais plus lui parler que de choses parfaitement superficielles, mais je ne la quittais pas des yeux. A un moment donné, elle a parlé à l'un de tes gardes…

— Théoriquement, le Dôme est un poste militaire.

— Oui, j'imagine, répondit Insigna avec un petit air de mépris. Comme cela, Janus Pitt te garde sous observation et sous contrôle, mais peu importe. Marlène et le garde ont parlé un moment. Je suis allée le trouver après que Marlène l'a quitté. Il a fini par me révéler le sujet de la discussion. Elle voulait obtenir un laissez-passer qui lui permettrait de sortir et de rentrer librement.

« Je lui ai demandé : "Que lui avez-vous dit ? – Qu'elle devait s'adresser au bureau du Commandant, mais que j'essaierais de l'aider."

« J'étais indignée. "L'aider, comment ? lui ai-je demandé. – Il fallait bien que je fasse quelque chose, madame. Chaque fois que j'essayais de lui dire que c'était impossible, j'étais pris de nausées." »

Genarr écouta tout cela d'un air froid. « Crois-tu que Marlène rend malade toute personne qui ose la contredire et ne sait même pas qu'elle en est responsable ?

— Non, bien sûr que non. Sur Rotor, cela ne s'est jamais produit. Et cela n'arrive pas chaque fois qu'on la contredit. Elle voulait se resservir de dessert, au dîner d'hier soir, et, oubliant que je n'osais plus la contrarier, j'ai dit sèchement : "Non, Marlène." Elle a eu l'air très récalcitrante, mais elle a fini par céder, et je me sentais parfaitement bien, je peux te l'affirmer. Non, je pense que c'est au sujet d'Erythro qu'on ne peut pas la contredire.

— Enfin, Eugenia, on dirait que tu as une idée là-dessus.

— Je ne crois pas que ce soit Marlène qui fasse ça. C'est… la planète elle-même.

— La planète !

— Oui, Erythro contrôle Marlène. Sinon, pourquoi serait-elle si certaine d'être immunisée ? Mieux : la planète nous contrôle tous. Tu as eu un malaise lorsque tu as essayé d'empêcher Marlène d'agir. Moi aussi. Le garde aussi. Dans les premiers jours du Dôme, Erythro s'est sentie menacée et elle a inventé la Peste. Puis, comme vous étiez tous bien contents de rester dans le Dôme, elle vous a laissé tranquilles et la Peste a cessé. Tu vois comme tout concorde ?

— Alors, tu crois que la planète veut que Marlène sorte à la surface ?

— Apparemment, oui.

— Mais pourquoi ?

— Je l'ignore. Je ne prétends pas comprendre Erythro. Je te dis seulement comment je vois les choses. »

La voix de Genarr s'adoucit. « Eugenia, tu sais sûrement qu'une planète ne peut rien faire. C'est un conglomérat de roches et de minéraux. Tu tournes au mysticisme.

— Pas du tout. Siever, ne t'avise pas de prétendre que je suis folle. Je suis une scientifique et mes sentiments n'ont rien de mystique. Quand je dis la planète, je ne parle pas des roches et des minéraux. Je dis qu'il y a une forme de vie puissante qui imprègne cette planète.

— Alors, il faudrait qu'elle soit invisible.

— Que sais-tu de ce monde ? A-t-il été convenablement exploré ? L'a-t-on fouillé de fond en comble ? »

Lentement, Genarr secoua négativement la tête. Il dit, d'un ton un peu suppliant : « Eugenia, tu es en train de devenir hystérique.

— Vraiment, Siever ? Réfléchis et dis-moi si tu peux trouver une autre explication. Je te dis que la vie, sur cette planète – quelle qu'elle soit – ne veut pas de nous. Nous sommes condamnés. Et que veut-elle de Marlène (sa voix chevrota), ça, je suis incapable de l'imaginer. »

Chapitre 28

Le décollage

61

Officiellement, elle avait un nom très compliqué, mais les quelques Terriens qui en parlaient l'appelaient Station Quatre. On pouvait donc supposer qu'il y en avait eu trois autres auparavant, dont aucune n'était plus en service, et qui avaient été cannibalisées. Il existait aussi une Station Cinq, jamais terminée, et devenue une épave.

La population de la Terre, dans sa majorité, ne connaissait pas forcément l'existence de Station Quatre, qui gravitait lentement autour de la Terre sur une orbite située bien au-delà de celle de Mars.

Les trois autres stations avaient servi de rampes de lancement lors de la construction des premières colonies ; puis celles-ci lancèrent les suivantes et la Terre décida d'utiliser Station Quatre pour les vols à destination de Mars.

En réalité, un seul départ eut lieu là. Il s'avéra que les colons étaient mieux adaptés psychologiquement aux longs vols spatiaux (car ils vivaient sur des mondes qui n'étaient que de grands vaisseaux spatiaux) et la Terre leur abandonna cette spécialité avec un soupir de soulagement.

Station Quatre n'était plus qu'un symbole rappelant que les colons n'étaient pas les seuls propriétaires de l'immensité qui s'étendait au-delà de l'atmosphère terrestre.

Et voici qu'un grand cargo s'était lourdement envolé vers Station Quatre. On disait dans les colonies que la Terre allait lancer un autre vol vers Mars, le premier au vingt-troisième siècle. Certains croyaient à une simple exploration, d'autres à la création d'une colonie sur Mars, qui permettrait à la Terre de ne plus passer par les quelques stations spatiales en orbite autour de la planète. D'autres encore envisageaient un avant-poste sur un astéroïde assez gros qu'aucune colonie n'avait encore revendiqué.

Ce que le cargo emportait réellement dans sa soute, c'était le *Supraluminal* et l'équipage qui allait le propulser vers les étoiles.

Tessa Wendel, bien qu'elle soit restée sur la Terre pendant huit ans, prit très calmement cette expérience de vol spatial, comme l'aurait fait n'importe quel natif d'une colonie. Un vaisseau spatial ressemblait à une colonie.

Mais l'étrangeté de l'espace n'était pas seule à entretenir la tension à bord du cargo. Fisher dit : « Je n'en peux plus d'attendre, Tessa. Pourquoi avoir choisi cette station éloignée ? Le *Supraluminal* est prêt et nous attendons toujours. »

Wendel le regarda pensivement. Elle n'avait jamais eu l'intention de s'impliquer à ce point dans sa relation avec lui. Elle n'avait souhaité que des moments de détente, pour reposer son esprit épuisé par la complexité du projet, et retourner ensuite au travail délassée et rechargée.

Elle se retrouvait liée à lui sans pouvoir s'en empêcher, et les problèmes de Crile étaient devenus les siens. Toutes ces années d'attente n'aboutiraient sans doute à rien, et elle s'inquiétait du désespoir qui allait suivre l'inévitable déception. Elle avait judicieusement tenté de jeter de l'eau froide sur les rêves de Fisher, mais elle avait échoué. Au cours de l'année passée, il était devenu encore plus optimiste, sans raison apparente…

Tessa avait compris que ce n'était pas sa femme que Crile espérait retrouver, mais sa fille. Elle n'avait jamais compris ce désir pour une fille qu'il n'avait connue que bébé, mais il ne s'en était jamais expliqué et elle n'avait pas envie de mettre cela au clair. A quoi bon ? Elle était sûre que cette fille n'était plus vivante. Si Rotor gravitait autour de l'Étoile voisine, c'était une tombe géante qui dériverait éternellement dans l'espace, et que seule une coïncidence incroyable permettrait de détecter. Il faudrait

garder Crile Fisher solide sur ses jambes et en état de fonctionner, lorsque l'inévitable perspective se transformerait en réalité incontournable.

Tessa dit d'un ton cajoleur : « Il n'y a plus que deux mois à passer… au pire. Quand on a attendu pendant des années, deux mois, ce n'est rien.

— Ce sont justement les années d'attente qui rendent ces deux mois insupportables.

— Prends les choses autrement, Crile. Apprends à t'incliner devant l'inévitable. Les colonies nous surveillent et il n'est pas certain qu'elles se laisseront persuader que nous partons pour Mars. Ce serait d'ailleurs curieux, étant donné les pauvres performances de la Terre dans l'espace. Si nous ne bougeons pas pendant deux mois, elles supposeront que nous avons des ennuis, une chose qu'elles sont prêtes à comprendre et à savourer, et elles cesseront de nous surveiller. »

Fisher secoua la tête avec colère. « Pourquoi s'occuper de ce qu'elles pensent ? Nous serons partis et il leur faudra des années pour nous imiter ; d'ici là, nous aurons une flotte de vaisseaux supraluminiques et la Galaxie s'ouvrira à nous.

— N'en sois pas si sûr. Il est plus facile d'imiter que d'inventer. Et le gouvernement de la Terre, compte tenu de ses pitoyables records dans l'espace après le développement des colonies, a très envie, pour des raisons psychologiques, de s'imposer comme chef de file. » Elle haussa les épaules. « En outre, nous avons besoin de temps pour effectuer des essais du *Supraluminal* en apesanteur.

— On n'en verra donc jamais la fin, de ces essais ? »

Wendel le regarda en hésitant. Il fallait qu'elle lui pose la question. « Tu sais, Crile, je ne te reconnais pas ces temps-ci. Depuis deux mois, on dirait que tu brûles d'impatience. Tu t'étais calmé, et puis brusquement, tu es redevenu nerveux. S'est-il passé quelque chose que j'ignore ? »

Fisher se calma brusquement. « Il ne s'est rien passé. Que veux-tu qu'il se soit passé ? »

Il s'était calmé beaucoup trop vite, comme s'il s'efforçait de simuler une normalité plus que douteuse. Tessa reprit : « C'est moi, Crile, qui te pose cette question. Tu as l'air d'attendre impatiemment d'heureuses retrouvailles. C'est dangereux d'entretenir un espoir qui n'a pas beaucoup de chances de se réaliser. Qu'est-ce qui t'a soudain amené à tout miser là-dessus ? As-tu parlé à quelqu'un qui aurait manifesté un optimisme déraisonnable ? »

Fisher rougit. « Pourquoi veux-tu que j'aie parlé à quelqu'un ? Est-ce

que je ne suis pas capable d'arriver tout seul à une conclusion ?

— Non, Crile. Je n'ai jamais pensé cela de toi. Dis-moi ce que tu penses au sujet de Rotor.

— Rien de terriblement profond, ni subtil. Il me semble simplement qu'il n'y a rien dans le vide de l'espace qui ait pu anéantir Rotor. Je te défie de me fournir un scénario de destruction spécifique… des collisions… des intelligences extra-terrestres… quoi que ce soit. »

Wendel dit avec ferveur : « Je ne peux pas, Crile. Je n'ai jamais eu de visions mystiques de ce qui aurait pu se passer. C'est simplement inhérent à l'hyper-assistance. C'est une technique délicate, Crile. Crois-moi. Elle n'utilise vraiment ni l'espace, ni l'hyper-espace, mais glisse le long de leur interface, oscillant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, plusieurs fois en une minute. Le passage de l'une à l'autre a peut-être eu lieu un million de fois, ou plus, au cours du voyage d'ici à l'Étoile voisine.

— Et alors ?

— La transition est bien plus dangereuse que dans un vol qui se passerait uniquement dans l'espace ou dans l'hyper-espace. Je ne sais pas jusqu'à quel degré de précision les Rotariens ont établi leur théorie de l'hyper-espace, mais il y a beaucoup de chances pour qu'ils l'aient plutôt fait d'une manière rudimentaire ; sinon ils auraient élaboré un vrai vol supraluminique. Dans notre projet, nous avons réussi à établir l'effet du passage de l'espace à l'hyper-espace, et vice versa.

« Si un objet se réduit à un point, il ne subit pas de tension durant la transition. Mais si c'est un morceau étendu de matière, un vaisseau par exemple, il y a toujours une période limitée où une partie de celui-ci est dans l'espace et le reste dans l'hyper-espace. Cela crée une tension qui dépend de la dimension de l'objet, de sa composition physique, de la rapidité de la transition, etc.

« Quand le *Supraluminal* voyagera vers l'Étoile voisine, nous risquons de subir une douzaine de transitions, ou peut-être seulement deux. Le vol sera sans danger. Mais dans un vol qui n'implique que l'hyper-assistance, il peut se produire un million de transitions au cours du même trajet, et les chances d'une tension mortelle montent en flèche. »

Fisher semblait consterné. « Une tension mortelle a-t-elle toutes les chances de se produire ?

— Non, rien n'est sûr. C'est une question de statistique. Un vaisseau peut subir un million de transitions – ou un milliard – sans que rien ne se produise. Il peut aussi être détruit dès la première. Cependant, les

chances augmentent rapidement avec le nombre de transitions.

« Je suppose que Rotor s'est embarqué pour ce voyage sans bien mesurer les dangers de la transition. Sinon, ils ne seraient pas partis. Ils ont pu subir une tension assez faible pour les permettre de "se traîner" jusqu'à l'Étoile voisine, ou assez forte pour les détruire complètement. Nous pouvons trouver une épave, ou rien du tout.

— Ou une colonie qui a survécu, dit Fisher d'un ton de défi.

— D'accord. Ou nous pouvons nous-mêmes subir une tension telle que nous serons détruits, et alors nous ne trouverons rien. Je te demande de te préparer à des probabilités, et non à des certitudes. Et souviens-toi que ceux qui pensent à ce problème sans une connaissance précise de la théorie hyper-spatiale ont peu de chance d'arriver à des conclusions raisonnables. »

Fisher, visiblement déprimé, tomba dans un profond silence tandis que Wendel le regardait avec inquiétude.

62

Tessa Wendel trouva que Station Quatre était un drôle d'endroit. Elle avait l'apparence extérieure d'une petite colonie, mais ne pouvait fonctionner que comme un mélange de laboratoire, d'observatoire et de plateforme de lancement. Il n'y avait ni fermes, ni maisons, rien des installations d'une colonie, même petite. La station ne tournait même pas assez vite sur elle-même pour fournir un champ pseudo-gravitationnel suffisant.

En fait, ce n'était rien de plus qu'un vaisseau spatial atteint d'acromégalie. Elle pouvait être occupée en permanence, pourvu qu'elle reçoive un approvisionnement continu de nourriture, d'eau et d'air (le recyclage était insuffisant), mais aucun individu solitaire n'aurait pu rester là très longtemps.

Comme Crile Fisher le fit remarquer ironiquement on se serait cru sur une station spatiale surannée des premiers jours de l'Ere de l'Espace

qui aurait survécu jusqu'au XXIIIe siècle.

Cependant, sur un point, elle était unique. Elle offrait une vue panoramique du système Terre/Lune. Il était rare qu'on puisse voir l'association des deux corps célestes à partir des colonies gravitant autour de la Terre. Vues de Station Quatre, la Terre et la Lune n'étaient jamais à plus de quinze degrés d'écart, et comme la station tournait autour du centre de gravité de ce système (l'équivalent grossier d'une orbite autour de la Terre), le pattern changeant des deux mondes, dessiné à la fois par leur position et par leur phase, et les changements de dimension de la Lune (selon qu'elle était du même côté de la Terre que la station ou du côté opposé) constituaient un spectacle merveilleux et perpétuel.

Le Soleil était automatiquement occulté par l'Eclart (Wendel dut poser la question pour apprendre que cela signifiait « L'Eclipse artificielle ») et la vue n'était gênée que lorsque l'astre se trouvait trop près de la Terre ou de la Lune, dans le ciel de la station.

Wendel prit plaisir à regarder l'interaction Terre/Lune, soulagée de voir qu'elle n'était plus sur la Terre.

Elle le dit à Fisher qui sourit d'un air maussade.

« Crois-tu vraiment qu'à ce stade du jeu, ils n'admettent toujours pas que tu sois originaire d'une colonie ?

— Bien sûr que non. Ils ne l'oublieront jamais. Ils ont l'esprit aussi étroit que moi, et je n'oublie jamais que ce sont des Terriens.

— Apparemment, tu as oublié que j'en étais un.

— C'est parce que tu es Crile, et que tu n'entres que dans la catégorie des Criles. Et moi, je suis Tessa. Un point c'est tout. »

Fisher dit pensivement : « Cela ne t'ennuie pas, Tessa, d'avoir élaboré le vol supraluminique pour la Terre, et non pour Adelia ?

— Mais, je ne l'ai pas fait pour la Terre, et si les circonstances avaient été différentes, je ne l'aurais pas davantage fait pour Adelia. Dans l'un et l'autre cas, je le fais pour moi. J'avais un problème à résoudre et j'y suis arrivée. Maintenant, je vais entrer dans l'histoire comme l'inventeur du vol supraluminique. Et puis, même si cela peut sembler prétentieux, j'ai également travaillé pour l'humanité. Peu importe sur quel monde une découverte est faite. Une ou plusieurs personnes, sur Rotor, ont inventé l'hyper-assistance, mais nous l'avons tous maintenant. A la longue, les colonies auront aussi la propulsion supraluminique. Lorsqu'un progrès a lieu, c'est toute l'humanité qui en profite.

— La Terre en a plus besoin que les colonies.

— A cause de l'Étoile voisine ? Parce que les colonies peuvent partir

et que la Terre ne peut pas le faire ? Eh bien, je laisse ce problème à ceux qui gouvernent la Terre. Je leur ai fourni l'outil et ils n'ont qu'à élaborer des méthodes afin de s'en servir au mieux.

— J'ai cru comprendre que nous décollions demain.

— Oui, enfin. Ils vont prendre un enregistrement holographique et nous faire le grand jeu. Mais on ignore quand ils pourront retransmettre le film au public et aux colonies.

— Certainement pas avant notre retour. Pas avant d'être sûrs de notre réussite. Ce sera dur pour eux d'attendre, puisqu'ils ne peuvent pas communiquer avec nous. Quand les astronautes ont aluni pour la première fois, ils étaient en contact avec la Terre.

— C'est vrai, reconnut Wendel, mais quand Christophe Colomb a traversé l'Atlantique, le roi et la reine d'Espagne n'ont pas eu de ses nouvelles jusqu'à son retour, sept mois plus tard.

— La Terre a plus d'intérêts en jeu maintenant que l'Espagne il y a sept siècles et demi. C'est vraiment dommage que nous n'ayons pas la communication supraluminique.

— Je le pense. Koropatsky aussi : il n'a cessé de me harceler pour que je travaille sur les télécommunications. Mais je ne suis pas un être surnaturel capable de produire tout ce dont on a besoin. Faire passer une masse matérielle dans l'hyper-espace, c'est une chose ; y faire passer des radiations, c'en est une autre. Elles suivent des lois différentes, même dans l'espace ordinaire, et il a fallu deux siècles après la découverte de la gravitation par Newton pour que Maxwell puisse résoudre ses équations électromagnétiques. La masse et les radiations obéissent aussi à des lois différentes dans l'hyper-espace et celles des radiations nous échappent encore. Un jour, nous mettrons au point la communication supraluminique, mais nous ne l'avons pas encore.

— C'est vraiment dommage, dit Fisher pensivement. Peut-être que sans la communication supraluminique, la propulsion supraluminique ne sera pas viable.

— Pourquoi ?

— Sans communication, il n'y a plus de cordon ombilical. Est-ce que des colonies pourraient vivre loin de la Terre – loin du reste de l'humanité – et survivre ? »

Wendel fronça les sourcils. « D'où te vient cette nouvelle propension à la spéculation philosophique ?

— Juste une idée. Tu es née sur une colonie, Tessa, et tu es accoutumée à y vivre ; il ne t'est peut-être pas venu à l'esprit que vivre sur

une station spatiale n’est pas vraiment naturel pour des êtres humains.

— Ah bon ? Je n’ai jamais eu cette impression.

— C’est parce que tu n’as pas vraiment vécu isolée. Tu étais dans un système de colonies qui comprenait une grande planète avec des milliards d’habitants. Les Rotoriens, une fois arrivés près de l’Étoile voisine, auraient pu faire l’expérience de la vie en colonie isolée, en voir les limites et revenir. Pourquoi ne l’ont-ils pas fait ? Peut-être parce qu’ils ont trouvé une planète.

— Une planète habitable gravitant autour d’une naine rouge ? Tout à fait improbable.

— Mais pas tout à fait impossible.

— Ah, je commence à comprendre. Tu penses que nous pourrions découvrir une planète aux alentours de l’Étoile voisine. Tu voudrais que nous y cherchions ta fille. Mais si notre détecteur neuronique ne trouvait aucun signe d’intelligence, devrions nous étudier les planètes quand même ? »

Fisher hésita. « Oui. Même si elles semblent inhabitées, je crois que nous devrions les étudier. Nous serons peut-être obligés d’évacuer bientôt la Terre, et il faut savoir où emmener notre peuple. Tu peux t’en désintéresser, toi, puisque les colonies peuvent s’en aller sans avoir besoin d’éva…

— Crile ! Ne commence pas à me traiter en ennemie ! Je suis Tessa. S’il y a une planète, nous l’étudierons, je te le promets. Mais si les Rotoriens l’occupent, alors… Tu as passé quelques années sur Rotor, Crile. Tu dois connaître Janus Pitt.

— Je ne l’ai jamais rencontré, mais ma f… mon ex-femme travaillait pour lui. D’après ce qu’elle m’en a dit, c’était un homme très capable, très intelligent, très énergique.

— Très énergique, en effet. Nous avons aussi entendu parler de lui, sur les colonies. Et nous ne l’aimons pas beaucoup. S’il avait dans l’idée de trouver pour Rotor un lieu ignoré du reste de l’humanité, il ne pouvait pas faire mieux que de partir pour l’Étoile voisine, puisqu’elle était proche et qu’ils étaient seuls à la connaître à l’époque. Et si, pour une raison quelconque, il voulait un système pour lui tout seul, étant Janus Pitt, il ne tenait certainement pas à être suivi et à perdre son monopole. S’il avait trouvé une planète utilisable, toute intrusion lui serait fort désagréable.

— Où veux-tu en venir ? demanda Fisher fort perturbé.

— Demain, nous décollons et, dans peu de temps, nous arriverons aux abords de l’Étoile voisine. Si elle a une planète, comme tu sembles le

penser, et si nous découvrons que les Rotoriens l'occupent, il ne s'agira pas d'atterrir et de dire : “Coucou ! C'est nous !” J'ai bien peur qu'en nous voyant, il nous donne sa version à lui du “Coucou” et nous anéantisse. »

Chapitre 29

L’ennemi

63

Comme tous les résidents du dôme d’Erythro, Ranay d’Aubisson rendait périodiquement visite à Rotor. C’était nécessaire – un bain de patrie, un retour aux sources – pour y renouveler ses forces.

Cette fois-là, cependant, d’Aubisson était « remontée », comme on disait, un peu plus tôt que prévu. Elle avait été convoquée par le Gouverneur.

En s’asseyant devant Janus Pitt, elle remarqua d’un œil professionnel que les petits signes du vieillissement s’étaient multipliés chez lui depuis la dernière fois qu’elle l’avait vu, plusieurs années auparavant.

La voix était restée aussi forte, les yeux aussi vifs ; elle ne nota aucun déclin de la vitalité mentale.

« J’ai reçu votre rapport sur l’incident survenu à l’extérieur du Dôme, dit Pitt, et j’ai noté la prudence de votre diagnostic. Mais maintenant j’ai activé le champ de protection de cette pièce et vous pouvez parler librement. Qu’est-il exactement arrivé à Genarr ?

— Je crains bien que mon rapport, même prudent, soit complet et véridique, répliqua sèchement d’Aubisson. Nous ne savons pas ce qui est

réellement arrivé au commandant Genarr. La scanographie cérébrale a montré des modifications extraordinairement minimes, ne correspondant à rien que nous connaissions. Et réversibles ; depuis lors elles ont disparu.

— Mais il lui est arrivé quelque chose ?

— Oui, mais nous ne pouvons rien dire de plus.

— Une nouvelle forme de la Peste ?

— Nous n'avons trouvé aucun des symptômes détectés dans le passé.

— A cette époque, la scanographie cérébrale était rudimentaire. On n'aurait pas pu détecter les symptômes que vous avez repérés. Ne pourrait-il s'agir quand même d'une forme bénigne de la Peste ?

— Il nous est impossible de le dire et, en tout cas, Genarr est maintenant tout à fait normal.

— Mais nous ignorons s'il ne va pas y avoir de rechute.

— Nous n'avons pas, non plus, de raison de supposer qu'il puisse y en avoir. »

Une fugitive expression d'impatience passa sur le visage du Gouverneur. « Vous savez parfaitement que la position de Genarr est capitale. La situation reste précaire dans le Dôme, puisque nous ne savons pas si la Peste frappera de nouveau. Genarr semblait immunisé, et cela le rendait précieux, mais il ne l'est peut-être plus. Quelque chose lui est arrivé et nous devons nous préparer à le remplacer.

— C'est à vous de prendre la décision, monsieur le gouverneur. Il n'y a pas d'urgence médicale.

— Mais vous allez, j'espère, le garder sous observation en sachant que cette urgence peut se présenter.

— Cela fait partie de mon travail.

— D'autant plus que, s'il fallait procéder à un remplacement, j'ai pensé à vous proposer le poste.

— A moi ! » Elle ne put contenir l'émotion qui se peignait sur son visage.

« Oui, pourquoi pas ? Tout le monde sait que la colonisation d'Erythro ne m'a jamais enthousiasmé. Je pense qu'il faut préserver la mobilité de l'humanité et de ne pas retomber dans l'esclavage d'une grande planète. Celle-ci mérite d'être colonisée, non comme un lieu de peuplement, mais comme une source de matières premières. Ce sera impossible si la Peste reste suspendue au-dessus de nos têtes, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, monsieur le gouverneur.

— Aussi faut-il, pour commencer, résoudre ce problème. Nous ne l'avons jamais fait. La Peste s'est simplement éteinte et nous avons cessé de nous en occuper… mais ce dernier incident nous montre que le danger n'a pas disparu. Genarr a subi une agression et je veux qu'on en trouve la cause. C'est vous, naturellement, qui serez à la tête du projet.

— Je suis heureuse d'accepter cette responsabilité. Elle signifie que je vais poursuivre mes recherches, mais en priorité. Il n'est pas pour autant nécessaire que je devienne commandant du dôme d'Erythro.

— Comme vous l'avez dit, c'est à moi d'en décider. Je suppose que vous ne refuseriez pas ce poste si je vous l'offrais.

— Non, monsieur le gouverneur. Je serais très honorée.

— Oui, je n'en doute pas, répliqua sèchement Pitt. Parlons maintenant de la jeune fille. »

D'Aubisson parut interloquée. Elle ne put que répéter en bégayant :

« La jeune fille ?

— Oui, celle qui est sortie du Dôme avec Genarr. Que lui est-il arrivé ? »

D'Aubisson hésita. « Rien, monsieur le gouverneur.

— Genarr a donc été frappé à travers son Anti-E, et cette fille, sans combinaison, n'a rien eu ? »

D'Aubisson haussa les épaules. « C'est une étrange jeune femme. Sa scanographie cérébrale…

— Je suis au courant. Je sais aussi qu'elle a des capacités particulières. L'avez-vous remarqué ?

— Oh, oui.

— La télépathie ?

— Non, monsieur le gouverneur. La télépathie est une fable. Je souhaiterais que cela existe, car ce ne serait pas dangereux. On peut contrôler ses pensées.

— Qu'y a-t-il, dans son cas, de plus dangereux ?

— Apparemment, elle déchiffre le langage du corps, et lui, nous ne le contrôlons pas. » Elle en parlait avec un peu d'amertume, et Pitt ne manqua pas de le noter.

« En avez-vous une expérience personnelle ?

— Oh, oui. » D'Aubisson avait une mine sinistre. « Il est impossible d'être à proximité de cette jeune femme sans éprouver les inconvénients de son don de perception.

— Oui, mais comment cela s'est-il produit ?

— Rien de bien grave, mais c'était gênant. » D'Aubisson rougit et ses

lèvres restèrent pincées un moment, comme si elle allait se rebeller contre l'interrogatoire. Puis elle dit, presque en chuchotant : « J'avais fini d'examiner le commandant Genarr et Marlène m'a demandé comment il allait. Je lui ai dit qu'il n'avait rien de grave et qu'on pouvait espérer qu'il se remettrait rapidement.

« Elle m'a dit : "Pourquoi êtes-vous déçue ?"

« J'étais interloquée et répondis : "Je ne suis pas déçue. Je suis contente."

« Elle répliqua : "Mais si, vous êtes déçue. C'est tout à fait visible. En plus, vous êtes impatiente."

« J'en avais entendu parler, mais c'était la première fois que cela m'arrivait et je n'ai rien trouvé de mieux à faire que de la défier. "Pourquoi impatiente ? Impatiente de quoi ?"

« Elle m'a regardée d'un air sévère, avec ses grands yeux noirs inquiétants. "Cela concerne oncle Siever..." »

Pitt interrompit d'Aubisson. « Oncle Siever ? Ils sont apparentés ?

— Non. Je pense que c'est seulement un terme d'affection. Elle a répondu : "Cela concerne oncle Siever et je me demande si vous ne voulez pas prendre sa place de commandant."

« A ces mots, je me suis contentée de lui tourner le dos et de partir.

— Qu'avez-vous éprouvé lorsqu'elle vous a dit ça ?

— J'étais furieuse, naturellement.

— Parce qu'elle vous calomniait ? Ou parce qu'elle avait raison ?

— Eh bien, d'une certaine manière...

— Non, non. N'esquivez pas la question, docteur. Avait-elle tort ou raison ? Étiez-vous assez désappointée par la guérison de Genarr pour que la jeune fille le remarque, ou tout cela n'était-il que le fait de son imagination ? »

La réponse parut sortir de force de la bouche de d'Aubisson. « Elle ne s'est pas trompée. » Elle jeta un regard de défi à Pitt. « Je suis un être humain, j'ai des impulsions et des désirs. Vous-même venez de me dire qu'il se pourrait qu'on m'offre ce poste, ce qui signifierait que vous m'estimez suffisamment qualifiée.

— Je suis sûr qu'elle vous a calomniée en esprit... sinon dans les faits », dit Pitt sans aucun signe d'humeur. « Voilà une jeune femme qui est très étrange... et, en plus, elle semble immunisée contre la Peste. Il peut y avoir un lien entre son pattern neuronique et sa résistance à la Peste. Ne pourrait-elle devenir fort utile pour l'étude de cette maladie ?

— Je ne peux pas dire. C'est concevable.

— Est-ce que cela pourrait être testé ?

— Peut-être, mais comment ?

— Laissez-la s'exposer au maximum à l'influence d'Erythro », dit calmment Pitt.

D'Aubisson répondit pensivement : « C'est ce qu'elle souhaite, et le mandant Genarr semble d'accord.

— Bien. Alors, vous fournirez le support médical.

— Je comprends. Et si la jeune femme attrapait la Peste ?

— Rappelons-nous que la solution de ce problème est plus importante que le bien-être d'un seul individu. Nous avons un monde à gagner, et il se peut que nous soyons obligés d'en payer le prix, si triste soit-il.

— Et si Marlène Fisher est détruite sans que nous réussissions à comprendre ou à neutraliser la Peste ?

— C'est un risque à courir. Après tout, il se peut aussi qu'elle reste indemne et que cette immunité, soigneusement étudiée, nous permette de faire une découverte capitale sur la Peste. Dans ce cas, nous aurons gagné sans rien perdre. »

Bien plus tard, quand d'Aubisson l'eut quitté pour rejoindre son appartement rotorien, le Gouverneur prit pleinement conscience de sa haine. La vraie victoire, ce serait que Marlène soit détruite et que la Peste reste un mystère. D'un seul coup, il serait débarrassé d'une fille gênante et susceptible de donner le jour à un enfant semblable à elle, et d'un monde gênant qui risquait d'abriter un jour une population aussi indésirable, aussi dépendante et aussi immobile que celle de la Terre.

64

Dans le dôme d'Erythro, ils étaient tous trois réunis : Siever Genarr, vigilant, Eugenia Insigna, inquiète, et Marlène Fisher, visiblement patiente.

« Souviens-toi, Marlène, dit Insigna, qu'il ne faut pas regarder

fixement Némésis. Je sais qu'on t'a prévenue du danger des infrarouges, mais c'est aussi parce que Némésis a des éruptions solaires bénignes. De temps à autre, il s'en produit une à sa surface avec une explosion de lumière blanche. Cela ne dure qu'une minute ou deux, mais c'est assez pour traumatiser ta rétine et on ne peut pas prédire à quel moment cela se produira.

— Les astronomes peuvent le dire, non ? intervint Genarr.

— Pas vraiment. C'est l'un des nombreux aspects désordonnés de la nature. Nous n'avons pas encore déterminé les lois qui sont à la base de la turbulence stellaire et certains d'entre nous pensent qu'on n'y arrivera jamais totalement. Elles sont trop complexes.

— Intéressant, remarqua Genarr.

— Mais il ne faut pas se plaindre de ces éruptions. Elles fournissent les trois pour cent de l'énergie de Némésis qui atteignent Erythro.

— Ce n'est pas beaucoup.

— Si. Sans elles, Erythro serait un monde glacé. Mais elles posent problème à Rotor qui, lorsqu'une éruption survient, doit adapter rapidement l'utilisation qu'il fait de la lumière de Némésis et renforcer son champ d'absorption des particules. »

Le regard de Marlène passait de l'un à l'autre ; elle finit par intervenir avec un peu d'exaspération dans la voix. « Vous allez continuer longtemps ? C'est pour me garder ici, hein ? Je m'en aperçois bien. »

Insigna se hâta de répondre : « Où iras-tu, quand tu seras dehors ?

— Dans les alentours. Au bord de la petite rivière, ou du ruisseau, quel que soit son nom.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il m'intéresse. De l'eau qui coule, comme ça, au grand air, dont on ne peut pas voir les extrémités, et qui n'est pas pompée.

— Elle est pompée par la chaleur de Némésis, dit Insigna.

— Cela ne compte pas. Ce ne sont pas des êtres humains qui l'ont fait. J'ai juste envie de rester là à le regarder.

— Ne bois pas son eau, déclara sévèrement Insigna.

— Je n'en ai pas l'intention. Je peux rester une heure sans boire. Quand j'aurai faim, ou soif, ou autre chose, je reviendrai. Tu fais tellement d'histoires pour rien. »

Genarr sourit. « Je suppose que tu veux tout recycler, ici, dans le Dôme.

— Oui, bien sûr. N'est-ce pas normal ? »

Le sourire de Genarr s'élargit. « Tu sais, Eugenia, je suis sûr que le

fait de vivre dans une station spatiale a radicalement changé l'humanité. La nécessité de recycler est devenue une seconde nature. Sur Terre, on se contente de jeter les choses en supposant qu'elles vont se recycler naturellement et parfois, bien sûr, ça ne marche pas.

— Genarr, tu es un rêveur. On peut enseigner aux humains à prendre de bonnes habitudes en exerçant sur eux une pression, mais si on la relâche, les mauvaises habitudes reviennent aussitôt. Il est plus facile de descendre une colline que de la gravir. C'est la seconde loi de la thermodynamique, et si jamais nous colonisons Erythro, je peux te prédire que nous laisserons des détritus d'un pôle à l'autre en un rien de temps.

— Non, nous ne le ferons pas », intervint Marlène.

Genarr dit d'un ton interrogateur, mais poli : « Pourquoi, ma chérie ? »

Et Marlène répéta avec force et impatience : « Parce que nous ne le ferons pas. Maintenant, est-ce que je peux sortir ? »

Genarr regarda Insigna et dit : « Autant la laisser aller, Eugenia. Nous ne pouvons pas la retenir éternellement. Et Ranay d'Aubisson, depuis son retour de Rotor, a revu tous les clichés depuis le début ; elle m'a dit hier que la scanographie cérébrale de Marlène semble si stable qu'elle est convaincue qu'Erythro ne peut lui faire aucun mal. »

Marlène qui s'était tournée vers la porte, comme prête à entrer dans le sas, se retourna. « Attends, oncle Siever, j'avais presque oublié. Il faut nous méfier du Dr d'Aubisson.

— Pourquoi ? C'est une excellente neurophysicienne.

— Elle était contente que tu sois malade, après notre sortie, et bien déçue que tu t'en tires sans séquelles. »

Insigna eut l'air très surprise : « Siever, tu ne t'entends pas bien avec d'Aubisson ?

— Bien sûr que si. Mais si Marlène dit…

— Est-ce que Marlène n'a pas pu se tromper ? »

Aussitôt, Marlène répliqua : « Je ne me suis pas trompée.

— Je suis certain que tu as raison, Marlène », dit Genarr. Puis, s'adressant à Insigna : « D'Aubisson est ambitieuse. Si quelque chose m'arrivait, il serait logique qu'elle me succède au poste de commandant. Elle a beaucoup d'expérience d'Erythro et serait toute désignée pour s'attaquer à la Peste si celle-ci relevait la tête. En outre, elle est plus âgée que moi et peut se dire qu'il ne lui reste plus beaucoup de temps. Je ne lui reprocherais pas d'avoir envie de me succéder et de se réjouir que je sois

malade. Il se peut d'ailleurs qu'elle n'en soit même pas consciente.

— Si, elle l'est, dit Marlène d'un ton qui n'augurait rien de bon. Elle sait tout cela. Prends garde, oncle Siever.

— Promis. Es-tu prête, maintenant ?

— Bien sûr que je suis prête.

— Alors, laisse-moi t'accompagner jusqu'au sas. Viens avec nous, Eugenia, et essaie de ne pas prendre un air aussi tragique. »

C'est ainsi que Marlène mit le pied à la surface d'Erythro, seule et sans combinaison. Ce fut, d'après le temps standard de la Terre, le 15 janvier 2237, à 21 h 20. Sur la planète, c'était le milieu de la matinée.

Chapitre 30

La transition

65

Crile Fisher essayait de contenir son excitation, de garder un air aussi calme que les autres.

Il ne savait pas où était Tessa Wendel pour le moment. Elle ne pouvait pas être loin car le *Supraluminal* était relativement petit – mais si bien compartimenté qu'on pouvait, dans une travée, être hors du champ visuel des passagers installés dans une autre.

Les trois autres membres de l'équipage avaient chacun une tâche à accomplir. Seul Fisher n'avait rien de spécifique à faire, sauf peut-être de veiller à ne pas gêner les autres. Mais il leur avait souvent parlé. Ils étaient jeunes. Chao-Li Wu, trente-huit ans, était hyper-spatialiste. Il y avait aussi Henry Jarlow, trente-cinq ans, et Merry Blankowitz, la benjamine de l'équipe : vingt-sept ans, et un doctorat où l'encre n'avait pas encore eu le temps, de sécher.

Wendel, à cinquante-cinq ans, était la doyenne, mais aussi la demi-déesse qui avait inventé et conçu ce vol.

Le personnage en trop, c'était Fisher. Il aurait cinquante ans à son prochain anniversaire et n'avait aucune formation de spécialiste. Si l'on

prenait en compte l'âge ou les connaissances, il n'aurait pas dû être à bord.

Mais il avait vécu sur Rotor. Cela comptait. Wendel avait besoin de sa compagnie, ce qui comptait encore plus. Et surtout il était là par la volonté de Tanayama et de Koropatsky, ce qui primait sur tout le reste.

Le vaisseau avançait pesamment dans l'espace. Fisher pouvait le dire sans en avoir aucune preuve matérielle. Il le sentait dans son corps. Il pensa farouchement : j'ai été dans l'espace bien plus longtemps qu'eux tous réunis, bien plus souvent sur bien plus de navires. Je peux dire que ce vaisseau glisse mal. Je le sens. Eux ne le sentent pas.

Il fallait que le *Supraluminal* glisse mal. Les sources normales d'énergie qui propulsaient dans le vide les vaisseaux spatiaux ordinaires avaient été réduites à leur plus simple expression. Il le fallait, car la plus grande partie de son volume était consacrée aux moteurs hyperspatiaux.

Il était comme un oiseau de mer qui marche maladroitement en se dandinant parce qu'il a été conçu pour plonger.

Brusquement Wendel apparut. Ses cheveux étaient un peu dépeignés et elle transpirait pas mal.

« Tout se passe bien, Tessa ?

— Oh, oui, parfaitement bien. » Elle appuya son postérieur contre l'une des dépressions murales (très utiles, étant donné la faible pseudogravité maintenue sur le vaisseau). « Aucun problème.

— Quand allons-nous passer dans l'hyper-espace ?

— Dans quelques heures. Il faut y pénétrer juste à l'endroit où toutes les sources gravitationnelles appropriées tordent l'espace exactement comme nous l'avons calculé.

— Cela ne rend pas le vol hyper-spatial très pratique. Et si tu ne savais plus où tu es ? Et si tu étais terriblement pressée et que tu ne puisses pas calculer chaque torsion gravitationnelle ? »

Wendel leva les yeux vers Fisher en souriant. « D'abord, il y a des appareils qui mesurent l'intensité gravitationnelle dans son ensemble, sous ses aspects scalaires et tensoriels, en n'importe quel point de l'espace, que tu connaisses le coin ou non. Le résultat n'est pas aussi précis que si tu prenais la peine de mesurer chaque source gravitationnelle et de faire le total, mais cela suffit… si ton temps est précieux. S'il est encore plus précieux et que tu sois obligé d'appuyer sur le bouton hyperspatial – pardonne-moi l'expression – et de parier que la gravitation ne sera pas trop importante, la transition s'accompagnera d'un choc ressemblant, par exemple, à ce qui t'arrive lorsqu'en

franchissant un seuil tu heurtes le rebord du bout de ton soulier. Si on peut l'éviter, tant mieux, sinon, ce ne sera pas nécessairement mortel. Naturellement, au premier point de transition, nous aimerions, pour la paix de nos esprits, que cela se passe aussi doucement que possible.

— Et si tu crois que la gravitation est négligeable et qu'elle ne l'est pas ?

— Il vaut mieux espérer que cela n'arrivera pas.

— Tu as parlé de tensions durant la transition. Cela veut dire que la toute première transition pourrait être fatale, même si la gravité a bien été prise en compte ?

— ''Pourrait'' être, mais les chances pour qu'un accident mortel se produise durant une transition donnée sont minimes.

— Même si cela n'était pas fatal, est-ce que cela pourrait être déplaisant ?

— C'est plus difficile à dire parce que cela exige un jugement subjectif. Dans notre type de vol supraluminique, qui utilise un champ hyper-spatial à haute énergie, nous pratiquons la transition à des vitesses normales. Nous pouvons, à un moment donné, nous déplacer à des milliers de kilomètres par seconde, et tout de suite après, à cent millions de kilomètres par seconde sans accélération. Et comme il n'y a pas d'accélération, on ne sent rien.

— Comment peut-il ne pas y avoir d'accélération alors que tu multiplies ta vitesse un million de fois en un instant ?

— Parce que la transition est l'équivalent mathématique de l'accélération. Et notre corps réagit à l'accélération, mais non à la transition.

— Comment peux-tu le dire à l'avance ?

— En envoyant des animaux dans l'hyper-espace, d'un point à un autre. Lorsqu'ils sont arrivés au point de réception, ils n'ont pas pu nous dire comment cela s'était passé, mais ils étaient là, totalement indemnes et calmes. Il était évident qu'ils n'avaient pas été incommodés. Nous avons essayé avec des douzaines d'animaux de toutes sortes. Nous avons même essayé avec des singes, qui ont tous parfaitement survécu... sauf un.

— Ah. Et qu'était-il arrivé ?

— L'animal était mort, grotesquement mutilé, mais cela avait été causé par une erreur de programmation. Ce n'était pas une transition qui avait eu lieu. Et quelque chose comme cela peut nous arriver. Ce n'est guère probable, mais possible. Ce serait comme de franchir le seuil d'une

porte, de se taper le bout du soulier sur le rebord, de trébucher, de tomber en avant et de se briser le cou. Ce sont des choses qui arrivent, mais nous n'y pensons pas chaque fois que nous franchissons un seuil. D'accord ?

— Je suppose que je n'ai pas le choix, répondit Fisher. D'accord. »

Deux heures et vingt-sept minutes plus tard, le vaisseau entra sain et sauf dans l'hyper-espace, sans que personne sente rien à bord, et c'est ainsi qu'eut lieu le premier vol supraluminique à une vitesse bien supérieure à celle de la lumière.

La transition eut lieu, d'après le temps standard de la Terre, à 21 h 20, le 15 janvier 2237.

Chapitre 31

Le nom

66

Le silence !

Marlène s'en délectait… d'autant plus qu'elle pouvait le rompre à volonté. Elle se pencha pour ramasser un caillou et le lança contre un rocher. Il fit un petit bruit sourd, puis retomba sur le sol et resta immobile.

Ayant quitté le Dôme avec les vêtements qu'elle portait sur Rotor, elle se sentait parfaitement libre de ses mouvements.

Elle se dirigea tout droit vers le ruisseau, sans chercher à prendre des points de repère.

Dans ses dernières paroles, sa mère ne l'avait suppliée que faiblement. « Je t'en prie, Marlène, souviens-toi que tu as dit que tu resterais en vue du Dôme. »

Elle avait brièvement souri, mais sans répondre. Elle n'avait pas l'intention de se laisser entraver, en dépit des promesses qu'elle s'était laissé arracher pour avoir la paix. Après tout, elle portait un émetteur-radio. On pouvait, à tout moment, la localiser. Elle-même utiliserait éventuellement le récepteur pour trouver la direction du Dôme.

Même s'il lui arrivait un accident, on pourrait venir la chercher.

Tout était paisible et merveilleux sur Erythro. Rotor, c'était le bruit. Où qu'on aille, l'air vibrait et bombardait vos oreilles fatiguées de ses ondes sonores. Ce devait être pire sur Terre, avec ses huit milliards d'habitants, ses trillions d'animaux, ses orages, son eau turbulente sur la mer comme au ciel. Une fois, elle avait tenté d'écouter un enregistrement intitulé « Les bruits de la Terre », grimacé de dégoût et renoncé rapidement.

Mais ici, sur Erythro, quel merveilleux silence.

Marlène arriva au bord du ruisseau ; l'eau coulait devant elle avec un doux bruit pétillant. Elle ramassa un caillou de forme irrégulière et le lança dans l'eau ; il fit un petit plouf. Les sons n'étaient pas interdits sur Erythro ; ils étaient juste distribués parcimonieusement, comme d'occasionnels ornements qui rendaient le silence ambiant encore plus précieux.

Elle tapa du pied l'argile molle, au bord du ruisseau. Elle entendit un bruit sourd et vit une vague empreinte de pas. Elle se pencha, prit de l'eau dans sa paume et la jeta sur le sol, devant elle, ce qui le mouilla et l'assombrit par endroits, en cramoisi sur fond rose. Elle ajouta encore de l'eau et finalement appuya son pied droit sur la tache sombre. Quand elle l'ôta, l'empreinte de pas était profonde.

Quelques rochers parsemaient le lit du ruisseau et elle s'en servit comme gué pour franchir l'eau.

Marlène se remit en marche d'un pas allègre, en balançant les bras et en respirant à fond. Elle savait très bien qu'ici le pourcentage d'oxygène était inférieur à celui de Rotor. Si elle courait, elle se fatiguerait vite, elle épuiserait plus rapidement les plaisirs de ce monde. Mais elle n'avait aucune raison de courir.

Elle voulait tout regarder !

Elle se retourna ; le monticule du Dôme était visible. Cela l'irrita. Elle voulait s'éloigner suffisamment pour qu'en se retournant, elle voie l'horizon comme un cercle parfait – ou même irrégulier – sans aucune marque d'intrusion humaine en dehors d'elle-même.

(Devait-elle appeler le Dôme ? Devait-elle dire à sa mère qu'elle allait sortir de son champ de vision ? Non, ils n'avaient qu'à capter son traceur. Ils sauraient qu'elle était vivante et en train de se déplacer. S'ils l'appelaient, elle n'en tiendrait pas compte. C'est vrai ! Ils pouvaient la laisser tranquille, à la fin !)

Ses yeux s'adaptaient à la couleur rose de Némésis et à celle de la

terre autour d'elle. Erythro n'était pas simplement rose ; il y avait des nuances sombres et pastel, des pourpres et des oranges, presque des jaunes par endroits. Avec le temps, cela deviendrait une nouvelle palette de couleurs, aussi variée que celle de Rotor, mais plus apaisante.

Qu'arriverait-il si les gens s'établissaient sur Erythro, y introduisaient de la vie, y bâtissaient des cités ? Est-ce qu'ils la pollueraient ? Ou est-ce qu'ils sauraient tirer des leçons du destin de la Terre et faire de ce monde vierge une planète selon leur cœur ?

Le cœur de qui ?

C'était ça le problème. Les gens auraient des idées différentes, ils se querelleraient et poursuivraient des objectifs incompatibles. Ne vaudrait-il pas mieux laisser Erythro vide ?

Mais Marlène savait bien qu'elle n'aurait pas envie de partir. Elle était heureuse d'être ici. Elle ne savait pas pourquoi, mais elle se sentait chez elle, beaucoup plus qu'elle l'avait jamais été sur Rotor.

Était-ce une vague mémoire atavique de la Terre ? Y avait-il, dans ses gènes, l'amour d'un immense monde sans limites ; un désir qu'une petite station spatiale artificielle ne pouvait combler ? La Terre était sûrement très différente d'Erythro, sauf par ses dimensions. Et si la Terre était dans ses gènes, pourquoi n'était-elle pas dans les gènes de tous les êtres humains ?

Il devait y avoir une explication. Marlène secoua la tête comme pour l'éclaircir et tournoya, tournoya comme si elle était au milieu d'un espace illimité. Sur Rotor, on pouvait voir des hectares de céréales et d'arbres fruitiers, une vapeur verte et ambrée, et l'irrégularité constante des structures humaines. Ici, sur Erythro, on ne voyait que les ondulations du sol, parsemées de rochers de toutes tailles, comme si une main géante les avait éparpillés négligemment – étranges formes silencieuses et menaçantes, avec des petits ruisseaux, ici et là, qui coulaient entre eux. Et pas de vie du tout, si l'on ne tenait pas compte des myriades de cellules microbiennes qui remplissaient l'atmosphère, grâce à l'énergie fournie par la lumière rouge de Némésis.

Némésis, comme toute naine rouge, continuerait à déverser son énergie pendant deux cents milliards d'années ; Erythro et ses minuscules procaryotes auraient de la chaleur durant tout ce temps. Longtemps après la mort du Soleil et de la Terre et de tant d'autres brillantes étoiles, dont beaucoup n'étaient pas encore nées, Némésis brillerait encore, immuable, Erythro graviterait autour de Mégas, immuable, et les procaryotes vivraient et mourraient, fondamentalement

immuables eux aussi.

Les êtres humains n'avaient sûrement pas le droit de transformer ce monde. Mais si elle restait seule sur Erythro, elle aurait besoin de nourriture… de compagnie.

Elle pouvait retourner de temps à autre au Dôme pour manger et satisfaire son besoin de voir d'autres êtres humains, mais elle passerait tout de même la plus grande partie du temps seule avec Erythro. N'allait-on pas suivre son exemple ? Comment pourrait-elle l'empêcher ? Et même si ses imitateurs étaient peu nombreux, cet Eden ne serait-il pas inévitablement gâté ? Ne serait-il pas gâté par elle, par elle seule ?

« Non ! » cria-t-elle, tout haut, prise du désir d'ébranler l'atmosphère étrangère, de l'obliger à transporter ses paroles à ses propres oreilles.

Elle entendit sa propre voix ; mais, en terrain plat, il n'y avait pas d'écho. Son cri s'évanouit aussitôt.

Elle pivota de nouveau sur ses talons. Le Dôme n'était plus qu'une ombre mince à l'horizon. Elle pouvait n'en pas tenir compte, mais tout de même. Elle ne voulait plus le voir du tout. Elle ne voulait rien dans le paysage, seulement elle et Erythro.

Elle entendit le faible soupir du vent et comprit qu'il avait pris de la vitesse. Il n'était pas assez fort pour qu'elle le sente ; la température n'avait pas baissé et n'était pas désagréable.

Elle perçut juste un faible « Ah-h-h-h. »

Elle l'imita joyeusement : « Ah-h-h-h. »

Marlène leva les yeux vers le ciel avec curiosité. Les prévisions météorologiques avaient annoncé un temps clair. Est-ce que la tempête pouvait souffler brusquement sur Erythro ? Est-ce que le vent pouvait se lever ? Est-ce que des nuages allaient courir dans le ciel et la pluie commencer à tomber avant qu'elle puisse revenir au Dôme ?

C'était stupide. Bien sûr qu'il pleuvait sur Erythro, mais à l'heure présente, il n'y avait que quelques fins nuages roses au-dessus de sa tête. Ils se déplaçaient paresseusement dans le ciel sombre et dégagé. Il ne semblait y avoir aucun signe d'orage.

« Ah-h-h-h-h, chuchota le vent. Ah-h-h-h-h è-è-è-è. »

C'était un son double, et Marlène fronça les sourcils. Qu'est-ce qui faisait ce bruit-là ? Le vent ne pouvait sûrement pas y arriver tout seul. Il fallait qu'il rencontre un obstacle pour siffler de la sorte. Mais il n'y avait rien en vue.

« Ah-h-h-h-è-è-è-è-è eu-eu-eu-eu. »

C'était un son triple maintenant, avec l'accent sur le deuxième son.

Marlène regarda autour d'elle, étonnée. Pour produire ce son, il aurait fallu que quelque chose vibre, mais elle ne voyait rien.

Erythro avait l'air vide et silencieuse. La planète ne pouvait pas produire de son.

« Ah-h-h-h è-è-è-è eu-eu-eu-eu. »

Encore. Plus clair qu'avant. Le son semblait résonner dans sa tête ; à cette idée, son cœur se serra et elle frissonna. Elle sentit la chair de poule envahir ses bras.

Il ne pouvait rien lui arriver de mal. Rien !

Elle s'attendait à l'entendre encore, et il revint. Plus fort. Plus clair. Comme s'il s'exerçait et prenait de l'assurance. Mais à quoi ?

Involontairement, tout à fait involontairement, elle se dit : c'est comme si quelqu'un, ne pouvant pas prononcer les consonnes, essayait de dire son nom.

Comme si cette pensée avait libéré une autre bouffée d'énergie, ou peut-être aiguisé son imagination, elle entendit…

« Mah-h-h lè-è-è neu-eu-eu. »

Machinalement, sans savoir ce qu'elle faisait, elle leva les mains et se couvrit les oreilles.

Marlène, pensa-t-elle…

Et le son l'imita : « Mahr-lè-neuh. »

Puis répéta, presque facilement, presque naturellement. « Marlène. »

Elle frissonna et reconnut la voix. C'était celle d'Aurinel, Aurinel de Rotor, qu'elle n'avait pas vu depuis le jour où elle lui avait dit que la Terre allait être détruite. Elle avait rarement pensé à lui… Mais toujours avec tristesse.

Pourquoi entendait-elle sa voix alors qu'il n'était pas là – ou entendait-elle une voix là où il n'y avait personne ?

« Marlène. »

Et elle renonça. C'était la Peste d'Erythro qu'elle avait été si sûre de ne pas attraper.

Elle se mit à courir aveuglément vers le Dôme, sans s'arrêter pour voir où il était.

Elle ne savait pas qu'elle criait.

67

On la ramena au Dôme. On l'avait vue arriver en courant. Deux gardes, portant des combinaisons anti-E et des casques, étaient aussitôt sortis et l'avaient entendue crier.

Mais le hurlement s'était arrêté avant qu'ils la rejoignent. Elle avait ralenti, puis cessé de courir, bien avant de percevoir leur approche.

Quand ils la rejoignirent, elle les regarda calmement et les étonna en leur demandant : « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Personne ne lui répondit. Une main la prit par le coude et elle se dégagea d'un geste brusque.

« Ne me touchez pas. Je vais revenir au Dôme, si c'est ce que vous vous voulez, mais je peux marcher. »

Et elle les suivit tranquillement. Elle avait retrouvé tout son sang-froid.

68

Eugenia Insigna essayait de ne pas avoir l'air affolée. « Que t'est-il arrivé, Marlène ?

— Rien du tout. Rien du tout, répondit Marlène, avec ses grands yeux noirs insondables.

— Ne me dis pas ça. Tu t'es mise à courir en criant.

— J'ai fait cela un moment, juste un petit moment. C'était silencieux, tellement silencieux, que j'ai fini par croire que j'étais peut-être sourde. Rien que le silence, tu comprends. Alors j'ai tapé des pieds et j'ai couru juste pour entendre du bruit, et j'ai crié…

— Juste pour t'entendre crier ? demanda Insigna en fronçant les sourcils.

— Oui, maman.

— Et tu penses que je vais croire ça ? Eh bien non. Nous avons capté tes cris et ce n'étaient pas ceux qu'on pousse pour faire du bruit. C'étaient des cris de terreur. Quelque chose t'a effrayée.

— Je viens de te le dire. Le silence. L'impression d'être sourde. »

Insigna se tourna vers d'Aubisson. « Est-ce possible, docteur ? On a l'habitude de vivre entouré de bruit et tout à coup l'on entend rien, rien du tout ; alors les oreilles s'imaginent entendre quelque chose afin de pouvoir se sentir utiles ? »

D'Aubisson eut un mince sourire. « C'est une manière imagée de le dire, mais c'est vrai que la privation sensorielle peut provoquer des hallucinations.

— Le silence m'a perturbée, je suppose. Mais après avoir entendu ma voix et mes pas, je me suis calmée. Demandez aux deux gardes. J'étais parfaitement calme quand ils sont arrivés et je les ai suivis sans faire d'histoire. Interrogez-les, oncle Siever.

— Ils me l'ont dit. D'ailleurs nous regardions. Très bien. C'est ça.

— Ce n'est pas ça, pas du tout, dit Insigna toujours pâle de frayeur ou de colère, peut-être des deux. Elle ne ressortira plus. L'expérience est terminée. »

D'Aubisson éleva la voix, comme pour devancer tout affrontement entre la mère et la fille. « L'expérience n'est pas terminée, Dr Insigna. On peut parler d'hallucination auditive quand l'oreille n'est pas habituée au silence, mais il y a une autre raison possible : un début d'instabilité mentale. »

Insigna eut l'air affolée.

« La Peste d'Erythro, s'écria Marlène.

— Je ne parle pas de cela en particulier. Nous n'avons aucune preuve. Aussi avons-nous besoin d'une autre scanographie cérébrale. Pour votre bien.

— Non.

— Ne dites pas non. Nous n'avons pas le choix. »

Marlène regarda d'Aubisson de ses yeux noirs tout songeurs. « Vous espérez que j'ai la Peste. Vous voulez que j'aie la Peste. »

D'Aubisson se raidit et sa voix se fêla : « C'est ridicule. Comment osez-vous dire une chose pareille ? »

Mais c'était Genarr, maintenant, qui dévisageait la neurophysicienne. « Ranay, nous avons discuté du don de Marlène, et si elle dit que vous voulez qu'elle ait la Peste, elle parle sérieusement.

— Je vois ce que l'enfant veut dire, répondit d'Aubisson en fronçant les sourcils. Je n'ai pas étudié un nouveau cas de Peste depuis des années. Quand je le faisais, le Dôme était à ses débuts et je n'avais pas les appareils adéquats. Professionnellement, j'accueillerais avec plaisir une chance de faire une étude complète d'un cas de Peste avec les techniques et les instruments actuels, pour découvrir la véritable cause, une vraie thérapie et une vraie prévention. J'ai des raisons d'être excitée, oui. C'est une émotion professionnelle que cette jeune femme, incapable de lire les pensées, et sans expérience de ce genre de choses, a pris pour de la joie. Ce n'est pas si simple.

— En effet, dit Marlène, mais il y avait aussi de la malveillance.

— Vous vous trompez. Et vous devez vous soumettre au scanner.

— Non, répondit Marlène presque en criant. Vous devrez me mettre sous sédatif et les résultats ne seront pas valables.

— Je ne veux pas qu'on pratique cet examen contre sa volonté, intervint Insigna d'une voix tremblante.

— Qu'elle le veuille ou non, cela ne compte pas dans un... commença d'Aubisson, puis elle recula en vacillant et porta la main à son ventre.

— Qu'y a-t-il ? » demanda automatiquement Genarr.

Puis, sans attendre de réponse, laissant Insigna guider d'Aubisson vers le divan le plus proche et la persuader de s'y étendre, il se tourna vers Marlène et lui dit : « Marlène, accepte l'examen.

— Non. Elle dira que j'ai la Peste.

— Elle ne fera pas cela. Je te le garantis. Pas à moins que tu l'aies vraiment.

— Je ne l'ai pas.

— J'en suis convaincu et la scanographie cérébrale en fera la preuve. Fais-moi confiance, Marlène. Je t'en prie. »

Les yeux de Marlène allèrent de Genarr à d'Aubisson, puis revinrent à Genarr. « Et je ne ressortirai plus sur Erythro ?

— Bien sûr que si. Aussi souvent que tu le souhaiteras. Si tu es normale... et tu es sûre de l'être, n'est-ce pas ?

— Absolument sûre.

— Alors la scanographie cérébrale le prouvera.

— Oui, mais elle dira que je ne peux pas ressortir.

— Ta mère ?

— Et le docteur.

— Non, d'Aubisson n'osera pas t'en empêcher. Allez, dis que tu acceptes l'examen.

— D’accord. »

Ranay d’Aubisson était en train de se relever. Non sans peine.

69

La neurophysicienne étudiait l’analyse de la scanographie cérébrale, traitée par ordinateur : à côté d’elle Siever Genarr l’observait.

« Un drôle de tracé, murmura d’Aubisson.

— Nous le savions déjà. C’est une jeune femme étrange. Y a-t-il un changement ?

— Aucun.

— Vous avez l’air déçue.

— Ne recommencez pas, Commandant. Professionnellement, je suis déçue.

— Comment vous sentez-vous ? Vous avez eu un curieux malaise, hier.

— C’était la tension nerveuse. On ne m’accuse pas souvent de souhaiter que quelqu’un soit gravement malade… et tout le monde y croyait.

— Comment cela s’est-il traduit ?

— Des douleurs abdominales. Et un vertige.

— Est-ce que cela vous arrive souvent, Ranay ?

— Non. Pas plus souvent que d’être accusée d’avoir un comportement contraire au code moral de ma profession.

— Ce n’est qu’une jeune femme passionnée. Pourquoi l’avez-vous tellement prise au sérieux ?

— Cela ne vous ennuierait pas de changer de sujet ? Il n’y a aucun signe de modification du cerveau. Si elle était normale avant, elle l’est encore.

— Dans ce cas, pensez-vous, en tant que neurophysicienne, qu’elle peut continuer à explorer Erythro ?

— Puisqu’apparemment cela ne l’a pas affectée, je n’ai aucune raison

de le lui interdire.

— Etes-vous prête à aller plus loin et à l'envoyer dehors ? »

D'Aubisson commença à montrer des signes d'hostilité. « Vous savez que je suis allée voir le gouverneur Pitt. » Cela n'avait pas l'air d'une question.

« Oui, je le sais, répondit tranquillement Genarr.

— Il m'a mise à la tête d'un nouveau projet d'étude de la Peste d'Erythro auquel il va attribuer un généreux budget.

— C'est une bonne idée et vous êtes la personne idéale pour diriger ce programme.

— Merci. Mais il ne m'a pas nommée commandant à votre place. C'est donc à vous, Commandant, de décider si Marlène Fisher peut sortir ou non à la surface d'Erythro.

— J'ai l'intention de lui en donner la permission. Puis-je avoir votre concours ?

— Je vous ai dit, en tant que neurophysicienne, qu'elle n'a pas la Peste, et je ne ferai rien pour vous en empêcher, mais l'ordre dépend uniquement de vous. S'il faut mettre quelque chose par écrit, vous devrez le signer.

— Mais vous n'essaierez pas de m'en empêcher.

— Je n'ai aucune raison de le faire. »

70

Ils venaient d'achever leur dîner sur un fond de musique douce. Siever Genarr finit par dire : « Les paroles sont bien de Ranay d'Aubisson, mais la force qui les sous-tend est celle de Janus Pitt.

— Tu crois vraiment ?

— Oui, Insigna, et toi aussi. Tu connais Janus mieux que moi. C'est vraiment dommage. Ranay est un médecin compétent, d'une grande intelligence, c'est même quelqu'un de bien, mais elle est ambitieuse comme nous le sommes tous, d'une façon ou d'une autre – et on peut la

corrompre. Elle veut s'inscrire dans les annales de la science comme celle qui a vaincu la Peste d'Erythro.

— Et elle serait prête à risquer la santé mentale de Marlène ?

— Ce n'est pas qu'elle en ait l'ardent désir, mais elle le fera s'il n'y a pas d'autre moyen.

— Utiliser Marlène comme cobaye, c'est monstrueux.

— Pas pour elle, et certainement pas pour Pitt. Un esprit ne compte pas s'il peut sauver un monde et le rendre habitable pour des millions d'autres. C'est un point de vue impitoyable, mais les générations futures feront peut-être de Ranay une héroïne à cause de cela, et penseront avec elle que cela valait bien la perte d'un esprit, ou d'un millier d'esprits.

— Oui, parce que ce n'est pas le leur.

— Bien entendu. Pendant toute l'histoire, des êtres humains ont consenti à faire des sacrifices aux dépens des autres. En tout cas, Pitt est comme ça.

— Et que dirait-il, ajouta amèrement Insigna, si Marlène était exposée – et détruite – sans que le problème de la Peste soit résolu ? Que dirait-il si la vie de ma fille était inutilement réduite à néant ? Et que dirait d'Aubisson ?

— Elle serait désolée, j'en suis sûr.

— Parce qu'elle n'aurait pas l'honneur d'avoir découvert le remède ?

— Bien entendu, mais elle serait aussi malheureuse à cause de Marlène... et elle se sentirait même coupable. Ce n'est pas un monstre. Quant à Pitt...

— Lui, c'est un monstre.

— Je n'irais pas jusque-là, mais il n'a qu'une chose en vue. Il ne pense qu'à ses projets pour l'avenir de Rotor. Si quelque chose tournait mal, il se dirait sans doute que c'est Marlène qui s'est immiscée dans ses plans et que ce malheur devait arriver pour le bien de Rotor. Cela ne pèserait pas lourd sur sa conscience. »

Insigna secoua un peu la tête. « J'espère que nous nous trompons.

— Moi aussi, je le souhaite, mais je suis prêt à croire Marlène. Elle dit que Ranay était heureuse à l'idée d'avoir une chance d'étudier la Peste. Je m'en remets à son jugement.

— D'Aubisson dit qu'elle était heureuse pour des raisons professionnelles. Cela me paraît vraisemblable. Je suis une scientifique, moi aussi.

— Bien sûr que tu l'es, dit Genarr dont le visage ingrat se plissa en un sourire. Tu as accepté de quitter le système solaire et de parcourir des

années-lumière pour acquérir de nouvelles connaissances astronomiques ; et pourtant, comme tu le savais, cela aurait pu entraîner la mort de tous les Rotoriens.

— Il y avait très peu de chances pour que cela arrive.

— Tu as tout de même risqué la vie de ta fille d'un an. Tu aurais pu la laisser à ton mari pantouflard et assurer ainsi sa sécurité en acceptant de ne plus jamais la revoir. Tu as risqué sa vie, et ce n'était même pas pour le plus grand bien de Rotor, mais pour le tien.

— Arrête, Siever. C'est trop cruel ce que tu dis.

— J'essaie seulement de te prouver qu'on peut tout voir à des points de vue différents. D'Aubisson parle du plaisir professionnel d'étudier une maladie, mais Marlène parle de malveillance, et son choix de mots m'inspire confiance.

— Alors, d'Aubisson a très envie de voir Marlène sortir de nouveau.

— Je l'en soupçonne, mais elle est assez prudente pour dire que c'est moi qui dois en donner l'ordre, et elle suggère même que je le mette par écrit. Elle veut s'assurer que ce serait moi, et non elle, qui recevrais le blâme en cas de malheur.

— Dans ce cas, Siever, il ne faut pas laisser Marlène sortir. Pourquoi faire le jeu de Pitt ?

— Au contraire, Eugenia. Ce n'est pas si simple. Il faut l'envoyer à la surface d'Erythro.

— Quoi ?

— Elle ne craint rien. Je crois que tu avais raison en suggérant qu'une forme de vie imprègne cette planète et exerce une sorte de pouvoir sur nous. J'ai bien vu ce qui est arrivé à Ranay. Elle a tenté d'imposer la scanographie cérébrale à Marlène et elle s'est pliée en deux. J'ai persuadé Marlène d'accepter l'examen et Ranay s'est aussitôt trouvée mieux.

— Alors, tu te rends, Siever. S'il y a une forme de vie malveillante sur cette planète…

— Attends, Eugenia. Cette forme de vie a peut-être provoqué la Peste, mais la maladie n'a pas continué. Bien sûr, nous nous sommes contentés de rester dans le Dôme, mais si la forme de vie était vraiment malveillante, elle nous aurait tous tués et n'aurait pas accepté ce qui me semble être un compromis civilisé.

— S'il y a vraiment une intelligence étrangère, il n'est pas raisonnable de déduire ses intentions de ses actes. Ce qu'elle pense peut être totalement hors de notre portée.

— Elle n'a fait aucun mal à ta fille.

— Alors pourquoi Marlène a-t-elle eu peur, pourquoi s'est-elle mise à courir vers le Dôme en criant ?

— Cette panique s'est rapidement calmée. Le temps que ses soi-disant sauveteurs l'atteignent, elle semblait parfaitement normale. Je suppose que la forme de vie a fait quelque chose qui a effrayé Marlène – peut-être a-t-elle autant de mal à comprendre nos émotions que nous les siennes – qu'elle a vu les conséquences et s'est mise à l'apaiser. Ce qui démontrerait, une fois de plus, "l'humanité" de cette forme de vie. »

Insigna fronçait les sourcils. « L'ennui avec toi, Siever, c'est que tu as terriblement tendance à penser du bien de tout le monde... et de tout. Je ne peux pas me fier à ton interprétation.

— Tu verras que nous ne pouvons pas nous opposer à Marlène. Quoi qu'elle veuille faire, elle le fera, et ceux qui s'opposeront à elle gémiront de douleur ou tomberont inconscients.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette forme de vie ?

— Je ne sais pas, Eugenia.

— Il y a une autre question, qui me fait encore plus peur : Qu'est-ce qu'elle veut obtenir de Marlène ? »

Genarr secoua la tête. « Je n'en sais rien, Eugenia. »

Et ils se regardèrent, impuissants.

Chapitre 32

Perdus

71

Crile Fisher contemplait pensivement la brillante étoile.

Tout d'abord, elle avait été trop aveuglante pour qu'on la regarde, du moins sans l'intermédiaire d'un instrument. Il lui avait, de temps à autres, jeté un coup d'œil, dont il gardait une image rémanente. Tessa Wendel, qui se désespérait des conséquences de ce qui venait de leur arriver, lui avait parlé de lésion rétinienne et il avait opacifié le hublot d'observation et ramené la brillance de l'étoile à un niveau supportable. Ce qui estompa les autres étoiles et ternit leur éclat.

La brillante étoile, c'était le Soleil, bien entendu.

Aucun être humain ne l'avait vu de si loin (sauf les Rotoriens lorsqu'ils avaient quitté le système solaire). Le *Supraluminal* était à deux fois la distance de Pluton et l'astre n'apparaissait plus comme une sphère et scintillait comme une étoile. Néanmoins, il brillait cent fois plus que la pleine Lune vue de la Terre, et cette lumière était condensée en un seul point. Pas étonnant qu'on ne puisse pas le regarder directement au travers d'une vitre non opacifiée.

Cela changeait tout. Ordinairement, on ne s'émerveillait pas du

Soleil. Il était trop éclatant pour qu'on le regarde, trop unique en son genre. La petite part de sa lumière qui, éparpillée, bleuissait l'atmosphère, était suffisante pour masquer les autres étoiles, et même là où elles apparaissaient (sur la Lune, par exemple), il l'emportait tellement sur elles que nul n'aurait eu l'idée de faire des comparaisons.

Ici, loin dans l'espace, sa lumière avait assez diminué pour qu'on puisse en faire. Wendel avait dit qu'à cet endroit même, le Soleil était cent soixante mille fois plus brillant que Sirius, le corps céleste le plus lumineux après lui. Il scintillait peut-être vingt millions de fois plus que les étoiles les plus faibles qu'on pouvait voir à l'œil nu. Cela rendait le Soleil plus merveilleux que lorsqu'il était seul à briller dans le ciel de la Terre.

Fisher n'avait pas grand-chose d'autre à faire que de regarder le ciel, car le *Supraluminal* se contentait de dériver dans l'espace. Il faisait cela depuis deux jours… à la vitesse d'une fusée à réaction.

A cette allure, il faudrait trente-cinq mille ans pour atteindre l'Étoile voisine… s'ils allaient dans la bonne direction. Ce qui n'était pas le cas.

C'était cela qui, deux jours plus tôt, avait donné au visage de Wendel ce teint cireux.

Jusqu'alors, tout s'était bien passé. Au moment prévu pour entrer dans l'hyper-espace, Fisher s'était crispé, craignant une douleur fugitive mais atroce, le déferlement soudain des ténèbres éternelles.

Rien de tout cela. La chose avait été trop rapide. Ils avaient pénétré dans l'hyper-espace et en avaient émergé simultanément. Les étoiles avaient brusquement formé un pattern différent.

Fisher avait été doublement soulagé. D'abord, il était encore vivant, et puis, si quelque chose avait mal tourné, il ne se serait même pas rendu compte qu'il mourait.

Le soulagement avait été si vif qu'il avait à peine entendu Tessa pousser un gémissement d'angoisse et se précipiter dans la chambre des machines en protestant.

Elle revint l'air échevelée – sans un cheveu de travers, mais "intérieurement" échevelée. Elle regarda Fisher avec des yeux hagards, comme si elle ne le reconnaissait pas vraiment.

« Le pattern n'aurait pas dû changer.

— Vraiment ?

— Nous n'avons pas été assez loin pour cela. Seulement 1,33 milli-années-lumière. Ce n'est pas assez pour altérer le pattern stellaire à l'œil nu. Cependant (elle poussa un profond soupir) ce n'est pas aussi grave

que je le craignais. J'ai d'abord pensé que nous avions dérivé sur des milliers d'années-lumière.

— C'était possible, Tessa ?

— Bien sûr. Si notre passage par l'hyper-espace n'était pas sévèrement contrôlé, un millier d'années-lumière d'écart, ce serait facile.

— Dans ce cas-là, il suffirait de…

— Non, on ne pourrait pas revenir, interrompit Wendel. Si nos commandes étaient à ce point inefficaces, on effectuerait à chaque passage un parcours incontrôlé qui se terminerait en un point aléatoire et on ne retrouverait jamais le chemin du retour. »

Fisher fronça les sourcils. L'euphorie succédant à la plongée dans l'hyper-espace – et à la conscience d'y avoir survécu – commençait à diminuer sérieusement. « Mais quand tu as envoyé des objets, au cours des essais, ils sont toujours revenus.

— Ils étaient beaucoup moins grands et on les envoyait infiniment moins loin. Mais, comme je te l'ai dit, ce n'est pas trop grave. Il s'avère que la distance parcourue est correcte. Les étoiles forment le pattern auquel on peut s'attendre.

— Mais il a changé. Je l'ai vu changer.

— Parce que nous étions orientés autrement. L'axe le plus long du vaisseau a viré d'un angle de plus de vingt-huit degrés. Nous ne nous sommes pas déplacés en ligne droite, mais pour une raison que j'ignore selon une courbe. »

Les étoiles, vues du hublot d'observation, se déplaçaient lentement, régulièrement.

« Nous sommes en train de tourner de nouveau le vaisseau en direction de l'Étoile voisine, juste pour notre confort psychologique, mais il faut que nous trouvions pourquoi nous avons viré lors du passage. »

L'étoile brillante, l'étoile-phare, apparut sur le hublot puis le traversa. Fisher cligna des yeux.

« C'est le Soleil, dit Wendel, répondant au regard étonné de Fisher.

— Y a-t-il une explication logique au fait que le vaisseau ait infléchi sa trajectoire lors du passage ? Si Rotor l'a fait aussi, qui sait où ils ont abouti ?

— Et où nous aboutirons. Parce que je n'ai aucune explication rationnelle. Pas pour le moment. » Elle le regarda, fortement troublée. « Si nos hypothèses étaient correctes, nous aurions changé de position, mais non de direction. Nous nous serions déplacés en ligne droite, une ligne droite euclidienne, en dépit de la courbe relativiste de l'espace-

temps, parce que nous n'étions pas dans l'espace-temps, justement. Il y a eu une erreur dans la programmation de l'ordinateur – ou bien nos hypothèses sont fausses. J'espère que c'est la première hypothèse qui est la bonne. On peut corriger la programmation plus facilement. »

Cinq heures s'écoulèrent. Wendel entra en se frottant les yeux. Fisher la regarda avec inquiétude. Il avait visionné un film sans parvenir à s'y intéresser. Alors, il avait contemplé les étoiles, laissant leurs patterns l'hypnotiser, telle une anesthésie.

« Eh bien, Tessa ?

— Il n'y a pas d'erreur de programmation, Crile.

— Alors, ce sont les hypothèses qui sont fausses.

— Oui, mais en quoi ? Nous avons fait un nombre colossal d'hypothèses. Lesquelles sont incorrectes ? Nous ne pouvons pas les vérifier l'une après l'autre. Nous n'en finirions jamais et nous serions complètement perdus. »

Le silence tomba entre eux un moment, puis Wendel dit : « S'il s'était agi de la programmation, l'erreur aurait été dépourvue de signification. Nous l'aurions corrigée, sans rien apprendre, mais nous aurions été sauvés. Au point où nous en sommes, il ne nous reste plus qu'à remonter jusqu'aux principes de base ; nous avons une chance de découvrir quelque chose de vraiment important, mais, si nous échouons, nous ne retrouverons peut-être jamais le chemin du retour. »

Elle s'empara soudain de la main de Fisher. « Tu comprends, Crile ? Quelque chose a mal tourné et si nous ne trouvons pas ce que c'est, rien – sauf un hasard incroyable – ne nous permettra de rentrer chez nous. Nous aurons beau essayer, nous aboutirons peut-être au mauvais endroit, en nous engageant de plus en plus loin dans l'erreur. Et, pour finir, ce sera la mort, quand notre recyclage tombera en panne, quand nos réserves d'énergie s'épuiseront, ou que le désespoir épuisera notre envie de vivre. Et c'est moi qui t'ai fait ça. Mais la vraie tragédie, c'est de renoncer au rêve. Si nous ne revenons pas, ils ne sauront jamais que le vaisseau a pu marcher. Ils en concluront que la transition a été mortelle et ils n'essaieront peut-être jamais plus.

— Il faudra bien s'ils doivent fuir la Terre.

— Ils pourraient renoncer, attendre en tremblant que l'Étoile voisine arrive et passe, mourir petit à petit. » Elle clignait rapidement des yeux, le visage extrêmement fatigué. « Et ce serait aussi la fin de ton rêve, Crile. »

Les lèvres de Fisher se pincèrent, mais il ne dit rien.

Presque timidement, Wendel reprit : « Depuis des années, Crile, je

suis à tes côtés. Si ta fille disparaît, est-ce que je te suffirai ?

— Je peux aussi te demander : Si le vol supraluminique échoue, est-ce que moi, je te suffirai ? »

La réponse n'était facile ni pour l'un ni pour l'autre, mais Wendel dit : « Tu es un pis-aller, Crile, mais un pis-aller rudement bon. Merci. »

Fisher s'excita. « Ce que tu dis est valable pour moi aussi, Tessa. Je ne l'aurais pas cru au début. Si je n'avais pas eu de fille, toi seule aurais compté. Je souhaite presque que…

— Ne souhaite rien. Pis-aller, ça suffit. »

Ils se prirent les mains. Calmement. Et contemplèrent les étoiles.

Jusqu'à ce que Merry Blankowitz passe la tête dans l'entrebâillement de la porte. « Capitaine Wendel, Wu a une idée. Il dit qu'il y a pensé tout le temps, mais qu'il hésitait à vous le dire. »

Wendel sauta sur ses pieds. « Pourquoi ?

— Il vous en a Parlé, une fois, et vous lui avez dit de ne pas raconter de bêtises.

— Vraiment ? Et qu'est-ce qui lui a fait croire que je ne pouvais pas me tromper ? Je vais l'écouter et si c'est une bonne idée, je vais lui tordre le cou pour ne pas m'avoir parlé plus tôt. »

Et elle sortit en toute hâte.

72

Fisher dut attendre encore un jour et demi. Ils mangeaient ensemble, comme d'habitude, mais en silence. Fisher ne savait pas s'ils dormaient. Lui ne le fit que par intermittence et seul son désespoir en fut alimenté.

Combien de temps allons-nous continuer comme cela ? pensa-t-il le lendemain, tout en considérant la beauté de ce point brillant et inaccessible qui, il y a si peu de temps, le réchauffait et éclairait son chemin sur la Terre.

Tôt ou tard, ils mourraient. La technologie spatiale pouvait prolonger la vie. Le recyclage était tout à fait efficace. Même la nourriture durait

longtemps si l’on était prêt à se contenter du gâteau d’algue insipide qui terminait tous leurs repas. L’énergie s’écoulait au goutte-à-goutte des moteurs à micro-fusion. Mais personne ne voudrait sans doute prolonger la vie aussi longtemps que le vaisseau la permettrait.

Dans la perspective d’une mort lente, désespérée, solitaire et pour finir incontournable, il serait plus raisonnable d’utiliser les démétaboliseurs adaptables.

C’était la méthode de suicide en vogue sur Terre ; pourquoi pas à bord du vaisseau ? On pouvait, si on le souhaitait, régler la dose pour passer le dernier jour aussi joyeusement que possible. Le soir, on était pris d’une somnolence normale. On bâillait, on se laissait aller et on tombait dans un paisible sommeil plein de rêves reposants. Celui-ci devenait de plus en plus profond, les rêves s’évanouissaient lentement et on ne se réveillait pas. On n’avait jamais inventé mort plus douce.

A dix-sept heures, heure du vaisseau, le deuxième jour après la transition qui avait incurvé leur trajectoire, Tessa entra en coup de vent dans la pièce. Ses yeux avaient une expression farouche et elle haletait un peu. Ses cheveux châtain foncé qui, depuis un an, se poudraient de blanc, étaient décoiffés.

Fisher se leva, consterné : « C’est fichu ?

— Non, c’est bon ! », dit-elle en se laissant tomber dans un fauteuil.

Fisher n’était pas sûr d’avoir bien entendu ; peut-être avait-elle parlé ironiquement. Il la regardait fixement et vit qu’elle retrouvait son sang-froid.

« C’était bon, répéta-t-elle. Très bon ! extraordinaire ! Crile, tu vois devant toi une idiote. Je ne me le pardonnerai jamais.

— Eh bien, que s’est-il passé ?

— Chao-Li Wu avait la réponse. Depuis le début. Il me l’a dit. Je me souviens qu’il me l’a dit. Il y a des mois. Peut-être un an. Je l’ai envoyé promener. Je ne l’ai même pas écouté. » Elle s’arrêta pour reprendre son souffle. Son excitation avait complètement modifié le rythme normal de son discours.

« L’ennui, c’était que je me prenais pour l’autorité mondiale en vol supraluminique ; j’étais convaincue que personne ne pouvait rien m’apprendre que je ne sache déjà. Et si j’entendais une suggestion qui me semblait étrange, j’en concluais que l’idée était fausse et, probablement, stupide. Tu comprends ce que je veux dire ? »

Fisher dit inflexiblement : « J’ai rencontré des gens comme ça.

— Tout le monde est comme ça, par moments, dans certaines

conditions. Surtout les scientifiques, en vieillissant. C'est pour cela que les jeunes et audacieux révolutionnaires de la science deviennent de vieux fossiles en quelques décennies. Le narcissisme durcit leur imagination et c'est leur fin. Maintenant, c'est la mienne… Mais passons. Il nous a fallu plus qu'un jour de travail pour réécrire les équations, programmer l'ordinateur et établir les simulations nécessaires, aboutir à des impasses et en ressortir. Cela aurait dû prendre une semaine, mais nous nous sommes surmenés comme des dingues. »

Wendel se tut, comme pour reprendre sa respiration. Fisher attendit en hochant la tête et s'empara de sa main.

« C'est compliqué, continua-t-elle. Laisse-moi t'expliquer. Regarde… Nous allons d'un point de l'espace à un autre par l'hyper-espace en un temps zéro. Mais nous devons suivre un certain chemin, différent à chaque fois, qui dépend du point de départ et du point d'arrivée. Nous n'observons pas ce chemin, nous n'en faisons pas l'expérience, nous ne le suivons pas vraiment, à l'inverse de ce qui se passerait dans l'espace-temps. Il existe d'une façon incompréhensible. C'est ce que nous appelons un "chemin virtuel". J'ai moi-même élaboré ce concept.

— Si tu ne l'observes pas, si tu n'en fais pas l'expérience, comment sais-tu qu'il est là ?

— Parce qu'on peut le calculer avec les équations dont nous nous servons pour décrire le déplacement dans l'hyper-espace. Les équations nous montrent le chemin.

— Comment peux-tu savoir que les équations décrivent quelque chose qui existe réellement ? Et si c'était seulement… des mathématiques ?

— C'est ce que j'ai pensé. Je n'en ai pas tenu compte. C'est Wu qui a suggéré que cela pouvait avoir une signification – il y a environ un an et, comme une idiote, j'ai écarté cette hypothèse. Un chemin virtuel, ai-je dit, n'a qu'une existence virtuelle. Si on ne peut pas le mesurer, il sort du domaine de la science. J'ai fait preuve d'une étroitesse de vue ! Quand j'y pense, je ne peux plus me supporter.

— Bon. Supposons que le chemin virtuel ait une sorte d'existence. Et alors ?

— Dans ce cas, si le chemin virtuel passe à proximité d'un corps assez gros, le vaisseau subit des effets gravitationnels. C'est un concept nouveau, utile et vrai à couper le souffle : la gravitation peut se faire sentir le long du chemin virtuel. » Wendel brandit le poing dans un geste de colère. « Je l'ai entrevu moi-même, d'une certaine manière, mais je me

suis dit : si un vaisseau se déplaçait à une vitesse multiple de celle de la lumière, la gravitation n'aurait pas le temps de se faire sentir d'une façon mesurable. Le voyage se déroulerait donc en ligne droite, une ligne euclidienne.

— Mais ce n'est pas le cas.

— Manifestement, non. Et Wu l'a expliqué. Imagine que la vitesse de la lumière est au point zéro. Toute vitesse inférieure aurait une valeur négative, et toute vitesse supérieure une valeur positive. En partant de cette convention mathématique, toutes les vitesses seraient négatives dans l'univers ordinaire qui est le nôtre, et en fait, elles doivent l'être.

« L'univers repose sur le principe de symétrie. Si une chose aussi fondamentale que la vitesse est toujours négative, alors une autre chose, tout aussi fondamentale, devrait être toujours positive, et Wu a suggéré que cette chose, c'était la gravitation. Dans l'univers ordinaire, c'est toujours une attraction. Tout objet pourvu d'une masse attire tout autre objet également pourvu d'une masse.

« Cependant, si quelque chose se déplace à une vitesse supraluminique – c'est-à-dire plus vite que la lumière – alors sa vitesse est positive et l'autre chose, qui était positive, doit devenir négative. En d'autres mots, aux vitesses supraluminiques, la gravitation est une répulsion. Tout objet pourvu d'une masse repousse tout autre objet également pourvu d'une masse. Wu m'a suggéré cela il y a longtemps et je ne l'ai pas écouté. Ses paroles me sont entrées par une oreille et ressorti par l'autre.

— Mais quelle différence cela fait-il, Tessa ? Si on se déplace à d'énormes vitesses supraluminiques, et si l'attraction gravitationnelle n'a pas le temps d'affecter notre mouvement, la répulsion gravitationnelle non plus.

— Ah, Crile, il n'en est pas ainsi. C'est la beauté de la chose. C'est l'inverse, aussi. Dans l'univers ordinaire des vitesses négatives, plus grande est la vitesse relative d'un corps attractif, plus la répulsion gravitationnelle affecte la direction du mouvement. Cela nous paraît absurde, puisque nous sommes habitués à ce qui se passe dans l'univers ordinaire, mais si tu te donnes la peine de remplacer le signe plus par le signe moins, et inversement, tu découvres que tout se met en place.

— Mathématiquement. Mais comment peux-tu te fier aux équations ?

— Tu fais subir à tes calculs l'épreuve des faits. L'attraction gravitationnelle est la plus faible de toutes les forces, et il en est de même, sur les chemins virtuels, pour la répulsion gravitationnelle. Dans le

vaisseau et en nous, chaque particule repousse toutes les autres particules pendant que nous sommes dans l'hyper-espace, mais cette répulsion ne peut rien contre les autres forces qui ne changent pas de signe. Cependant, notre chemin virtuel de la Station Quatre à ici nous a fait passer à proximité de Jupiter. La répulsion de cette planète le long du chemin hyperspatial virtuel est aussi forte que son attraction le serait le long d'un chemin spatial non virtuel.

« Nous avons calculé quel serait l'effet de la répulsion gravitationnelle de Jupiter sur notre chemin à travers l'hyper-espace, et elle l'incurve exactement comme nous l'avons observé. En un mot, non seulement la modification de mes équations par Wu les simplifie, mais encore elle les rend fonctionnelles.

— Et tu as tordu le cou de Wu, comme tu avais promis de le faire ? »

Wendel rit en se rappelant sa menace. « Non. En réalité, je l'ai embrassé.

— Je ne te le reprocherai pas.

— Il est plus important que jamais que nous revenions sains et saufs, Crile. Il faut que nous signalions ce progrès accompli dans la théorie du vol supraluminique, et Wu doit en remporter tout le crédit. Il s'est appuyé sur mon œuvre, je l'admets, mais il l'a complétée d'une manière à laquelle je n'avais pas pensé. Réfléchis aux conséquences.

— Je peux les imaginer.

— Non, tu ne peux pas, dit sèchement Wendel. Maintenant, écoute-moi. Rotor n'a pas eu de problèmes avec la gravitation parce qu'il ne faisait qu'effleurer la vitesse de la lumière – un peu en dessous à certains moments, un peu au-dessus à d'autres – si bien que les effets gravitationnels, positifs ou négatifs, d'attractions ou de répulsion, avaient sur eux de petits effets non mesurables. C'est pour notre propre vol supraluminique, à une vitesse multiple de celle de la lumière, qu'il est impératif de prendre en compte la répulsion gravitationnelle. Mes équations ne mènent à rien. Elles envoient des vaisseaux dans l'hyper-espace, mais pas dans la bonne direction. Et ce n'est pas tout.

« J'ai toujours cru qu'il y avait un danger inévitable à émerger de l'hyper-espace – la seconde partie de la transition. Et si on émergeait à l'intérieur d'un objet déjà existant ? Il se produirait une explosion fantastique qui détruirait le vaisseau et tout ce qu'il y a dedans en un trillionième de trillonième de seconde.

« Naturellement, nous n'allons pas aboutir à l'intérieur d'une étoile parce que nous savons où sont situées les étoiles et que nous pouvons les

éviter. A la longue, nous pourrons même savoir où sont les planètes d'un système et les éviter aussi. Mais il y a des astérides par dizaines de milliers et des comètes par dizaines de milliards au voisinage de chaque étoile. Si nous surgissions à l'intérieur de l'un d'eux, ce serait dramatique pour nous.

« La seule chose qui pouvait nous sauver, dans la situation telle que je l'imaginais avant aujourd'hui, c'était la loi des probabilités. L'espace est tellement immense que les chances de rencontrer un objet plus grand qu'un atome ou, au pire, un grain de poussière, sont extraordinairement minimes. Pourtant, si les voyages par l'hyper-espace se multipliaient, un tel accident avait plus de risques de se produire.

« Mais si la situation est telle que nous l'envisageons maintenant, ces risques sont nuls. Notre vaisseau et tout objet assez gros se repousseront et tendront à s'éloigner l'un de l'autre. Il n'est guère probable que nous entrions en collision avec un corps céleste qui provoquerait notre destruction. Il s'écarterait automatiquement de notre chemin. »

Fisher se gratta le front. « N'allons-nous pas, nous aussi, nous écarter de notre chemin ? Cela ne va-t-il pas bouleverser inopinément notre trajectoire ?

— Oui, mais les petits objets que nous avons des chances de rencontrer modifieront notre trajectoire d'une façon très limitée et nous pourrons aisément corriger cette déviation… un prix modique à payer pour notre sauvegarde. »

Wendel prit une grande inspiration et s'étira avec exubérance. « Je me sens bien. Quelle sensation tout cela va faire quand nous reviendrons sur Terre. »

Fisher eut un petit rire. « Tu sais, Tessa, avant que tu entres, j'étais en train d'élaborer dans ma tête une vision morbide : nous étions irrémédiablement perdus ; notre vaisseau errait à jamais avec cinq cadavres à bord et était un jour découvert par des êtres intelligents qui déploraient cette tragédie de l'espace…

— Eh bien, n'aie crainte, mon chéri, cela n'arrivera pas », dit Wendel en souriant ; et ils s'étreignirent.

Chapitre 33

L'esprit

73

Eugenia Insigna avait l'air abattue. « Es-tu vraiment décidée à ressortir, Marlène ?

— Maman, dit Marlène avec une patience lasse, tu parles comme si j'avais pris ma décision il y a cinq minutes, après être restée indécise pendant un certain temps. Je sais depuis très longtemps que c'est dehors, à la surface d'Erythro, que j'ai l'intention d'aller. Je n'ai pas changé d'avis et je n'en changerai pas.

— Tu es certaine d'être en sécurité et j'admets que, jusqu'ici, il ne t'est rien arrivé, mais…

— Je me sens en sécurité sur Erythro. Je suis "attirée" par elle. Oncle Siever comprend, lui. »

Eugenia regarda sa fille comme si elle allait continuer à discuter, mais elle se contenta de secouer la tête. Marlène avait décidé de sortir et rien ne pourrait l'en empêcher.

74

Cette fois, il faisait chaud, pensa Marlène, juste assez pour qu'une brise soit la bienvenue. Les nuages grisâtres couraient plus rapidement dans le ciel, et ils semblaient plus épais.

La pluie était prévue pour le lendemain et Marlène se dit que ce serait peut-être agréable d'être dehors sous les gouttes et de voir ce qui se passait. Cela ferait des éclaboussures dans le petit ruisseau, mouillerait les rochers et rendrait le sol boueux et spongieux.

Elle était arrivée à un rocher plat au bord du ruisseau. Elle l'essuya de la main et s'assit avec précaution ; elle regarda l'eau tourbillonner autour des rochers qui en parsemaient le cours et se dit que la pluie, ce devait être comme de prendre une douche.

Ce serait une douche tombant du ciel et dont on ne pourrait pas sortir. Une idée lui traversa l'esprit : Est-ce qu'elle aurait du mal à respirer ?

Non, sûrement pas. Il pleuvait souvent sur Terre et elle n'avait pas entendu dire que les gens se noyaient. Non, ce serait comme une douche. On pouvait respirer sous la douche.

La pluie ne serait pas chaude, or elle aimait les douches très chaudes. Elle y pensait avec indolence. C'était très silencieux, ici, très paisible ; elle pouvait se reposer, il n'y avait personne pour la voir, pour la surveiller, personne dont il faille interpréter le langage du corps. C'était merveilleux de ne pas être obligée d'interpréter.

Quelle température aurait la pluie ? La même température que Némésis ? Marlène serait mouillée ; elle avait toujours froid quand elle sortait de la douche. Et la pluie mouillerait aussi ses vêtements.

Mais ce serait stupide de porter des vêtements sous la pluie. On ne reste pas habillé sous la douche. S'il pleuvait, elle enlèverait ses vêtements.

Seulement… où ranger ses vêtements ? Quand on se douchait, on les mettait dans la machine à laver. Ici, sur Erythro, peut-être qu'on les glissait sous un rocher, ou qu'on se construisait une petite maison pour y laisser ses vêtements les jours de pluie. Après tout, pourquoi porter des

vêtements quand il pleut ?

Ou quand il y a du soleil ?

On en a besoin quand il fait froid, bien sûr. Mais s'il fait chaud…

Mais alors, pourquoi est-ce que les gens portaient des vêtements sur Rotor où il faisait toujours chaud ? On les enlevait à la piscine… Marlène se souvint alors que les jeunes filles qui avaient un corps mince et bien fait étaient les premières à se déshabiller, et les dernières à remettre leurs habits.

Les gens comme Marlène n'ôtaient pas leurs vêtements en public. C'était peut-être pour cela qu'on en avait. Pour cacher son corps.

Pourquoi les esprits n'avaient-ils pas une forme qu'on puisse montrer ? En fait, ils en avaient une, mais les gens ne l'aimaient pas. Ils se plaisaient à regarder des corps bien faits et faisaient les dégoûtés devant des esprits bien faits. Pourquoi ?

Mais ici, sur Erythro où il n'y avait personne, elle pouvait ôter ses vêtements s'il faisait bon. Il n'y aurait personne pour la montrer du doigt ou se moquer d'elle.

En fait, elle pouvait faire ce qu'elle voulait ; elle avait un monde pour elle toute seule, un monde agréable, vide, qui l'entourait et l'enveloppait comme une immense et douce couverture et… rien que le silence.

Elle pouvait se détendre. Rien que le silence. Elle chuchota ces mots intérieurement afin de le troubler le moins possible.

Le silence.

Alors elle se redressa. Le silence ?

Mais elle était sortie pour entendre de nouveau la voix. Cette fois, elle ne crierait plus. Elle n'aurait plus peur. Où était la voix ?

Ce fut comme si elle l'avait appelée, comme si elle l'avait sifflée…

« Marlène ! »

Son cœur se mit à battre plus vite. Mais elle ne faiblit pas. Il ne fallait montrer aucun signe de peur ou de trouble. Elle se contenta de regarder lentement autour d'elle et de dire, très calmement : « Où êtes-vous, je vous prie ?

— Ce n'est pas… indis… indispensable de fai… faire vibrer l'air… pour parler. »

C'était la voix d'Aurinel, mais elle ne parlait pas du tout comme Aurinel. Elle semblait avoir du mal à s'exprimer, mais comme si cela allait s'améliorer.

« Cela va s'améliorer », dit la voix.

Marlène n'avait pas parlé. Elle ne dit rien, mais se contenta de

penser… « Je n'ai pas besoin de parler. Je n'ai qu'à penser.

— Il suffit de régler le pattern. C'est ce que vous faites.

— Mais je vous entends parler.

— Je règle votre pattern. C'est comme si vous m'entendiez. »

Marlène s'humecta les lèvres. Elle ne devait pas s'abandonner à la peur, il fallait rester calme.

« Il n'y a pas de qui… de quoi… avoir peur, dit la voix qui n'était pas tout à fait celle d'Aurinel.

— Vous entendez tout, n'est-ce pas ? pensa-t-elle.

— Cela vous ennuie ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas que vous sachiez tout. Je veux garder certaines pensées pour moi. » (Elle essaya de ne pas se dire que c'était comme cela que les autres réagissaient devant elle lorsqu'ils voulaient garder leurs pensées pour eux, mais Marlène savait que cette pensée-là lui échappait, au moment même où elle s'efforçait de ne pas penser.)

« Mais votre pattern ne ressemble pas à celui des autres.

— Mon pattern ?

— Le pattern de votre esprit. Ceux des autres sont… embrouillés… enchevêtrés. Le vôtre est… splendide. »

Marlène se lécha de nouveau les lèvres et sourit. Quand on percevait son esprit, on le trouvait splendide. Elle triompha et pensa avec mépris aux filles qui avaient seulement… une apparence.

La voix reprit : « Était-ce une pensée personnelle ? »

Marlène faillit répondre tout haut. « Oui.

— Je peux détecter la différence. Je ne réagirai plus à vos pensées personnelles. »

Marlène avait faim de louanges. « Avez-vous vu beaucoup de patterns ?

— Beaucoup depuis que les choses hu… maines sont arrivées. »

Elle n'est pas sûre du mot, pensa Marlène. La voix ne répondit pas et la jeune fille en fut étonnée. Cette surprise avait été une émotion intime, mas elle n'y avait pas pensé. Peut-être qu'une pensée personnelle était personnelle même si l'on n'en avait pas conscience. L'esprit savait qu'il pouvait détecter la différence, et c'était vrai. Cela se voyait dans le pattern.

La voix ne répondit pas non plus à cela. Il fallait que Marlène pose explicitement la question, pour montrer que ce n'était pas une pensée

personnelle.

« S’il vous plaît, est-ce que ça se voit dans le pattern ? » Elle n’avait pas besoin de préciser. La voix saurait de quoi elle parlait.

« Oui. Tout se voit dans votre pattern parce qu’il est très bien conçu. »

Marlène ronronnait presque. Elle avait eu son compliment. Il était juste de le retourner. « Le vôtre doit être tout aussi bien conçu.

— Il est différent. Mon pattern se disperse. Il est simple en chacun de ses points, et complexe seulement quand on le prend dans son ensemble. Le vôtre est complexe en tous points. Il n’y a pas de simplicité en lui. Vous n’êtes pas comme les autres membres de votre espèce. Ils sont enchevêtrés. Ce n’est pas possible de s’entre-atteindre avec eux… non, de communiquer. On peut essayer de les réarranger, mais cela leur fait du mal, car leur pattern est fragile. Je ne le savais pas. Le mien ne l’est pas.

— Et le mien, il l’est ?

— Non. Il se règle de lui-même.

— Vous avez essayé de communiquer avec les autres, n’est-ce pas ?

— Oui. »

La Peste d’Erythro. (Il n’y eut pas de réponse. Cette pensée était personnelle.)

Marlène ferma les yeux et essaya de tendre son esprit, de localiser la source de la voix. Elle le fit sans savoir comment ; peut-être n’était-ce pas comme cela qu’il fallait opérer, peut-être qu’elle ne faisait rien. L’esprit allait rire de sa maladresse… s’il savait ce que c’était que de rire.

Il n’y eut pas de réponse.

« Pensez à quelque chose.

Aussitôt, la pensée revint « Que dois-je penser ? »

Elle ne venait pas de quelque part. Elle ne venait pas d’ici ou de là. Elle venait de l’intérieur de son esprit.

Elle pensa (furieuse de son incapacité) : « Quand avez-vous senti le pattern de mon esprit ?

— Dans le nouveau conteneur d’être humains.

— Sur Rotor ?

— Sur Rotor. »

Brusquement tout s’éclaira. « Vous vouliez que je vienne. Vous m’avez appelée.

— Oui. »

Bien sûr. Sinon, pourquoi aurait-elle eu envie de se rendre sur Erythro ? Pour quelle autre raison aurait-elle regardé cette planète avec

un tel désir le jour où Aurinel était venu lui dire que sa mère la cherchait ?

Elle serra les dents. Il fallait qu'elle continue à le questionner. « Où êtes-vous ?

— Partout.

— Êtes-vous la planète ?

— Non.

— Montrez-vous.

— Je suis là. » Et brusquement, la voix vint d'une certaine direction.

Marlène regarda fixement le petit ruisseau et, soudain, elle s'aperçut que pendant tout le temps où elle avait communiqué mentalement avec la voix, c'était la seule chose qu'elle avait perçue. Elle n'avait eu conscience de rien d'autre autour d'elle. C'était comme si son esprit s'était fermé afin d'être plus sensible à la chose qui l'avait rempli.

Et maintenant, le voile se soulevait. L'eau courait le long des rochers, bouillonnait autour d'eux, formait un petit tourbillon marqué par des bulles. Elles tournaient et éclataient, tandis que de nouvelles bulles naissaient, formant un dessin dont l'essence ne changeait pas, mais qui ne se répétait jamais vraiment.

Une par une, les bulles éclatèrent sans aucun bruit, et l'eau devint lisse, mais continua à tourner. Comment pouvait-elle savoir que l'eau tournait puisque rien n'apparaissait à sa surface ?

Parce qu'elle scintillait très légèrement à la lumière rose de Némésis. Marlène la voyait tourner car les miroitements formaient, en tourbillonnant et en se combinant, les arcs de cercle d'une spirale. Ses yeux captivés suivaient lentement leurs mouvements tandis qu'ils se rassemblaient pour former le schéma d'un visage, avec deux trous sombres pour les yeux et une balafre pour la bouche.

Le dessin se précisa tandis que Marlène le contemplait, fascinée. Il devint un vrai visage qui la regardait de ses yeux vides, un visage assez réel pour qu'elle le reconnaisse.

C'était celui d'Aurinel Pampas.

Siever Genarr dit, pensivement et lentement, en s'efforçant de parler calmement : « Et alors, tu es partie. »

Marlène hocha la tête. « Je suis partie aussi la fois où j'ai entendu la voix d'Aurinel. Aujourd'hui, je suis partie quand j'ai vu le visage d'Aurinel.

— Je te comprends...

— Vous me ménagez, oncle Siever.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Te donner des coups de pied ? Laisse-moi te ménager... si cela me plaît. L'esprit, comme tu l'appelles, a trouvé la voix et le visage d'Aurinel dans le tien, c'est évident. Ils doivent y être très net. Vous étiez très intimes, Aurinel et toi ? »

Elle le regarda d'un air soupçonneux. « Que voulez-vous dire ? Très intimes ?

— Je ne sous-entends rien d'extraordinaire. Êtiez-vous amis ?

— Oui, bien entendu.

— Tu avais le béguin ? »

Marlène se tut et pinça les lèvres. Puis elle dit : « Je pense que oui.

— Et maintenant ?

— Eh bien, à quoi bon ? Il me traitait comme une petite fille. Comme une petite sœur, peut-être.

— Cela n'a rien de bizarre, étant donné les circonstances. Mais tu penses toujours à lui... c'est pourquoi tu as évoqué sa voix, puis son visage.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par "évoqué" ? C'était une voix réelle et un vrai visage.

— En es-tu certaine ?

— Bien sur que oui.

— As-tu parlé de cela à ta mère ?

— Non. Pas un mot.

— Pourquoi ?

— Oh, oncle Siever. Vous la connaissez. Je ne pourrais pas supporter toute cette... nervosité. Je sais. Vous allez me dire que c'est parce qu'elle m'aime, mais cela ne rend pas les choses plus faciles.

— Tu es d'accord pour m'en parler, Marlène, et je t'aime beaucoup.

— Je le sais, oncle Siever, mais vous n'êtes pas du genre nerveux. Vous considérez les choses d'un point de vue logique.

— Dois-je prendre cela pour un compliment ?

— C’est comme cela que je l’ai dit.

— Dans ce cas, examinons ce que tu as découvert et faisons-le logiquement.

— D’accord, oncle Siever.

— Bien. Pour commencer, il y a quelque chose de vivant sur cette planète.

— Oui.

— Et ce n’est pas la planète elle-même.

— Non, pas du tout. Il a dit que non.

— Mais c’est, apparemment, une chose vivante.

— C’est l’impression que j’ai eue. L’ennui, oncle Siever, c’est que cela ne s’est pas passé comme la télépathie est censée marcher. Ce n’est pas comme de lire dans les pensées et de parler. Il y a aussi des impressions qui vous viennent d’un coup, comme quand on regarde globalement une image et non les petits morceaux d’ombres et de lumière qui la composent.

— Cette impression, c’était celle d’une chose vivante.

— Et intelligente.

— Très intelligente.

— Mais pas technologique. Nous n’avons rien trouvé de technologique sur cette planète. Cette chose vivante qui n’est pas visible, pas apparente, plane sur la planète… pense… raisonne… mais ne fait rien. Est-ce exact ? »

Marlène hésita. « Je ne peux pas vraiment dire, mais peut-être as-tu raison.

— Et alors, nous sommes arrivés. Crois-tu que la chose s’est aperçue que nous arrivions ?

Marlène secoua la tête. « Je ne peux pas dire.

— Allons, ma chérie, elle était consciente de ton existence alors que tu étais encore sur Rotor. Elle a dû s’apercevoir qu’une intelligence envahissait le système de Némésis quand nous étions encore loin. As-tu eu cette impression ?

— Je ne crois pas, oncle Siever. Je pense que cet esprit ne savait rien sur nous avant que nous atterrissions sur Erythro. Cela a attiré son attention et alors, il a regardé autour de lui et a découvert Rotor.

— Tu as peut-être raison. Alors il a fait des expériences sur les nouveaux esprits qu’il sentait sur Erythro. C’était la première fois qu’il rencontrait un esprit autre que le sien. Depuis combien de temps vit-il, Marlène ? Tu en as une idée ?

— Pas vraiment, oncle Siever, mais j'ai l'impression qu'il vit depuis longtemps, peut-être depuis aussi longtemps que la planète.

— Peut-être. En tout cas, quel que soit son âge, c'était la première fois qu'il se retrouvait plongé dans autant d'esprits très différents du sien. Ça va jusque-là, Marlène ?

— Oui.

— Aussi a-t-il fait des expériences sur ces nouveaux esprits et parce qu'il ne savait rien d'eux, il les a endommagés. Ce fut la Peste d'Erythro.

— Oui, répondit Marlène, s'animant soudain. Il n'a pas parlé explicitement de la Peste, mais l'impression était forte. La maladie est la conséquence de cette première expérimentation.

— Et quand il s'est aperçu qu'il provoquait des dégâts, il s'est arrêté.

— Oui, c'est pour cela que nous n'avons plus la Peste.

— Et à partir de là, semble-t-il, cet esprit est devenu bienveillant, il a acquis un sens moral que nous pouvons ratifier, il ne veut pas nuire aux autres esprits.

— Oui ! s'exclama Marlène ravie. Ça, j'en suis sûre.

— Mais quelle forme de vie est-ce ? Est-ce un esprit ? Quelque chose d'immatériel ? Quelque chose que nos sens ne peuvent capter ?

— Je l'ignore, oncle Siever, soupira Marlène.

— Alors, laisse-moi te répéter ce qu'il t'a dit. Arrête-moi si je me trompe. Il a dit que son pattern se "disperse" ; qu'il est "simple en chacun de ses points, et complexe seulement quand on le prend dans son ensemble" ; qu'il n'est pas "fragile". C'est bien ça ?

— Oui.

— Et la seule vie que nous ayons jamais trouvée sur Erythro, ce sont les procaryotes, les minuscules cellules qui ressemblent à des bactéries. Si cette chose n'est pas spirituelle et immatérielle, il ne me reste plus que ces procaryotes. Est-il possible que ces petites cellules, qui semblent séparées, soient en réalité les composantes d'un organisme planétaire ? Le pattern de son esprit serait alors dispersé. Il serait simple en chacun de ses points et complexe lorsqu'on le prendrait dans son ensemble. Et il ne serait pas fragile, car même si une grande partie en était détruite, l'organisme planétaire serait à peine touché dans son ensemble. »

Marlène regardait fixement Genarr. « Alors, j'ai parlé à des microbes ?

— Je n'en suis pas sûr, Marlène. Ce n'est qu'une hypothèse, mais elle cadre bien avec les faits et je n'en trouve pas d'autre qui puisse les expliquer aussi bien. En outre, si nous considérons les centaines de

milliards de cellules qui composent notre cerveau, chacune d'elles, prise séparément, ne compte pas beaucoup. Tu es un organisme dans lequel toutes les cellules cérébrales sont agglutinées. Si tu parles à un autre organisme dans lequel toutes les cellules cérébrales sont à la fois séparées et liées, disons, par de minuscules ondes radio, est-il tellement différent du tien ?

— Je ne sais pas, dit Marlène, visiblement troublée.

— Mais passons à une autre question très importante. Pourquoi cette forme de vie – quoi qu'elle soit – aurait-elle besoin de toi ? »

Marlène eut l'air très surprise. « Il peut me parler, oncle Siever. Il peut me transmettre des idées.

— Alors tu penses qu'il veut juste quelqu'un à qui parler ? Crois-tu que lorsque nous, les humains, sommes arrivés ici, il s'est aperçu pour la première fois qu'il était seul ?

— Je l'ignore.

— Aucune impression de cela ?

— Aucune.

— Cet esprit pourrait nous détruire. » Genarr se parlait à lui-même maintenant. « Il le pourrait sans difficulté s'il se lassait de toi, ou s'il s'ennuyait avec toi.

— Non, oncle Siever.

— Mais il m'a rendu malade lorsque j'ai voulu m'interposer entre lui et toi. Et il a fait la même chose au Dr d'Aubisson, à ta mère et au garde.

— Oui, mais juste assez pour vous empêcher de me contrecarrer. Il ne vous a pas causé d'autre dommage.

— Alors, il aurait fait tout cela juste pour te faire sortir à l'extérieur, afin de pouvoir te parler, et avoir de la compagnie. Cela ne me semble pas une raison suffisante.

— Peut-être que la vraie raison, c'est quelque chose que nous ne pouvons pas comprendre. Peut-être est-ce un esprit si différent du nôtre qu'il ne peut pas expliquer ses raisons, ou que, s'il le faisait, nous n'y comprendrions rien.

— Mais cet esprit n'est pas si différent que cela, puisqu'il peut converser avec toi. Il reçoit tes idées et te transmet les siennes, hein ? Vous communiquez tous les deux.

— Oui.

— Et il te comprend assez bien pour essayer de te plaire en adoptant la voix et le visage d'Aurinel. »

Marlène baissa la tête et fixa des yeux le plancher.

Genarr dit doucement : « Puisqu'il nous comprend, nous pouvons le comprendre, donc il faut que tu découvres pourquoi il a besoin de toi. Ce serait très important de le savoir, car qui sait ce qu'il prépare ? Nous ne pouvons découvrir cela que par toi, Marlène. »

La jeune fille tremblait. « Je ne sais pas comment faire, oncle Siever.

— Tu n'as qu'à continuer ce que tu as fait. L'esprit semble amical avec toi et s'expliquera peut-être. »

Marlène leva les yeux et étudia Genarr. « Tu as peur, oncle Siever.

— Bien sûr que j'ai peur. Nous avons affaire à un esprit infiniment plus puissant que le nôtre. Il peut, s'il le désire, nous liquider tous.

— Je ne parle pas de cela, oncle Siever. Tu as peur pour moi. »

Genarr hésita. « Es-tu encore sûre d'être en sécurité sur Erythro ? Est-ce sans danger pour toi de parler avec cet esprit ? »

Marlène sauta sur ses pieds et dit, presque avec arrogance : « Bien sûr que oui. Il n'y a aucun risque. Il ne me fera aucun mal. »

Elle en avait l'air totalement persuadée, mais le cœur de Genarr se serra. Ce qu'elle pensait ne comptait pas, puisque son esprit avait été « réglé » par celui d'Erythro. Pourrait-il lui faire confiance, maintenant ? se demanda-t-il.

Après tout, pourquoi cet esprit, formé de milliards de milliards de procaryotes n'aurait-il pas, comme Pitt, un programme en vue ? Et pourquoi dans son désir ardent de le réaliser, ne montrerait-il pas la duplicité de Pitt ?

Et si cet esprit mentait à Marlène pour des raisons qui lui étaient propres ?

Lui, Genarr, avait-il le droit de lui envoyer Marlène dans de telles conditions ?

Mais est-ce que cela rentrait en ligne de compte, qu'il en ait le droit ou non ? Avait-il le choix ?

Chapitre 34

Proches

76

« C'est parfait, dit Tessa Wendel. Parfait, parfait, parfait. » Elle fit le geste de clouer quelque chose au mur. « Parfait. »

Crile Fisher savait de quoi elle parlait. Deux fois ils avaient traversé l'hyper-espace, dans des directions différentes. Deux fois, Crile avait vu le pattern des étoiles changer. Deux fois, il avait cherché le Soleil, l'avait trouvé un peu plus terne la première fois, un peu plus brillant la seconde. Il commençait à se prendre pour un vieux vagabond de l'hyperespace.

« J'ai cru comprendre que le Soleil ne nous gênait pas.

— Oh, si, mais d'une manière parfaitement calculable, si bien que son interférence matérielle est un plaisir psychologique – si tu comprends ce que je veux dire. »

Fisher dit, en jouant l'avocat du diable : « Le Soleil est joliment loin, tu sais. L'effet gravitationnel devrait être proche de zéro.

— C'est vrai, mais proche de zéro, ce n'est pas zéro. Deux fois nous avons traversé l'hyper-espace, et notre chemin virtuel s'est d'abord rapproché obliquement du Soleil, puis s'en est éloigné selon un autre angle. Wu avait effectué les calculs avant et le chemin que nous avons suivi correspondait à ces calculs, à quelques décimales près. Cet homme

est un génie. Il glisse des raccourcis pas croyables dans le programme d'ordinateur.

— Je n'en doute pas, murmura Fisher.

— Aussi, plus besoin de se poser de questions, Crile. Demain, nous serons en vue de l'Étoile voisine. Nous pourrions même y arriver aujourd'hui… si nous étions vraiment pressés. Pas très près, bien sûr. Nous serons peut-être obligés de courir sur notre lancée pendant un temps raisonnable, par mesure de précaution. Nous ne connaissons pas la masse de l'Étoile voisine avec suffisamment de précision pour tenter une approche plus serrée. Nous n'avons pas envie d'être violemment repoussés et obligés de revenir. » Elle secoua la tête avec admiration. « Ce Wu. Je suis si contente de lui que je ne trouve même pas les mots pour le dire.

— Tu es sûre que cela ne t'ennuie pas un peu ?

— M'ennuyer ? Pourquoi ? » Elle regarda Fisher, l'air surpris, puis ajouta. « Tu crois que je devrais être jalouse ?

— Eh bien, je ne sais pas. Y a-t-il une chance pour que Chao-Li obtienne tout l'honneur de notre vol supraluminique et que l'on t'oublie, ou que l'on te considère seulement comme un précurseur ?

— Non, Crile, absolument pas. C'est gentil à toi de t'inquiéter à mon sujet, mais mon travail est enregistré dans les moindres détails. C'est moi qui aie élaboré les mathématiques de base du vol supraluminique. J'ai aussi contribué aux détails d'ingénierie, bien que l'honneur d'avoir dessiné le vaisseau revienne à d'autres que moi. Tout ce que Wu a fait, c'est d'ajouter un facteur de correction aux équations de base. C'est très important, bien entendu, et nous voyons maintenant que le vol supraluminique ne serait pas praticable sans lui, mais c'est comme la garniture d'un gâteau. Le gâteau est encore le mien.

— Bien. Si c'est comme cela, j'en suis heureux.

— En réalité, Crile, j'espère que Wu va prendre la direction du développement du vol supraluminique. Mes meilleures années sont derrière moi, scientifiquement parlant. Seulement scientifiquement, Crile.

— Je le sais, répondit Fisher en souriant.

— Mais scientifiquement, je me fais vieille. Mon œuvre repose sur l'exploitation des concepts que j'ai acquis en préparant ma thèse. J'ai mis vingt-cinq ans à en tirer les conclusions et je suis allée aussi loin que je le pouvais. Ce qu'il nous faut maintenant, ce sont des concepts flambant neufs qui vont bifurquer vers des territoires inexplorés. Je ne peux plus

faire cela.

— Allons, Tessa, ne te sous-estime pas.

— Cela n’a jamais été l’un de mes défauts, Crile. Pour de nouvelles pensées, on a besoin de jeunes. Ils n’ont pas seulement un cerveau jeune, mais aussi un cerveau nouveau. Wu a un génome qui n’est jamais apparu dans l’humanité avant lui. Il a aussi connu des expériences qui sont essentiellement les siennes… pas celles de quelqu’un d’autre. Il peut avoir des pensées nouvelles. Bien sûr, il les fonde sur ce que j’ai fait avant lui, et il doit beaucoup à mon enseignement. C’est un de mes étudiants, Crile, l’enfant de mon intellect. Tout ce qu’il fait de bien rejaillit sur moi. Moi, jalouse de lui ? Je suis fière de lui. Qu’est-ce qu’il y a, Crile, tu n’as pas l’air heureux.

— Je suis heureux si tu l’es, Tessa, que j’en ai l’air ou pas. L’ennui, c’est que j’ai l’impression que c’est la théorie du progrès scientifique que tu m’exposes là. Est-ce que dans l’histoire des sciences, comme partout ailleurs, il n’y a pas eu des jalousies, des professeurs qui détestaient leurs élèves lorsqu’ils les surpassaient ?

— Bien sûr que si. Je peux te citer une demi-douzaine de cas notoires, mais ce sont des exceptions et moi, je ne réagis pas ainsi. Je ne dis pas qu’un jour, je n’en voudrai pas à Wu et à l’univers, mais ce n’est pas le cas pour l’instant et j’ai l’intention de savourer ce moment pendant qu’il… Oh, bon, qu’est-ce que c’est que ça ? »

Elle appuya sur le bouton de réception et le visage de Merry Blankowitz apparut en trois dimensions sur le transmetteur.

« Capitaine, dit-elle en hésitant, nous sommes en train de discuter et je me demande si vous ne pourriez pas nous apporter votre avis.

— Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond ?

— Non, Capitaine. C’est juste une discussion sur la stratégie.

— Je vois. Eh bien, vous n’avez pas besoin de venir ici. Je vais me rendre dans la salle des machines. »

Le visage de Wendel était dépourvu de toute expression.

Fisher murmura : « Blankowitz n’a jamais l’air si grave d’habitude. Qu’est-ce qui les tracasse, crois-tu ?

— Je ne vais pas me poser de questions. Allons-y et on verra bien. » Et elle fit signe à Fisher de la suivre.

77

Ils étaient tous trois installés dans des sièges au sol, bien que l'apesanteur régnât à cet endroit. Ils auraient pu être assis chacun sur un mur différent, mais cela aurait porté atteinte au sérieux de la situation et, en plus, constitué un manque de respect pour le capitaine. On avait élaboré, pour la vie en apesanteur, une étiquette complexe.

Wendel n'aimait pas l'apesanteur et si elle avait voulu profiter de ses privilèges de capitaine, elle aurait pu insister pour que le vaisseau tourne constamment sur lui-même, produisant ainsi un effet centrifuge qui assurait une certaine impression de pesanteur. Elle savait parfaitement bien qu'on calculait plus facilement une trajectoire de vol quand le vaisseau restait immobile relativement à l'univers pris dans son ensemble, mais le faire sous une vélocité rotationnelle constante n'en augmentait pas trop les difficultés.

Néanmoins, insister pour qu'on établisse une telle rotation aurait été irrespectueux pour la personne qui travaillait sur l'ordinateur. Encore l'étiquette.

Tessa Wendel s'assit et Crile Fisher ne put s'empêcher de remarquer (avec un sourire intérieur) qu'elle vacillait légèrement. Bien qu'issue d'une colonie, elle ne s'était jamais habituée à l'espace. Alors que lui, tout Terrien qu'il était (encore un sourire secret… de satisfaction cette fois) pouvait se déplacer en apesanteur comme s'il y était né.

Chao-Li Wu respira à fond. Il avait un visage large, le genre de visage qui semble aller avec une petite stature, mais il était plus grand que la moyenne. Ses cheveux bruns étaient raides et ses yeux, nettement bridés.

« Capitaine, dit-il d'une voix douce.

— Qu'y a-t-il Chao-Li ? Si vous me dites qu'un problème est apparu dans la programmation, je vais être tentée de vous étrangler.

— Aucun problème, capitaine. Aucun. Il y a même une telle absence de problèmes que je me suis dit que nous avions terminé et pouvions revenir vers la Terre.

— Revenir vers la Terre ? Pourquoi ? Nous n'avons pas encore accompli notre tâche.

— Je pense que si, capitaine, répliqua Wu avec un visage dépourvu de toute expression. Nous ne savions pas quelle était notre tâche, au début.

Or, nous avons élaboré un système pratique de vol supraluminique que nous n'avions pas quand nous sommes partis.

— Je sais cela, et alors ?

— Nous n'avons aucun moyen de communiquer avec la Terre. Si nous continuons maintenant vers l'Étoile voisine et s'il nous arrive quelque chose, la Terre n'aura jamais de vol supraluminique pratique. Ceci peut affecter gravement l'évacuation de la Terre lorsque l'Étoile voisine approchera de notre système. Je sens qu'il est important que nous revenions rendre compte de ce que nous avons appris. »

Wendel l'avait écouté attentivement. « Je vois. Et vous, Jarlow, qu'en pensez-vous ? »

Henry Jarlow était grand, blond et austère. Son visage arborait une expression mélancolique qui donnait une impression totalement fausse de son caractère, et ses longs doigts avaient quelque chose de magique lorsqu'ils besognaient dans les entrailles d'un ordinateur ou de tout autre appareil du bord.

« Je pense que Wu a raison, dit-il. Si on avait la communication supraluminique, on pourrait envoyer l'information à la Terre et continuer. Ce qui nous arriverait après n'aurait pas beaucoup d'importance, sauf pour nous. Mais on ne peut pas garder secrète la correction gravitationnelle.

— Et vous, Blankowitz ? » demanda calmement Wendel.

Merry Blankowitz s'agita, mal à l'aise. C'était une petite jeune femme dont les longs cheveux noirs étaient coupés droit, juste au-dessus des sourcils. Cette frange, la délicatesse de sa structure osseuse et ses mouvements rapides et nerveux, la faisaient ressembler à une Cléopâtre en miniature.

« Je ne sais pas. Je n'ai pas d'idées bien définies à ce sujet, mais les hommes m'ont un peu persuadée. Vous ne croyez pas que c'est important de faire parvenir l'information à la Terre ? Nous avons découvert des effets cruciaux au cours de ce voyage et nous avons besoin de navires meilleurs et en plus grand nombre, avec des ordinateurs conçus pour prendre en compte la correction gravitationnelle. Nous pourrons alors effectuer une seule transition entre le Soleil et l'Étoile voisine et le faire sous des forces gravitationnelles plus intenses, si bien que nous pourrons partir plus près du Soleil et arriver plus près de l'Étoile voisine, sans avoir besoin de perdre des semaines aux deux extrémités. J'ai l'impression qu'il faut que la Terre soit au courant de cela.

— Je vois, dit Wendel. Le point essentiel, me semble-t-il, c'est : ne

serait-il pas plus sage de rapporter tout de suite à la Terre l'information de la correction gravitationnelle ? Wu, est-ce aussi essentiel que vous le laissez entendre ? Vous n'avez pas eu l'idée de cette correction ici, sur le vaisseau. Il me semble que nous en avons discuté il y a des mois. » Elle réfléchit un moment. « Presque une année.

— Nous n'en avons pas vraiment discuté, capitaine. Vous vous êtes emportée et vous ne m'avez pas écouté, autant que je m'en souvienne.

— Oui. J'ai reconnu que je m'étais trompée. Mais vous avez dû mettre cela par écrit. Je vous ai dit de faire un rapport officiel et que je l'examinerai quand j'en aurais le temps. » Elle leva la main. « Je sais que je ne l'ai pas fait et je ne me souviens même pas de l'avoir reçu, mais je suppose, Wu, que tel que je vous connais, vous avez rédigé ce rapport en détails, avec tout le raisonnement et les mathématiques qu'on pourrait souhaiter. Ne l'avez-vous pas fait et ce rapport n'est-il pas dans les archives ? »

Les lèvres de Wu se pincèrent, mais le ton de sa voix resta le même. « Oui, j'ai préparé un rapport, mais c'était de la pure spéculation et je suppose que personne n'y a prêté attention… pas plus que vous, capitaine.

— Pourquoi non ? Tout le monde n'est pas aussi stupide que moi.

— Même si on y a prêté attention, ce n'était rien de plus que des conjectures. Quand nous reviendrons, nous pourrons présenter des preuves.

— Une fois que l'hypothèse est énoncée, quelqu'un trouve la preuve. Vous savez comment la science fonctionne. »

Wu dit, d'une voix lente et pleine de signification : « Quelqu'un.

— Maintenant, nous comprenons ce qui vous inquiète, Wu. Vous n'avez pas peur que la Terre n'obtienne pas un moyen pratique de voler plus vite que la lumière. Vous avez peur que, là-bas, ils le fassent et que l'honneur d'avoir été le premier vous échappe. Est-ce que je me trompe ?

— Capitaine, il n'y a rien de mal à cela. Un scientifique a le droit de se préoccuper de sa carrière.

— Avez-vous oublié que je suis le capitaine de ce vaisseau et que c'est moi qui prends les décisions ?

— Je ne l'ai pas oublié, mais nous ne sommes pas sur un navire à voiles du XVIIIe siècle. Nous sommes tous des scientifiques, et nous devons prendre les décisions d'une manière démocratique. Si la majorité souhaite revenir…

— Attendez avant de poursuivre, dit soudain Fisher, vous permettez

que je dise quelque chose ? Je suis le seul qui n'ait pas parlé et si nous voulons être démocratiques, j'aimerais prendre la parole à mon tour. Je peux, capitaine ?

— Allez-y, répondit Wendel qui serrait et desserrait son poing droit, comme si elle avait envie de prendre quelqu'un à la gorge.

— Il y a environ sept siècles et demi, Christophe Colomb partit de l'Espagne à la voile et se dirigea vers l'ouest ; il finit par découvrir l'Amérique, sans savoir que c'était ça qu'il avait fait. En route, il découvrit aussi que la déviation du compas magnétique par rapport au nord géographique, appelée la "déclinaison magnétique", changeait avec la longitude. C'était une découverte importante, la première vraie découverte scientifique faite au cours d'un voyage en mer.

« Qui savait que Colomb avait découvert la variation de la déclinaison magnétique ? Pratiquement personne. Qui savait que Colomb avait découvert l'Amérique ? Pratiquement personne. Aussi, supposons que Colomb, après avoir découvert cette variation, ait décidé, à mi-chemin, de rentrer à la maison et d'annoncer cette bonne nouvelle au roi Ferdinand et à la reine Isabelle, préservant ainsi sa priorité sur la découverte du phénomène. Cette découverte aurait peut-être été accueillie avec intérêt et les monarques auraient fini par envoyer une autre expédition commandée, disons, par Amerigo Vespucci qui, lui, aurait découvert l'Amérique. Dans ce cas, qui se souviendrait que Colomb a fait une découverte concernant le compas ? Pratiquement personne. Qui se souviendrait que Vespucci a découvert l'Amérique ? Pratiquement tout le monde.

« Alors, vous voulez vraiment revenir ? La découverte de la correction gravitationnelle, certains s'en souviendront comme d'un petit effet secondaire du voyage supraluminique. Mais c'est l'équipage de la prochaine expédition, qui atteindra réellement l'Étoile voisine, que l'on saluera comme celle qui a effectué le premier voyage stellaire supraluminique. A vous trois, même à vous, Wu, on n'accordera qu'une note en bas de page.

« Vous vous imaginez peut-être que pour vous récompenser de cette grande découverte que Wu a faite, c'est vous qu'on enverra lors de la seconde expédition ; je crains bien que non. Vous voyez, Igor Koropatsky, le directeur du TBI, qui attend notre retour, désire surtout des informations sur l'Étoile voisine et son système planétaire. Il explosera comme le Krakatoa quand il découvrira que nous étions sur le point d'arriver lorsque nous avons décidé de revenir. Et bien, sûr, le capitaine

Wendel sera forcé d'expliquer que vous trois, vous vous êtes mutinés, ce qui est un délit extrêmement grave, même si nous ne sommes pas sur un navire à voiles du XVIIIe siècle. Loin de partir avec la prochaine expédition, vous ne reverrez plus jamais un laboratoire de votre vie. Comptez là-dessus. Ce que vous verrez, en dépit de vos distinctions scientifiques, ce sera une cellule de prison. Ne sous-estimez pas la colère de Koropatsky. Alors, réfléchissez. On continue vers l'Étoile voisine ? Ou on revient ? »

Il y eut un silence.

« Je pense que Fisher a expliqué clairement la situation, dit sévèrement Wendel. Est-ce que quelqu'un a quelque chose à dire ?

— Je n'avais pas examiné les choses en détail, dit Blankowitz à voix basse. Je pense qu'il faut continuer. »

Jarlow grogna : « Je le pense aussi.

— Et vous, Chao-Li Wu ? » demanda Wendel.

Wu haussa les épaules. « Je ne peux pas m'opposer à tous les autres.

— Je suis heureuse de vous l'entendre dire. L'incident est oublié, en ce qui concerne les autorités de la Terre, mais il vaudrait mieux que ce genre de choses, qui peut être considéré comme une mutinerie, ne se renouvelle pas. »

78

De retour dans leur cabine, Fisher dit : « J'espère que cela ne t'ennuie pas que je m'en sois mêlé. J'avais peur que tu exploses pour rien.

— Non, c'était bien. Je n'aurais pas pensé à l'analogie avec Christophe Colomb, qui était parfaite. Merci, Crile. » Elle lui prit la main et la serra.

Il sourit brièvement. « Il faut bien que je justifie ma présence à bord.

— Tu as fait plus que la justifier. Et tu n'as pas idée du dégoût que j'ai éprouvé à voir Wu agir ainsi alors que je venais de te dire combien j'étais heureuse de ses découvertes, et de l'honneur qu'il en tirerait. Je me

sentais magnanime d'accepter ainsi de partager l'honneur avec lui, de respecter l'éthique de la recherche scientifique qui accorde à chacun son juste dû, et le voilà qui fait passer la satisfaction de son orgueil avant le projet.

— Nous sommes tous des êtres humains, Tessa.

— Je sais. Et s'apercevoir que la conscience d'un homme présente de vilaines taches morales ne change pas le fait qu'il a un esprit scientifique terriblement pénétrant.

— Je suis malheureusement obligé d'admettre que mes propres arguments étaient basés sur des désirs personnels et non sur le bien public. Je veux atteindre l'Étoile voisine pour des raisons qui n'ont rien à faire avec le projet.

— Je le sais. Je te suis tout de même reconnaissante. » Elle avait des larmes dans les yeux et cela embarrassa Fisher.

Il l'embrassa.

79

Ce n'était rien qu'une étoile, trop pâle pour trancher sur les autres. En réalité, Crile Fisher l'aurait perdue s'il n'avait pas demandé au réseau informatique de tracer des cercles concentriques autour d'elle. « En tant qu'étoile, elle semble décevante, n'est-ce pas ? » dit-il, l'air morose.

Merry Blankowitz, seule avec lui devant le panneau d'observation, répondit : « Ce n'est que cela, Crile. Une étoile.

— Je veux dire que sa lumière est faible... et pourtant, nous sommes si près.

— Près, c'est une manière de parler. Nous sommes encore à un dixième d'année-lumière, ce qui n'est pas si près que cela. Le capitaine se montre prudent. Moi, j'aurais amené le *Supraluminal* à proximité. Je n'en peux plus d'attendre.

— Avant la dernière transition, vous parliez de rentrer à la maison, Merry.

— Pas vraiment. Ils m'avaient seulement convaincue. Dès que vous avez fait votre petit discours, j'ai compris que j'étais une crétine. J'avais compté que si nous revenions, nous repartirions tous une seconde fois, mais vous avez vraiment clarifié la situation. Oh, j'ai tellement envie de me servir du DN. »

Fisher savait que le DN, c'était le détecteur neuronique. Lui aussi était excité. Détecter de l'intelligence, ce serait savoir qu'ils étaient tombés sur quelque chose d'infiniment plus important que les métaux, les rochers, les glaciers et les vapeurs qu'ils pouvaient découvrir.

« Vous pourriez, d'ici ? demanda-t-il.

— Non. Il faudra se rapprocher plus. Si nous restions à cette distance, nous ne pourrions qu'avancer sur notre lancée. Cela nous prendrait environ un an. Une fois que le capitaine aura fait les observations nécessaires au point où nous sommes, nous effectuerons une autre transition. J'espère donc que dans deux jours, au plus, nous serons à une ou deux unités astronomiques de l'Étoile voisine et que je pourrai commencer à faire mes observations et me sentir enfin utile. C'est dur de sentir qu'on est un poids mort.

— Oui, répliqua sèchement Fisher. Je sais.

— Je suis désolée, Crile. Je ne parlais pas de vous.

— Vous auriez pu. Je ne servirai peut-être à rien, quelle que soit la distance qui nous séparera de l'Étoile voisine.

— Vous serez utile si nous détectons de l'intelligence. Vous pourrez leur parler. Vous êtes rotorien et nous avons besoin de vous.

— Un Rotorien seulement pendant quelques années, dit Fisher en souriant tristement.

— C'est assez, n'est-ce pas ?

— Nous verrons. » Il changea volontairement de sujet. « Êtes-vous certaine que le détecteur neuronique fonctionnera ?

— Absolument sûre. On peut suivre n'importe quelle colonie en orbite juste par sa radiation de plexons.

— Qu'est-ce que c'est, des plexons ?

— C'est un nom que j'ai inventé, pour nommer le complexe/photon caractéristique du cerveau des mammifères. On pourrait détecter des chevaux, vous savez, si on n'était pas si loin, mais on peut détecter des cerveaux humains en masses à des distances astronomiques.

— Pourquoi plexons ?

— A cause de “complexe”. Un jour, vous verrez, on se servira des plexons, non seulement pour détecter la vie, mais aussi pour étudier le

fonctionnement du cerveau. J'ai inventé un nom pour cela… la plexophysiologie. Ou peut-être la plexoneuronique.

— Vous pensez que les noms, c'est important ?

— Oh, oui. Cela vous permet de parler avec concision. Vous n'êtes pas obligé de dire, "ce domaine de la science qui concerne la relation entre ceci et cela". Vous dites "la plexoneuronique"… oui, cela sonne mieux. C'est un raccourci. Cela gagne du temps pour réfléchir à des sujets plus importants. Et puis… » Elle hésita.

« Oui ? Et puis ? »

Les mots jaillirent brusquement. « Si j'ai inventé un nom et qu'on l'adopte, cela suffit pour que j'aie droit à une note dans l'histoire des sciences. Vous savez : "Le mot 'plexon'a été utilisé pour la première fois en 2237 par Merrilee Augina Blankowitz lors du premier vol plus-vite-que-la-lumière du *Supraluminal*." Je ne serai probablement pas nommée ailleurs, ou pour une autre raison, mais je m'en contenterai.

— Et si vous détectiez vos plexons, Merry, et qu'il n'y ait aucun être humain présent ?

— Vous voulez dire, de la vie extra-terrestre ? Ce serait encore plus excitant que de repérer des gens. Mais il n'y a guère de chance. Nos espoirs d'en rencontrer une ont toujours été déçus. Nous pensions qu'il pourrait y avoir des formes de vie primitives sur la Lune, sur Mars, sur Callisto, sur Titan. Nous n'avons jamais rien trouvé. Beaucoup de gens se sont interrogés sur des formes de vie bizarres – les galaxies vivantes, les nuages de poussières vivants, la vie à la surface d'une étoile à neutrons, toutes sortes de choses. Il n'existe aucune preuve de tout cela. Non, si je détecte quelque chose, ce sera de la vie humaine. J'en suis convaincue.

— Ne pourriez-vous pas détecter les plexons émis par les cinq personnes à bord du vaisseau ? Est-ce que nous n'occultons pas tout ce qu'on peut détecter à des millions de kilomètres à la ronde ?

— Cela complique les choses, Crile, c'est vrai. Il faut équilibrer le DN de façon à nous éliminer et c'est un travail délicat. Même une petite fuite effacerait tout ce que nous pourrions détecter ailleurs. Un jour, Crile, on enverra des DN robots dans l'hyper-espace, à toutes sortes d'endroits, pour détecter des plexons. Il n'y aura pas d'êtres humains dans le voisinage et cela suffira à les rendre au moins deux ou trois plus sensibles que ce que l'on peut obtenir d'eux maintenant, avec nous dans le coin. Nous saurons dans quel système il y a de l'intelligence avant d'y arriver nous-mêmes. »

Chao-Li Wu apparut. Il regarda Fisher avec un peu de répugnance et

dit d'un ton neutre : « Comment est l'Étoile voisine ?

— On ne voit pas grand-chose à cette distance, répondit Blankowitz.

— Eh bien, nous allons probablement effectuer une autre transition demain ou après-demain, et alors nous verrons.

— Ce sera excitant, non ?

— Si nous trouvons les Rotoriens. » Il jeta un coup d'œil à Fisher. « Mais, les trouverons-nous ? »

Si c'était une question destinée à Fisher, celui-ci ne répondit pas. Il se contenta de regarder Wu avec un visage dépourvu de toute expression.

Les trouverons-nous ? pensa-t-il.

La longue attente tirait à sa fin.

Chapitre 35

Convergence

80

Comme nous l'avons déjà constaté, il était rare que Janus Pitt s'offrît le luxe de s'apitoyer sur lui-même. Chez quelqu'un d'autre, il aurait considéré cela comme un signe méprisable de faiblesse et de sybaritisme. Cependant, il se révoltait parfois avec tristesse contre cette tendance qu'avaient les Rotoriens à lui laisser prendre toutes les décisions déplaisantes.

Il y avait un Conseil, oui, et dûment élu, qui s'appliquait méticuleusement à voter des lois et à prendre des décisions… sauf les plus importantes, celles qui portaient sur l'avenir de Rotor.

Cela, on le lui laissait.

Même pas consciemment, du reste. On ignorait simplement les questions importantes ; c'était un accord mutuel tacite qui les rendait inexistantes.

Ils étaient là dans un système vide, en train de construire, sans se presser, de nouvelles colonies, convaincus que le temps s'étendait à l'infini devant eux. Présumant tous calmement qu'une fois qu'ils auraient rempli cette nouvelle ceinture d'astéroïdes (dans plusieurs générations, et

cette question ne concernait donc aucun de ceux qui vivaient actuellement) la technique de l'hyper-assistance aurait suffisamment progressé pour qu'on puisse sans trop de difficultés aller chercher ailleurs de nouvelles planètes à occuper.

On avait tout le temps. Le temps se fondait en éternité.

Pitt était toujours le seul à comprendre qu'on manquait de temps, qu'à tout moment, sans avertissement, la catastrophe pouvait fondre sur eux.

Quand le système solaire découvrirait-il Némésis ? Quand une colonie déciderait-elle de suivre l'exemple de Rotor ?

Cela arriverait forcément un jour. Némésis, s'avançant inexorablement vers le Soleil, finirait par atteindre ce point – encore lointain, mais assez proche tout de même – où il faudrait que les gens du système solaire soient aveugles pour ne pas la voir.

L'ordinateur de Pitt, avec l'aide d'un programmeur convaincu qu'il ne travaillait que sur un problème théorique, avait estimé que dans un millier d'années, la découverte de Némésis serait inévitable et que les Colonies commenceraient à se disperser.

Pitt lui avait alors posé la question : est-ce que les Colonies se dirigeraient vers Némésis ?

La réponse était non. A ce moment-là, l'hyper-assistance serait infiniment plus efficace et moins chère. Les Colonies connaîtraient mieux les étoiles les plus proches... sauraient lesquelles avaient des planètes, et de quels types. Elles ne perdraient pas leur temps avec une naine rouge et s'envoleraient vers les étoiles qui ressemblaient au Soleil.

Resterait alors la Terre, acculée au désespoir. Effrayée par l'espace, déjà nettement dégénérée et sombrant encore plus dans la misère au cours des siècles à venir, que ferait-elle lorsque l'apocalypse de Némésis se profilerait clairement dans un avenir proche ? Ils ne pourraient pas entreprendre un long voyage. C'était des Terriens. Attachés à la surface d'une planète. Ils seraient obligés d'attendre que Némésis se rapproche suffisamment. Ils ne pourraient espérer se rendre nulle part ailleurs que là.

Pitt eut une vision d'un monde en pleine décadence, essayant de s'abriter dans le système mieux organisé de Némésis, de trouver refuge auprès d'une étoile dont le système était assez solidement établi pour maintenir sa cohésion tandis qu'il détruirait celui du Soleil.

C'était un scénario terrible, mais inévitable.

Pourquoi Némésis ne s'éloignait-elle pas plutôt du Soleil ? Tout se

serait passé différemment. A la longue, sa découverte serait devenue de moins en moins probable, et en admettant qu'elle ait eu lieu, Némésis aurait constitué un lieu de refuge moins désirable – et moins accessible. Si l'Étoile voisine s'était éloignée, la Terre n'aurait même pas eu besoin de chercher un refuge.

Mais il n'en était pas ainsi. Les Terriens allaient débarquer ; cette racaille dégénérée, avec son manque de rigueur et sa culture anormale, viendrait les envahir. Que pourraient faire les Rotoriens, sinon les détruire lorsqu'ils seraient encore dans l'espace ? Mais auraient-ils un Janus Pitt pour leur montrer qu'ils n'avaient pas le choix ? Auraient-ils un Janus Pitt, entre-temps, pour veiller à ce que Rotor ait les armes et la résolution de se préparer à faire cela quand le temps viendrait ?

L'analyse de l'ordinateur était faussement optimiste. La découverte de Némésis par le système solaire « devait » se produire d'ici mille ans, disait l'ordinateur. Mais quand exactement ? Et si la Terre découvrait Némésis demain ? Ou dans trois ans ? Est-ce qu'une colonie, cherchant à l'aveuglette l'étoile la plus proche, ne sachant rien d'utile sur les systèmes plus lointains, ne suivait pas « en ce moment même » la piste de Rotor ?

Tous les jours, Pitt se réveillait en se demandant : Est-ce pour aujourd'hui ?

Pourquoi ce supplice lui était-il réservé ? Pourquoi tous les autres dormaient-ils paisiblement dans le giron de l'éternité alors que lui était le seul à affronter, chaque jour, la possibilité d'un tel destin ?

Il avait pris des mesures, bien entendu. Il avait installé un Service de Balayage dans la ceinture d'astéroïdes, un scanner dont la fonction consistait à superviser les récepteurs automatisés qui balayaient constamment le ciel pour détecter, à une distance aussi grande que possible, la décharge abondante de déchets énergétiques d'une colonie qui approcherait de Némésis.

Il avait fallu un certain temps pour tout installer, mais depuis une douzaine d'années, on avait analysé toute bribe d'information suspecte et, de temps à autre, on soumettait au Gouverneur quelque chose qui semblait suffisamment louche. Chaque fois que la chose s'était produite, elle avait déclenché dans la tête de Pitt une sonnerie d'alarme.

Alarme toujours fausse, jusqu'ici, et le soulagement initial s'était, chaque fois, transformé en fureur contre les techniciens du Balayage. S'ils n'étaient pas sûrs de quelque chose, ils s'en lavaient les mains et se tournaient vers Pitt. C'était à lui de s'en charger, à lui de souffrir, à lui de prendre les décisions difficiles.

Ce fut à ce moment-là que l'apitoiement de Pitt sur lui-même se fit larmoyant et qu'il commença à s'inquiéter, à l'idée qu'il pourrait se montrer faible.

Il y avait cette histoire, par exemple. Pitt tripotait le rapport, que son ordinateur venait de décoder, et qui lui avait inspiré ce survol mental apitoyé de son propre dévouement au peuple rotorien, dévouement de tous les instants, intolérable et pas assez reconnu.

C'était le premier rapport qu'on lui envoyait depuis quatre mois et il lui semblait d'une importance très minime. Une source d'énergie suspecte approchait, mais étant donnée sa distance probable, elle était exceptionnellement faible, environ quatre fois plus petite que celle qu'on pourrait attendre d'une colonie. C'était une source d'énergie si faible qu'elle était presque inséparable du bruit.

Ils auraient pu lui épargner cela. Dire qu'il y avait là un pattern de longueur d'ondes bizarre qui semblait d'origine humaine, c'était ridicule. Que pouvait-on dire d'une source si faible… sauf que ce n'était pas une colonie et donc qu'elle ne pouvait pas être d'origine humaine, quel que soit son pattern de longueur d'ondes ?

Ces idiots de techniciens ne devraient pas m'importuner comme ça, pensa Pitt.

Il repoussa avec humeur le papier et prit le dernier rapport de Ranay d'Aubisson. Cette fille, Marlène, n'avait pas la Peste, pas encore. Elle insistait pour se mettre de plus en plus en danger… et pourtant restait indemne.

Pitt soupira. Ce n'était peut-être pas grave. La fille semblait vouloir rester sur Erythro et c'était aussi bien que si elle avait eu la Peste. En fait, cela forcerait Eugenia Insigna à y rester aussi et il serait débarrassé des deux femmes. Bien sûr, il se sentirait plus en sécurité si c'était d'Aubisson, et non Genarr, qui gouvernait le Dôme et surveillait la mère et la fille. Il arrangerait cela bientôt, en prenant soin de ne pas faire de Genarr un martyr.

Pourrait-on sans risque le nommer gouverneur de Rotor Deux ? Ce serait considéré comme une promotion et il ne pourrait guère refuser, surtout qu'en théorie, cela le placerait au même rang que Pitt lui-même. Mais est-ce que cela ne donnerait pas à Genarr un peu trop de la réalité du pouvoir, en plus de son apparence ? Y avait-il une troisième solution ?

Il faudrait qu'il y réfléchisse.

C'était ridicule ! Tout cela aurait été tellement plus simple si cette Marlène avait simplement attrapé la Peste.

Dans un accès d'irritation contre cette fille, il reprit le rapport sur la source d'énergie.

Regardez ça ! Une petite bouffée d'énergie et on venait l'importuner. Il ne permettrait pas ce genre de choses plus longtemps. Il pianota sur l'ordinateur un mémo à transmettre immédiatement. Il n'allait pas se laisser déranger pour des vétilles. Essayez donc de repérer une colonie !

81

A bord du *Supraluminal*, les découvertes survenaient l'une après l'autre, comme une série de coups de marteau.

Ils étaient encore à une très grande distance de Némésis lorsqu'on s'aperçut que l'étoile avait une planète.

« Une planète ! s'écria Crile Fisher d'un ton triomphant. Je le savais…

— Non, se hâta de dire Tessa Wendel, ce n'est pas ce que tu penses. Mets-toi bien dans la tête, Crile, qu'il y a planète et planète. Théoriquement, toutes les étoiles ont un système planétaire, d'un type ou d'un autre. Après tout, plus de la moitié des étoiles de notre galaxie appartiennent à des systèmes d'étoiles multiples et les planètes ne sont que des étoiles trop petites pour en être vraiment. Cette planète que nous voyons n'est pas habitable. Si elle l'était, nous ne la verrions pas à cette distance, surtout à la lumière atténuée de l'Étoile voisine.

— Tu veux dire que c'est une géante gazeuse.

— Bien entendu. Son absence m'aurait plus étonnée que sa présence.

— Mais si c'est une grande planète, il peut y en avoir aussi de plus petites.

— Peut-être, concéda Wendel, mais guère habitables. Soit elles seraient trop froides, soit leur rotation serait bloquée par la force des marées et elles présenteraient toujours la même face à l'étoile, ce qui les rendrait trop chaudes d'un côté et trop froides de l'autre. Tout ce que Rotor a pu faire – s'il est là – c'est de se mettre en orbite autour de l'étoile, ou peut-être autour de la géante gazeuse.

— C'est peut-être exactement ce qu'ils ont fait.

— Pendant tant d'années ? » Wendel haussa les épaules. « C'est concevable, je suppose, mais tu ne peux pas compter là-dessus, Crile. »

82

Les coups suivants furent plus stupéfiants.

« Un satellite ? dit Tessa Wendel. Eh bien, pourquoi pas ? Jupiter en a quatre assez gros. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que cette géante gazeuse en ait un ?

— Ce n'est pas un satellite comme ceux du système solaire, dit Henry Jarlow. Il a presque la taille de la Terre, d'après les mesures que j'ai pu faire.

— Eh bien, dit Wendel en gardant son indifférence, qu'est-ce qui en découle ?

— Rien, mais ce satellite présente des caractéristiques étranges. Je voudrais bien être astronome.

— Moi aussi, je voudrais bien qu'il y en ait un à bord, mais je vous en prie, continuez. Vous n'êtes pas complètement ignorant en astronomie.

— Puisqu'il gravite autour d'une géante gazeuse, il lui montre toujours la même face, alors qu'au cours de sa révolution, il se présente sous toutes les coutures à l'Étoile voisine. Et la nature de l'orbite est telle que, autant que je puisse le dire, la température de ce monde permet l'existence d'eau à l'état liquide. Et il a une atmosphère. Mais je ne suis pas astronome et je ne connais pas les subtilités sur le bout du doigt. Pourtant, il me semble qu'il y a des chances pour que ce satellite soit habitable. »

Crile Fisher reçut la nouvelle avec un large sourire. « Cela ne me surprend pas. Igor Koropatsky a prédit l'existence d'une planète habitable. Il l'a fait sans aucune donnée, juste par déduction logique.

— Vraiment ? Et quand t'a-t-il dit cela ?

— Un peu avant notre départ. Il m'a dit qu'il y avait peu de chances

pour que quelque chose soit arrivé à Rotor au cours du voyage et que, puisqu'ils n'étaient pas revenus, ils avaient sans doute trouvé une planète à coloniser. Et voilà qu'il y en a une.

— Pourquoi, au juste, t'a-t-il dit cela, Crile ? »

Fisher se tut, réfléchit et répondit : « Il voudrait bien que nous explorions cette planète afin que la Terre puisse l'utiliser, quand viendra l'heure de l'évacuation.

— Et pourquoi ne m'a-t-il pas dit cela à moi ? As-tu une idée là-dessus ?

— Je suppose, Tessa, répondit Crile avec précaution, qu'il pensait que de nous deux, ce serait moi le plus facile à convaincre de l'urgence d'explorer la planète...

— A cause de ta fille.

— Il connaît la situation.

— Et pourquoi toi, tu ne m'en as pas parlé ?

— Je n'étais pas sûr qu'il y ait quelque chose à dire. Je pensais qu'il valait mieux attendre de voir si Koropatsky ne s'était pas trompé. Puisque ce n'est pas le cas, je te le dis, maintenant. La planète doit être habitable, si l'on en croit son raisonnement.

— C'est un satellite, dit Wendel, visiblement en colère.

— Une distinction, mais pas une différence.

— Écoute, Crile. Personne ne semble prendre ma position en considération. Koropatsky te raconte des âneries afin de nous obliger à explorer le système, puis à revenir sur Terre avec cette bonne nouvelle. Wu voulait nous obliger à revenir avant même que nous l'atteignions. Tu ne penses qu'à retrouver ta famille, sans te soucier du reste. Dans tout cela, personne ne semble accorder la moindre attention au fait que je suis le capitaine et que c'est moi qui vais prendre les décisions. »

La voix de Fisher se fit cajoleuse. « Sois raisonnable, Tessa. Quelles décisions as-tu à prendre ? Quel choix as-tu ? Tu dis que Koropatsky m'a raconté des âneries, mais pas du tout. Il y a une planète. Ou un satellite... si tu préfères. Il faut l'explorer. La survie de la Terre pourrait dépendre de son existence. C'est peut-être la future patrie de l'humanité. En fait, il se pourrait qu'il abrite déjà des humains.

— Toi aussi, sois raisonnable, Crile. Une planète peut avoir la bonne dimension, et la bonne température, et être tout de même inhabitable pour des tas de raisons. Après tout, suppose qu'elle ait une atmosphère irrespirable, ou une activité volcanique incroyable, ou un haut niveau de radioactivité. Elle n'a qu'une naine rouge pour l'éclairer et la chauffer, et

elle est au voisinage immédiat d'une géante gazeuse. Ce n'est pas un environnement normal pour un monde du type Terre et en quoi un environnement aussi anormal l'affecte-t-il ?

— Il faut tout de même l'explorer, même si c'est pour découvrir qu'elle est inhabitable.

— Pour cela, il ne sera peut-être pas nécessaire d'atterrir, dit Wendel d'un air maussade. Nous nous approcherons d'elle pour mieux juger. Crile, essaie, je t'en prie, de ne pas excéder les données. Je ne pourrais pas supporter ta déception. »

Fisher hocha la tête. « J'essaierai… Pourtant, Koropatsky a prévu, par le raisonnement, l'existence d'une planète habitable alors que tous les autres disaient que c'était totalement impossible. Toi aussi, Tessa, tu me l'as dit et redit. Mais il y a une planète et elle est, peut-être, habitable. Alors, laisse-moi espérer tant que je le pourrais. Peut-être les Rotoriens sont-ils sur ce monde et ma fille aussi. »

83

Chao-Li Wu dit d'un air un peu indifférent : « Tessa Wendel est vraiment furieuse. La dernière chose que voulait le capitaine, c'était trouver une planète ici – plutôt un monde, puisqu'elle ne nous permet pas de l'appeler une planète – et peut-être habitable. Cela veut dire qu'il faudra l'explorer et revenir faire notre rapport. Vous savez qu'elle n'en a pas envie. C'est sa seule et unique chance de voyager dans l'espace. Une fois le voyage terminé, elle n'y retournera jamais. D'autres travailleront sur les techniques supraluminiques, d'autres exploreront la galaxie. Elle n'aura qu'un poste consultatif. Cela ne lui plaira pas du tout.

— Et vous-même, Chao-Li ? Retournerez-vous dans l'espace, si la chance se présente ? » demanda Blankowitz.

Wu n'hésita pas une seconde. « Je crois que je ne désire pas beaucoup me promener dans l'espace. Je n'ai pas le virus de l'exploration. Mais vous savez… hier soir, l'envie bizarre de m'établir ici s'est emparée

de moi... si le satellite est habitable. Et vous ?

— M'établir ici ? Sûrement pas. Je ne dis pas que j'aimerais rester toute ma vie sur Terre, mais je voudrais bien y revenir un moment, avant de repartir.

— J'y ai pensé. Ce satellite, c'est un cas sur... combien ? dix mille ? Qui s'imaginerait qu'il existe un monde habitable dans le système d'une naine rouge ? Il faudrait l'explorer. Je suis même prêt à y rester un moment pendant que quelqu'un d'autre retournerait sur Terre pour attester que je suis le premier à avoir découvert l'effet gravitationnel. Vous protégeriez mes intérêts, n'est-ce pas, Merry ?

— Bien sûr que oui, Chao-Li. Et le capitaine Wendel aussi. Elle a signé le rapport, en tant que témoin.

— Comme vous. Et je pense que le capitaine a tort de vouloir explorer la Galaxie. Elle pourrait visiter une centaine d'étoiles sans voir un monde aussi étrange que celui-là. Pourquoi chercher la quantité alors qu'on a la qualité sous la main ?

— Personnellement, dit Blankowitz, je pense que ce qui l'ennuie, c'est la gamine de Fisher. Et s'il la trouvait ?

— Et alors ? Il peut la ramener sur Terre. Qu'est-ce que cela pourrait faire ?

— Il y a aussi une épouse, vous savez.

— Vous en a-t-il parlé ?

— Cela ne veut pas dire qu'il... »

Elle referma la bouche en entendant un bruit, à l'extérieur ; Crile Fisher entra et les salua d'un hochement de tête.

Blankowitz s'empressa de prendre la parole, comme pour effacer la conversation précédente : « Henry a-t-il terminé sa spectroscopie ?

— Je n'en sais rien, répondit Fisher. Le pauvre garçon est inquiet. Je pense qu'il a peur de mal interpréter les données.

— Allons, intervint Wu. C'est l'ordinateur qui fait l'interprétation. Il peut s'abriter derrière lui.

— Non, il ne peut pas, répliqua Blankowitz avec véhémence. Cela m'amuse. Vous, les théoriciens, vous pensez que nous, les observateurs, nous nous contentons de surveiller un ordinateur, de le caresser un peu en lui disant "C'est un bon chien, ça", et puis de lire les résultats. Les choses ne se passent pas comme cela. Ce que l'ordinateur dit dépend de ce qu'on met dedans, et j'ai toujours entendu les théoriciens faire des reproches aux observateurs lorsque l'observation ne leur plaisait pas. Je n'en ai jamais entendu un seul dire : "Il doit y avoir quelque chose qui ne

tourne pas rond avec l'ordinateur''...

— Attendez, dit Wu. Ne laissez pas libre cours à vos récriminations. M'avez-vous entendu faire des reproches aux observateurs ?

— Vous n'avez pas beaucoup apprécié les remarques d'Henry...

— Je les ai acceptées tout de même. Je n'ai aucune théorie sur ce monde.

— Et c'est pour cela que vous avalez tout ce qu'il vous raconte. »

A ce moment, Henry Jarlow entra avec Tessa Wendel. Il avait l'air d'un nuage sur le point de se décider à pleuvoir.

« Bon, Jarlow, dit Wendel, nous voilà tous réunis. Alors, dites-nous. A quoi ce satellite ressemble-t-il ?

— L'ennui, c'est qu'il n'y a pas assez d'ultra-violets dans la lumière de cette mauviette d'étoile pour donner un coup de soleil à un albinos. Il a fallu que je me contente des micro-ondes et elles viennent de me révéler qu'il y avait de la vapeur d'eau dans l'atmosphère. »

Wendel écarta cette donnée d'un haussement d'épaules plein d'impatience. « Nous n'avions pas besoin de vous pour dire cela. Un monde de la taille de la Terre qui a une température permettant l'existence de l'eau à l'état liquide a forcément de la vapeur d'eau. Cela rend son habitabilité plus probable, mais rien qu'un peu.

— Oh, non, dit Jarlow d'un air gêné. Elle est habitable. Il n'y a aucun doute là-dessus.

— A cause de la vapeur d'eau.

— Non. J'ai quelque chose de mieux.

— Quoi ? »

Jarlow regarda les quatre autres d'un air résolu, et dit : « Diriez-vous qu'un monde est habitable s'il est effectivement habité ?

— Oui, je pense que je me résoudrais à le dire, répondit calmement Wu.

— Vous prétendez que vous avez vu, à cette distance, qu'il était habité ? demanda sèchement Wendel.

— Oui, c'est exactement ce que je dis, capitaine. Il y a de l'oxygène libre dans l'atmosphère... et en grande quantité. Comment serait-ce possible sans photosynthèse ? Comment pourrait-il y avoir photosynthèse en l'absence de vie ? Et comment une planète serait-elle inhabitable, si elle abrite de la vie productrice d'oxygène ? Dites-le moi. »

Un profond silence tomba sur regroupe, puis Wendel répliqua : « C'est tellement improbable, Jarlow. Êtes-vous sûr de ne pas avoir semé la pagaille dans la programmation ? »

Blankowitz haussa les sourcils en regardant Wu, comme pour dire : « Vous voyez ? »

Jarlow répondit froidement : « Je n'ai jamais semé la pagaille, comme vous dites, dans une programmation, pourtant je suis prêt à me soumettre au contrôle de quelqu'un d'autre qui en saurait plus long que moi sur l'analyse des infrarouges atmosphériques. Ce n'est pas mon domaine, mais je me suis consciencieusement servi du livre de Blanc et Nkrumah sur ce sujet. »

Crile Fisher, qui avait pris de l'assurance depuis l'incident avec Wu, n'hésita pas à énoncer son point de vue.

— Écoutez, dit-il, ce fait sera confirmé ou infirmé lorsque nous nous rapprocherons, mais pourquoi ne pas présumer que l'analyse du Dr Jarlow est correcte et voir où cela nous mène ? S'il y a de l'oxygène dans l'atmosphère de cette planète, pourquoi ne pas supposer qu'on pourrait la terraformer ? »

Tous les yeux se tournèrent vers lui.

« La terraformer ? répéta Jarlow d'un air ébahi.

— Oui, la terraformer. Pourquoi pas ? Prenons une planète qui pourrait être habitable, sauf qu'elle possède l'atmosphère de gaz carbonique et d'azote de mondes sans vie comme Mars et Vénus ; vous jetez des algues dans ses océans et bientôt, on peut dire : "Adieu, gaz carbonique" et "Salut, oxygène." Ou peut-être faire autre chose. Je ne suis pas un expert. »

Ils le regardaient tous fixement.

« Si je suggère cela, poursuivit-il, c'est que je me souviens d'en avoir entendu parler dans les fermes de Rotor. Il y avait même des séminaires sur le terraforming, auxquels j'ai assisté parce que je croyais que cela avait quelque chose à voir avec le programme de l'hyper-assistance. Hélas non, mais j'ai entendu pas mal de choses là-dessus.

— Dans tout ce que vous avez entendu sur le terraforming, dit enfin Jarlow, vous souvenez-vous du temps que cela prend ?

— Je n'en sais rien. Cela en gagne, j'en suis sûr.

— D'accord. Il a fallu deux ans à Rotor pour arriver là… s'ils y sont. Cela veut dire qu'ils sont ici depuis treize ans. Supposons que ceux de Rotor soient des algues solides jetées dans les océans, qu'elles aient survécu et qu'elles se soient multipliées en produisant de l'oxygène ; eh bien pour arriver au niveau actuel, c'est-à-dire à dix-huit pour cent d'oxygène pour quelques traces de gaz carbonique, j'estime qu'il aurait fallu plusieurs milliers d'années. Peut-être quelques centaines

seulement… si les conditions étaient extraordinairement favorables. Cela prendrait certainement plus de treize ans. Et puis, les algues de la Terre sont adaptées aux conditions terrestres. D'autre part, les algues peuvent ne pas se reproduire, ou le faire très lentement, jusqu'à ce qu'elles se soient adaptées. Treize ans n'auraient rien changé. »

Fisher ne semblait pas découragé. « Ah, mais il y a beaucoup d'oxygène et pas de gaz carbonique, et si cela n'est pas le résultat de l'action de Rotor, d'où cela provient-il ? Ne croyez-vous pas qu'il faut supposer l'existence d'une vie extra-terrestre sur ce monde ?

— C'est ce que j'ai supposé, dit Jarlow.

— C'est peut-être le cas, intervint Wendel. Une végétation indigène effectue la photosynthèse. Cela ne veut pas dire, pour le moment, que les Rotoriens sont sur ce monde, ou qu'ils ont jamais atteint ce système. »

Fisher avait l'air agacé. « Eh bien, capitaine, dit-il en accentuant cette nomination formelle, je dois dire que cela ne signifie pas non plus que les Rotoriens ne sont pas sur ce monde, ni qu'ils n'ont pas atteint le système. Si la planète a une végétation propre, il n'est pas nécessaire de la terraformer et les Rotoriens ont pu s'y installer tout de suite.

— Je ne sais pas, dit Blankowitz. J'aurais tendance à penser que toute végétation évoluant sur une planète étrangère ne pourrait guère nourrir des êtres humains. Je doute qu'ils puissent la digérer ; ou même l'assimiler, s'ils pouvaient la digérer. Je parierais plutôt sur sa toxicité. Et s'il y a une vie végétale, il y a aussi une vie animale, et nous savons ce que cela entraîne.

— Même dans ce cas, s'entêta Fisher, il est possible que les Rotoriens aient clôturé un morceau de terrain, tué la vie indigène à l'intérieur du périmètre et semé leurs propres plantes. J'imagine que cette plantation étrangère – si vous voulez l'appeler ainsi – s'étendrait avec les années.

— Rien que des suppositions, murmura Wendel.

— En tout cas, continua Fisher, cela ne sert à rien de rester là à bâtir des scénarios alors qu'il serait logique d'étudier cette planète – et d'aussi près que possible. Même de l'explorer… si cela paraît faisable. »

Et Wu dit avec une force surprenante : « Je suis tout à fait d'accord.

— Je suis biophysicienne, intervint Blankowitz, et s'il y a de la vie sur la planète, nous devons l'explorer, quelles que soient ses autres caractéristiques. »

Wendel les regarda l'un après l'autre et, rougissant légèrement, conclut : « Je suppose qu'il le faut. »

84

« Plus nous nous rapprochons, dit Tessa Wendel, plus nous recueillons d'informations, plus tout cela est troublant. Serait-ce un monde mort ? Il n'y a aucun éclairage sur l'hémisphère obscur ; aucun signe de végétation ou d'une autre forme de vie.

— Aucun signe flagrant, fit remarquer froidement Wu, mais il faut bien qu'il y ait quelque chose pour maintenir de l'oxygène dans l'air. N'étant pas chimiste, je ne trouve pas de processus chimique qui puisse faire cela. Quelqu'un a une idée ? »

Il attendit à peine la réponse.

— En fait, je me demande si un chimiste pourrait trouver une explication chimique. Si oxygène il y a, il doit être produit par un processus biologique. Nous ne connaissons rien d'autre.

— En disant cela, intervint Wendel, nous nous basons sur notre expérience, qui est celle d'une atmosphère contenant de l'oxygène… celle de la Terre. Un jour, on se moquera peut-être de nous. Peut-être que la Galaxie est jonchée de planètes dont l'atmosphère est pleine d'oxygène sans relation avec la vie et on retiendra de nous que nous nous sommes retrouvés dans une impasse uniquement parce que nous venions d'une planète qui est une anomalie, avec son oxygène issu de la vie.

— Non, dit Jarlow en colère. Vous ne pouvez pas vous en tirer comme cela, capitaine. Vous pouvez imaginer toutes sortes de scénarios, mais vous ne pouvez pas attendre des lois de la nature qu'elles changent pour votre commodité. Si vous voulez trouver une source non biologique à une atmosphère contenant de l'oxygène, il faut nous proposer un mécanisme.

— Mais, il n'y a aucun signe de chlorophylle dans la lumière réfléchie par ce monde.

— Pourquoi devrait-il y en avoir ? s'exclama Jarlow. Il y a beaucoup de chances pour qu'une molécule différente ait évolué sous la pression sélective de la lumière d'une naine rouge. Puis-je émettre une hypothèse ?

— Je vous en prie, répondit amèrement Wendel. Vous ne faites pas

grand-chose d’autre, n’importe comment.

— Très bien. Tout ce que nous pouvons dire pour le moment, c’est que les continents de cette planète semblent totalement dénués de vie. Mais, cela ne signifie rien. Il y a quatre cents millions d’années, les continents de la Terre étaient aussi stériles, pourtant la planète avait de l’oxygène dans son atmosphère et une vie abondante.

— Une vie marine.

— Oui, capitaine. Il n’y a rien à reprocher à une vie marine. Et cela inclut des algues, ou leur équivalent… des plantes microscopiques qui fabriquent de l’oxygène. Les algues des mers terrestres produisent quatre-vingt pour cent de l’oxygène qui se déverse chaque année dans l’atmosphère. Est-ce que cela n’explique pas la présence d’oxygène dans l’atmosphère ainsi que le manque apparent de vie terrestre ? Cela signifie aussi que nous pouvons explorer sans danger la planète en atterrissant sur la surface stérile de ce monde et en étudiant la mer avec les instruments dont nous disposons… en laissant à des expéditions ultérieures, convenablement équipées, le soin de faire un travail plus détaillé.

— Oui, mais les êtres humains sont des animaux terrestres. Si Rotor a atteint ce système, ils ont sûrement tenté de coloniser les continents et il n’y a aucun signe de cette colonisation. Est-ce vraiment nécessaire d’étudier plus à fond ce monde ? demanda le capitaine.

— Oh, oui, se hâta de répondre Wu. Nous ne pouvons pas revenir rien qu’avec des déductions. Nous avons besoin de faits. Il pourrait y avoir des surprises.

— Vous en prévoyez ? demanda Wendel avec un peu de colère.

— Peu importe que j’en prévoie ou non. Pouvons-nous revenir sur Terre et leur dire que, sans y regarder de près, nous sommes sûrs qu’il n’y aura pas de surprise ? Ce ne serait pas raisonnable.

— Il me semble que vous avez changé d’idée du tout au tout. Vous étiez prêt à revenir avant même d’avoir atteint l’Étoile voisine.

— Autant que je m’en souvienne, on m’a fait changer d’idée. Dans ce cas, et étant données les circonstances, nous devons explorer cette planète. Je sais, capitaine, qu’on peut être tenté de saisir cette occasion de visiter quelques autres systèmes solaires, mais maintenant qu’il y a un monde apparemment habitable en vue, il faut revenir avec un maximum d’informations sur quelque chose qui peut s’avérer bien plus important pour la Terre que n’importe quelle quantité d’informations du type catalogue sur les étoiles les plus proches. En outre… » il montra du doigt

le hublot d'observation avec une expression qui ressemblait à de la surprise, « ... je veux voir ce monde de plus près. J'ai l'impression qu'il est dénué de tout danger.

— L'impression ? dit Wendel d'un air sardonique.

— J'ai le droit d'avoir des intuitions, capitaine. »

Merry Blankowitz dit d'une voix un peu enrouée : « Moi aussi, j'ai des intuitions, capitaine, et cela m'ennuie. »

Wendel regarda la jeune femme avec étonnement. « Vous pleurez, Blankowitz ?

— Non, pas vraiment, capitaine. Je suis juste bouleversée.

— Pourquoi ?

— Je me suis servie du DN.

— Le détecteur neuronique ? Sur ce monde vide ? Pourquoi ?

— Parce que je suis venue ici pour cela. Parce que c'est mon travail.

— Et les résultats sont négatifs, dit Wendel. Je suis désolée, Blankowitz, mais si nous visitons d'autres systèmes, vous aurez peut-être plus de chance.

— Mais, justement, capitaine. Les résultats ne sont pas négatifs. Je détecte de l'intelligence sur cette planète et c'est pour cela que je suis bouleversée. C'est un résultat ridicule et je ne le comprends pas.

— Peut-être que l'appareil ne fonctionne pas, dit Jarlow. Il est tellement nouveau que ce ne serait pas étonnant qu'il ne soit pas fiable.

— Mais pourquoi ne fonctionnerait-il pas ? Est-ce qu'il nous détecte, à bord du vaisseau ? Ou donne-t-il faussement une réponse positive ? Je l'ai vérifié. Le champ protecteur est en parfait état et si j'ai faussement un résultat positif, je devrais l'avoir ailleurs. Il n'y a aucune réponse positive concernant la géante gazeuse, par exemple, ou l'Étoile voisine, ou n'importe quel point choisi au hasard dans l'espace, mais chaque fois que je balaie le satellite, j'en ai une.

— Vous voulez dire, commenta Wendel, que sur ce monde, où nous ne pouvons détecter aucun signe de vie, vous captez de l'intelligence ?

— C'est une réaction très minime. C'est à peine si je peux la capter.

— Capitaine, intervint Crile Fisher, reprenons au point de vue de Jarlow. S'il y a de la vie dans l'océan de cette planète, que nous ne pouvons pas détecter parce que l'eau est opaque, ce peut être une vie intelligente, et c'est elle qu'a captée le Dr Blankowitz.

— Fisher a raison, dit Wu. Après tout, une vie marine, bien qu'intelligente, ne serait probablement pas technologique. On ne peut pas faire du feu dans l'eau. Une vie non technologique ne serait pas très

visible, mais pourrait être intelligente tout de même. Et il n'y a rien à craindre d'une espèce non technologique, bien qu'intelligente, surtout si elle ne peut pas quitter la mer et que nous restons sur terre. Cela rend les choses plus intéressantes et notre investigation encore plus nécessaire. »

Blankowitz dit, d'un air contrarié : « Vous parlez tout le temps et tellement vite que je ne peux pas placer un mot. Vous vous trompez tous. Si c'était une vie intelligente marine, je n'aurais une réponse positive qu'en provenance des océans. Je l'obtiens partout, régulièrement. De la terre aussi bien que de la mer. Je n'y comprends rien.

— Sur terre aussi ? s'exclama Wendel, incrédule. Alors, l'appareil est détraqué.

— Absolument pas. C'est pour cela que je suis tellement bouleversée. Je n'y comprends rien. » Puis, comme pour atténuer ces paroles, elle ajouta : « La réaction est très faible, bien sûr, mais elle existe.

— Je crois pouvoir l'expliquer », dit Fisher.

Tous les yeux se tournèrent vers lui, et il se mit aussitôt sur la défensive. « Je ne suis pas un scientifique, mais ce n'est pas pour cela que je ne peux pas voir quelque chose d'aussi évident. Il y a de l'intelligence dans la mer, mais nous ne pouvons pas la voir parce que l'eau nous la cache. D'accord, cela paraît logique. Mais il y a aussi de l'intelligence sur terre. Elle est aussi cachée. Parce qu'elle est sous terre.

— Sous terre ? explosa Jarlow. Pourquoi sous terre ? Il n'y a rien de nocif dans l'air ou dans la température ou dans tout ce que nous captons. De quoi se protégerait-elle ?

— De la lumière, d'abord, répliqua Fisher avec force. Je parle des Rotoriens. Supposons qu'ils aient colonisé la planète. Voudraient-ils rester exposés à la lumière rouge de l'Étoile voisine ? Lumière sous laquelle la vie végétale rotorienne ne pourrait pas prospérer, et qui en plus les déprimerait ? Sous terre, ils auraient de la lumière artificielle, ce qui leur conviendrait mieux, à eux et à leurs plantes. En outre… »

Il s'arrêta et Wendel dit : « Quoi d'autre ?

— Eh bien, il faut que vous compreniez les Rotoriens. Ils vivent à l'intérieur d'un monde. C'est à ça qu'ils sont habitués et pour eux, c'est normal. Vivre en surface, ils ne trouveraient pas cela confortable. Ils s'enfonceraient sous terre, tout naturellement.

— Alors, dit Wendel, le détecteur neuronique de Blankowitz aurait repéré la présence d'êtres humains sous la surface de la planète.

— Oui. Pourquoi pas ? C'est l'épaisseur du sol entre leurs cavernes et la surface qui affaiblit la réaction que mesure le détecteur neuronique.

— Mais, objecta le capitaine, Blankowitz a plus ou moins la même réaction en provenance de la terre et de la mer.

— De la planète entière. Très régulièrement, dit celle-ci.

— Bon, répliqua Fisher. De la vie indigène sous la mer, des Rotoriens sous terre. Pourquoi pas ?

— Attendez, intervint Jarlow. Vous avez une réaction positive partout, Blankowitz. C'est bien ça ?

— Partout. J'ai détecté de légères augmentations et diminutions, mais la réponse est si minime que je n'en suis pas vraiment sûre. Ce qui est certain, c'est qu'il y a de l'intelligence partout sur la planète.

— Je pense, poursuivit Jarlow, que c'est possible dans la mer, mais sous terre ? Vous supposez que les Rotoriens, en treize années, treize seulement, ont creusé un réseau de tunnels sous toute la surface de la planète ? Si vous aviez une réaction dans un secteur, ou même deux – de petites surfaces, occupant une minuscule fraction de celle de ce monde – j'envisagerais la possibilité d'un terrier rotorien. Mais sous toute la surface ? Je vous en prie ! Un peu de sérieux.

— Dois-je en déduire, Henry, que vous suggérez qu'il y a une intelligence extra-terrestre souterraine sur toute la planète ? demanda Wu.

— Je ne vois pas d'autre conclusion, à moins de décider que l'appareil de Blankowitz est complètement dénué de valeur.

— Dans ce cas, dit Wendel, je me demande s'il n'y a pas du danger à atterrir. Une intelligence extra-terrestre ne se montre pas nécessairement amicale, et le *Supraluminal* n'est pas équipé pour faire la guerre.

— Je ne pense pas qu'il faille renoncer, s'entêta Wu. Nous devons découvrir quelle sorte de vie c'est, et en quoi elle peut interférer avec les plans que nous pourrions faire pour évacuer la Terre et nous installer ici.

— Il y a un seul endroit où la minuscule réponse est plus intense que partout ailleurs, dit Blankowitz. Pas de beaucoup. Est-ce que je dois tenter de le retrouver ?

— Allez-y. Essayez, répondit Wendel. Nous étudierons soigneusement les environs et déciderons s'il faut atterrir ou non.

— Je suis sûr qu'il n'y a aucun danger », affirma Wu avec un sourire un peu narquois.

Wendel se contenta de froncer les sourcils d'un air malheureux.

85

Ce qu'il y avait de bizarre chez Saltade Leverett (pensait Janus Pitt), c'est qu'il se plaisait dans la ceinture d'astéroïdes. Apparemment, il y avait des gens qui aimait vraiment le vide, l'inanimé.

— Ce n'est pas que je déteste les gens, expliquait Leverett. Je peux communiquer avec eux par holovision… parler avec eux, les écouter, rire avec eux. Je peux tout faire, sauf les toucher et sentir leur odeur… et qui en a envie ? En outre, on est en train de construire cinq stations spatiales dans la ceinture d'astéroïdes ; je peux les visiter et avoir mon content d'êtres humains… et les sentir aussi, si c'est bon pour moi. »

Quand il venait sur Rotor – la « métropole », comme il tenait à l'appeler – il ne cessait de regarder de côté et d'autre, comme s'il s'attendait à ce que les gens se précipitent sur lui.

Il jetait les mêmes coups d'œil soupçonneux sur les sièges et s'asseyait en s'y glissant obliquement, dans l'espoir, peut-être, d'essuyer l'aura que le précédent postérieur y aurait laissé.

Janus Pitt avait estimé que son ami serait le gouverneur idéal du Projet Astéroïde. Cette situation lui avait, en effet, donné carte blanche pour tout ce qui concernait la partie extérieure du système némésien. Ce qui comprenait non seulement les colonies en construction, mais aussi le Service de Balayage.

Ils avaient fini de déjeuner dans l'intimité de l'appartement de Pitt, car Saltade aurait préféré mourir de faim que de se rendre dans une salle à manger où le public était admis (ou simplement une troisième personne qu'il ne connaissait pas). Pitt était même étonné que Leverett ait accepté de manger avec lui.

Le Gouverneur l'étudiait avec désinvolture. Leverett était si maigre, si parcheminé, qu'on avait l'impression qu'il n'avait jamais été jeune et ne serait jamais vieux. Ses yeux étaient d'un bleu délavé et ses cheveux jaunâtres.

« Quand est-ce que tu es venu pour la dernière fois sur Rotor ?

— Cela fait presque deux ans, Janus, et je trouve cela peu aimable de ta part de m'obliger à subir cela.

— Pourquoi, Saltade, qu'est-ce que j'ai fait ? Je ne t'ai pas convoqué, mais je suis content que tu sois là, mon vieil ami.

— Tu m'aurais convoqué que ce serait pareil. C'est ce message que tu as envoyé pour dire que tu ne voulais plus qu'on te dérange pour des vétilles. Es-tu devenu si important que tu ne veux plus t'occuper que de grandes choses ? »

Le sourire de Pitt devint un peu tendu. « Je ne sais pas de quoi tu parles, Saltade.

— Je parle du rapport qu'ils ont reçu de toi. Ils ont détecté une petite radiation en provenance de l'espace. Ils t'ont prévenu et tu leur as envoyé un de tes fameux mémo pour leur dire qu'il ne fallait plus t'importuner.

— Oh, ça ! » (Pitt se souvint. C'était le jour où il s'était apitoyé sur lui-même et tellement énervé. Il avait tout de même le droit de s'énerver de temps en temps, non ?) « Eh bien, tes techniciens sont là pour guetter l'arrivée des colonies. Ils n'ont pas besoin de me raser avec des problèmes mineurs.

— Si c'est ton attitude, d'accord. Mais il s'avère qu'ils ont trouvé quelque chose qui n'est pas une colonie et ils n'osent pas t'en parler. Ils se sont adressés à moi et m'ont demandé de te transmettre la nouvelle, en dépit de ton ordre de ne plus te déranger pour des vétilles. Ils s'imaginent que je sais m'y prendre avec toi, mais je ne m'en crois pas capable, Janus. Vas-tu devenir acariâtre dans ton âge mûr ?

— Ne jacasse pas comme cela, Saltade. Qu'est-ce qu'ils ont capté ? dit Pitt d'un air qui était bien revêche.

— Ils ont repéré un vaisseau spatial.

— Que dis-tu… un vaisseau ? Et pas une colonie ? »

Leverett leva une main noueuse. « Pas une colonie. J'ai dit un vaisseau.

— Je ne comprends pas.

— Qu'y a-t-il à comprendre ? Il te faut un ordinateur ? Dans ce cas, le tien est là. Un vaisseau spatial, un navire qui se déplace dans l'espace, avec un équipage à bord.

— Grand comment ?

— Il pourrait abriter une demi-douzaine de personnes, je pense.

— Alors, ce doit être un des nôtres.

— Non. Nous avons pris en compte chacun des nôtres. Il n'est pas de fabrication rotorienne. Le Service de Balayage n'a peut-être pas osé t'en parler, mais il a bien travaillé. Aucun ordinateur, nulle part dans le système, n'a participé à la construction d'un navire semblable à ce vaisseau spatial, et personne n'aurait pu le faire sans l'aide d'un ordinateur.

— Alors, tu en conclus ?

— Que ce n’est pas un vaisseau rotorien. Il vient d’ailleurs. Tant qu’il est resté la moindre chance qu’il ait pu être fabriqué par nous, mes techniciens se sont tus et ne t’ont pas dérangé, selon tes instructions. Quand il s’est avéré, définitivement, que ce n’était pas un des nôtres, ils se sont adressés à moi pour dire qu’il fallait t’en parler, mais qu’ils ne le feraient pas. Tu sais, Janus, passé un certain point, bafouer le personnel, cela entrave la productivité.

— Tais-toi, dit Pitt de mauvaise humeur. Comment ce vaisseau pourrait-il ne pas être rotorien ? D’où viendrait-il ?

— Je suppose qu’il vient du système solaire.

— Impossible ! Un vaisseau de la taille que tu dis avec une demi-douzaine de gens à bord n’aurait pas pu faire le voyage depuis le système solaire. Même s’ils avaient découvert l’hyper-assistance, et il est tout à fait concevable qu’ils l’aient maintenant, une demi-douzaine de personne dans des locaux confinés pendant plus de deux ans ne termineraient pas le voyage vivants. Peut-être y a-t-il des équipages exemplaires, bien entraînés et extraordinairement adaptés à cette tâche, qui feraient le voyage et arriveraient en partie sains d’esprit, mais personne dans le système solaire n’oserait tenter cela. Seule une colonie, un monde indépendant occupé par des gens habitués depuis l’enfance à vivre sur une station spatiale, pourraient accomplir un voyage interstellaire et le terminer en bon état.

— Néanmoins, nous avons là un petit vaisseau qui n’a pas été fabriqué par nous. C’est un fait et tu es bien obligé de l’accepter, je t’assure. D’où as-tu dit qu’il venait ? L’étoile la plus proche, c’est le Soleil ; cela aussi, c’est un fait. S’il ne venait pas de là, il serait parti d’un autre système solaire et le voyage aurait duré plus de deux ans. Si deux ans déjà, c’est impossible…

— Et s’il ne s’agissait pas d’êtres humains ? Si d’autres formes de vie, avec une autre psychologie, pouvaient endurer de longs voyages dans un milieu confiné ?

— Et s’il y avait des gens pas plus grands que ça ? » Leverett écarta le pouce et l’index d’un centimètre, « et que le vaisseau constitue pour eux une colonie ? Eh bien, ce n’est pas ça. Ce ne sont pas des extraterrestres. Et ce ne sont pas des Tom Pouce. Ce vaisseau n’est pas rotorien, mais humain. On s’attendrait à ce que des extraterrestres soient complètement différents de nous, et qu’ils construisent des navires complètement différents des nôtres. Ce vaisseau est humain jusqu’au numéro de code

inscrit sur sa coque, qui est en alphabet terrestre.

— Tu ne m'avais pas dit ça !

— Je croyais que ce n'était pas nécessaire.

— C'est peut-être un vaisseau humain, mais il doit être en commande automatique. Ou bien, il a un équipage de robots.

— Peut-être. Dans ce cas, nous pouvons le bombarder, non ? S'il n'y a pas d'être humain à bord, cela ne posera pas de problème d'éthique. On détruira leur bien, mais tant pis, ils avaient qu'à ne pas s'introduire sans permission dans notre système.

— Je vais y réfléchir. »

Leverett sourit largement. « Non ! Ce vaisseau n'a pas voyagé deux ans dans l'espace.

— Que veux-tu dire ?

— As-tu oublié dans quel état était Rotor lorsque nous sommes arrivés ici ? Nous avions voyagé pendant deux ans, et la moitié de ce temps dans l'espace normal, juste en dessous de la vitesse de la lumière. A cette vélocité, la surface avait été érodée par les collisions avec des atomes, des molécules et des poussières. Il a fallu le polir et le réparer. Tu t'en souviens ?

— Et ce vaisseau ? demanda Pitt sans se soucier de dire s'il s'en souvenait.

— Aussi brillant que s'il n'avait pas parcouru des millions de kilomètres à des vélocités ordinaires.

— C'est impossible. Ne m'ennuie pas avec des histoires pareilles.

— Ce n'est pas impossible. Quelques millions de kilomètres à des vélocités ordinaires, c'est tout ce qu'ils ont fait. Le reste du chemin… ils sont passés par l'hyper-espace.

— De quoi parles-tu ? » La patience de Pitt s'épuisait.

« De vol supraluminique. Ils l'ont.

— C'est théoriquement impossible.

— Vraiment ? Eh bien, si tu as une autre explication, donne-la-moi. »

Pitt le regarda avec de grands yeux, la bouche ouverte. « Mais…

— Je sais. Les physiciens disent que c'est impossible, mais ils l'ont quand même. Maintenant, écoute ce que je vais te dire. S'ils ont le vol supraluminique, ils doivent avoir la communication supraluminique. Alors, le système solaire sait qu'ils sont ici et sera au courant de tout ce qui s'y passera. Si nous détruisons le vaisseau, le système solaire le saura aussi et, au bout d'un certain temps, une flotte sortira de l'espace et tirera sur nous.

— Que faire, alors ? » Pitt se retrouvait, pour le moment, dans l'incapacité de penser.

« Quoi d'autre que de les accueillir amicalement, de découvrir qui ils sont, ce qu'ils font et ce qu'ils désirent ? J'ai dans l'idée qu'ils se préparent à atterrir sur Erythro. Il faut y aller et leur parler.

— Sur Erythro ?

— S'ils sont sur Erythro, Janus, où veux-tu que nous allions ? Il faut les y affronter. Saisissons cette chance. »

Pitt sentit son esprit se remettre lentement en marche. « Puisque cela te semble nécessaire, tu accepterais de t'en charger ? Avec un vaisseau et un équipage, bien entendu.

— Tu ne veux pas y aller ?

— En tant que Gouverneur, je ne peux pas m'abaisser à accueillir un vaisseau étranger.

— Ta dignité officielle est au-dessus de ça, à ce que je vois. Alors, je vais affronter les extraterrestres, ou les petits bonshommes, ou les robots, bref quoi que ce soit, sans toi.

— Je serai bien entendu en contact permanent avec toi, Saltade. Par la voix et par l'image.

— Et à distance.

— Oui, mais une mission réussie aura, ensuite, sa récompense.

— Vraiment ? Dans ce cas… » Leverett regarda Pitt d'un air méditatif.

Pitt attendit, puis dit : « Vas-tu donner ton prix ?

— Je vais “suggérer” un prix. Tu veux que j'accueille ce vaisseau sur Erythro, alors moi, je veux Erythro.

— Explique-toi.

— Je veux m'installer sur Erythro. Je suis las des astéroïdes. Je suis las du Balayage. Je suis las des gens. J'en ai assez. Je veux un monde vide. Je veux y construire une belle résidence, obtenir du Dôme la nourriture et tout le nécessaire, m'occuper de ma propre ferme et de mes animaux, si je peux les convaincre de se reproduire. »

— Cela fait longtemps que tu y penses ?

— Je ne sais pas. L'idée m'est venue peu à peu. Et depuis que je suis ici et que je vois Rotor avec ses foules et ses bruits, Erythro me semble mieux que jamais. »

Pitt se renfrogna. « Vous êtes deux à penser cela. Tu es comme cette jeune folle.

— Quelle folle ?

— La fille d'Eugenia Insigna. Tu connais Insigna, je suppose.

— L’astronome ? Bien sûr. Je n’ai jamais rencontré sa fille.

— Elle est complètement folle. Elle veut rester sur Erythro.

— Je ne trouve pas que ce soit une preuve de folie. J’estime que c’est très sensé. Si elle veut s’installer sur Erythro, une femme, je pourrais la supporter… »

Pitt leva un doigt. « J’ai dit “jeune”.

— Quel âge a-t-elle ?

— Quinze ans.

— Ah ? Eh bien, elle vieillira. Malheureusement, moi aussi.

— Elle n’a rien d’une pin-up.

— Si tu parles de beauté, moi non plus je ne suis pas beau. Tu as mes conditions.

— Tu veux que ce soit enregistré officiellement sur l’ordinateur ?

— Juste une formalité, hein, Janus ? »

Pitt ne sourit pas. « Très bien. Nous allons essayer de voir où atterrit le vaisseau et préparer ton transport sur Erythro. »

Chapitre 36

La rencontre

86

Eugenia Insigna dit, d'un ton qui semblait situé à mi-chemin entre la perplexité et le mécontentement : « Marlène chantait ce matin. Une chanson qui disait "Je me sens chez moi parmi les étoiles, là où les planètes tournent en liberté".

— Je la connais, dit Siever Genarr. Mais je ne te la chanterai pas, parce que je suis incapable de garder le ton. »

Ils venaient de finir leur repas. Ils déjeunaient tous les jours ensemble, maintenant, moment que Genarr attendait avec une satisfaction paisible ; pourtant Marlène constituait invariablement le sujet de la conversation et il sentait qu'Insigna se tournait peut-être vers lui uniquement par désespoir, car à qui d'autre aurait-elle pu parler librement de ce sujet ?

Il s'en moquait. Quel que soit le prétexte…

« Je ne l'ai jamais entendue chanter, reprit Insigna. Je l'en ai toujours cru incapable. En réalité, elle a un beau contralto.

— C'est le signe que maintenant, elle est heureuse… ou excitée… ou satisfaite… quelque chose de positif, Eugenia. Mon idée, c'est qu'elle a

trouvé sa place dans l'univers, son unique raison de vivre. Cela n'est pas donné à tout le monde de découvrir cela. La plupart d'entre nous se traînent en cherchant la signification de leur vie, ne la trouvent pas et finissent soit résignés, soit désespérés. Moi, je suis du type résigné. »

Insigna réussit à sourire. « Je suppose que tu ne me ranges pas dans la même catégorie.

— Tu n'es pas désespérée, Eugenia, mais tu as tendance à t'engager dans des combats perdus d'avance. »

Elle baissa les yeux. « Tu fais allusion à Crile ?

— Si tu veux croire ça, d'accord. Mais en réalité, je pensais à Marlène. Elle est sortie une douzaine de fois. Elle adore ça. Cela la rend heureuse et pourtant tu es toujours en proie à la peur. Qu'est-ce qui t'inquiète ? »

Insigna retourna la question dans sa tête en faisant tourner sa fourchette dans son assiette. « J'ai l'impression d'avoir perdu. C'est une telle injustice. Crile a fait son choix et je l'ai perdu. Marlène a fait son choix et je suis en train de la perdre... si ce n'est pas la Peste qui me la prend, c'est Erythro.

— Je sais. » Il tendit la main et elle y laissa tomber la sienne, un peu distraitement.

« Marlène a de plus en plus envie d'aller se promener dans ce désert absolu et de moins en moins d'être avec nous. Pour finir, elle trouvera un moyen de vivre à l'extérieur et ne reviendra qu'à de longs intervalles... et puis elle disparaîtra.

— Tu as probablement raison, mais toute vie est une symphonie composée de pertes successives. On perd sa jeunesse, ses parents, ses amours, ses amis, son bien-être, sa santé et pour finir sa vie. Refuser de l'admettre ne change rien et, en plus, on perd la maîtrise de soi et la paix de l'esprit.

— Elle n'a jamais été heureuse, Siever.

— Tu te crois responsable ?

— J'aurais pu la comprendre un peu mieux.

— Il n'est jamais trop tard pour commencer. Marlène voulait une planète et elle l'a. Elle a voulu transformer un insupportable don en un moyen de communiquer avec un autre esprit, et elle a réussi. Voudrais-tu la forcer à renoncer à tout cela ? Pour qu'elle reste avec toi, voudrais-tu lui infliger une perte si grande que ni toi ni moi ne pouvons la concevoir, la perte du véritable usage de son cerveau exceptionnel ? »

Insigna rit un peu, bien que ses yeux soient noyés de larmes. « Tu ferais sortir un lapin de son terrier rien qu'en lui parlant, Siever.

— Vraiment ? Mes paroles n'ont pas été aussi efficaces que les silences de Crile.

— Il y avait d'autres facteurs. » Elle fronça les sourcils. « Cela ne fait rien. Tu es un grand réconfort pour moi, Siever.

— Que tu me réconfortes en me disant que je suis un réconfort pour toi, répondit Genarr d'un air piteux, c'est le signe que j'ai bien atteint l'âge que j'ai. Le feu ne fait plus que couver quand on ne demande plus ceci ou cela, mais d'être réconforté.

— Il n'y a rien de mal à cela.

— Rien du tout. Je suppose qu'il y a beaucoup de couples qui ont connu les folies de la passion et les rituels de l'extase et, à la fin, ils sont peut-être ravis d'échanger tout cela pour le réconfort. Je ne sais pas. Les victoires tranquilles sont tellement tranquilles. Essentielles, mais négligées.

— Comme toi, mon pauvre Siever ?

— Eugenia, j'ai passé toute ma vie à essayer de ne pas m'apitoyer sur moi, alors ne m'y pousse pas juste pour le plaisir de me voir me tordre de douleur.

— Oh, Siever, je n'ai pas envie de te voir te tordre de douleur.

— Je voulais juste te l'entendre dire. Tu vois comme je suis intelligent. Mais, tu sais, si tu veux un substitut à la présence de Marlène, je suis prêt à attendre le moment où tu auras besoin de réconfort. Je ne te quitterai pas, même pour un monde entier à moi tout seul… si tu n'as pas envie que je parte. »

Elle lui serra la main. « Je ne mérite pas quelqu'un comme toi, Siever.

— N'utilise pas cette excuse pour me repousser, Eugenia. Je suis prêt à me gaspiller pour toi et tu ne m'empêcheras pas de faire le suprême sacrifice.

— Tu n'as trouvé personne de plus valable ?

— Je n'ai pas cherché. Et je n'ai pas senti, non plus, chez les femmes de Rotor, un grand désir pour ma personne. En outre, que ferais-je d'un objet plus valable ? Ce n'est pas très excitant de s'offrir en tant que cadeau dûment mérité. C'est tellement plus romantique d'être un cadeau immérité, d'être un don du ciel.

— De te sentir divin dans ta condescendance envers celles qui sont indignes. »

Genarr hocha vigoureusement la tête. « J'aime cela. Oui. Oui. C'est exactement l'image qui me comble. »

Insigna rit de nouveau, et plus librement. « Tu es dingue. Je ne l'avais jamais remarqué, je ne sais pas pourquoi.

— J'ai des profondeurs cachées. Au fur et à mesure que tu me connaîtras mieux... »

Il fut interrompu par le vrombissement sec du récepteur de messages. Il fronça les sourcils.

« Juste au moment, Eugenia, où je t'avais amenée... je ne me souviens même pas par quelles manœuvres... au point où tu te sentais prête à tomber dans mes bras, on nous interrompt. Ah, là, là. » Sa voix changea brusquement de ton. « C'est un message de Saltade Leverett.

— Qui est-ce ?

— Tu ne le connais pas. Presque personne ne le connaît. C'est quasiment un ermite. Il travaille dans la ceinture d'astéroïdes parce que cela lui plaît d'être là-bas. Je n'ai pas vu ce vieux Leverett depuis des années. Je ne sais pas pourquoi je dis "vieux", parce qu'il a mon âge. Le message est scellé. Adapté à mes empreintes, à ce que je vois. C'est donc assez secret pour que je sois censé te demander de partir avant de l'ouvrir. »

Insigna se leva aussitôt, mais Genarr lui fit signe de se rasseoir. « Non, Eugenia. Le secret, c'est une maladie de la bureaucratie. Je n'y accorde aucune attention. »

Il appuya son pouce droit sur la feuille, puis l'autre à un endroit approprié et les lettres commencèrent à apparaître. « J'ai souvent pensé que si quelqu'un n'avait plus de pouces... » Puis il se tut.

Toujours en silence, il passa le message à Insigna.

« J'ai le droit de le lire ?

— Bien sûr que non, mais qui s'en soucie ? Lis. »

Elle jeta un coup d'œil sur le message, puis leva les yeux. « Un vaisseau étranger ? Sur le point d'atterrir ici ? »

Genarr hocha la tête. « Du moins, c'est ce qu'ils disent.

— Mais... et Marlène ? s'exclama fiévreusement Insigna. Elle est dehors.

— Erythro la protégera.

— Qu'en sais-tu ? C'est peut-être un vaisseau d'extraterrestres. Des vrais. Des non-humains. La chose d'Erythro n'a peut-être aucun pouvoir sur eux.

— Nous sommes des extraterrestres pour Erythro, pourtant il nous contrôle aisément.

— Il faut que je sorte.

— Quel bien cela… ?

— Je veux être avec ma fille. Viens. Aide-moi. Nous la ramènerons dans le Dôme.

— Si ce sont des envahisseurs tout-puissants et malveillants, ce serait peut-être dangereux de…

— Oh, Siever, est-ce le moment de raisonner ? Je t'en prie. Je veux rejoindre ma fille ! »

87

Ils avaient pris des photos et maintenant, ils les étudiaient. Tessa Wendel secoua la tête. « C'est incroyable. Cette planète est totalement déserte. Sauf là.

— Il y a de l'intelligence partout, insista Merry Blankowitz, le front plissé. C'est indéniable, maintenant que nous nous sommes rapprochés. Déserte ou pas, elle abrite de l'intelligence.

— Mais d'une manière plus intense dans ce dôme ? N'est-ce pas ?

— Oui, capitaine. Là, elle est plus perceptible. Et plus familière. Hors du dôme, il y a de légères différences et je ne sais pas bien ce qu'elles signifient.

— Mais nous n'avons jamais testé d'intelligence supérieure autre qu'humaine », fit remarquer Wu.

Wendel se tourna vers lui. « Vous pensez que l'intelligence hors du dôme n'est pas humaine ?

— Puisque nous avons décidé que les êtres humains n'auraient pas pu s'enterrer sous toute la surface en treize années, à quelle autre conclusion aboutir ?

— Et le dôme ? Est-il humain ?

— C'est complètement différent, dit Wu, et cela ne dépend pas des plexons de Blankowitz. On y voit des instruments astronomiques. Le dôme – ou du moins une partie de celui-ci – est un observatoire astronomique.

— Des non-humains intelligents ne pourraient pas être astronomes ? demanda un peu ironiquement Jarlow.

— Bien sûr que si, mais avec des instruments qui leur seraient propres. Alors que je vois là un scanner à infrarouges assisté par ordinateur exactement semblable à ceux que je verrai sur Terre… Disons cela autrement. Oubliez la nature de l'intelligence. Je vois des instruments qui ont été fabriqués, soit dans le système solaire, soit selon des plans élaborés dans le système solaire. C'est indéniable. Je ne peux pas concevoir que des extraterrestres, sans aucun contact avec des êtres humains, puissent fabriquer de tels instruments.

— Très bien, Wu, conclut Wendel. Je suis d'accord avec vous. Même s'il existe autre chose sur cette planète, il y a, ou il y a eu, des êtres humains sous ce dôme.

— Pas seulement des êtres humains, capitaine, intervint sèchement Fisher. Des Rotoriens. Il ne peut pas y avoir d'autres êtres humains que des Rotoriens sur ce monde, en dehors de nous.

— C'est également incontestable, confirma Wu.

— C'est un si petit dôme, dit Blankowitz. Rotor abritait des dizaines de milliers de personnes.

— Soixante mille, murmura Fisher.

— Ils ne peuvent pas tous tenir dans ce dôme.

— D'abord, il peut y en avoir d'autres, dit Fisher. On pourrait survoler ce monde un millier de fois et laisser passer des tas de choses sans les voir.

— Il n'y a qu'un seul endroit où il se produit un changement dans le type de plexons émis. S'il y avait d'autres dômes comme celui-là, je les aurais repérés, j'en suis certaine, répliqua Blankowitz.

— Ou alors, ce que nous voyons n'est qu'une minuscule partie d'une structure qui s'étend peut-être sur des kilomètres, en dessous de la surface.

— Les Rotoriens sont arrivés dans une station spatiale, dit Wu. Elle peut encore exister. Il y en a peut-être même plusieurs. Ce dôme ne constitue peut-être qu'un avant-poste.

— Nous n'avons pas vu de station spatiale, intervint Jarlow.

— Nous ne l'avons pas cherchée, fit remarquer Wu. Nous nous sommes totalement concentrés sur ce satellite.

— Je n'ai pas détecté d'intelligence ailleurs que sur ce monde.

— Vous non plus, vous n'avez pas cherché, insista Wu. Il aurait fallu

balayer tout l'espace à la recherche d'une station spatiale ou deux, mais dès que vous avez détecté des plexons en provenance de cette planète, vous n'avez pas regardé ailleurs.

— Je vais le faire, si vous pensez que c'est nécessaire. »

Wendel leva la main. « S'il y avait des stations spatiales, pourquoi ne nous ont-elles pas repérés ? Nous n'avons rien fait pour dissimuler nos émissions d'énergie. Après tout, nous étions joliment sûrs que ce système solaire serait vide.

— Ils sont peut-être aussi trop sûrs d'eux, capitaine. Ils ne cherchent pas à nous voir. Ou, s'ils nous ont détectés, ils se demandent peut-être à qui – ou à quoi – ils ont affaire, et ils hésitent avant d'agir. Nous connaissons un endroit de la surface de ce grand satellite où il doit y avoir des êtres humains, je pense donc que nous devrions atterrir et prendre contact avec eux.

— Vous croyez qu'on ne risque rien ? demanda Blankowitz.

— Je pense que non, répondit fermement Wu. Ils ne peuvent pas nous tirer dessus d'emblée. Ils ont sûrement envie d'en savoir plus à notre sujet. En outre, si nous restons dans l'indécision, nous n'aboutirons à rien et nous devrons revenir sur Terre pour dire ce que nous avons découvert. La Terre enverra toute une flotte de vaisseaux supraluminiques, mais on ne nous félicitera pas si nous ne rapportons qu'un minimum d'informations. On se souviendra de nous comme d'une expédition qui s'est dérobée à son devoir. » Il sourit d'un air légèrement moqueur. « Vous voyez, capitaine, j'ai bien retenu les leçons de Fisher.

— Alors, vous pensez qu'il faut atterrir maintenant et prendre contact, dit Wendel.

— Absolument.

— Et vous, Blankowitz ?

— Je suis curieuse. Non pas du dôme, mais de l'éventuelle vie extra-terrestre.

— Jarlow ?

— Je souhaite que nous ayons des armes adéquates, ou l'hyper-communication. Si nous sommes massacrés, la Terre ne saura rien absolument rien – du résultat de notre voyage. Alors, arrivera un autre équipage, aussi mal préparé, et qui sera aussi hésitant que nous. D'un autre côté, si nous survivons au contact, nous reviendrons avec des connaissances importantes. Je suppose qu'il faut tenter notre chance.

— Puis-je donner mon opinion, capitaine ? s'empressa de demander Fisher.

— Je pense que vous êtes d'avis d'atterrir afin de rencontrer les Rotoriens.

— Exactement. Atterrissons aussi silencieusement et discrètement que possible, et j'irai en reconnaissance. Si quelque chose tourne mal, alors vous décollez et revenez sur Terre en m'abandonnant. On peut se passer de moi, mais le vaisseau doit retourner sur Terre. »

Wendel dit aussitôt, le visage durci. « Pourquoi vous ?

— Parce que je connais les Rotoriens, et parce que… je le désire.

— Moi aussi, dit Wu. Il faut que j'y aille avec vous.

— Pourquoi risquer deux vies ? demanda Fisher.

— Parce qu'à deux, on est plus en sécurité que seul. Parce que, en cas d'ennui, on peut s'échapper pendant que l'autre fait diversion. Et par-dessus tout, parce que, comme vous dites, vous connaissez les Rotoriens. Votre jugement ne serait pas objectif.

— Alors, nous atterrissons, conclut Wendel. Fisher et Wu quitteront le navire. S'ils sont en désaccord sur la manière de procéder, Wu prendra les décisions.

— Pourquoi lui ? s'exclama Fisher, indigné.

— Wu a dit que vos décisions pourraient ne pas être objectives, soutint fermement Wendel en le regardant, et je suis d'accord avec lui. »

88

Marlène était heureuse. Elle avait l'impression d'être protégée, enlacée par des bras pleins de douceur. Elle voyait la lumière rougeâtre de Némésis et sentait le vent sur ses joues. Elle regardait les nuages qui obscurcissaient de temps à autre le large globe de Némésis et faisaient virer la lumière au gris.

Mais elle voyait aussi facilement en gris qu'en rouge et pouvait distinguer des nuances et des teintes qui formaient des dessins fascinants. Et si le vent fraîchissait lorsque la lumière de Némésis était occultée, il ne la glaçait jamais. Erythro semblait améliorer sa vue,

réchauffer l'air autour de son corps quand c'était nécessaire, et s'occuper d'elle à tous égards.

Et elle parlait à Erythro. Elle avait décidé de s'adresser aux cellules qui composaient la vie sur Erythro comme à Erythro elle-même. Comme à la planète. Pourquoi pas ? Qu'est-ce que c'était d'autre ? Individuellement, il s'agissait seulement de cellules, aussi primitives – plus primitives, même – que celles de son propre corps. Toutes ensemble, elles formaient un organisme composé d'un trillion de milliards de minuscules pièces connectées entre elles, qui remplissaient, imprégnaient et « étreignaient » tant la planète qu'on pouvait aussi bien se dire que « c'était » la planète.

Comme c'est étrange, pensait Marlène. Avant l'arrivée de Rotor, cette forme de vie géante n'avait jamais dû savoir qu'il existait de la vie en dehors d'elle-même, une autre vie différente.

Marlène n'avait pas besoin d'exprimer clairement, dans son esprit, ses sensations et ses questions. Erythro s'élevait devant elle, parfois, comme une mince fumée grise qui formait une silhouette humaine dont les contours vacillaient, telle un spectre. On avait l'impression de quelque chose qui coulait. Marlène savait, indubitablement mais sans vraiment le voir, qu'à chaque seconde, des millions de cellules invisibles partaient pour être immédiatement remplacées par d'autres. Aucune cellule procaryote ne pouvait survivre longtemps hors de sa pellicule d'eau, si bien que chacune n'était qu'une partie évanescente de la silhouette ; pourtant celle-ci restait aussi permanente qu'elle le souhaitait, et ne perdait jamais son identité.

Erythro n'avait jamais repris la forme d'Aurinel. Elle avait deviné, sans qu'on le lui dise, que cela troublait la jeune fille. Son apparence, neutre maintenant, ne changeait légèrement que selon les caprices de la pensée de Marlène. Erythro pouvait suivre les délicates modifications du pattern de son esprit beaucoup mieux qu'elle-même, se dit Marlène, et cette forme s'y adaptait et ressemblait à quelque silhouette née de son imagination du moment ; lorsque Marlène essayait de se concentrer sur elle et de l'identifier, elle se transformait doucement en autre chose. Parfois, Marlène entrevoyait la courbe de la joue de sa mère, le nez fort d'oncle Siever, quelques traits des garçons et des filles qu'elle avait connus à l'école.

C'était une symphonie interactive. Point tant une conversation entre elles qu'un ballet mental que Marlène ne pouvait pas décrire, quelque chose d'infiniment apaisant, d'une variété illimitée, changeant

partiellement d'apparence, de voix, de pensée.

Cette conversation se déroulait sur tant de dimensions que sa possibilité de répondre, réduite à la parole, lui donnait l'impression d'être plate, sans vie. Sa capacité de lire le langage du corps s'épanouissait en quelque chose qu'elle n'avait jamais imaginé auparavant. Les pensées s'échangeaient bien plus vite – et bien plus profondément – que par l'entremise du langage, fruste et rudimentaire.

Erythro lui expliquait le choc qu'il avait éprouvé en rencontrant d'autres esprits… ou plutôt la remplissait de ce choc. Des esprits. Plusieurs. Elle aurait pu aisément comprendre un autre esprit. Un autre monde. Mais rencontrer tant d'esprits, entassés les uns sur les autres, chacun différent, s'imbriquant dans un petit espace. Impensable.

Les pensées qui imprégnaient l'esprit de Marlène, pendant qu'Erythro s'exprimait, ne pouvaient se traduire que froidement en mots qui laissaient à désirer. Derrière eux, les inondant et les noyant, il y avait les émotions, les sentiments, les vibrations neuroniques qui fracassaient Erythro en un réarrangement de concepts.

Elle avait fait des expériences avec les esprits – les avait palpés. Pas exactement comme les hommes palpaient, quelque chose d'entièrement différent qu'on pouvait rapprocher, très approximativement, de ce concept humain. Alors quelques-uns des esprits s'étaient désagrégés, partiellement désintégrés, et c'était devenu désagréable. Erythro avait cessé de palper les esprits au hasard et cherché ceux qui pourraient supporter le contact.

« Et vous m'avez trouvée ? dit Marlène.

— Je vous ai trouvée.

— Mais pourquoi ? pourquoi m'avez-vous cherchée ? » demanda-t-elle avidement.

La silhouette vacilla et devint plus grise. « Juste pour vous trouver. »

Ce n'était pas une réponse. « Pourquoi voulez-vous que je sois avec vous ? »

La silhouette commença à s'effacer et la pensée que Marlène perçut était fugitive. « Juste pour que vous soyez avec moi. »

Et la silhouette disparut.

Seule son image avait disparu. Marlène sentait toujours sa protection, sa chaleur enveloppante. Mais pourquoi avait-elle disparu ? Est-ce que ses questions lui avaient déplu ?

Elle entendit un bruit.

Sur un monde vide, c'est possible de cataloguer rapidement les sons,

car il n'y en a guère. Il y a le bruit de l'eau qui coule et, plus subtil, le gémissement de l'air qui souffle. Il y a les sons prévisibles que l'on fait soi-même, le martellement des pas, le bruissement des vêtements et le sifflement de la respiration.

Marlène entendit autre chose que tout cela et se retourna dans la direction du bruit. Sur l'affleurement rocheux qui était à sa gauche, apparut une tête d'homme.

Sa première pensée fut que quelqu'un du Dôme était venu la chercher et elle éprouva un mouvement de colère. Pourquoi venaient-ils la déranger ? Dorénavant, elle refuserait d'emporter l'émetteur d'ondes.

Mais elle ne reconnut pas ce visage ; elle avait, maintenant, rencontré tous les résidents du Dôme. Elle ne connaissait pas leurs noms et ne savait rien sur eux, mais quand elle voyait quelqu'un du Dôme, elle savait qu'elle l'avait déjà vu…

Or, elle n'avait jamais aperçu celui-là dans le Dôme.

Les yeux de l'étranger étaient fixés sur elle. Il avait la bouche entrouverte, comme quelqu'un qui halète. Puis il atteignit le sommet et se mit à courir vers elle.

Elle lui fit face. La protection qu'elle sentait autour d'elle était forte. Elle n'avait pas peur.

Il s'arrêta à trois mètres d'elle, penché en avant comme s'il avait atteint une barrière qu'il ne pouvait franchir et qui l'empêchait d'avancer plus loin.

Pour finir, il dit d'une voix étranglée : « Roseanne ? »

89

Marlène le dévisagea, l'examinant soigneusement. Ses micromouvements étaient imprégnés d'un désir ardent et irradiaient un sentiment de possession, d'intimité.

Elle fit un pas en arrière. Comment était-ce possible ? Pourquoi serait-il…

Le vague souvenir d'une image-holo qu'elle avait vue lorsqu'elle était petite…

Elle ne pouvait plus le nier. Si impossible, si inimaginable que cela puisse être…

Elle se blottit dans sa couverture protectrice et dit : « Père ? »

Il se précipita vers elle comme s'il allait la prendre dans ses bras et, de nouveau, elle fit un pas en arrière. Il s'arrêta, vacilla, puis mit la main sur son front comme pour lutter contre un vertige.

Il dit : « Marlène. Je voulais dire, Marlène. »

Il le prononçait mal, remarqua-t-elle. Deux syllabes. Mais ce n'était pas de sa faute. Comment aurait-il pu savoir ?

Un autre homme survint et vint se poster à côté de lui. Il avait des cheveux noirs et raides, un visage large, des yeux comme des fentes, un teint jaunâtre. Marlène n'avait jamais vu un homme comme lui. Elle resta bouche bée, puis s'obligea à la refermer.

Le deuxième homme dit au premier d'une voix douce et incrédule : « C'est votre fille, Fisher ? »

Les yeux de Marlène s'agrandirent. Fisher ! C'était bien son père.

Celui-ci ne regardait pas l'autre homme. Rien qu'elle. « Oui », répondit-il.

L'autre reprit, encore plus doucement. « Dès la première donne, Fisher ? Vous arrivez ici et la première personne que vous rencontrez, c'est votre fille ? »

Fisher parut faire un effort pour détourner les yeux de sa fille, mais il échoua. « Je crois, Wu. Marlène, ton nom de famille, c'est Fisher, n'est-ce pas ? Eugenia Insigna est bien ta mère ? Je m'appelle Crile Fisher et je suis ton père. »

Il lui tendit les bras.

Marlène était bien consciente que l'expression de désir ardent peinte sur son visage était réelle, mais elle recula encore et dit froidement : « Comment se fait-il que vous soyez ici ?

— J'arrive de la Terre pour te retrouver. Te retrouver enfin. Après toutes ces années.

— Pourquoi revenir ? Vous m'avez abandonnée quand j'étais bébé.

— J'étais obligé de le faire, mais j'ai toujours eu l'intention de revenir, pour toi. »

Alors une autre voix – dure comme l'acier – se fit entendre. « Alors, tu es revenu pour Marlène ? Uniquement pour elle ? »

Eugenia Insigna était là, le visage pâle, les lèvres presque décolorées,

les mains tremblantes. Derrière elle Siever Genarr, l'air étonné, restait à l'arrière-plan. Ni l'un ni l'autre ne portait de combinaison protectrice.

Insigna reprit, d'une voix précipitée, semi-hystérique : « J'ai pensé que c'étaient des gens d'une colonie, des gens de la Terre. J'ai même pensé que ce pourrait être une forme de vie non-humaine. J'ai évoqué toutes les éventualités auxquelles je pouvais penser, lorsqu'on m'a dit qu'un vaisseau étranger avait atterri. Je n'ai jamais imaginé que ce pourrait être Crile Fisher qui revenait. Et pour Marlène !

— Je suis venu avec d'autres personnes, pour une importante mission. Voici Chao-Li Wu, un compagnon de bord. Et… et…

— Et nous nous rencontrons. L'idée ne t'est jamais venue que tu pourrais me rencontrer ? Ou bien tes pensées étaient-elles uniquement fixées sur Marlène ? Cette importante mission, c'était quoi ? Retrouver Marlène ?

— Non. Ça, ce n'est pas une mission. Juste un désir.

— Et moi ? »

Fisher baissa les yeux. « Je suis venu pour Marlène.

— Tu es venu pour elle ? Pour l'emmener ?

— J'ai pensé… » commença Fisher, puis il se tut.

Wu le regardait d'un air étonné. Genarr fronçait les sourcils, pensif et plein de colère.

Insigna pivota sur ses talons pour faire face à sa fille. « Marlène, vas-tu partir avec cet homme ?

— Je ne vais nulle part, avec personne, maman, répondit calmement Marlène.

— Tu as ta réponse, Crile. Tu m'as abandonnée avec un enfant d'un an et tu ne vas pas revenir quinze ans après en disant : “Au fait, maintenant je l'emmène”, sans une pensée pour moi. C'est biologiquement ta fille, un point c'est tout. Elle est à moi qui m'en suis occupée et l'ai aimée pendant quinze ans.

— Vous n'avez aucune raison de vous quereller à mon sujet, maman. »

Chao-Li Wu fit un pas en avant. « Excusez-moi, Fisher m'a présenté, mais on ne m'a présenté personne. Madame, vous êtes ?

— Eugenia Insigna Fisher. » Elle pointa le doigt sur Fisher. « Sa femme… autrefois.

— Et c'est votre fille, madame.

— Oui. C'est Marlène Fisher. »

Wu s'inclina légèrement. « Et cet autre gentleman…

— Je suis Siever Genarr, le commandant du Dôme que vous voyez derrière moi, à l'horizon.

— Ah, bien. Commandant, j'aimerais vous parler. Je regrette qu'une querelle familiale ait éclaté, mais elle n'a rien à voir avec notre mission.

— Et quelle est au juste votre mission ? » gronda une nouvelle voix. Un homme aux cheveux blancs, à la bouche tombante, arriva, tenant quelque chose qui ressemblait à une arme.

« Salut, Siever », dit-il en passant devant Genarr.

Celui-ci parut stupéfait. « Saltade. Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je représente le gouverneur Janus Pitt de Rotor. Je vous répète ma question, monsieur. Quelle est votre mission ? Et comment vous appelez-vous ?

— Je suis le Dr Chao-Li Wu. Et vous, monsieur ?

— Saltade Leverett.

— Bonjour. Nous sommes venus avec des intentions de paix, dit Wu en surveillant l'arme.

— Je l'espère, répondit Leverett d'un air résolu. J'ai avec moi six vaisseaux qui gardent le vôtre dans leurs viseurs.

— Vraiment ? Ce petit dôme ? Avec une flotte ?

— Ce petit dôme n'est qu'un minuscule avant-poste. Ma flotte existe. Ne croyez pas que je bluffe.

— Je vous crois sur parole. Mais notre petit vaisseau vient de la Terre. Nous sommes arrivés ici en vol supraluminique. Vous comprenez ce que cela veut dire ? Plus vite que la lumière.

— Je comprends ce que vous voulez dire. »

Genarr intervint brusquement : « Est-ce que le Dr Wu dit la vérité, Marlène ?

— Oui, oncle Siever.

— Intéressant, murmura Genarr.

— Je suis ravi de voir mes paroles confirmées par cette jeune femme. Dois-je supposer qu'il s'agit de l'expert de Rotor en propulsion supraluminique ?

— Vous n'avez rien à supposer, dit Leverett d'un air impatient. Pourquoi êtes-vous venus ici ? Personne ne vous a invités.

— Non, c'est vrai. Nous ne pensions pas trouver ici quelqu'un qui trouverait à redire à notre présence. Mais je vous supplie de ne pas vous abandonner, sans raison, à un accès de mauvaise humeur. Un faux mouvement de votre part et notre vaisseau disparaîtra dans l'hyperespace. »

Marlène dit rapidement : « Il n'en est pas sûr.

— J'en suis tout à fait sûr. Et même si vous réussissez à détruire ce vaisseau, notre base, sur Terre, sait où nous sommes et reçoit constamment nos rapports. Si quelque chose nous arrive, la prochaine expédition sera composée de cinquante navires de guerre supraluminiques. Ne prenez pas de risque inutile, monsieur.

— Ce n'est pas vrai, dit Marlène.

— Qu'est-ce qui n'est pas vrai ? demanda Genarr.

— Il ment quand il dit que la base sur Terre sait où il est ; ce n'est pas vrai.

— Cela me suffit, dit Genarr. Saltade, ces gens n'ont pas l'hyper-communication. »

L'expression de Wu ne changea pas. « Vous vous fiez aux conjectures d'une adolescente ?

— Ce ne sont pas des conjectures, mais une certitude. Saltade, je vous expliquerai plus tard. Croyez-moi sur parole.

— Demandez à mon père, intervint soudain Marlène. Il vous le dira. » Elle n'avait pas compris pourquoi son père connaissait son don... elle ne l'avait sûrement pas, ou du moins ne l'avait pas montré, à l'âge d'un an, mais il était clair qu'il savait. C'était criant, même si les autres ne pouvaient pas le voir.

« Pas la peine de frimer, Wu. Marlène peut lire en nous. »

Pour la première fois, le sang-froid de Wu parut l'abandonner. Il fronça les sourcils et dit d'un ton acerbe : « Comment pouvez-vous savoir cela, même si c'est votre fille ? Vous ne l'avez pas vue depuis sa tendre enfance.

— J'ai eu une sœur comme ça », dit Fisher à voix basse.

Genarr, comprenant brusquement, s'écria : « C'est génétique, alors. Intéressant. Eh bien, Dr Wu, vous voyez que nous avons ici un instrument qui ne vous permet pas de bluffer. Alors, parlons à cœur ouvert. Pourquoi êtes-vous venus ici ?

— Pour sauver le système solaire. Demandez à cette jeune femme – puisqu'elle est votre autorité en tout – si je ne dis pas la vérité, cette fois.

— Bien sûr que vous dites la vérité, Dr Wu. Nous sommes au courant. C'est ma mère qui a découvert que la Terre était en danger.

— Et nous l'avons aussi découvert, jeune fille, sans le secours de votre mère. »

Saltade Leverett les regardait l'un après l'autre et dit : « Puis-je vous demander de quoi vous parlez ?

— Janus Pitt sait tout cela, Saltade. Je suis désolé qu'il ne vous en ait rien dit, mais si vous prenez contact avec lui, il vous mettra au courant. Dites-lui que nous avons affaire à des gens qui peuvent voyager plus vite que la lumière et que nous pouvons conclure un marché. »

90

Tous quatre étaient assis dans le bureau de Siever Genarr et celui-ci essayait de ne pas se laisser submerger par son sens de l'Histoire. Il participait à la première négociation interstellaire. S'ils ne se distinguaient pas, chacun, dans un autre domaine, leurs noms résonneraient dans les couloirs de l'histoire galactique rien que pour cela.

Deux et deux.

Pour le système solaire (la Terre, en réalité, et qui aurait pensé que cette planète décadente représenterait le système solaire et que c'était elle, et non l'une des colonies énergiques, dans le vent, qui élaborerait le vol supraluminique) il y avait Chao-Li Wu et Crile Fisher.

Wu était volubile et insinuant ; un mathématicien, mais qui possédait clairement une perspicacité pragmatique. Au contraire, Fisher (Genarr n'arrivait pas à s'habituer à lui) restait silencieux, perdu dans ses pensées, et ne participait guère à la discussion.

De l'autre côté, il y avait Saltade Leverett, méfiant et gêné d'être en contact étroit avec trois autres hommes, mais ferme… Face au flot verbeux de Wu, il n'avait aucune difficulté à s'exprimer clairement.

Quand à Genarr, il était aussi silencieux que Fisher, mais attendait qu'ils règlent la question… puisqu'il savait quelque chose que les autres ignoraient.

La nuit était tombée et les heures s'étaient écoulées. On leur avait servi d'abord le déjeuner, puis le dîner. Ils avaient fait des pauses pour détendre la tension et durant l'une d'elles, Genarr était sorti pour voir Eugenia Insigna et Marlène.

« Cela ne se passe pas si mal. Les deux côtés ont beaucoup à gagner.

— Et Crile ? demanda Insigna inquiète. Il n’a plus reparlé de Marlène ?

— Franchement, Eugenia, ce n’est pas le sujet de la discussion et il n’a pas cité son nom. Je pense qu’il est très malheureux.

— Il ferait bien de l’être », dit Insigna amèrement.

Genarr hésita. « Qu’en penses-tu, Marlène ? »

La jeune fille tourna vers lui ses yeux noirs insondables. « J’ai dépassé cela, oncle Siever.

— Tu te montres un peu dure », murmura Genarr.

Mais Insigna lui lança sèchement : « Et pourquoi ne devrait-elle pas se montrer dure ? Elle a été abandonnée par lui.

— Je ne me montre pas dure, dit pensivement Marlène. Si je pouvais quelque chose pour apaiser son esprit, je le ferai. Mais je ne suis pas à lui, vous comprenez. A toi non plus, maman. Je suis désolée, mais j’appartiens à Erythro. Oncle Siever, tu me diras ce qu’ils ont décidé, n’est-ce pas ?

— Je te le promets.

— C’est important.

— Je sais.

— Je devrais être là, pour présenter Erythro.

— Je suppose qu’Erythro y est, mais tu feras partie de notre groupe avant que ce soit fini. Même si je ne te le promettais pas, Marlène, ce que je fais, je pense qu’Erythro y veillerait. »

Et il retourna pour poursuivre la discussion.

Chao-Li Wu se laissa aller en arrière dans son fauteuil ; il n’y avait aucun signe de lassitude sur son visage malin.

« Résumons-nous. En l’absence de propulsion supraluminique, cette étoile – je l’appellerai Némésis, comme vous – est la plus proche du système solaire, si bien que tout vaisseau en route pour les étoiles aurait tendance à s’y arrêter en premier. Maintenant que l’humanité a le vrai vol supraluminique, la distance ne compte plus et les êtres humains ne chercheront plus l’étoile la plus proche, mais la plus accueillante. On partira en quête d’étoiles qui ressemblent au Soleil, autour desquelles gravite au moins une planète du type Terre. Némésis sera écartée.

« Rotor qui s’est conduit comme un maniaque du secret, afin de tenir les autres à l’écart et de garder ce système solaire pour lui tout seul, n’en a plus besoin. Non seulement ce système n’intéresse pas les autres colonies, mais Rotor lui-même n’a plus besoin de le désirer ainsi. Votre colonie peut, si elle le veut, partir à la recherche d’une étoile du type Soleil. Il y en

a des millions dans les bras de la spirale galactique.

« Afin d'acquérir le vol supraluminique, il peut vous venir à l'idée de pointer une arme sur moi et d'exiger que je vous dise tout ce que je sais. Je m'occupe de mathématiques théoriques et mes connaissances sont limitées. Même si vous arriviez à vous emparer de notre vaisseau, vous en tireriez peu de chose. Ce qu'il vous faut, c'est envoyer sur Terre une députation de scientifiques et de techniciens qui y recevront l'enseignement adéquat.

« En échange, nous vous demandons ce monde que vous appelez Erythro. J'ai cru comprendre que vous ne l'occupiez pas, sauf ce Dôme qui ne sert qu'à des recherches astronomiques. Vous vivez dans des stations spatiales.

« Si les colonies du système solaire peuvent errer dans l'espace à la recherche de planètes habitables, la Terre en est incapable. Il nous faudra évacuer huit milliards de Terriens en quelques milliers d'années et, plus Némésis se rapprochera du système solaire, plus Erythro pourra aisément servir d'escale aux Terriens jusqu'à ce qu'on puisse les transférer sur des mondes semblables à la Terre.

« Nous allons retourner sur Terre avec un Rotorien de votre choix, comme preuve que nous sommes réellement venus ici. On construira d'autres vaisseaux qui le ramèneront ; vous pouvez en être sûrs puisque nous avons besoin d'Erythro. A notre retour ici, nous emmènerons vos scientifiques qui apprendront la technique du vol supraluminique, technique que nous accorderons également aux colonies. Ai-je bien résumé ce que nous avons décidé ? »

Leverett répondit. « Ce n'est pas si facile que cela. Il faudra terraformer Erythro, si elle doit abriter un très grand nombre de Terriens.

— Oui, j'ai laissé ces détails de côté. Il faudra s'occuper de cela, mais ce ne sera pas nous.

— C'est vrai ; le gouverneur Pitt et le Conseil devront donner l'accord de Rotor.

— Et le Congrès mondial aussi, mais étant donné l'ampleur de l'enjeu, je ne prévois pas d'échec.

— Il faudra établir des garanties. Jusqu'où peut-on faire confiance à la Terre ?

— Aussi loin que la Terre peut faire confiance à Rotor, j'imagine ; il faudra bien un an pour mettre au point ces garanties. Ou cinq ans. Ou dix ans. En tout cas, il faudra des années pour construire suffisamment de vaisseaux, mais nous envisageons un programme qui devrait durer

plusieurs milliers d'années et qui prendra fin avec l'abandon de la Terre et le début de la colonisation de la Galaxie.

— En supposant que nous n'entrions pas en compétition avec d'autres intelligences.

— Supposition que nous pouvons garder à l'esprit jusqu'à ce que nous puissions l'abandonner. Cela, c'est pour l'avenir. Allez-vous maintenant consulter votre Gouverneur ? Allez-vous choisir le Rotorien qui nous accompagnera et pourrons-nous bientôt partir ? »

Fisher se pencha en avant. « Puis-je suggérer que ma fille, Marlène… »

Mais Genarr ne le laissa pas finir sa phrase. « Je suis désolé Crile. Je l'ai consultée. Elle ne quittera pas ce monde.

— Si sa mère part avec elle, peut-être que…

— Non, Crile. Sa mère n'a rien à faire avec cela. Même si vous vouliez reprendre la vie commune avec votre femme, et qu'Eugenia décide de repartir avec vous, Marlène resterait sur Erythro. Et si vous décidiez de rester ici pour être avec elle, ce ne serait pas mieux. Vous l'avez perdue, comme sa mère l'a perdue. »

Fisher dit avec colère : « Ce n'est qu'une enfant. Elle ne peut pas prendre ce genre de décisions.

— Malheureusement pour vous, et pour Eugenia, et pour nous tous, ici présents, et peut-être même pour toute l'humanité, elle peut prendre ce genre de décisions. En fait, j'ai promis que quand nous aurions terminé, et je pense c'est le cas, nous l'instruirions de nos décisions.

— Ce n'est certainement pas nécessaire, dit Wu.

— Allons, Siever, intervint Leverett, nous ne sommes pas obligés de demander la permission d'une petite fille.

— Je vous en prie, écoutez-moi, répliqua Genarr. C'est nécessaire et nous sommes obligés de le faire. Laissez-moi tenter une expérience. Je propose de faire venir Marlène afin que nous puissions lui dire ce que nous avons décidé. Si l'un de vous pense que ce n'est pas désirable, laissons-le partir. Qu'il se lève et qu'il parte.

— Je pense que vous avez perdu la tête, Siever, dit Leverett. Je n'ai pas l'intention de perdre mon temps avec une adolescente. J'ai besoin de parler à Pitt. Où est votre transmetteur ?

Il se leva et, presque aussitôt, tituba et tomba. Wu se leva à moitié, alarmé. « Mr Leverett… »

Leverett roula sur lui-même et tendit le bras. « Aidez-moi à me relever. »

Genarr lui prêta main-forte et le reconduisit à son siège. « Que s'est-il passé ? lui demanda-t-il.

— Je n'en sais rien. J'ai eu une terrible douleur dans la tête, durant un moment.

— Alors, vous ne pouvez pas quitter la pièce. » Genarr se tourna vers Wu. « Puisque vous ne croyez pas qu'il soit nécessaire de voir Marlène, vous voulez partir ?

Avec précaution, les yeux fixés sur Genarr, Wu se leva lentement de son fauteuil, fit la grimace et se rassit. « Nous ferions peut-être mieux de voir cette jeune femme, dit-il très poliment.

— Il le faut, répondit Genarr. Sur ce monde, ce que veut Marlène Fisher à force de loi. »

91

« Non ! dit Marlène avec tant de véhémence que ce fut presque un hurlement. Vous ne pouvez pas faire ça !

— On ne peut pas faire quoi ? demanda Leverett, ses sourcils blancs froncés.

— Faire d'Erythro une escale… »

Leverett lui jeta un regard de colère et ses lèvres se retroussèrent comme s'il allait parler, mais Wu intervint. « Pourquoi pas, jeune fille ? C'est un monde vide, inutilisé.

— Il n'est pas vide. Il n'est pas inutilisé. Oncle Siever, explique-leur.

— Ce que Marlène veut dire, c'est qu'Erythro est habité par d'innombrables cellules procaryotes capables d'effectuer la photosynthèse. C'est pour cela qu'il y a de l'oxygène sur cette planète.

— Très bien, dit Wu. Quelle différence cela fait-il ? »

Genarr s'éclaircit la voix. « Individuellement, les cellules sont aussi primitives que la vie peut l'être au niveau du virus, mais apparemment, on ne peut pas les considérer individuellement. Prises dans leur ensemble, elles constituent un organisme d'une énorme complexité.

Planétaire.

— Un organisme ? » Wu restait poli.

« Un unique organisme, et Marlène l'appelle du nom même de la planète, puisque les cellules sont intimement apparentées à elle.

— Vous parlez sérieusement ? dit Wu. Comment avez-vous appris l'existence de cet organisme ?

— Essentiellement par Marlène.

— Par cette jeune femme qui est peut-être une… hystérique ? »

Genarr leva un doigt. « Ne dites rien contre elle, même en plaisantant. Je ne suis pas certain qu'Erythro – l'organisme – ait le sens de l'humour. Nous le connaissons essentiellement par Marlène, mais pas seulement. Quand Saltade Leverett s'est levé pour partir, il a été renversé. Quand vous vous êtes à moitié levé tout à l'heure, peut-être aussi pour quitter la pièce, vous ne vous êtes pas senti bien. Ce sont les réactions d'Erythro. Il protège Marlène en agissant directement sur nos esprits. Lorsque nous nous sommes installés sur ce monde, il a, par mégarde, déclenché une petite épidémie de maladie mentale que nous avons appelé la Peste d'Erythro. J'ai bien peur que, s'il le souhaite, il puisse provoquer des dommages mentaux irrémédiables ; et s'il le veut, il peut tuer. Je vous en prie, n'en faites pas l'expérience.

— Vous voulez dire que ce n'est pas Marlène qui… dit Fisher.

— Non, Crile. Marlène a des capacités indiscutables, mais elle n'est pas destructrice. C'est Erythro qui est dangereux.

— Comment l'empêcher d'être dangereux ? demanda Fisher.

— En écoutant poliment Marlène, pour commencer. Vous n'avez qu'à me laisser parler avec elle. Au moins, Erythro me connaît. Et croyez-moi quand je dis que je veux sauver la Terre. Je n'ai pas envie de provoquer des milliards de morts. »

Il se tourna vers Marlène. « Tu comprends, Marlène, que la Terre est en danger ? Ta mère t'a expliqué que Némésis pourrait détruire la Terre.

— Je le sais, oncle Siever, répondit Marlène d'une voix angoissée, mais Erythro appartient à lui-même.

— Il pourrait vouloir partager, Marlène. Il permet bien au Dôme de rester sur la planète. Nous ne la dérangeons pas, apparemment.

— Mais il n'y a même pas mille personnes dans le Dôme et qui ne sortent pas. Le Dôme ne gêne pas Erythro parce que, grâce à lui, il peut étudier des esprits humains.

— Il pourra en étudier encore plus si les Terriens viennent ici.

— Huit milliards ?

— Non, pas huit milliards d'un coup. Ils ne viendront s'installer ici que temporairement et puis ils partiront ailleurs. Il n'y aura ici, en même temps, qu'une fraction de la population.

— Ce seront tout de même des millions. J'en suis sûre. On ne pourra pas les fourrer tous sous un dôme et leur fournir l'eau, la nourriture et tout ce dont ils auront besoin. On sera obligé de les répartir sur Erythro et de terraformer la planète. Erythro ne pourrait pas y survivre. Il faudra qu'il se protège.

— Tu en es certaine ?

— Il sera bien obligé.

— Cela signifierait la mort de milliards de personnes.

— Il n'y peut rien. » Elle pinça les lèvres et dit « Il y a un autre moyen.

— De quoi parle cette fille ? demanda Leverett d'un ton bourru. Quel autre moyen ? »

Marlène jeta un bref coup d'œil sur lui, puis se tourna vers Genarr.

« Je ne sais pas. C'est Erythro qui sait. Du moins… du moins, il dit que la connaissance est ici, mais qu'il ne peut pas l'expliquer. »

Genarr leva les deux bras pour arrêter ce qui allait être une avalanche de questions. « Laissez-moi parler. »

Puis il dit doucement : « Marlène, calme-toi. Cela ne sert à rien de t'inquiéter pour Erythro. Tu sais qu'il peut se protéger contre n'importe quoi. Dis-moi pourquoi Erythro ne peut pas expliquer cette connaissance. »

Marlène était oppressée et suffoquait. « Erythro sait que cette connaissance est ici, mais il n'a pas l'expérience humaine, la science humaine, les manières de penser humaines. Il ne la comprend pas.

— Cette connaissance est dans les esprits ici présents ?

— Oui, oncle Siever.

— Peut-il sonder nos esprits ?

— Il pourrait les blesser. Il ne peut sonder que mon esprit sans lui faire de mal.

— Je m'y attendais, mais as-tu cette connaissance ?

— Non, bien sur que non. Mais il peut se servir de mon esprit pour sonder les autres. Le vôtre. Celui de mon père. Tous.

— Est-ce sans danger ?

— Erythro le pense, mais… oh, oncle Siever, j'ai peur !

— C'est de la folie », chuchota Wu et Genarr mit aussitôt le doigt sur ses lèvres.

Fisher s'était dressé sur ses pieds. « Marlène, il ne faut pas que… »

Genarr lui fit signe, avec colère, de se rasseoir. « Nous ne pouvons rien faire, Crile. Il y a des milliards d'êtres humains en cause – nous n'avons pas cessé de le répéter – et il faut laisser l'organisme faire ce qu'il peut. Marlène ?

Les yeux de Marlène s'étaient tournés vers le haut. Elle semblait entrée en transe. « Oncle Siever, chuchota-t-elle. Tiens-moi fort. »

Elle s'avança en titubant vers Genarr qui la saisit pour l'empêcher de tomber et la serra contre lui. « Marlène… détends-toi… tout ira bien… » Il s'assit avec précaution dans son fauteuil en tenant le corps rigide de la jeune fille.

92

Ce fut comme une explosion de lumière qui obscurcit le monde. Rien n'existait en dehors d'elle.

Genarr n'était même pas conscient d'être Genarr. Le moi n'existait plus. Il n'y avait qu'un brouillard lumineux d'une grande complexité, capable de communiquer, s'étendant et se divisant en fils qui gardaient la même complexité lorsqu'ils se séparaient de lui.

Il tourbillonna, recula, puis s'étendit et se rapprocha de nouveau. Encore et encore, d'une façon hypnotique, comme quelque chose qui avait toujours existé et existerait toujours, éternellement.

Le brouillard tombait sans fin dans une ouverture qui s'élargissait lorsqu'il approchait, sans pour cela devenir plus large. Il continuait à changer sans s'altérer. De petites bouffées se déployèrent pour former une nouvelle complexité.

Encore et encore. Pas de son. Pas de sensation. Pas même de vision. La conscience de quelque chose qui avait les propriétés de la lumière sans être la lumière. C'était l'esprit qui devenait conscient de lui-même.

Et puis, douloureusement – s'il y avait quelque chose comme la douleur dans l'univers – et avec un sanglot – s'il y avait quelque chose

ressemblant à un bruit dans l'univers – il commença à se ternir, et à tourner, tournoyer, de plus en plus vite, pour devenir un point lumineux qui lança un éclair, puis disparut.

93

L'univers faisait lourdement sentir son existence.

Wu s'étira et dit : « Est-ce que quelqu'un d'autre a éprouvé la même chose ? »

Fisher hocha la tête.

Leverett dit : « Bon, j'y crois. Si c'est de la folie, alors nous sommes tous fous. »

Mais Genarr, tenant toujours Marlène dans ses bras, se pencha avec inquiétude sur elle. Elle respirait irrégulièrement. « Marlène, Marlène. »

Fisher lutta pour se remettre sur ses pieds. « Va-t-elle bien ?

— Je n'en sais rien, murmura Genarr. Elle est vivante, mais cela ne suffit pas. »

Les paupières de la jeune fille se soulèvent. Elle regarda fixement Genarr, avec des yeux vides qui n'accommodaient pas.

« Marlène, chuchota Genarr, désespéré.

— Oncle Siever », répondit-elle en chuchotant aussi.

Genarr respira enfin. Au moins, elle le reconnaissait.

«Ne bouge pas, dit-il. Attends que ce soit fini.

— C'est fini. Je suis si contente que ce soit fini.

— Mais tu te sens bien ? »

Elle se tut, puis reprit : « Oui, je me sens bien. Erythro dit que je vais bien.

— Avez-vous trouvé cette connaissance cachée que nous sommes censés posséder ? demanda Wu.

— Oui, Dr Wu, je l'ai. » Elle passa la main sur son front humide. « C'était vous, en réalité, qui l'aviez.

— Moi ? s'exclama Wu. Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne la comprends pas. Mais si je vous la décris, vous comprendrez peut-être.

— Décrire quoi ?

— Quelque chose qui est comme la gravité, mais qui au lieu d'attirer les choses les éloigne.

— La répulsion gravitationnelle, oui. Cela fait partie du vol supraluminique. » Il respira à fond et son corps se redressa. « C'est une découverte que j'ai faite.

— Eh bien, si vous passez près de Némésis en vol supraluminique, il se produit une répulsion gravitationnelle. Plus vite vous allez, plus il y a de répulsion.

— Oui, le vaisseau serait repoussé.

— Némésis ne serait-elle pas aussi poussée dans la direction opposée ?

— Oui, en raison inverse de sa masse, mais le déplacement de Némésis serait incommensurablement petit.

— Même si cela se répétait sur des centaines d'années ?

— Le déplacement serait encore très petit.

— Mais sa trajectoire changerait lentement et sur des années-lumière la distance augmenterait et Némésis passerait juste assez loin de la Terre pour que celle-ci soit épargnée.

— Eh bien… dit Wu.

— Est-ce qu'on peut faire quelque chose comme ça ? demanda Leverett.

— On pourrait essayer. Un astéroïde, passant à des vitesses ordinaires, glissant dans l'hyper-espace pendant un trillionième de seconde et revenant à une vitesse ordinaire à un million de kilomètres de là. Des astéroïdes en orbite autour de Némésis plongeant toujours du même côté dans l'hyper-espace. » Il se perdit un moment dans ses pensées. Puis, sur la défensive : « J'y aurais sûrement pensé tout seul, avec le temps.

— C'est vous qui aurez tout l'honneur de la découverte, dit Genarr. Après tout, Marlène a lu cela dans votre esprit. »

Il regarda les trois autres et poursuivit : « Eh bien, messieurs, à moins qu'il se passe quelque chose d'épouvantable, ne parlons plus d'utiliser Erythro comme escale, ce que cet organisme ne nous permettrait pas, n'importe comment. Nous n'avons pas besoin de nous inquiéter de l'évacuation de la Terre… si nous apprenons à utiliser pleinement la répulsion gravitationnelle. Je pense que la situation s'est

grandement améliorée depuis que nous avons fait intervenir Marlène.

— Oncle Siever.

— Oui, ma chérie.

— J’ai sommeil. »

94

Tessa Wendel regardait Crile Fisher d’un air grave. « Je ne cesse de me répéter : “Il est revenu.” Dès qu’on m’a appris que tu avais retrouvé les Rotoriens, j’ai pensé que tu ne reviendrais plus.

— La première personne que j’ai rencontrée… c’était Marlène. »

Il avait les yeux perdus dans le vague et Wendel se tut. Il fallait lui laisser le temps d’examiner tout cela en détail. Il y avait bien d’autres choses auxquelles penser.

Ils ramenaient avec eux un Rotorien : Ranay d’Aubisson, une neurophysicienne. Vingt ans auparavant, elle avait travaillé dans un hôpital terrien. Il y aurait des gens pour se rappeler d’elle et la reconnaître. Ainsi que des dossiers qui serviraient à l’identifier. Elle serait la preuve vivante de ce qu’ils avaient fait.

Wu n’était plus le même. Il imaginait une foule de moyens d’utiliser la répulsion gravitationnelle pour modifier légèrement la trajectoire de l’Étoile voisine. (Il l’appelait Némésis, mais s’il réussissait, ce nom perdrait sa sinistre signification.)

Et Wu était devenu modeste. Il ne revendiquait plus l’honneur de la découverte, ce que Wendel trouvait totalement incroyable. Il disait que le projet avait été trouvé pendant la conférence et qu’il ne dirait rien de plus.

Mieux encore, il avait pris la décision définitive de retourner dans le système némésien, pas seulement pour diriger le projet. Il avait envie de s’y installer. « S’il faut que je marche », disait-il.

Wendel s’aperçut que Fisher la regardait, les sourcils légèrement froncés. « Pourquoi, Tessa, pensais-tu que je ne reviendrais pas ? »

Elle était décidée à parler franchement, « Ta femme est plus jeune que moi, Crile, et elle tenait à votre fille, j'en étais sûr. Et tu désirais si ardemment avoir ta fille que je croyais que...

— Que je revivrais avec Eugenia parce que c'était le seul moyen d'obtenir Marlène ?

— Quelque chose comme ça. »

Fisher secoua la tête. « Cela n'aurait pas marché. J'ai d'abord cru que c'était Roseanne, ma sœur. A cause de ses yeux, surtout, et elle lui ressemblait aussi un peu par d'autres détails. Pourtant, elle était bien plus que Roseanne. Tessa, elle n'était pas humaine, elle n'est pas humaine. Je t'expliquerai plus tard, je... » Il secoua de nouveau la tête.

« Ça ne fait rien, Crile. Tu n'es pas obligé de m'expliquer.

— Ce n'est pas un échec total. Je l'ai vue. Elle est vivante. Elle va bien. Et je finis par croire que je ne désirais rien de plus. Après cette... expérience, d'une certaine manière, Marlène est devenue... seulement Marlène. Pour le reste de ma vie, Tessa, tu es tout ce que je désire.

— Et tu t'en accommodes, Crile ?

— Je fais plus que cela, je m'en réjouis, Tessa. Je vais divorcer. Nous nous marierons. Je laisserai Rotor et Némésis à Wu ; toi et moi, nous nous installerons sur Terre, ou nous irons dans la colonie de ton choix. Nous aurons tous deux de belles pensions et nous pouvons laisser la Galaxie et ses problèmes aux autres. Nous en avons fait assez, Tessa. Voilà ce que je souhaite.

— Et moi, je me demande comment je vais faire pour attendre. »

Une heure plus tard, ils étaient encore dans les bras l'un de l'autre.

95

« Je suis bien contente de ne pas avoir été là, dit Eugenia Insigna. Je n'arrête pas d'y penser. Pauvre Marlène. Elle a eu tellement peur.

— Oh, oui. Mais elle l'a fait, elle a permis que la Terre soit sauvée. Même Pitt ne peut plus rien. En un sens, le travail qu'il a accompli durant

toute sa vie est devenu inutile. Non seulement son projet d'édifier secrètement une nouvelle civilisation n'a plus aucune raison d'être, mais en plus il doit nous aider à superviser le projet de sauvetage de la Terre. Il y est obligé. Rotor ne peut plus se cacher. On peut y venir n'importe quand et toute l'humanité, de la Terre et des colonies, se tournerait contre nous si nous ne rejoignions pas la race humaine. Cela n'aurait pas pu arriver sans Marlène. »

Insigna ne pensait pas à des choses si élevées. « Mais quand elle a eu peur, vraiment peur, c'est vers toi qu'elle s'est tournée, pas vers Crile.

— Oui.

— Et c'est toi qui l'as tenue dans tes bras, pas Crile.

— Oui. Mais, Eugenia, n'en fais pas toute une histoire. Elle me connaissait, et elle ne connaissait pas Crile.

— Il faut toujours que tu expliques tout d'une manière rationnelle. C'est bien toi, Siever. Mais je suis contente qu'elle se soit tournée vers toi. Il ne la méritait pas.

— C'est vrai. Il ne la méritait pas. Mais, maintenant... je t'en prie, Eugenia, ne parle plus de cela. Crile est parti. Il ne reviendra jamais. Il a vu sa fille. Il l'a même vue découvrir un moyen de sauver la Terre. Je ne lui en veux pas, et toi non plus. Alors, je t'en prie, changeons de sujet. Sais-tu que Ranay d'Aubisson est partie avec eux ?

— Oui. Tout le monde en parle. Elle ne me manquera pas. Je trouve qu'elle n'était pas très compréhensive avec Marlène.

— Toi non plus, Eugenia. C'est une très bonne chose pour elle. Une fois qu'elle a compris que la soi-disant Peste d'Erythro n'était pas un champ d'étude intéressant, son travail ici a perdu tout son sens, mais elle amène sur Terre la nouvelle scanographie cérébrale et peut mener là-bas une belle vie professionnelle.

— Bon. Tant mieux pour elle.

— Wu reviendra. C'est un homme très brillant. C'est son cerveau qui a fourni la découverte adéquate. Tu sais, je suis sûr que quand il reviendra travailler sur l'Effet de Répulsion, son vrai désir sera de rester sur Erythro. L'organisme de cette planète l'a choisi comme il a choisi Marlène. Et le plus drôle, c'est qu'il a choisi aussi Leverett, je pense.

— Quel est son critère de sélection ?

— Tu veux dire, pourquoi prend-il Wu et pas Crile ? Pourquoi Leverett et pas moi ?

— Je vois bien que Wu doit être un homme plus brillant que Crile, mais toi, Siever, tu l'es bien plus que Leverett. Non que j'aie envie de te

perdre.

— Merci. Je suppose que l’organisme d’Erythro a un critère très personnel. Je crois même en avoir une vague idée.

— Vraiment ?

— Oui. Lorsque l’organisme d’Erythro a pénétré en nous par l’intermédiaire de Marlène, il a sondé mon esprit. J’ai eu un aperçu de ses pensées. Pas consciemment, bien sûr, mais quand il s’est retiré, je savais des choses que j’ignorais avant. Marlène a un étrange talent qui lui permet de communiquer avec l’organisme et qui permet à celui-ci d’utiliser le cerveau de ta fille pour sonder les autres cerveaux, mais je pense que c’est juste un avantage pratique. Il a choisi Marlène pour une raison bien plus insolite.

— Quoi ?

— Imagine que tu es un morceau de ficelle. Qu’éprouverais-tu si tu découvrais soudain, inopinément, un morceau de dentelle ? Imagine que tu es un cercle. Que ressentirais-tu si tu tombais par hasard sur une sphère ? Erythro ne connaissait qu’une seule sorte d’esprit… le sien. Il était immense, mais tellement prosaïque, parce que composé de trillions de milliards d’unités cellulaires qui ne communiquent que d’une façon très approximative.

« Puis il est tombé sur des esprits humains dans lesquels les unités cellulaires, comparativement peu nombreuses, possèdent un nombre inimaginable d’interconnexions – une incroyable complexité. De la dentelle au lieu de ficelle. Il a dû être écrasé par cette pure beauté. Et découvrir que l’esprit de Marlène était le plus beau de tous. C’est pourquoi il a sauté sur elle. Est-ce que tu ne ferais pas pareil… si tu avais la chance d’acquérir un Rembrandt ou un Van Gogh ? C’est pour cela qu’il la protège avec tant de ferveur. Ne protégerais-tu pas une grande œuvre d’art ? Cependant, il lui a fait prendre des risques pour le bien de l’humanité. Cela a été dur pour Marlène, mais c’est un geste plutôt noble de sa part. Pour moi, l’organisme d’Erythro est un amateur d’art, un collectionneur de beaux esprits. »

Insigna éclata de rire. « Alors, Wu et Leverett auraient de très beaux esprits ?

— Probablement aux yeux d’Erythro. Et cet organisme augmentera sa collection lorsque des scientifiques arriveront de la Terre. Il finira par rassembler un groupe d’êtres humains différents du commun des mortels. Le groupe d’Erythro. Il pourra les aider à trouver de nouvelles patries dans l’espace et, à la fin, peut-être que la Galaxie aura deux sortes

de mondes : des mondes peuplés de Terriens et des mondes peuplés de pionniers plus efficaces, de véritables Hommes de l'Espace. Je me demande comment cela finira. Ce sera sûrement eux qui forgeront l'avenir. D'une certaine manière, je le regrette.

— Ne pense pas à cela, supplia Insigna. Laisse les gens du futur s'occuper de l'avenir. Toi et moi, nous sommes des êtres humains, et nous nous jugeons selon des critères humains. »

Genarr sourit joyeusement, ce qui illumina son visage agréablement banal. « J'en suis heureux car je trouve ton esprit beau, et peut-être penses-tu la même chose du mien.

— Oh, Siever, je l'ai toujours trouvé beau. Toujours. » Le sourire de Genarr s'assombrit un peu. « Mais il y a d'autres sortes de beauté, oui, je sais.

— Plus pour moi. Tu as toutes les sortes de beauté, Siever ; nous avons perdu notre matinée, mais il nous reste l'après-midi. »

— Dans ce cas, que puis-je désirer de plus, Eugenia ? Peu importe la matinée… si nous passons l'après-midi ensemble.

Leurs mains s'étreignirent.

Épilogue

De nouveau, Janus Pitt était assis là, seul et cerné de toutes parts.

La naine rouge n'était plus un engin de mort. Juste une étoile qu'une humanité plus arrogante et plus puissante que jamais allait écarter de son chemin.

Mais la Némésis existait toujours, bien qu'elle ne soit plus une étoile.

Pendant des milliards d'années, la vie sur Terre était restée isolée ; elle avait accompli son expérience particulière, avec des hauts et des bas, tantôt en plein essor, tantôt au bord de l'extinction. Il existait peut-être d'autres mondes sur lesquels il y avait de la vie, isolée depuis des milliards d'années.

Rien que des expériences… et presque toutes des échecs, à la longue. Une, peut-être deux, avaient réussi et justifiaient tout le reste.

Seulement à condition que l'univers soit assez vaste pour garder isolées toutes les expériences. Si Rotor – leur Arche – était restée isolée, comme la Terre et le système solaire, elle aurait été une expérience réussie.

Mais maintenant…

Il serra les poings de rage… et de désespoir. Car il savait que l'humanité allait courir d'étoile en étoile aussi aisément qu'elle était passée de continent en continent, et avant, de vallée en vallée. Il n'y aurait plus d'expérience isolée. La sienne avait été découverte, et vouée à l'échec.

La même anarchie, la même dégénérescence, la même pensée à court terme, toutes les mêmes disparités sociales et culturelles continueraient à régner… dans toute la Galaxie.

Qu'y aurait-il dorénavant ? Des empires galactiques ? Tous les péchés

et toutes les folies passant peu à peu d'une planète à des millions de mondes ? Chaque malheur et chaque difficulté horriblement amplifié ?

Qui serait capable de comprendre le sens d'une galaxie, alors que personne ne pouvait comprendre celui d'un seul et unique monde ? Qui apprendrait à lire l'orientation des faits et à prévoir l'avenir dans une galaxie grouillante d'humanité ?

La Némésis s'était bel et bien abattue sur eux.

Table

---

[1] Fisher : pêcheur en anglais. (Nd.E.)